

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE.

SE TROUVE CHEZ

Bossange, frères, rue de Seine, n°. 12..	*à Paris.*
Martin Bossange et Compagnie, 14 Great Marlborough Street.........	*à Londres.*
S.-Florent et Haüer, libraires de la Cour..........................	*à S.-Pétersbourg.*
Veyher..........................	*à S.-Pétersbourg.*
Jean Gautier....................	*à Moscou.*
Ch. Urbain et Compagnie..........	*à Moscou.*
Zawadzki........................	*à Vilna.*
Moritz..........................	*à Vilna.*
Glucksberg......................	*à Varsovie.*
Schalbacher.....................	*à Vienne.*

LOTTIN DE SAINT-GERMAIN, IMPRIMEUR,
RUE DE NAZARETH, N°. 1.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE,

PAR M. DE KARAMSIN;

TRADUITE

PAR M. DE DIVOFF,

CONSEILLER D'ÉTAT ACTUEL ET CHAMBELLAN DE SA MAJESTÉ L'EMPEREUR DE RUSSIE.

TOME ONZIÈME.

PARIS,

A LA GALERIE DE BOSSANGE, PÈRE,

LIBRAIRE DE S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS,

rue Richelieu, n°. 60, près l'arcade Colbert.

1826.

HISTOIRE
DE
L'EMPIRE DE RUSSIE.

CHAPITRE PREMIER.

Règne de Boris-Godounoff.

1598 — 1604.

Réception du Tsar à Moscou. — Serment prêté à Boris. — Décret des États-Généraux. — Activité de Boris. — Entrée solennelle dans la Capitale. — Célèbre armement. — Ambassade du Khan. — Festin donné à l'armée. — Discours du Patriarche. — Addition à la Charte d'élection. — Couronnement du Tsar. — Grâces. — Nouveau Tsar de Kassimof. — Événemens en Sibérie. — Mort de Koutchoum. — Politique extérieure. — Sort du prince Gustave de Suède en Russie. — Trève avec la Lithuanie. — Relations avec la Suède. — Alliance intime avec le Danemarck. — Le Duc de Danemarck fiancé à Xénie. — Négociations avec l'Autriche. — Ambassade de Perse. — Événemens en Géorgie. — Revers des Russes dans le Daguestan. — Rapports d'amitié avec l'Angleterre. — Villes Anséa-

tiques. — Ambassades de Rome et de Florence. — Les Grecs à Moscou. — Affaires des Nogais. — Affaires intérieures. — Charte donnée au Patriarche. — Loi au sujet des paysans. — Cabarets. — Boris protège l'instruction et les étrangers. — Panégyrique de Godounoff. — Tendresse de Boris pour son fils. — Commencement des malheurs.

1598.

Réception du Tsar à Moscou.

Le Clergé, les autorités et tous les ordres de l'État laissèrent dans sa cellule le Souverain qu'ils venaient de donner à la Russie, et, précédés des bannières de la religion et de la patrie, ils rentrèrent au Kremlin au son de toutes les cloches de la ville et aux acclamations d'un peuple ivre de joie. Le 26 février, Boris entra dans la capitale. Il fut reçu au pied des murs de la forteresse de bois, par tous les marchands de Moscou, qui lui offrirent du pain, des vases d'or et d'argent, des Zibelines, des perles et d'autres *présens royaux* (1). Le Tsar les remercia avec bienveillance, mais il ne voulut accepter que le pain, en leur disant, qu'il aimait mieux voir les richesses entre leurs mains que dans son trésor. Après les marchands, Job, à la tête du

clergé, vint à son tour recevoir le Souverain; il fut suivi des Boyards et du peuple. Après avoir chanté un *Te Deum* dans l'église de l'Assomption, le Patriarche donna une seconde fois sa bénédiction à Boris, en imposant sur lui la croix faite du vrai bois, les chœurs chantèrent l'hymne *in plurimos annos* pour le Tsar et pour toute la famille régnante, la tsarine Marie, leur jeune fils Fédor et leur fille Xénie. Alors tous les Russes présentèrent leurs félicitations au nouveau Monarque; et le Patriarche, élevant ses mains au ciel, « Nous te remercions, ô Seigneur, dit-il, « de n'avoir point repoussé nos prières; tu « as pris en pitié, les larmes et les gémissemens des chrétiens, tu as changé leurs « peines en joies; tu nous donnes enfin un « Tsar, que nos vœux te demandaient jour « et nuit ». Après la messe, Boris témoigna sa reconnaissance à la mémoire des deux principaux auteurs de son élévation, en se prosternant dans l'église de Saint-Michel, devant les tombeaux d'Ivan (2) et de Fédor; il fit également sa prière sûr les cendres des anciens Souverains de la Russie, les plus illus-

tres, Kalita, Donskoï, et Ivan III, leur demandant avec ferveur de lui prêter leur secours céleste dans les affaires de l'Etat. Il se rendit ensuite au palais; de là, il vint dans le couvent de Tchoudoff, faire une visite à Job, avec lequel il s'entretint long-temps en particulier, et lui annonça, ainsi qu'à tous les Évèques, que, jusqu'au jour de Pâques, il ne pouvait abandonner Irène dans l'état de tristesse où elle se trouvait. Il retourna ensuite au *couvent des Vierges*, et ordonna au Conseil des Boyards de s'occuper des affaires publiques et de les soumettre à sa connaissance et à sa décision.

Serment prêté à Boris.

L'armée et tous les employés civils baisèrent avec ferveur la croix, en signe de fidélité pour Boris; les uns devant la célèbre Image de la Vierge de Vladimir, les autres sur les tombeaux des Saints Métropolitains Pierre et Jonas. Ils jurèrent de ne point trahir le Tsar par leurs actions ni par leurs paroles; de ne point conspirer contre sa vie ou contre sa santé, ni par le poison, ni par aucun charme (3); ils firent en outre le serment de ne jamais songer à faire monter sur le trône

Siméon, ex-grand Duc de Tver, ou son fils, de ne conserver avec eux, ni rapports secrets, ni correspondance; de dénoncer *toute espèce de complots* sans aucun égard aux liens du sang ou de l'amitié; ils jurèrent aussi de ne point quitter leur pays pour aller en Lithuanie, en Allemagne, en Espagne, en France ou en Angleterre. Les Boyards, les Membres du Conseil et les Fonctionnaires diplomatiques, s'engagèrent en outre à être discrets dans les affaires de l'État; les Juges, à ne point mentir à leur conscience dans les procès; les Trésoriers, à ne point dilapider les deniers publics, et les Diaks, à ne point être vénales. On envoya annoncer dans les provinces l'heureuse élection du Souverain, avec ordre de sonner les cloches pendant trois jours et de faire des prières dans toutes les églises, d'abord pour la tsarine religieuse Alexandra, ensuite pour son frère Boris, sa famille, les Boyards et l'Armée. Le 9 mars, le Patriarche ordonna des prières solennelles pour que le Tout-Puissant permît au Tsar de se parer des insignes de la Souveraineté, et il décida que d'âge en âge on célébrerait en Russie, le 21 février,

jour de l'avénement de Boris au trône. Job proposa ensuite aux États-Généraux de consolider le serment prêté au Souverain, par une charte qui obligeât tous les employés à ne se refuser à aucun service qui leur serait confié, à n'exiger que ce qu'ils pourraient avoir droit de prétendre par leur naissance ou pour leurs services (4) ; à obéir toujours, et dans toutes les circonstances, *aux ordres du Tsar et aux décisions des Boyards*, afin *de ne point entraver les affaires de l'État.* Tous les Membres du grand Conseil national, répondirent unanimement « Nous jurons de sacri« fier nos âmes et nos têtes pour le Tsar, la « Tsarine et leurs enfans ». Et aussitôt on donna ordre aux Diaks les plus habiles de rédiger une charte dans ce sens.

Décret des États-Généraux.

Cependant rien n'interrompait le cours des affaires ordinaires de l'Etat, et Boris, soit dans sa cellule, soit dans le Conseil de Moscou où il venait souvent siéger, s'en occupait avec un zèle si actif, qu'on ne comprenait pas qu'il pût trouver le temps de prendre de la nourriture ni du repos. Travaillant sans cesse avec les Boyards et les Diaks, il ne les quittait

Activité de Boris.

que pour se rendre auprès d'Irène, dont il cherchait à calmer les douleurs, en partageant son affliction. Il semblait en effet que cette Princesse infortunée ne pouvait se passer de la présence du seul homme que son cœur chérissait encore Inconsolable de la mort d'un époux qu'elle avait tant aimé, elle passait les jours et les nuits à gémir, et ses forces, affaiblies par les larmes, s'éteignaient visiblement; elle semblait déjà porter la mort dans son sein. Les Evêques et les Grands conjurèrent envain le Tsar de quitter un séjour aussi triste pour lui, de venir habiter le palais du Kremlin avec son épouse et ses enfans, et de se montrer au peuple, sur le trône et avec la couronne sur la tête. Boris leur répondit, qu'il ne pouvait se séparer de *sa grande Souveraine*, sa sœur infortunée, et, dans son infatigable dissimulation, il assura de nouveau qu'il ne désirait point la couronne. Mais Irène lui *ordonna* une seconde fois de remplir la volonté de la Nation et de Dieu, d'accepter le sceptre et de régner, non dans une cellule, mais sur le trône de Monomaque. Enfin, le

30 avril, la capitale entière se mit en mouvement pour aller à la rencontre du Souverain.

Entrée solennelle dans la capitale.

Ce jour appartient aux jours les plus solennels de l'Histoire de Russie. Dès le matin, le Clergé portant les croix et les images; les Boyards, la Cour, les Tribunaux, les troupes, tous les bourgeois, attendaient le Tsar à l'entrée du pont de Pierre auprès de l'église de Saint-Nicolas de Zaraïsk. Boris sortit avec sa famille du couvent *des Vierges*, et parut dans un char magnifique. En apercevant les bannières de l'église et le peuple, il mit pied à terre et salua les Saintes Images. Il adressa des paroles bienveillantes à tous sans distinction, et présenta la Tsarine, connue depuis longtemps par ses vertus et sa bienfaisance, son fils âgé de neuf ans et sa fille de seize, tous deux d'une rare beauté. En les voyant le peuple s'écriait: « Vous êtes nos Souverains, nous « sommes vos sujets ». Fédor et Xénie, ainsi que leur père parlèrent avec affabilité aux Fonctionnaires et aux Bourgeois, et, à l'exemple de Boris, n'ayant accepté que le pain, ils refusèrent l'or, l'argent et les perles qu'on leur offrait, et ils invitèrent tout le monde à

dîner chez le Tsar. Boris, pressé par la foule qu'on ne cherchait point à écarter, suivait le Clergé avec son épouse et ses enfans, et semblait un tendre père au milieu de sa famille. Il se rendit dans la basilique de l'Assomption où le Patriarche lui apposa sur la poitrine la croix vivifiante de Saint-Pierre le Métropolitain, ce qui était déjà un commencement du couronnement; et, *pour la troisième fois*, il lui donna sa bénédiction pour régner sur le grand Empire de Moscou. Après avoir entendu la messe, le nouveau Souverain, suivi des Boyards, fit le tour de toutes les églises du Kremlin; partout il pria en versant des larmes, partout il entendit les cris de joie du peuple, et, tenant d'une main son jeune successeur et de l'autre la belle Xénie (5), il entra avec son épouse dans le palais des Tsars, où un repas fut servi à tous ceux qui se présentèrent; depuis le Métropolitain jusqu'aux pauvres, chacun y était admis sans distinction. Moscou n'avait point vu étaler un luxe semblable, même du temps d'Ivan. Boris ne voulut point habiter les appartemens où Fédor était mort, mais il occupa la partie du palais du

Kremlin qu'avait habitée Irène, et ordonna d'y joindre, pour lui, un nouveau palais en bois.

Il régnait déjà, mais sans sceptre et sans couronne, et ne pouvait encore s'appeler *l'Oint du Seigneur;* cependant on devait présumer que Boris ne tarderait pas à ceindre la couronne avec toutes les cérémonies solennelles d'usage, qui, aux yeux du peuple, sanctifient la personne du Souverain. Le Patriarche et les Boyards l'exigèrent au nom de la Russie. Boris désirait également cet acte sacré qui devait l'affermir sur le trône lui et sa dynastie; toutefois son esprit rusé, commandant toujours aux mouvemens de son cœur, lui fit imaginer un charme nouveau: aulieu du sceptre, il saisit le glaive et se hâta d'entrer en campagne pour prouver que la sûreté de l'Empire lui était plus chère que la couronne et la vie. C'est ainsi que le règne le plus pacifique commença par un armement qui rappelait celui de la Russie entière contre Mamaï.

Armement célèbre.

Boris, dès le mois de mars et encore dans la cellule du couvent *des Vierges*, avait expé-

dié un courrier auprès du Khan avec une lettre amicale. Le 1er. avril il apprit par le rapport du Voïévode d'Oskol (6), qu'un prisonnier fait par les cosaques, dans les stèpes du Donetz, sur une troupe de brigands de la Crimée, parlait de l'intention de Kazi-Ghiréï d'envahir les frontières de la Russie, avec toute sa horde et avec sept mille soldats du Sultan. Boris parut ne pas douter de la vérité d'une nouvelle aussi peu authentique, et résolut, sans perdre un seul instant, de porter toutes ses forces sur les bords de l'Oka. Il écrivit aux Voïévodes, des lettres persuasives et flatteuses, les exhortant à déployer tout leur zèle dans le danger qui menaçait son règne, et à prouver ainsi, leur dévouement pour lui et pour la Russie. Cet appel produisit un effet extraordinaire ; il n'y eut ni désobéissance, ni retard ; tous les enfans Boyards de tout âge s'empressèrent de monter à cheval, et les milices des villes et des villages se hâtèrent de se rendre aux lieux indiqués pour les rassemblemens. On établit le camp principal à Serpoukhoff, l'aile droite à Alexin, la gauche à Kachir,

l'avant-garde à Kalouga et le corps de réserve à Kolomna (7).

Le 20 avril on reçut une autre nouvelle : On écrivait de Bielgorod qu'un tatare fait prisonnier par les cosaques du Don, leur avait parlé d'un armement considérable que faisait le Khan ; que des troupes de Crimée, quoiqu'en petit nombre, s'étaient montrées dans les stèpes et faisaient reculer partout nos avant-postes. Alors Boris ordonna de tout préparer pour *la marche du Tsar*, et le 2 mai, il quitta Moscou armé de toutes pièces, suivi de cinq Tsarévitches, celui des Kirguises, celui de Sibérie, celui de Schamakha, celui de Chiva et le fils de Kaï-Boula ; il était aussi accompagné de plusieurs Boyards, parmi lesquels on comptait les princes Mstislafsky, Schouisky, Godounoff et Romanoff ; de plusieurs grands Dignitaires, au nombre desquels se trouvaient Bogdan-Belsky, le garde des sceaux Vassili Stchelkaloff, des Gentilshommes et des Diaks du Conseil, quarante-quatre Chambellans, vingt Officiers de la Cour, deux cent soixante-quatorze Pages ; en un mot tout ceux qui étaient nécessaires pour la guerre

et pour le conseil, ainsi que pour l'éclat de la Cour.

Le jeune Fédor et le boyard Dmitri Godounoff, restèrent à Moscou auprès des Tsarines, ainsi que les princes Troubetskoy, Glinsky, Tcherkasky et Schestounoff. Le jeune Fédor avait auprès de lui le menin Ivan Tchemodanoff. On fit des dispositions dans la capitale en cas de siège, et l'on désigna des Voïévodes pour la défense des murailles et des tours, pour les patrouilles, les sorties et les combats hors des fortifications.

Le 10 mai on présenta au Tsar, dans le bourg de Kousmin, deux prisonniers, un Lithuanien et un Autrichien qui avaient déserté de Crimée. Ils assurèrent que le Khan était déjà en campagne et marchait contre Moscou. Alors Boris fit partir des employés avec des paroles bienveillantes pour tous les Commandans des forteresses des stèpes, Toula, Oskol, Livny, Ieletz, Koursk et Voronège. Ces employés avaient ordre de *demander avec intérêt des nouvelles de la santé* des Voïévodes et des Nobles, des Capitaines, des Enfans Boyards, des Streletz et des Cosaques; de re-

mettre les lettres du Tsar aux premiers et d'exiger qu'ils les lussent publiquement. « Je suis « sur les bords de l'Oka, écrivait Boris, et je « regarde les stèpes ; là, où se montrera l'en- « nemi vous me verrez aussi ». A Serpoukhoff il nomma les chefs de l'armée : les cinq Tsarevitches en eurent le titre honoraire, et les cinq Princes les plus illustres, le commandement réel : Mstislafsky celui du grand corps d'armée ; Vassili Schouisky de l'aile droite, et Ivan Galitzin de l'aile gauche ; l'avant-garde fut confiée à Dmitri Schouisky, et le corps de réserve à Thimothé Troubetskoy.

L'ancienne Russie était défendue contre les invasions des Khans, non-seulement par des forteresses, mais encore par des abattis dans les défilés, près de Pérémichle, Lichvin, Bélef, Toula, Borofsk et Rézan. Le Souverain examina leurs plans et y envoya des Voïévodes particuliers avec des Mordviens et des Streletz ; il établit également une flottille sur l'Oka avec des troupes de débarquement, afin de coopérer aux combats qu'on livrerait à l'ennemi sur ses bords. On vit alors ce que jusque-là on n'avait jamais vu : un demi

million de guerriers, comme on l'assure (8), marchant dans le plus bel ordre, animés d'un zèle et d'une confiance sans bornes. Tout agissait fortement sur l'imagination des Russes, pleins de ces espérances que donne toujours un règne nouveau, espérances relevées encore par la haute opinion qu'on avait de la sagesse éprouvée de Boris. Les disputes sur les prééminences cessèrent; les Voïévodes demandaient seulement où était la place qui leur était assignée, et se rendaient sous les drapeaux, sans consulter l'état des services de leurs pères et de leurs aïeux; car le Tsar leur avait annoncé que le grand Conseil national l'avait supplié de prescrire aux Boyards et aux Nobles leur service, sans aucun égard à leurs prétentions d'ancienneté (9). Ce zèle, favorable à la discipline, eut encore un autre résultat important: il augmenta le nombre des soldats bien équipés: les Nobles et les Enfans Boyards entrèrent en campagne richement armés, montés sur leurs meilleurs chevaux, et accompagnés de tous leurs valets propres au service militaire, à la grande satisfaction du Tsar qui ne mit point de bornes dans les

grâces qu'il répandit. Chaque jour il passait en revue les cohortes et les régimens ; adressait des paroles bienveillantes aux chefs et aux soldats, et donnait des dîners sous des tentes (10), à plus de dix mille personnes par jour, qui toutes étaient servies dans de la vaisselle d'argent. Ces repas, vraiment royaux, se prolongèrent pendant six semaines, car tous les bruits sur l'approche de l'ennemi avaient cessé tout-à-coup ; nos patrouilles ne le rencontraient nulle part ; la tranquillité la plus parfaite régnait sur les bords du Donetz, et nos gardes avancées ne voyant de poussière d'aucun côté, et n'entendant point le bruit des pas des chevaux, dormaient en toute sécurité dans le silence des stèpes. Boris fut-il trompé par de faux avertissemens, ou bien trompa-t-il la Russie par sa feinte crédulité, afin de redoubler l'éclat de son avénement au trône, en se montrant maître Souverain, non seulement de Moscou, mais encore de toute l'armée? Espérant peut-être par là exciter le dévouement de la nation, pour son nouveau Monarque, qui dans le moment du danger préférait le glaive des combats à la couronne de Mono-

maque. C'était une ruse digne de Boris, et à laquelle il est facile d'ajouter foi. Au lieu d'une nuée d'ennemis, on ne vit paraître dans les contrées méridionales de la Russie, qu'une ambassade pacifique de Kazi-Ghiréï, accompagnée de notre envoyé. Le 18 juin, les Voïévodes de Ieletz en informèrent Boris qui récompensa leur courier (11).

Ambassade du Khan.

Ainsi, cet armement sans exemple, et qui avait coûté beaucoup de frais et de peines, se trouva inutile! On assurait qu'il avait sauvé la patrie, par l'effroi qu'il avait inspiré au Khan: que les tatares de la Crimée s'étaient mis effectivement en marche, mais qu'ayant appris les redoutables préparatifs de la Russie, ils étaient retournés sur leurs pas. Au moins le Tsar voulut-il inspirer la terreur aux ambassadeurs du Khan, dont le principal était Mourza-Ali. Ils entrèrent en Russie comme dans un camp; partout, le long de leur route, ils virent l'éclat des cimeterres et des piques, et de nombreuses troupes de cavaliers bien équipés (12); dans les bois et dans les abattis, ils entendirent des cris de ralliement et des coups de canon. On les arrêta près de Serpou-

khoff, à sept verstes des tentes du Tsar, dans les plaines de l'Oka, où, depuis plusieurs jours, se réunissait toute l'armée. Là, le 29 juin avant le jour, retentit une décharge de cent bouches à feu; et les premiers rayons du soleil éclairèrent une armée innombrable (13), rangée en bataille. On ordonna aux Ambassadeurs de Crimée, effrayés de cette terrible canonnade et de ce spectacle imposant, de se rendre auprès du Tsar à travers des rangs épais d'infanterie et de cavalerie: ils furent introduits dans sa tente où tout resplandissait de l'éclat des armes et du luxe: Boris portait sur sa tête un casque d'or aulieu de couronne, et se distinguait dans l'assemblée des Tsarévitches et des Princes, plus par son air dominateur, que par la richesse de ses vêtemens; Ali-Mourza et ses compagnons étonnés et confus, gardèrent long-temps le silence. Enfin, ils exprimèrent le vœu de Kazi-Ghiréï de conclure une alliance perpétuelle avec la Russie, en renouvelant la convention qui avait été faite sous le règne de Fédor; ajoutant que leur maître éiait prêt, à la tête de toute sa horde, à marcher contre les ennemis de

Moscou. Ces offres furent acceptées et l'on traita ces envoyés avec beaucoup de magnificence. A leur départ, le Tsar les fit accompagner par des Ambassadeurs qu'il expédiait auprès du Khan, pour lui faire confirmer par un serment ce nouveau traité d'alliance.

Ce même jour, qui était celui où l'on célébrait la fête de Saint-Pierre et Saint-Paul, le Souverain prit congé de l'armée, après lui avoir donné en plein air un repas somptueux (14): cinq cent mille personnes furent traitées dans les plaines de l'Oka; on y distribua en abondance des mêts, de l'hydromel et du vin; et les Officiers reçurent en présent, des velours, des étoffes d'or et des damas. Enfin, le Tsar en les quittant leur adressa ces dernières paroles: « Je chéris l'armée chré« tienne et je compte sur sa fidélité ». Il partit, et les plus vives bénédictions l'accompagnèrent long-temps sur la route de Moscou. Les Voïévodes et les troupes étaient enthousiasmés pour un Souverain aussi sage, aussi bon, et aussi heureux, puisque, sans répandre de sang et par l'effet d'une seule menace, il avait donné à la patrie les fruits désirés de la plus

Festin donné à l'armée.

éclatante victoire : la tranquillité, la sécurité et l'honneur. Les Russes, dit l'Annaliste, espéraient que tout le règne de Boris ressemblerait à son commencement, et ils lui prodiguaient sincèrement leur reconnaissance et leurs louanges.

Une partie de l'armée resta en observation sur l'Oka, une autre se dirigea vers les frontières de la Lithuanie et de la Suède, et la plus grande partie fut licenciée ; mais tous les principaux Officiers se hâtèrent de suivre le Souverain dans la capitale.

Un nouveau triomphe y attendait Boris : toute la population de Moscou alla à sa rencontre, comme elle était venue naguère à celle d'Ivan conquérant de Kazan ; le Patriarche le harangua en ces termes : « Elu du Seigneur et « chéri par lui, grand Monarque, nous « voyons ta gloire et tu en rends hommage à « l'Eternel seul ; nous joignons nos actions « de grâces aux tiennes : mais après l'heureuse « issue de cette mémorable campagne, par- « tage aussi notre joie et notre reconnaissance. « L'Empire, est demeuré intact, la vie, les « biens de tes sujets sont assurés, et l'ennemi

Discours du Patriarche.

« demande la paix à genoux. Ton génie a pris « un nouvel essor, dans cette circonstance « étonnante qui semble être signalée par quel- « que chose au-dessus de la sagesse humaine... « Que Dieu conserve tes jours, Monarque « bien-aimé du ciel et de la nation! En te « voyant nous versons des larmes de joie; « reçois notre salut » (15). Le Patriarche, le clergé et le peuple se prosternèrent devant lui. Le Tsar, paraissant attendri et humble en même temps, se rendit d'abord au temple de l'Assomption, pour remercier l'Eternel; et delà, au monastère *des Vierges*, près de la triste Irène. Toutes les maisons de la capitale étaient ornées de feuillages et de fleurs.

Quoique tout fut disposé, Boris remit encore son couronnement au 1er. septembre, pour ne remplir cet acte important, qu'au renouvellement de l'année, et le jour où l'on fait des vœux mutuels de bonheur et d'espérances. En attendant, la Charte d'élection fut écrite au nom des Etats-Généraux, avec l'addition suivante: « Tous ceux qui désobéiront « à la volonté du Tsar seront maudits par « l'Eglise (16), et punis par le glaive de la loi.

Addition à la Charte d'élection.

« Les mêmes peines atteindront tout rebelle
« qui osera censurer les actes du grand Conseil
« national et troubler les esprits par des dis-
« cours séditieux, quel que soit son rang, Ec-
« clésiastique ou Boyard, membre du Conseil
« ou de l'Armée, Citoyen ou grand Seigneur :
« que sa mémoire même périsse à jamais ».
Cette Charte fut confirmée le 1er. août par les signatures de Boris, du jeune Fédor, de Job et de toutes les autorités Ecclésiastiques et Civiles au nombre d'environ cinq cents. Elle fut déposée au trésor du Tsar où se trouvaient déjà les réglemens des Souverains précédens, et une copie en fut remise au trésor du Patriarche, dans le temple de l'Assomption. Il semblait que la sagesse humaine avait fait tout ce qui dépendait d'elle pour assurer une union solide entre le Souverain et l'Empire.

Couronnement du Tsar.

Enfin, Boris fut couronné avec plus de solennité encore, que ne l'avait été Fédor, puisqu'il reçut les ornemens de Monomaque des mains du Patriarche œcuménique. Le peuple priait en silence ; déjà l'auguste Prélat avait béni le Tsar ; tout-à-coup Boris, cédant à la vive émotion de son cœur, et comme

oubliant les usages de l'Eglise, interrompit la messe et s'écria (17): « O mon père, Job, « grand Patriarche, je prends Dieu à témoin « qu'il n'y aura dans mon Empire ni un or- « phelin ni un pauvre ». Et saisissant le col de sa chemise, il ajouta: « Oui, je donnerai « s'il le faut jusqu'à ce dernier vêtement à mon « peuple ». Alors on vit éclater un transport universel, des cris d'admiration et de reconnaissance retentirent de toutes parts dans le temple. On rapporte même que dans ce moment d'ivresse générale, le nouveau Souverain touché des marques de tant d'amour, prononça le serment d'épargner le sang et la vie même des criminels et de se borner à les éloigner dans les déserts de la Sibérie (18). Jamais en Russie aucun couronnement ne produisit plus d'effet que celui de Boris sur l'imagination et les sentimens du peuple. Mstislafsky versa sur la tête du Tsar une pluie d'or à la porte de l'église, et Boris, la couronne sur la tête, la pomme d'or et le sceptre à la main, se rendit, au sortir du temple, au palais des Tsars, pour occuper sur le trône de Russie la place des princes Varègues; et le reste du jour fut

Grâces. consacré à répandre des faveurs et des bienfaits.

Boris commença par la Cour et le Conseil, il donna le titre de Tsar de Kassimof (19) au Tsarévitche des Kirguises, Ouraze-Mahomet; celui de grand écuyer, à Dmitri Godounoff; celui de grand maréchal, à Etienne Godounoff, en remplacement du vertueux Grégoire qui, seul, ne partageait point la joie de l'élévation de sa famille (20), et qui mourut consumé d'un chagrin secret. Boris conféra la dignité de Boyards aux princes Katiref, Tcherkasky, Troubetskoy, Nagatkoff et Alexandre Romanoff; celle de grands Officiers de la Cour, à Michel Romanoff, à Belsky, favori d'Ivan et son ancien ami, à Krivoï-Soltikoff, également favori d'Ivan, et aux quatre Godounoff. Plusieurs reçurent les titres de Chambellans et autres dignités. Il ordonna de doubler les appointemens (21) de tous les Employés civils et militaires. Il accorda aux Marchands la liberté de faire le commerce, sans payer aucun droit pendant deux années; et il fit pour un an la remise des impôts aux Cultivateurs appartenant à la couronne, et même aux habitans

Nouveau Tsar de Kassimof.

sauvages de la Sibérie. A cette profusion de grâces, il en joignit encore une nouvelle, en faveur des paysans dépendant des Seigneurs; il régla le temps qu'ils devaient travailler, et la redevance qu'ils devaient légitimement payer à leurs maîtres (22). Après avoir proclamé ces grâces du haut de son trône, Boris donna des festins au peuple pendant douze jours.

Le sort semblait favoriser le nouveau Monarque. Son règne commençait sous les auspices d'une paix désirée, et cependant, aux confins de l'empire, ses armes victorieuses recevaient un nouvel éclat dans un combat, peu remarquable sans doute par le nombre des combattans, mais digne de mémoire par ses circonstances, ses résultats, et par la personne du vaincu. Nous avons laissé dans les stèpes de Barabinsk (23) Koutchoum, le Souverain banni de la Sibérie, inébranlable dans ses refus aux propositions généreuses de Fédor, infatigable dans ses incursions dans le pays qui lui avait été enlevé, et toujours redoutable pour les Russes. Le 4 août 1598, André Voyéikoff, Voïévode de Tara, à la tête de trois cent quatre-vingt dix-sept cosaques, de

Evénemens en Sibérie.

quelques Lithuaniens et habitans du pays, se dirigea vers les bords de l'Obi. Là, au milieu de champs de blé environnés de marais, s'était retiré Koutchoum avec les tristes débris de sa royauté, ses femmes ses enfans, les princes qui lui étaient restés fidèles et cinq cents soldats (24). Là, il ne craignait pas l'ennemi; mais l'intrépide Voyéikoff marcha jour et nuit, après avoir abandonné ses bagages. Il avait des espions et arrêtait ceux de Koutchoum, et le 20 août, avant le lever du soleil, il attaqua son camp fortifié; le combat dura toute la journée et fut le dernier que Koutchoum livra. Son frère et son fils les Tsaréviscbes Illiten et Can, six princes, dix Mourzas et cent cinquante de ses meilleurs soldats restèrent sur le champ de bataille. Vers le soir, les Tatares furent obligés de quitter leurs fortifications et, serrés contre la rivière, il y en eut plus de cent de noyés et cinquante furent faits prisonniers; peu d'entre eux se sauvèrent dans des bateaux à la faveur de l'obscurité. C'est ainsi que Voyéikoff vengea sur Koutchoum la mort de l'imprudent Iermak. Huit femmes, cinq fils, huit filles du Khan et cinq princes

restèrent au pouvoir des vainqueurs, qui s'emparèrent également de richesses assez considérables. Voyéikoff, ignorant le sort de Koutchoum et présumant qu'il s'était noyé comme Iermak, ne jugea pas à propos d'aller plus loin. Il brûla ce qu'il ne put emporter, et emmenant ses illustres prisonniers, il retourna à Tara, pour annoncer à Boris qu'il n'y avait plus d'autre souverain en Sibérie que celui de Russie. Mais Koutchoum existait encore; pendant la bataille, deux de ses fidèles serviteurs l'avaient conduit sur une barque le long de l'Obi jusqu'au pays de Tchata. Là, nos Voïévodes lui proposèrent vainement d'aller à Moscou rejoindre sa famille, et terminer tranquillement ses jours, comblé des bienfaits d'un souverain généreux. Un prêtre mahométan, nommé Toul-Mehmet, envoyé par Voyéikoff, trouva Koutchoum dans un bois près des corps étendus des Tatares, tués par les Russes sur le bord de l'Obi. Le vieillard aveugle, que l'adversité n'avait pu abattre, était assis sous un arbre, entouré de trois de ses fils et de trente serviteurs fidèles. Il écouta le prêtre qui l'assurait de la bienveillance du

Tsar de Moscou, et lui répondit tranquillement : « Je ne me suis pas rendu auprès de » lui dans de meilleurs temps et lorsque j'étais « riche et dans la force de l'âge ; irai-je au-« jourd'hui y chercher une mort honteuse ? « Je suis aveugle et sourd, pauvre et orphe-« lin ; je ne regrette point mes richesses, mais « je pleure Asmanak, mon fils chéri, pris par « les Russes. Seul avec lui j'aurais encore dé-« siré vivre sans royaume et sans fortune, « sans mes femmes et sans mes autres enfans. « Maintenant j'envoie le reste de ma famille « en Bukharie, et moi, je me rends auprès « des Nogais ». Il n'avait ni vêtemens chauds ni chevaux, et il en demandait comme une aumône aux habitans de la contrée de Tchata naguère ses sujets, mais qui s'étaient déjà engagés à être tributaires de la Russie. Ils lui envoyèrent un cheval et une pelisse. Koutchoum retourna sur le champ de bataille, et là, en présence de Toul-Mehmet, il s'occupa pendant deux jours de l'inhumation des morts, le troisième, et il se jeta sur un cheval et disparut pour l'Histoire. Il ne resta que des bruits incertains sur sa fin déplorable. On dit

qu'il erra dans les stèpes de l'Irtiche supérieur, dans le pays des Kalmouks, et que près du lac Zaïnan-Nora, s'étant emparé de quelques chevaux, il fut poursuivi par les habitans, de déserts en déserts, qu'il fut complètement défait sur les bords du lac de Kourgaltchin, et qu'il se présenta presque seul dans le camp des Nogais, qui massacrèrent sans pitié ce vieillard aveugle et bani, en disant: « Ton père nous a pillés et tu ne vaux pas « mieux que lui » (25)

Mort de Koutchoum.

Moscou et la Russie se réjouirent de cette nouvelle, et Boris s'empressa de communiquer le rapport de Voyéikoff à Irène, dans la nuit même où il le reçut; aimant à partager avec elle tout ce qui pouvait lui arriver d'heureux (26). La mort de Koutchoum, premier et dernier tsar de Sibérie, célèbre, sinon par sa puissance, du moins par sa fermeté inébranlable dans le malheur, mit le sceau à notre domination dans l'Asie septentrionale. La conquète de cette vaste contrée fut célébrée à Moscou et dans toutes les villes par le son des cloches et par des *Te Deum*. Voyéikoff reçut en récompense une médaille

d'or, et on distribua de l'argent à ses compagnons. Des ordres furent expédiés pour amener les illustres prisonniers dans la capitale, et l'on donna au peuple le plaisir de voir leur
1599. entrée solennelle, au mois de janvier 1599.

Les femmes, les filles, les belles-filles et les jeunes fils de Koutchoum, Asmanak, Schaïm, Babadcha, Koumouche et Molla étaient dans des traineaux richement ornés; les femmes étaient couvertes de pelisses de velours, de satin et de draps d'or, brodées en or, en argent et garnies de dentelles. Les Tsarévitches étaient en habits longs et rouges fourrés de pelleteries précieuses. Ils étaient précédés et suivis par un nombre considérable d'Enfants-Boyards à cheval, tous en pelisses de zibelines. Les rues étaient remplies de spectateurs russes et étrangers (27). On logea les Tsarévitches et les Princesses dans des maisons particulières de nobles et de marchands et on leur accorda un revenu modéré. On permit aux femmes et aux filles du Khan de se rendre à Kassimof et à Béjetsk auprès du tsar Ouraze-Mahomet et auprès du tsarévitche de Sibérie, Mametkoul, conformément au désir qu'ils manifestèrent.

Abdoul-Khaïr, fils de Koutchoum, fait prisonnier en 1591, adopta à cette époque le Christianisme, et fut nommé André.

Dès-lors, n'ayant plus de guerre à soutenir en Sibérie, Boris y réprima facilement la turbulence de nos tributaires, dont il augmentait le nombre par la crainte de son pouvoir ou par les avantages que leur offrait une administration active et paisible. Ce fut alors qu'il s'occupa à bâtir plusieurs villes dans cette contrée. Verkhotourié fut fondé en 1598; 1598 à 1604.
Mangazeï et Tourinsk, en 1600; Tomsk, en 1604 (28). On les peupla de soldats mariés, de leurs familles, et particulièrement de cosaques lithuaniens ou de la petite Russie; On forma aussi des compagnies composées d'habitans indigènes de la Sibérie, et, par des priviléges et des honneurs, on leur inspira tant de zèle pour le service, qu'ils aidèrent avec la plus grande ardeur à soumettre leurs compatriotes. C'est ainsi que la Sibérie, déjà donnée par le hasard à Ivan, fut enfin définitivement réunie à la Russie par les sages dispositions de Boris.

Rien ne changea dans le caractère et les vues de notre politique extérieure. Nous cher-

Politique extérieure.

chions à avoir partout la paix et à faire des acquisitions sans guerre ; nous tenant toujours sur la défensive ; nous n'ajoutions pas foi à l'amitié de ceux dont les intérêts ne s'accordaient pas avec les nôtres, et nous ne perdions aucune occasion de leur nuire, sans manquer ostensiblement aux traités.

Le Khan, tout en assurant la Russie de son amitié, différait toujours la conclusion solennelle d'un nouveau traité avec le nouveau Tsar. Cependant les cosaques du Don ne cessaient d'inquiéter la Tauride par leurs incursions, et les brigands de la Crimée se répandaient dans le pays de Bielgorod (29): enfin, au mois de juin 1602, Kazi-Ghiréï, ayant accepté nos présens, estimés à quatorze mille roubles, remit, à l'ambassadeur prince Grégoire Volkonsky, et avec toutes les cérémonies d'usage, la formule du serment ; mais il demandait encore trente mille roubles, et se plaignait que les Russes resserraient les possessions du Khan, en élevant des forteresses dans les stèpes dont les Tatares avaient eu jusque là la jouissance.

« Ne voyons-nous pas, dit-il, votre intention « hostile ? vous voulez nous étouffer dans une

« enceinte de murailles, et pourtant je suis « votre ami, un ami comme il y en a peu. Le « Sultan conserve l'idée de marcher contre « la Russie, je lui dis toujours : *la distance est* « *grande : il y a dans ce pays des déserts, des* « *bois, des rivières, des marais et des boues im-* « *praticables* ». Le Tsar répondit que son trésor était épuisé par les sommes qu'il avait distribuées à l'armée et au peuple ; que les forteresses n'étaient construites que pour la sûreté de nos communications avec le Khan et pour mettre un frein à la rapacité des cosaques du Don ; que d'ailleurs ayant une armée formidable, nous ne redoutions pas le sultan. Achmet-Tchélubeï, favori de Kazi-Ghireï, envoyé auprès du Tsar avec le traité d'alliance, exigea de lui le serment d'exécuter fidèlement les conventions. Boris prit en main un livre, qui, sans aucun doute, n'était pas l'Evangile, et dit : « je promets une amitié sincère à Kazi-« Ghireï. Voilà mon *plus grand* serment ». Il ne voulut ni baiser la croix, ni montrer le livre à Tchélubeï, à qui l'on assura que c'était par une amitié particulière pour le Khan, que le Souverain de la Russie avait prononcé verbale-

ment la promesse sacrée de l'alliance, et que les traités avec les autres Souverains n'étaient confirmés que par la parole des Boyards. C'est ainsi que Boris, au mépris des anciens usages, évita de compromettre inutilement les rites sacrés de la religion, dans ses relations avec des barbares qui ne respectaient que l'intérêt et la force. Il honora le Khan par des présens de peu de valeur; mais il comptait surtout sur son armée pour la défense des possessions sud-est de la Russie, et il y maintint la tranquillité. Il y eut des différends de part et d'autre, mais sans en venir à une rupture. En 1603, Kazi-Ghiréï renvoya avec colère de la Tauride le prince Bariatinsky, nouvel ambassadeur du Tsar, qui ne voulut pas s'opposer à une invasion des cosaques du Don dans le camp de Karassan, et qui lui répondit brusquement: « vous avez des sabres; quant à moi, je ne « dois traiter qu'avec le Khan et non avec les « brigands cosaques». Le Khan se plaignit sans menace et renouvela l'engagement qu'il avait pris de mourir notre ami. Il redoutait alors les armes du Sultan et espérait trouver un protecteur dans Boris.

Boris chercha également à relever la dignité de la Russie, dans ses rapports avec la Lithuanie et la Suède, profitant pour cela des circonstances du moment. Sigismond, encore roi titulaire de Suède, était déjà en guerre avec le duc Charles, son oncle, régent du royaume; et par la cession qu'il avait faite de l'Esthonie à la Pologne, il avait réussi à engager les grands de cette puissance à prendre part à sa querelle. Dans cette position si favorable pour nous, la Lithuanie désirait une paix solide avec la Russie, et la Suède sollicitait son alliance. Mais Boris, tout en se montrant disposé à l'une et à l'autre, cherchait un moyen facile pour leur reprendre les anciennes possessions de l'ordre Teutonique, que nous avions été forcés de leur céder, et qu'Ivan et la Russie regrettèrent toujours comme une conquête due à de longs et sanglans travaux.

Sort du prince Gustave de Suède, en Russie.

Nous avons déjà parlé de Gustave, fils d'Erik, roi de Suède (30); errant de pays en pays, il demeura quelque temps à Thorn où il vivait de la modique pension que lui faisait son frère Sigismond. Enfin, il se décida en 1599 à venir chercher fortune dans notre pa-

trie, où l'invitaient et Fédor et Boris, en lui proposant non seulement un asile momentané, mais un domaine considérable, ou un apanage. Des dignitaires de l'état furent envoyés jusqu'à la frontière au devant de ce Prince, et à Novgorod et à Tver ils lui offrirent leurs hommages et des présens (31). Ils le revêtirent d'habits d'or et de velours et le firent entrer à Moscou sur un char richement décoré. Il fut présenté au Tsar au milieu de l'assemblée la plus brillante de la cour. Gustave qui connaissait la langue slave, après avoir baisé la main de Boris et du jeune Fédor, prononça un discours; il s'assit ensuite sur un coussin couvert d'or, et dîna chez le Tsar à une table particulière, servi par son maître d'hôtel et son échanson. On lui donna un vaste palais, des officiers et des serviteurs; le Tsar lui envoya des vases et des plateaux précieux tirés de son trésor; enfin, il eut pour ses revenus le domaine de Kalouga et trois villes avec leurs districts. En un mot, après la famille de Boris, Gustave tenait en Russie le premier rang. On le combla de caresses, et on lui fit journellement des présens. Il avait des qualités, de la no-

blesse dans l'âme, de la sincérité, et de rares connaissances dans les sciences, surtout en chimie, au point qu'on le surnomma le second *Théophraste Paracelse.* Outre les langues suédoise et slave, il connaissait l'italien, l'allemand et le français (32). Doué d'un esprit observateur, il avait beaucoup vu le monde, et sa conversation était agréable ; mais ce ne furent ni ses qualités, ni ses connaissances qui lui valurent la bienveillance du Tsar. Boris songeait à faire de lui, un second Magnus, un instrument de sa politique ; et il ne considérait ce Prince que comme un épouvantail pour Sigismond et pour Charles. Il flatta Gustave de l'espérance de devenir, par son secours, maître de la Livonie, et, pour tromper aussi les Livoniens, il entama cette affaire avec beaucoup d'adresse. Un grand nombre de citoyens de Dorpat et de Narva vivaient encore à Moscou, avec leurs femmes et leurs enfans, dans une captivité supportable, mais pénible, puisqu'ils étaient privés de leur patrie et de leur fortune : Boris leur rendit la liberté, à condition toutefois qu'ils lui prêteraient serment d'une fidélité inviolable ; il

leur permit d'aller où bon leur semblerait pour affaire de commerce, à Riga, en Lithuanie et en Allemagne; mais il les fit jurer que, partout, ils le serviraient avec zèle, en épiant et en observant tout ce qui pouvait être de quelque importance pour la Russie, et qu'ils en feraient secrètement leur rapport au garde-des-sceaux Stchelkaloff. Ces hommes, autrefois riches négocians, ne possédaient plus rien : le Tsar ordonna de leur distribuer jusqu'à vingt-cinq mille roubles de monnaie actuelle, afin qu'ils servissent la Russie avec plus de zèle, et pussent lui gagner un plus grand nombre de leurs compatriotes (33). Connaissant le mécontentement des habitans de Riga et des autres Livoniens, opprimés par le gouvernement dans leur vie civile et dans leur conscience, le Tsar leur fit dire que s'ils voulaient sauver leur liberté et la foi de leurs pères, éviter de devenir papistes ou jesuites, et s'affranchir enfin du joug pesant de la Lithuanie, la Russie étendrait sur eux son égide, et tirerait le glaive contre leurs oppresseurs : on devait surtout ajouter que le plus puissant des souverains, le Tsar, également célèbre par sa sagesse et par

son humanité, désirait plutôt être le père que le maître de la Livonie, et qu'il attendait des députés de Riga, de Dorpat et de Narva, pour conclure un traité, qui serait confirmé par le serment des Boyards, et par lequel ils conserveraient, sous la puissante protection de Boris, leur liberté, leurs lois et leur religion (34). En même temps les Voïévodes de Pskof devaient adroitement répandre le bruit en Livonie, que Gustave, reçu avec tant de bienveillance par le Tsar, ne tarderait pas à entrer dans leur pays à la tête de nos troupes, pour en chasser les Polonais et les Suédois, et y régner, avec les droits d'un prince légitime, mais comme vassal de la Russie. Gustave lui-même écrivit au duc Charles : « L'Europe « connait le sort malheureux de mon père, « et toi tu en connais les auteurs qui sont aussi « mes persécuteurs. J'abandonne ma ven- « geance au Tout-Puissant. Aujourd'hui je me « trouve dans un asile tranquille et sûr, auprès « d'un grand monarque, plein de bonté pour « les princes infortunés. Ici je puis être utile « à notre chère patrie. Si tu me cèdes l'Estho- « nie menacée par l'ambition de Sigismond,

« avec l'aide de Dieu et du Tsar, je défendrai « non seulement les villes de cette contrée, « mais je m'emparerai de toute la Livonie, « mon patrimoine légitime ». Remarquons qu'il n'est point question de cette lettre dans nos rapports avec la Suède; il est douteux qu'elle soit parvenue au Duc : composée vraisemblablement dans la chancellerie du Tsar, on en fit circuler de nombreuses copies parmi les citoyens de la Livonie, afin de disposer leurs esprits en faveur du projet de Boris. C'est ainsi que nous faisions usage de la ruse, sans égards pour la trève avec la Lithuanie et la paix avec la Suède.

Mais cette ruse resta sans effet par trois causes: 1°. de tout temps les Livoniens avaient craint et n'aimaient pas les Russes; ils se rappelaient l'histoire de Magnus et voyaient encore les traces des cruautés d'Ivan dans leur patrie; ils écoutaient nos promesses sans y ajouter foi. Seulement, quelques habitans de Narva, qui se trouvaient en relations secrètes avec Boris, songeaient à lui livrer cette ville; mais, convaincus de cette trahison, ils furent exécutés publiquement (35); 2°. Nous avions

quelques partisans secrets en Livonie; mais Sigismond et Charles y avaient des troupes; et cette province pouvait-elle, quand même elle l'aurait voulu, songer à envoyer une ambassade solennelle en Russie? 3°. Gustave perdit l'amitié de Boris qui pensait lui faire épouser sa fille Xénie, à condition qu'il professerait la même religion qu'elle; mais Gustave ne consentit ni à renoncer à sa foi, ni à abandonner une maîtresse qu'il avait amenée avec lui de Dantzick (36), ni à servir d'instrument aveugle à notre politique, au détriment de la Suède. Il demanda la permission de partir, et échauffé par le vin, en présence de Fidler, médecin de Boris, il menaça de mettre le feu à Moscou, si on ne lui accordait pas la liberté de quitter la Russie. Fidler en fit son rapport au boyard Siméon Godounoff, et celui-ci le dit au Tsar qui, dans sa colère, ôta à l'ingrat ses trésors et ses villes, et ordonna de le garder prisonnier dans le palais qu'il habitait; mais bientôt il se radoucit et lui donna, au lieu de Kalouga, la ville ruinée d'Ouglitche. Gustave, en 1601, fut de nouveau reçu chez le Tsar, mais ne dîna plus avec

lui. Il se retira dans son domaine, et là, au milieu de tristes ruines, il s'occupa de chimie jusqu'à la fin des jours de Boris. Ce malheureux Prince fut à cette époque involontairement transporté à Iaroslaf et delà à Kachin, où il mourut en 1607, se plaignant de la légéreté de la femme pour laquelle il avait sacrifié en Russie le sort le plus brillant. Sa tombe, isolée au milieu d'un bois de bouleaux sur les bords de la Kachinka, fut visitée par le célèbre général suédois Jacques de la Gardie, et par l'envoyé de Charles IX, Pétréjus, sous le règne de Schouisky (37).

Trève avec la Lithuanie.

Nous eûmes enfin l'occasion de rendre hautement à Sigismond, l'insulte faite à Ivan par Bathori. Le chancelier Léon Sapiéha, ambassadeur de Lithuanie, arriva à Moscou; il y passa six semaines dans l'inaction, sous le prétexte que le Tsar, lui disait-on, souffrait de la goutte. Admis en présence de Boris, le 16 novembre 1600, Sapiéha présenta les conditions tracées par la Diète de Varsovie, pour conclure une paix perpétuelle avec la Russie; on les écouta froidement et on les rejeta; mais on retint encore quelques mois Sapiéha dans

un triste isolement, au point qu'il menaça de monter à cheval et de quitter Moscou (38), sans avoir rien conclu. Enfin, le Tsar, paraissant céder à l'intervention bienveillante de son jeune fils, ordonna aux membres du Conseil de conclure une trève de vingt ans avec la Lithuanie; ce traité fut écrit le 11 mars 1601; on ne voulut pas y donner à Sigismond, le titre de Roi de Suède, sous le prétexte adroit qu'il n'avait annoncé ni à Fédor ni à Boris, son avénement au trône de son père; mais dans le fait nous profitions de cette circonstance pour nous venger de l'ancienne obstination de la Lithuanie à ne donner aux Souverains de la Russie, que le simple titre de Grands-Ducs; par là, d'ailleurs nous nous donnions encore des droits à la reconnaissance du duc Charles, et nous conservions la faculté de négocier avec lui comme avec le Souverain légitime de la Suède. En vain Sapiéha demanda avec instance et employa même les prières *et les larmes*, pour obtenir qu'on mît dans le traité le titre entier du Roi son maître; on n'eut aucun égard à ses pressantes réclamations. Le boyard Michel Soltikoff et le diak du Conseil,

Vlassieff, furent chargés de porter ce traité à Sigismond, pour qu'il le confirmât ; et, malgré le mauvais accueil qu'on leur fit en Lithuanie, ils réussirent complètement dans cette mission. Sigismond commandait alors l'armée en Livonie ; il les invita à venir auprès de lui à Riga : mais ils répondirent qu'ils attendraient le Roi à Vilna, et ils en vinrent à leurs fins. L'automne était avancé, ils demeurèrent quelque temps sous des tentes sur les bords du Dniéper, et eurent à y souffrir le froid et les privations de tout genre ; mais ils forcèrent enfin Sigismond à venir pour eux à Vilna, et là, commencèrent des discussions très-animées.

Les Seigneurs Lithuaniens disaient à Soltikoff et à Vlassieff : « Si vous voulez réelle-« ment la paix, reconnaissez notre Souverain « pour Roi de Suède, et l'Esthonie comme « une propriété de la Pologne ». Mais Soltikoff répondait : « Vous avez plus besoin de la « paix que nous ; l'Esthonie et la Livonie « sont une propriété de la Russie depuis le « règne de Iaroslaf le Grand ; et le royaume « de Suède est au pouvoir du duc Charles : le

« Tsar ne donne à personne de vains titres »...
— « Charles est un traître et un usurpa-
« teur », répliquaient les Seigneurs Polonais : « votre Souverain cesserait-il de prendre
« le titre de Tsar d'Astrakhan ou de Sibérie,
« si quelque brigand s'emparait de ces con-
« trées pour quelque temps ? La plus grande
« partie de la Hongrie ne se trouve-t-elle pas
« aujourd'hui sous la domination du Sultan ?
« Et cependant l'Empereur porte le titre de
« Roi de Hongrie, et le Roi d'Espagne ce-
« lui de Jérusalem ». Ces raisonnemens restèrent sans effet ; Sigismond, en baisant la Croix devant nos Ambassadeurs, le 7 janvier 1602, et en promettant de remplir religieusement la convention, ajouta : « Je prends le
« nom de Dieu à témoin que je mourrai avec
« mon titre héréditaire de Roi de Suède ; que
« je ne céderai à personne l'Esthonie, et que
« pendant les vingt années de cette trève je
« chercherai à conquérir Narva, Revel et ses
« autres villes, sans égard pour ceux qui les
« occuperaient ». Dans ce moment Soltikoff s'avança et dit à haute voix : « Roi Sigismond,
« baisez la Croix au nom du grand Souverain

« Boris, en vous tenant exactement à la lettre « du traité, ou le serment ne sera pas regardé « comme un serment ». Sigismond fut obligé de rectifier son discours, et il prononça le serment comme l'exigeait le Boyard, et conformément aux dispositions du traité. Ainsi, à Vilna comme à Moscou, la politique Russe obtint le dessus sur celle de Lithuanie.

Sigismond céda, parce qu'il ne voulait pas en même temps avoir la guerre avec les Suèdois et la Russie ; il n'insista que dans son refus de donner à Boris le titre de Tsar et d'Autocrate ; mais les Russes se contentèrent de la parole que ce titre lui serait donné par le Roi au moment de la conclusion de la paix perpétuelle. « Il est bien, dirent les Seigneurs « Polonais, de ne pas répandre le sang chré- « tien pendant vingt ans, mais il est encore « préférable de donner à jamais la tranquil- « lité aux deux puissances. Vingt ans passe- « ront bien vite, et l'on ignore qui sera alors « Souverain en Lithuanie et en Russie » (39).

Remarquons encore une circonstance intéressante. Les Ambassadeurs de Moscou, le jour de leur audience de congé, se trouvant

à un festin dans le palais du Roi, virent le jeune Ladislas, fils de Sigismond, et, comme s'ils avaient prévu l'avenir, ils demandèrent à baiser sa main. Ce jeune enfant, âgé de sept ans, et qui, dans son adolescence, devait devenir un personnage si important dans notre histoire, se leva de sa place et après avoir ôté son chapeau, il leur ordonna de saluer le Tsaréviche Fédor, et de lui dire qu'il désirait vivre dans la plus parfaite amitié avec lui. Par la suite, conservant sans doute dans leur âme un souvenir favorable du jeune Ladislas, le boyard Soltikoff et le diak du Conseil Vlassieff qui avait remplacé alors Stchelkaloff, dans les affaires de l'Etat, purent inspirer à beaucoup de Russes, une bonne opinion de ce jeune Prince, qui, effectivement, avait des qualités aimables.

Les Ambassadeurs à leur retour donnèrent à Boris l'assurance qu'il pouvait être longtemps tranquille du côté de la Lithuanie; que Sigismond et les Grands de son Royaume, voyaient et reconnaissaient la force de la Russie, gouvernée par un aussi sage Souverain, et que certainement en aucun cas, ils ne songeraient

à rompre le traité, regardant les dispositions pacifiques du Tsar, comme un bienfait du ciel envers leur patrie.

Relations avec la Suède.

Nous avons dit que le Régent de la Suède, désirait l'alliance de la Russie. Boris, en engageant le Duc à ne point faire la paix avec Sigismond, permettait aux Suédois de traverser les possessions de Novgorod (40), pour se rendre de la Finlande à Dorpat, et voulait se joindre à eux pour chasser les Polonais de la Livonie. Les relations d'amitié entre Charles et le Tsar étaient entretenues par des Ambassadeurs qu'ils s'envoyaient mutuellement.

Le Duc, pour marquer à Boris la grande estime qu'il lui portait, le consulta en secret, pour savoir s'il devait suivre la volonté des Etats-Généraux, et prendre le titre de *Roi de Suède:* le Tsar lui conseilla *de le faire et au plutôt*, pour le bonheur réel de la Suède; et il s'attira par là la plus vive reconnaissance de la part de Charles (41). Boris donnait sincèrement ce Conseil, parce que la sécurité de la Russie exigeait que la Lithuanie et la Suède, eussent des Souverains différens; mais il voulait la possession de Narva, et dans ce dessein,

le rusé Monarque annonça, au mois de février 1601, aux ambassadeurs Suédois, Charles Hendrichsohn et Georges Claoussen, qui se trouvaient à Moscou en même temps que Sapiéha, chancelier de Lithuanie, qu'il était nécessaire de revoir et de confirmer solennellement le traité de paix conclu en 1597 (42), au nom de Fédor et de Sigismond; attendu que ce traité n'était point légal, puisqu'il n'avait pas été confirmé par ce dernier; que d'ailleurs les circonstances étaient changées, et que ce Roi était disposé à lui céder une partie de la Livonie, si la Russie voulait l'aider dans la guerre qu'il ferait au duc Charles. Les Ambassadeurs furent très-étonnés et répondirent aux Boyards: « Ce n'est point entre « Fédor et Sigismond, mais entre la Suède et « la Russie, que nous avons conclu la paix au « nom de Dieu, et jusqu'à la fin des siècles. « Nous avons rempli consciencieusement les « conditions de ce traité; Kexholm vous a « été cédé, quoique Sigismond ne voulut pas « y consentir. Non, le duc Charles ne croira « jamais que le Tsar veuille manquer à un « serment juré sur la Croix et sur le Saint-

« Evangile. Sigismond en vous cèdant des « villes en Livonie, vous cède ce qui ne lui « appartient pas, puisque la moitié de ce « pays, est devenue la conquête de Charles. Et « d'ailleurs le Tsar peut-il se fier à une allian- « ce avec la Lithuanie? Les discussions à « l'égard de Kief et de Smolensk sont-elles « terminées? Il est beaucoup plus facile de « concilier les intérêts de la Suède et de la « Russie, puisque leur avantage commun se « fonde sur un voisinage paisible et amical. « N'est-ce pas le Tsar lui-même qui a engagé « le Duc à ne point faire la paix avec Sigis- « mond? Nous faisons la guerre et nous pre- « nons des villes. Rien ne vous empêche de « vous armer aussi et de partager avec nous la « Livonie »? Mais Boris, voyant avec plaisir la guerre allumée entre le Duc et Sigismond, ne songeait pas à y prendre part, au moins de quelque temps. Il avait déjà signé la trève avec la Lithuanie; et il différait à confirmer une paix désintéressée avec Charles : il renvoya donc ses Ambassadeurs sans rien conclure; et en cherchant secrètement à soulever l'Esthonie contre les Suédois, pour la réunir

à la Russie, il excitait le ressentiment de Charles par sa mauvaise foi ; néanmoins, il faisait des vœux sincères pour le succès des armes Suédoises dans la guerre de Livonie ; car le triomphe de Sigismond nous menaçait de la réunion de la couronne de Suède à celle de Pologne, tandis qu'au contraire celui de Charles les séparait à jamais. Aussi Boris fut-il le premier Souverain de l'Europe qui reconnut le plus volontiers le Duc comme Roi de Suède, et il lui donnait déjà ce titre dans ses relations avec lui, lorsque Charles ne prenait encore lui-même que celui de Régent.

Alliance intime avec le Danemarck.

La nouvelle alliance que Boris conclut avec l'ennemi héréditaire de la Suède pouvait également inquiéter Charles. Boris avait informé de son avénement au trône, les Souverains voisins, ainsi que l'Empereur et Elisabeth ; mais il tarda long-temps à faire cette politesse à Christian, roi de Danemarck : cependant, en 1601, il s'établit entre eux des rapports d'une intime amitié ; et en même temps que les Ambassadeurs de Christian, Eskebrok et Charles Brisk, partirent pour Moscou, le gentilhomme Rgefsky et le diak Dmitrief,

furent envoyés par le Tsar à Copenhague, pour terminer les éternelles discussions sur les déserts de Kola et de Vargaw. Pour prouver que toute la Laponie appartenait à la Norwège, Christian s'appuyait sur l'Histoire de Saxon le grammairien, et même sur la cosmographie de Munster (43); et il ajoutait que les Russes eux-mêmes avaient de tout temps donné le nom de pays *Mourman* ou Norwégien à cette contrée. La Russie au contraire soutenait que ce pays lui appartenait sans aucun doute, puisque, sous le règne de Vassili, Elie, un des prêtres de Novgorod, y avait donné le baptême à ses sauvages habitans; et elle confirmait encore ce droit de propriété par le récit suivant, appuyé sur les traditions des vieillards de cette contrée (44). « Il fut, un jour en Karélie un prince puis« sant nommé *Valit* ou *Varent*, tributaire « de la grande Novgorod, homme d'un cou« rage et d'une force extraordinaires; il com« battait, remportait des victoires, et voulait « régner sur la Laponie ou pays *Mourman*. « Les Lapons demandèrent des secours aux « Allemands *Norwégiens* leurs voisins; mais

« Valit défit les Allemands à l'endroit où se « trouve maintenant la paroisse de Vareng, « et où il déposa, de ses propres mains, pour « servir de monument aux siècles futurs, une « énorme pierre, qui avait plus d'une *sagène* « de haut. Il construisit autour d'elle une « enceinte solide de *douze murs* et l'appela « *Babylone*. Cette pierre porte jusqu'à pré- « sent, le nom de *Valit*. Une enceinte sem- « blable existait à la place du fort de Kola. On « connait encore dans *le pays Mourman*, « *la baie de Valit* et *les ruines de Valit*, au « milieu d'une ile ou d'un rocher élevé, où « le héros Karélien venait se reposer de ses « travaux. A la fin, les Allemands vaincus « firent la paix avec lui, et lui cédèrent la « Laponie entière jusqu'à la rivière d'Ivguei. « Valit qui s'appelait du nom chrétien de « Basile, après avoir vécu long-temps célèbre « et heureux, mourut et fut enterré à Kex- « holm, dans l'église du Sauveur. Depuis ce « temps, les Lapons payèrent tribut à Nov- « gorod et au Souverain de Moscou ». Ces témoignages historiques, invoqués de part et d'autre, n'étaient pas très-convainquans, et

les Danois, pour prouver le désir qu'ils avaient de la paix, proposèrent de partager la Laponie en deux parties égales, en long ou en large; Boris de son côté, *par amitié pour Christian*, offrit de lui céder toutes les contrées situées au-delà du couvent de Petchensk vers le nord, réservant aux députés Danois et Russes de déterminer les frontières des deux possessions à leur prochaine réunion à Kola; en attendant on renouvela la convention du commerce libre des marchands Danois en Russie, et l'on s'occupa d'une affaire plus importante.

Le Duc de Danemarck fiancé à Xénie.

Boris cherchait pour sa fille, un époux digne d'elle, parmi les Princes Européens de sang Royal, afin de relever, par cette alliance, sa famille aux yeux des Boyards et des Princes Russes, qui, naguère avaient vu les Godounoff au-dessous d'eux. Il n'avait point réussi dans son projet de donner à Gustave la main de sa fille avec la Livonie. Mais bientôt, dans sa politique habile, ce tendre père espéra servir l'Etat et assurer le bonheur de Xénie, en la mariant au duc Jean, frère de Christian, jeune homme plein d'esprit et d'agré-

mens, et qui, comme Gustave, pouvait servir d'instrument à nos projets ambitieux sur l'Esthonie, dont les Danois avaient eu la propriété. Le Tsar en fit la proposition (45), et le Roi, sans craindre le sort de Magnus, se réjouit de l'honneur d'être allié au puissant Souverain de Moscou, espérant par son secours faire des conquêtes sur la Suède.

Il est à regretter que les papiers intéressans de cette négociation soient égarés; nous n'en connaissons point la date, et nous ignorons quels furent les engagemens mutuels, ainsi que les conditions par rapport à la religion; mais nous savons que Jean consentit à sacrifier sa patrie à Xénie, et à devenir un Prince apanagé de la Russie (46). Il est probable que, par cette alliance, le prévoyant Boris songeait aussi à assurer le trône de Moscou dans sa famille, lors même qu'une mort prématurée viendrait enlever le jeune Tsarévitche.

Le duc Jean faisait alors la guerre dans les Pays-Bas, sous les drapeaux Espagnols : il se hâta de partir, monta sur un vaisseau de ligne et accompagné de cinq autres navires, il entra

le 10 août 1602, dans l'embouchure de la Narova, où l'attendait un bâteau du Tsar. Au moment où le Duc mit le pied sur le territoire de la Russie, le bruit du canon se fit entendre ; le boyard Michel Soltikoff et le diak du Conseil Vlassieff, après l'avoir salué au nom du Tsar, le firent entrer sous une riche tente et lui présentèrent quatre-vingts peaux de zibelines des plus précieuses. Jean, dans une voiture resplandissante d'or et d'argent, se rendit à Ivangorod en passant près de Narva, où des drapeaux flottaient sur les tours et sur les murs garnis d'une grande quantité de curieux : c'est ainsi que l'accueillirent les Suédois mêmes, quoiqu'intérieurement ils redoutassent ce voyage dont ils connaissaient ou devinaient le but.

Les honneurs qu'on lui rendit en Russie, furent plus sincères ; il était accompagné de trois sénateurs ; Guildenstern, Brahé et Holck, ambassadeurs de Christian : de huit dignitaires, de quelques gentilshommes, de deux médecins et d'un grand nombre de domestiques. A chaque station et dans les hameaux les plus misérables, ils étaient traités comme dans

le palais de Moscou ; il y avait toujours de la musique pendant les repas ; dans les villes le canon tirait ; les troupes étaient sous les armes, et les fonctionnaires offraient leurs félicitations au prince royal. On allait lentement et on ne faisait pas plus de trente verstes par jour ; on passa par Novgorod, Valdaï, Tarjok et Staritsa. Le noble voyageur n'eut pas un moment d'ennui ; aux endroits où l'on s'arrêtait, il se promenait à cheval ou en bateau ; il s'amusait à chasser, à tirer des oiseaux, à causer avec le boyard Soltikoff et le diak Vlassieff, sur la Russie, désirant s'instruire particulièrement de ses lois et de ses mœurs. Les Ambassadeurs de Christian lui conseillaient de ne point adopter sitôt les usages russes et de s'en tenir encore à ceux des Allemands. « Je vais auprès du Tsar, dit-il, pour « m'habituer à tout ce qui est russe ». Se trouvant le 1er septembre à Bronnitzi, il dit à Soltikoff : « Je sais que c'est aujourd'hui que vous « célébrez votre nouvelle année, que le « clergé, les Boyards et la cour adressent au « ciel leurs vœux pour le Tsar ; je n'ai pas en-« core eu le bonheur de le voir, mais je joins

« mes ferventes prières aux vôtres pour la « conservation de ses jours ». Il demanda du vin, et se tenant de bout, il but à la santé du Tsar, avec les dignitaires russes et les ambassadeurs danois; en un mot, Jean ne négligeait aucun moyen de plaire à Boris et aux Russes. Soltikoff et Vlassieff écrivaient au Tsar et l'informaient de la santé, du caractère et de la belle humeur du Duc, ainsi que de toutes ses actions et de tous ses discours; ils lui décrivaient même son costume et jusqu'à la couleur de ses habits, de satin, garnis en dentelles d'or et d'argent. Le Tsar voulait connaître tous ces détails, et il ne cessait d'envoyer en présent à l'illustre voyageur, des étoffes précieuses de l'Asie, des bonnets brodés en perles, des ceintures d'un grand prix, des chaînes d'or et des sabres ornés de turquoises et de saphirs. Enfin, Jean témoigna son impatience d'arriver à Moscou : on lui répondit que le Tsar avait craint qu'il ne fut fatigué par un voyage trop rapide, mais que puisque tel était son désir on allait y mettre plus de diligence. Le 18 septembre on coucha à Touchina, et le 19 on s'approcha de la Capitale.

Nonseulement les guerriers et toutes les autorités, mais même tous les bourgeois, allèrent jusque dans la plaine au devant du Duc (47). Après avoir été complimenté par les Boyards, il monta à cheval et, au son de la grosse cloche du Kremlin, traversa Moscou, accompagné des Dignitaires danois et russes. Il fut logé dans la plus belle maison du *Kitaï-gorod*, et le lendemain on lui envoya le dîner du Tsar : cent plats d'or très-pesans, couverts de mêts, et une quantité de plateaux garnis de vases remplis de vins et d'hydromel (48). Sa présentation solennelle eut lieu le 28 septembre. Des soldats richement équipés formaient une double haie depuis la maison de Jean jusqu'au palais, et la place du Kremlin était couverte de citoyens, d'Allemands et de Lithuaniens revêtus de leurs plus beaux habits. Le Duc fut reçu par les princes Troubetskoy et Tcherkasky au bas de l'escalier, et au haut par Vassili-Schouisky et Galitzin ; le premier Boyard Mstislafsky, les grands Officiers de la cour et les Diaks le reçurent dans le vestibule. Le Tsar et le Tsarévitche, portant des manteaux de velours pourpre

brodés de grosses perles, la couronne sur la tête et la poitrine resplandissante de diamans et de rubis, l'attendaient dans la *salle dorée*. Dès que Boris et Fédor aperçurent le Duc, ils se levèrent, et, après l'avoir embrassé tendrement, ils le firent asseoir à côté d'eux, et causèrent long-temps avec lui en présence des grands de la cour qui admiraient sa grâce et sa beauté. Boris voyait déjà en lui l'époux de Xénie et le traitait comme un fils. On dîna dans la *salle crénelée*. Le Tsar était assis sur un trône d'or, à une table d'argent; une couronne ornée d'une horloge était suspendue au dessus de sa tête; Il avait à ces côtés Fédor, et le Duc qui était déjà comme admis dans sa famille. Le repas se termina par des présens: Boris et Fédor, ôtant les chaînes de diamans qu'ils portaient au cou, les passèrent à celui du Duc; et les gens de la cour lui présentèrent deux coupes d'or ornées de rubis, quelques vases en argent, des étoffes précieuses, des draps anglais, des fourrures de Sibérie et trois habits russes; mais le noble fiancé ne vit point Xénie, et fut obligé de s'en rap-

porter aux éloges qu'on donnait à sa beauté, à ses qualités aimables et à ses vertus.

Au dire des contemporains, elle était d'une taille moyenne et parfaitement bien faite; sa peau avait la blancheur du lait; ses cheveux noirs, épais et longs tombaient en tresses sur ses épaules; elle avait un visage frais et coloré, des sourcils rapprochés et des yeux noirs d'une grande beauté, surtout lorsqu'ils étaient humides des larmes de la tendresse ou de la pitié; elle n'était pas moins séduisante par la noblesse de son âme, sa candeur, son doux parler, son esprit, et son goût formé par la lecture des livres et des poésies sacrés (49). Un usage sévère défendait à toute jeune fille de se montrer aux regards de son futur époux, avant la cérémonie des fiançailles.

Cependant Xénie et la Tsarine, placées dans un lieu secret, purent voir de loin le jeune Duc. Les fiançailles et les noces furent remises à l'hiver, et on s'y prépara, non par des fêtes, mais par des prières. La jeune Princesse avec ses parens et son frère se rendit au couvent de Troïtsa. Des témoins oculaires parlent en ces termes (50) de ce voyage pompeux :

En avant marchaient six cents cavaliers et vingt-cinq chevaux de main, couverts de caparaçons éblouissans d'or et d'argent; ils étaient suivis de deux voitures attelées de six chevaux; la première, doublée en drap rouge, appartenant au Tsarévitche, marchait à vide; la seconde, garnie en velours, portait le Souverain; cette dernière était entourée de gens de la Cour à pied, et l'autre de cavaliers. Plus loin venait le jeune Fédor, monté sur un cheval conduit par des fonctionnaires de distinction. Les Boyards et toute la Cour fermaient le cortége. Un grand nombre de supplians couraient après le Tsar en tenant des suppliques sur la tête. On les prit toutes et on les enferma dans une boite rouge, afin de les présenter plus tard au Souverain. Une demi-heure après, la Tsarine parut dans une voiture magnifique, attelée de dix chevaux blancs; dans une autre voiture traînée par huit chevaux de même couleur, et fermée de toutes parts, se trouvait la jeune Princesse. Elles étaient précédées par quarante chevaux de main et par une troupe de cavaliers, tous vieillards avec de longues barbes blan-

ches, et suivies par vingt-quatre femmes de Boyards, montées sur des chevaux blancs. Ce cortége était environné de trois cents gardes armés de massues de fer. Arrivé dans ce séjour de paix et de sainteté, Boris y passa neuf jours avec sa femme et ses enfans, à prier sur le tombeau de Saint-Serge, afin que le Ciel daigne bénir l'union de Xénie et de Jean.

Pendant ce temps, on servit chaque jour au Duc resté chez lui, le dîner du Tsar. Il reçut en présent des velours, des moires et des dentelles pour son habillement russe; on lui envoya un lit magnifique et du linge brodé en or et en argent. Jean voulait sérieusement apprendre notre langue, et on dit même (51) qu'il désirait changer de religion, afin que son épouse et lui n'en suivissent qu'une seule. Il se conduisait d'ailleurs avec beaucoup de sagesse, et plaisait à tout le monde par l'affabilité de ses manières. Mais ce que désiraient sincèrement les Russes et les Danois, ce que demandaient au ciel Xénie et sa famille, la Providence ne voulut pas en permettre l'accomplissement. A son départ du couvent, le 16 octobre, le Tsar apprit, dans le bourg de

Bratoſtchina (52), la maladie subite du Duc. Jean pouvait encore écrire et il lui expédia un de ses dignitaires pour le rassurer; mais le mal faisait des progrès rapides, et une fièvre nerveuse se déclara. Les médecins Danois et ceux de Boris ne perdaient cependant pas encore toute espérance; le Tsar les conjurait d'employer tous leurs talens et il leur promettait des récompenses inouies. Le 19 octobre, le jeune Fédor fit une visite à Jean; et le 27 le Tsar lui-même y vint, avec le patriarche et les Boyards. L'ayant trouvé faible et sans voix, il se plaignit avec colère de ceux qui lui avaient caché le danger où il était. Le lendemain au soir, Boris trouva le Duc déjà expirant; il versa des larmes et donna des marques d'une vive douleur, s'écriant : « Malheureux jeune « homme, tu as quitté ta mère, tes parens, « ta patrie, pour venir auprès de moi, périr « d'une mort prématurée » (53). Dans l'espoir de fléchir la Providence, le Tsar fit alors le serment de délivrer quatre mille prisonniers, si le jeune Duc échappait au trépas et il conjura les Danois de prier Dieu avec ferveur. Mais le 28 octobre, à six heures du soir, le

jeune duc, à peine âgé de dix-neuf ans, avait cessé de vivre. La douleur fut générale. Non seulement la famille du Tsar, les Danois, les Allemands, mais toute la cour et tous les habitans de la capitale furent vivement affectés de cette perte. Boris alla trouver Xénie et lui dit : « Ma fille, ton bonheur et ma consola-« tion, tout est détruit». Et la jeune princesse tomba sans connaissance à ses pieds. On ordonna de rendre au défunt tous les honneurs qui étaient dus à son rang. Le trésor du Tsar fut ouvert aux veuves et aux orphelins; on nourrit les pauvres dans la maison où Jean venait d'expirer, et des dignitaires distingués veillèrent auprès de son corps. On défendit d'en faire l'autopsie, et on le déposa dans un cercueil de bois rempli d'aromates, qui fut ensuite placé dans un second cercueil en cuivre, et celui-ci dans un troisième en chêne garni en velours noir et en argent, avec une croix au milieu, et une inscription latine qui rappelait les qualités du défunt, l'affection que lui portait le Tsar et la nation russe, et leur douleur inconsolable.

Le 25 novembre, jour de ses obsèques, Boris fit des adieux touchans aux restes inani-

més du jeune Duc, et il les suivit en traineau, à travers le quartier de la ville nommée Kitaï, jusqu'à *la ville blanche.* Le cercueil était placé sur un char, couvert de trois drapeaux noirs avec les armes du Danemarck, du Meklembourg et du Holstein; des deux côtés marchaient des soldats de la garde du Tsar, ayant les pointes de leurs piques tournées vers la terre. Les Boyards, les nobles et les bourgeois accompagnèrent le char funèbre jusqu'à la Slabode allemande; là le corps de Jean fut déposé dans la nouvelle église de la confession d'Augsbourg, en présence des grands de Moscou qui mêlaient leurs larmes à celles des Danois, quoiqu'ils ne comprissent pas la touchante oraison funèbre que prononça le pasteur du Duc, dans laquelle il les remercia des marques de regrets qu'ils donnaient à la perte de ce jeune Prince.

S'il faut en croire notre Annaliste, Boris, dans le fond de son âme, ne regretta pas la mort de Jean, parce qu'il était déjà jaloux de l'amour que tous les Russes lui portaient, et qu'il craignait de laisser en lui un compétiteur dangereux pour le jeune Fédor. On ajoute

que les médecins ayant appris la secrète pensée du Tsar, n'avaient point osé guérir le malade (54). Mais une semblable accusation est-elle digne de foi ? Le Tsar n'avait-il pas désiré lui-même que son gendre futur gagnât l'affection des Russes ? C'est à cet effet qu'il lui avait conseillé de se montrer affable et de suivre nos usages ; certainement Boris voulait le bonheur de sa fille ; il donnait aussi par cette alliance un nouvel éclat à sa maison, il l'affermissait encore sur le trône, et il ne pouvait, dans le court espace de trois semaines, avoir ainsi changé de sentimens et d'idée ; craindre ce qu'il avait désiré, entrevoir ce qu'il n'avait pas prévu ; confier un secret aussi horrible à des médecins étrangers qu'il refusa long-temps d'admettre en sa présence, après la mort du Duc, et qui l'avaient traité conjointement avec les médecins Danois attachés à sa personne. Les dignitaires de la cour de Christian, témoins de cette maladie, en publièrent une relation exacte, et on y voit clairement la preuve que tous les moyens de l'art, quoique sans succès, furent employés pour sauver le jeune Duc. Non, Boris ne fut point coupable de

cette odieuse atrocité; il fut sincèrement affligé et il regarda peut-être comme une punition du ciel, ce coup qui frappait une fille chérie dont il avait préparé le bonheur et qui devenait veuve avant d'être mariée. Il quitta les vêtemens de Tsar, revêtit la robe de deuil, et montra long-temps une profonde douleur (55). Tout ce qui avait été donné en présent au duc, fut envoyé à Copenhague; On y laissa retourner tous ceux qui l'avaient accompagné et on leur fit encore des dons magnifiques. Ses derniers serviteurs ne furent pas oubliés dans ces libéralités (56). Boris écrivit à Christian que la Russie conserverait toujours la plus solide amitié pour le Danemarck. Elle se maintint en effet, comme si elle avait été consolidée entre les deux Etats, par le souvenir du sort déplorable de Jean, dont le corps fut transporté à Roschild, après être resté long-temps sous la voûte de l'église luthérienne à Moscou. Pour honorer la mémoire du jeune duc, Boris accorda des cloches à cette église et permit de les sonner les jours de fêtes (57).

Mais la douleur n'empêchait pas Boris

de s'occuper des affaires de l'état, avec son activité ordinaire, ni de songer à un autre époux pour sa fille. Vers l'année 1604, nos Ambassadeurs se rendirent de nouveau en Danemarck et, par l'entremise de Christian, ils convinrent avec Jean, duc de Schlesvig, que Philippe, l'un de ses fils, irait à Moscou pour épouser Xénie, et y devenir prince apanagé (58). Mais cette convention n'eut pas de suite, et elle fut rompue uniquement par les circonstances malheureuses dans lesquelles se trouva alors la Russie.

Négociations avec l'Autriche.

Nos relations avec l'Autriche étaient aussi amicales que du temps de Fédor et ne furent point infructueuses. Au mois de juin 1599, le Tsar envoya Vlassieff, diak du conseil, auprès de l'Empereur, pour lui porter la nouvelle de son avénement au trône de Russie; Vlassieff monta sur un vaisseau de Londres à l'embouchure de la Dvina et toucha terre en Allemagne; là, il fut reçu avec de grandes démonstrations d'amitié, au bruit du canon et de la musique, par les citoyens les plus distingués de Lubeck et de Hambourg, reconnaissans des dispositions bienveillantes que Boris

manifestait envers les Allemands, et qui leur faisaient espérer de nouveau un commerce avantageux avec la Russie (59). Rodolphe, chassé de Prague par la peste, se trouvait alors à Pilsen, où Vlassieff se rendit, et où il eut des conférences avec les Ministres autrichiens. Il les assura que nos armées étaient déjà en marche contre les Turcs; mais que Sigismond leur avait fermé, en Lithuanie, les routes vers le Danube; que le Tsar, véritable frère des Monarques Chrétiens et ennemi juré des Ottomans, avait sollicité le Schah et plusieurs autres Princes de l'Asie d'agir offensivement contre le Sultan, et qu'il était lui-même prêt à marcher en personne contre les habitans de la Crimée, s'ils prenaient parti pour les Turcs. Vlassieff ajoutait, que nous ne cessions d'engager les Seigneurs polonais à confirmer leur alliance avec l'Empereur et notre pays, en faisant monter Maximilien sur le trône des Jagellons; et que le pacifique Boris n'hésiterait pas même à prendre les armes pour parvenir à ce but, si l'Empereur se décidait jamais à venger sur Sigismond le déshonneur de son frère (60). Rodolphe témoigna de la reconnaissance;

mais, pour faire la guerre à Mahomet III, il exigea de nous de l'or et non des hommes, désirant seulement que nous tinssions le Khan en respect. « L'Empereur, disaient ses Minis-
« tres, chérit le Tsar, et il ne veut point qu'il
« s'expose à des dangers personnels, dans des
« combats avec les barbares (61). Vous avez
« beaucoup de braves Voïévodes, qui seuls
« peuvent facilement réduire les Tatares;
« voilà votre principale affaire. Si le ciel le
« veut, alors avec les secours généreux du
« Tsar, la couronne de Pologne n'échappera
« pas à Maximilien; mais ce n'est pas le mo-
« ment d'accroître le nombre de nos enne-
« mis ».

La Russie de son côté ne songeait certainement pas à déclarer la guerre pour faire monter Maximilien sur le trône de Pologne; car Sigismond, déjà l'ennemi de la Suède, n'était pas plus dangereux pour nous, qu'un Prince autrichien qui aurait eu la couronne des Jagellons; et malgré les assurances de Vlassieff, nous ne songions pas non plus à combattre le Sultan sans y être forcés; mais, prévoyant que cela pourrait arriver, et sachant que Maho-

met, irrité contre la Russie, ordonnait effectivement au Khan de dévaster nos possessions (62), Boris favorisait sincèrement la guerre de l'Autriche contre cet ennemi des Chrétiens. Depuis l'année 1598 jusqu'en 1604, plusieurs Dignitaires autrichiens vinrent en Russie, et entre autre un illustre Ambassadeur, le baron Logau. Le Diak du conseil, Vlassieff, alla une seconde fois auprès de l'Empereur en 1603 : mais nous n'avons aucune notion sur leurs conférences ; nous savons seulement que le Tsar donna des secours d'argent à Rodolphe (63), qu'il empêcha Kazi-Ghireï de faire de nouvelles invasions en Hongrie, et qu'il chercha à former une alliance entre l'Empereur et le Schah de Perse, qui, à cette époque, combattait les Turcs avec succès, et auprès duquel les Ambassadeurs autrichiens se rendaient, en passant par Moscou (64). Le célèbre Abbas avait félicité Boris sur son avénement au trône ; il lui avait témoigné le désir de conclure un traité d'amitié avec lui et, en sa faveur, avec l'Autriche. En 1600 son ambassadeur Issenaléi s'était rendu par la Russie à Vienne, à Rome et auprès du roi d'Es-

pagne (65); et au mois d'août 1603, pour donner une preuve de l'affection particulière qu'il portait à *son frère de Moscou*, le Schah lui avait envoyé, par Laschin-Bec un de ses dignitaires, *le trône d'or des anciens souverains de la Perse* (66). Cependant il se montra tout-à-coup notre ennemi, au sujet de la malheureuse Géorgie; et quoiqu'il n'eût point contesté à Fédor ni à Boris le titre de souverain suprême de ce pays, il voulut néanmoins y dominer en despote, et le comprima, comme une faible victime, dans ses mains sanglantes. Ambassade de Perse.

Le Tsar Alexandre ne cessait de porter ses plaintes à Moscou sur le sort malheureux de l'Ibérie; ses Ambassadeurs disaient aux Boyards (67): « Les Infidèles nous faisaient « répandre des larmes, et nous avons livré « nos têtes au Tsar orthodoxe, afin qu'il nous « défendit; mais ces larmes coulent encore au- « jourd'hui; nos maisons, nos églises et nos « couvens sont en ruines, nos familles dans « l'esclavage, et nos fronts courbés sous le « joug. Est-ce là ce que vous nous avez pro- « mis? Les Infidèles se rient des Chrétiens; ils « leur demandent: Où donc est le bouclier du Evénemens en Géorgie.

« *Tsar-blanc ?* Où donc est votre défenseur ? » Boris ordonna de leur rappeler la campagne du prince Khvorostinin, auquel leurs troupes avaient dû se joindre et ne l'avaient pas fait (68). Cependant il envoya en Ibérie deux dignitaires, Nastchokin et Léontieff, pour s'informer sur les lieux de toutes les circonstances, et pour convenir, avec les Voïévodes de Tersk, des moyens à prendre pour la défense de cette contrée. Il s'y opéra momentanément un changement de règne: pendant une violente maladie d'Alexandre, David, son fils, se déclara souverain. Le Tsar guérit, mais son fils ne voulut plus lui restituer les marques de la souveraineté, *l'étendard royal, le bonnet et le sabre avec le ceinturon* (69). Il fit plus, il fit périr de mort violente, tous ceux qui étaient restés fidèles à Alexandre. Ce malheureux père, sans vêtemens et pieds nus, accourut dans l'église, et d'une voix étouffée par les sanglots, il donna publiquement sa malédiction à son coupable fils, le livrant ainsi à la colère divine, qui, en effet, ne tarda pas à le frapper : David tomba inopinément malade et mourut dans de cruelles

souffrances. Nos Ambassadeurs revinrent avec la nouvelle qu'Alexandre régnait de nouveau en Ibérie, mais qu'il se rendait indigne des bienfaits du Tsar, étant l'esclave soumis du Sultan, et qu'il osait encore accuser Boris d'être avide de présens. « Est-ce à moi, s'écria le « Tsar avec colère, est-ce à moi à être séduit « par les présens de mendians, moi qui puis « *remplir toute l'Ibérie d'argent et la couvrir* « *d'or.* » Il ne voulut pas voir le nouvel ambassadeur d'Ibérie, l'Archimandrite Cyrille; mais ce sage vieillard prouva clairement que Nastchokin et Léontieff avaient calomnié son maître, et, cependant, plein de générosité, il obtint du Tsar qu'il ne les punirait pas (70). Pour favoriser la réunion future de la Géorgie avec la Russie, il donna l'idée à Boris de faire construire trois forteresses en pierres; l'une à Tarki, endroit inabordable, fertile et pittoresque; l'autre, sur le Tousloük, où se trouvait un grand lac d'eau salée, et beaucoup de souffre et de salpêtre; et enfin, la troisième, sur le Bouinak, où il avait existé une ville qu'on prétendait avoir été fondée par Alexandre de Macédoine, et où l'on voyait encore

s'élever des tours antiques au milieu des vignobles.

Pour exécuter une entreprise aussi importante, Boris nomma deux voïévodes, Boutourlin et Plestcheeff, qui, après avoir pris des troupes à Cazan et à Astrakhan, devaient agir de concert avec les commandans de Tersk, et attendre la jonction des troupes auxiliaires d'Ibérie, que l'Ambassadeur avait promises avec serment au nom d'Alexandre. On ne perdit pas de temps, et l'argent ne fut point épargné; le trésor du Tsar donna près de trois cent mille roubles pour cette entreprise aussi lointaine que pénible (71).

Une armée assez nombreuse partit en 1604 des bords du Terek, et marcha vers la mer Caspienne; l'ennemi ne nous attendit pas. A l'approche de nos troupes; le Schavkal, vieillard déja débile et aveugle, s'enfuit sans combattre, dans les rochers du Caucase, et les Russes occupèrent Tarky. On ne pouvait trouver un endroit plus favorable pour la construction d'une forteresse: de trois côtés, des murs de rochers élevés pouvaient lui servir de rempart; il ne s'agissait que de fortifier la pente

douce qui conduisait vers la mer et qui était couverte de bois, de jardins et de champs. Les montagnes remplies de sources abondantes, fournissaient, au moyen de plusieurs conduits, de l'eau fraîche aux habitans. Les Russes ayant tous les matériaux nécessaires, du bois, des pierres et de la chaux, commencèrent à construire une muraille, sur la hauteur où se trouvait le palais du Schavkal avec deux tours; ils donnèrent à Tarky le nom de *Ville-Neuve*. On fonda encore une forteresse sur le Touslouk. Tandis que les uns travaillaient, les autres combattaient; ne rencontrant point de forte résistance, ils firent une excursion jusqu'à Andrie ou Endren, et jusqu'aux eaux thermales; on faisait prisonnier les habitans des villages, mais quoiqu'on semparât du blé, des chevaux et des troupeaux, on craignit cependant de manquer de vivres, ce qui décida Boutourlin à envoyer, au milieu de l'automne, cinq mille homme passer l'hiver à Astrakhan. Ils marchèrent, heureusement, avec précaution, car les fils du Schavkal et les Koumiks les attendaient dans les déserts. Ils les attaquèrent avec courage et combattirent vaillam-

ment pendant toute la journée ; mais quand la nuit fut venue, ils s'enfuirent, laissant trois mille morts sur le champ de bataille. Les Voïévodes firent le rapport de ce combat sanglant, à Moscou et au Tsar d'Ibérie, dont ils attendaient les troupes au plus tard vers le printemps, afin de chasser l'ennemi de toutes les montagnes, de s'emparer entièrement du Daguestan et d'y construire, sans opposition, de nouvelles forteresses. Mais on n'entendait plus parler de l'armée auxiliaire, et l'on n'avait aucune nouvelle de la malheureuse Géorgie. Alexandre ne trompait plus la Russie, il avait péri et pour notre cause.

Le Tsar ayant congédié l'archimandrite Cyrille, au mois de mai 1604, avait envoyé avec lui Michel Tatistcheff, gentilhomme du Conseil privé, d'abord afin de consolider notre domination en Géorgie, et en second lieu pour y traiter une affaire de famille encore secrète. Ce Dignitaire ne trouva pas le Tsar à Zagem, au mois d'août 1604 ; Alexandre était allé auprès du Schah, qui, sans égard pour sa qualité de tributaire de la Russie, et sans crainte d'offenser son *ami Boris*, lui avait

sévèrement prescrit de se rendre avec ses troupes au camp des Persans. Iouri, fils d'Alexandre, reçu Tatistcheff, non seulement avec amitié, mais avec soumission. Il vantait la puissance du Tsar de Moscou, et pleurait sur le sort de sa malheureuse patrie. « Jamais, « disait-il, l'Ibérie n'a éprouvé de plus grandes « calamités : nous sommes sous le glaive du « Sultan et du Schah ; tous deux sont avides « de notre sang et de nos biens. Nous nous « sommes livrés à la Russie : qu'elle nous « adopte donc, non seulement de paroles, « mais encore de fait ! Il n'y a point de « temps à perdre : bientôt il ne se trouvera « plus personne ici pour baiser la Croix en « marque d'une fidélité inutile au Souverain. « Boris pourrait nous sauver. Les Turcs, les « Persans et les Koumiks, s'ouvrent le chemin « de notre pays par la violence, et vous, nous « vous appelons avec ardeur : venez et sauvez-« nous! Tu vois l'Ibérie, ses rochers, ses an-« tres, ses défilés ; si vous y élevez des forts, « et si vous les occupez par des troupes « Russes, nous serons réellement à vous, « nous serons inattaquables et nous ne redou-

« terons plus ni le Schah ni le Sultan ». Iouri ayant appris que les Turcs marchaient vers Zagem, conjura Tatistcheff de lui donner ses streletz pour les combatire. Le sage Ambassadeur hésita long-temps, comme s'il avait craint de déclarer la guerre au Sultan, sans l'ordre du Tsar ; enfin, pour convaincre l'Ibérie du droit réel que Boris avait de se nommer Souverain suprême de ce pays, il donna à Iouri quarante guerriers Moscovites qui se joignirent, sous les ordres du vaillant officier Semovski, à cinq ou six mille Géorgiens ; ils marchèrent à leur tête, et, le 17 octobre, ils reçurent les Turcs par une décharge générale. Ce premier bruit de nos armes dans les déserts de l'Ibérie, étonna l'ennemi ; son épaisse avant-garde s'éclaircit tout-à-coup ; il vit un nouvel ordre de bataille, de nouveaux combattans ; il reconnut les Russes, et se troubla, ne connaissant pas leur petit nombre. Iouri fondit courageusement avec les siens sur les Ottomans et les chassa devant lui, plutôt qu'il ne les combattit, car ils fuyaient sans s'arrêter. Il semblait qu'en ce jour l'ancienne gloire de l'Ibérie était ressuscitée : ses

troupes s'emparèrent de quatre étendarts du Sultan et firent un grand nombre de prisonniers. Le lendemain Iouri remporta une victoire complète sur les brigands Koumiks, et montra au peuple des trophées oubliés depuis long-temps ; il en attribua toute la gloire à ses auxiliaires, cette poignée de Russes qu'il regardait comme des héros.

Enfin, Alexandre revint de Perse, avec son fils Constantin qui s'y était fait Mahométan (72). Abbas, disposant arbitrairement de l'Ibérie, avait ordonné à Constantin de rassembler tous ses soldats, et de se rendre à Schamakha ; il lui avait donné deux mille de ses meilleurs guerriers, quelques Khans et Princes, et un ordre secret que devina Tatistcheff. Celui-ci avertit vainement Alexandre et Iouri que les troupes Persannes les menaçaient plus que les Turcs, et que Constantin ayant trahi le Dieu des Chrétiens pouvait également trahir les liens de famille : ils n'osèrent témoigner aucune méfiance, de peur d'irriter le puissant Schah, et, par ses ordres, ils rassemblèrent leurs troupes et se livrèrent à leurs assassins. Le 12 mars Tatistcheff se disposant à

aller dîner chez Alexandre, entendit tout-à-coup, des détonnations au palais, des cris et le bruit d'un combat; il envoya son interprête savoir ce qui se passait, et ce dernier vit les soldats Persans le cimeterre à la main, du sang sur le plancher, des corps et deux têtes coupées aux pieds de Constantin: ces têtes étaient celles de son père et de son frère! Constantin, musulman, déclaré déjà Souverain de l'Ibérie chrétienne, fit dire à Tatistcheff qu'Alexandre avait été tué par hazard, mais que Iouri avait mérité la mort comme traître au Schah et au Souverain de Moscou, comme ami et serviteur des Turcs abhorrés; que cette punition ne changeait rien aux rapports de l'Ibérie avec la Russie; que lui, remplissant la volonté du grand Abbas frère et allié de Boris, était prêt à servir en tout le Souverain chrétien. Tatistcheff avait déjà appris la vérité par les Seigneurs de la Géorgie. Abbas après avoir souffert pendant long-temps l'alliance d'Alexandre avec la Russie, espérant toujours que le Tsar lui prêterait son secours dans la guerre contre les Ottomans, dont il était maintenant vainqueur, ne voulut plus

supporter notre domination, quoique vaine, dans un pays qu'il regardait comme un domaine de ses ancêtres. Il comprit le système de la politique de Boris, qui, tout en se réjouissant des sanglantes querelles du Schah et du Sultan, évitait d'y prendre part. Abbas ordonna donc à Constantin de tuer son père sous prétexte de son dévoûment aux Turcs; mais en effet, à cause du serment de fidélité qu'il nous avait prêté; serment téméraire et imprudent pour le malheureux Alexandre, puisqu'en cherchant un protecteur éloigné et si peu sûr, il irritait deux oppresseurs voisins. Cependant Constantin, qui n'était que l'instrument de la vengeance d'Abbas, et qui avait passé dans les larmes toute la nuit qui précéda son horrible parricide, assura l'Ambassadeur de Boris, que le Schah n'avait point de part à cet événement: « Mon père, dit-il, est de-
« venu la victime de la désunion de ses fils,
« malheur très-ordinaire dans notre pays.
« Alexandre lui-même, avait fait périr son
« père et tué son frère de sa propre main;
« j'en ai fait autant, est-ce pour le bien ou
« pour le mal? Je l'ignore; mais du moins je

« serai fidèle à ma parole et je mériterai la « faveur du Souverain de la Russie, mieux « qu'Alexandre et que Iouri. Je lui suis très- « reconnaissant pour les forteresses qu'il a « fait construire dans le pays du Schavkal, et « bientôt j'enverrai de riches présens à Mos- « cou ». Mais ce n'était point des tapis et des étoffes que Tatistcheff désirait : il voulait la sujétion et l'obéissance. Il exigea donc que Constantin prêtât serment de fidélité à la Russie, et il chercha à lui prouver que ce n'était qu'un Prince chrétien qui pourrait être Tsar d'Ibérie. Constantin lui répondit que pendant quelque temps, il resterait musulman et sujet du Schah; mais qu'il serait le défenseur des Chrétiens et l'ami de la Russie, et il ajouta en terminant : « Où donc est votre appui pour « y recourir en cas de besoin »?

C'est ainsi que Tatistcheff fut obligé de quitter Zagem, après avoir déclaré solennellement que Boris ne cédait point l'Ibérie au Schah, et qu'Abbas, ayant arbitrairement fait périr Alexandre par la main de Constantin, avait rompu l'heureuse amitié qui jusqu'alors avait existé entre la Perse et la Russie. Telles

furent les causes et les circonstances qui nous firent perdre ce Royaume, c'est-à-dire, le droit de le nommer dans les titres de nos Tsars; mais Tatistcheff, sans sortir de la Géorgie, trouva un autre Royaume, pour remplacer dans les titres de Boris, celui qu'il venait de perdre.

Le jeune Fédor approchait de la puberté, et Boris qui avait de nouveau proposé la main de sa fille à un Prince Danois(73), mais qui toutefois, désirait avoir un autre parti en vue, chercha en même temps une bru et un gendre dans l'ancienne patrie de l'illustre Tamar, épouse de Georges fils du grand duc André Bogolubsky. Cyrille, ambassadeur d'Alexandre, avait parlé à nos Boyards avec beaucoup d'éloges de Teïmourasse, fils de David, tsarévitche d'Ibérie, et de la beauté d'Hélène, princesse ou tsarévna du Carthuel, petite fille de Siméon. Il fut ordonné à Tatistcheff de les voir; mais il ne trouva pas Teïmourasse qui avait été donné en otage au Schah, et il alla dans le Carthuel, pour voir la famille du Souverain de ce pays. Cette partie de l'ancienne Ibérie, moins exposée aux incursions

des Koumiks du Daguestan, offrait aussi moins de ruines que la Géorgie orientale ou Kahet. Le prince Georges, père d'Hélène, avait remplacé Siméon, fait prisonnier par les Turcs: il avait des Princes vassaux, une Cour nombreuse, des Boyards et des Evêques. Il reçut Tatistcheff sous des tentes et écouta avec des témoignages de reconnaissance, les propositions qu'il lui fit de se soumettre à la Russie, et d'envoyer avec lui à Moscou, Hélène et son proche parent le jeune prince Khosdroï, s'ils avaient toutes les qualités nécessaires pour mériter l'honneur d'entrer dans la famille de Boris. « Cet honneur est bien grand, dit le « zélé Ambassadeur; l'Empereur et les Rois « de Suède, de Danemarck et de France, l'ont « ardemment recherché ». Le sort d'Alexandre effrayait Georges; mais Tatistcheff l'assura que ce malheureux Prince s'était perdu par sa duplicité, voulant servir en même temps les Souverains chrétien et musulman et les irritant tous les deux. « Désirant plaire à « Abbas, dit-il, il ne nous donna point de « troupes pour réduire le Schavkal; il laissa « son fils en Perse et lui permit de se faire

« mahométan, c'est-à-dire, d'éguisèr son
« glaive contre son père et contre les Chré-
« tiens. Il y envoya également son petit fils,
« lorsqu'il eut appris l'intention du Tsar de
« lui donner la main de sa fille, parce qu'il
« craignit que Teïmourasse ne reçut la Géor-
« gie pour dot de la Princesse; mais notre
« grand Monarque pouvait-il consentir à se
« séparer de sa fille, pour le misérable trône
« de Zagem, lorsqu'il avait chez lui de grandes
« principautés à donner en apanage à son
« gendre bien-aimé? Alexandre est tombé
« parce qu'il ne fut pas loyal avec la Russie,
« et qu'il ne méritait pas sa puissante protec-
« tion ». Quarante streletz de Moscou avaient sauvé Zagem : Tatistcheff s'engagea à envoyer immédiatement dans le Carthuel, cent cinquante des plus braves guerriers de la forteresse de Tersk, comme une avant-garde, pour veiller à la sûreté du gendre futur de Boris, et Georges, en remplissant toutes les cérémonies d'usage, se reconnut tributaire de la Russie. Désirant alors d'autant plus une alliance avec le Tsar, il présenta à Tatistcheff, les deux jeunes futurs, en lui disant : « Je me

« livre à la Russie avec mon Royaume et mon « âme. Le prince Khosdroï a été élevé avec « moi, par ma mère; il me sert de main « droite dans les combats; lorsqu'il est au « camp je puis être tranquille dans mon « palais : j'ai deux enfans : mon fils est mon « œil, et ma fille est mon cœur; ils sont ma « consolation même dans les malheurs de « notre patrie; mais je ne veux point refuser « Hélène, puisque Dieu et le Souverain de la « Russie en ordonnent ainsi ». Tatistcheff, dans le rapport qu'il fit au Tsar, disait : « Khos- « droï a vingt-trois ans; il est grand et bien- « fait; son visage est beau; son teint clair, « mais basané; il a des yeux brun clair, un « nez aquilin, des cheveux chatain foncé : il « a de petites moustaches et il rase déjà sa « barbe; sa conversation est spirituelle et il « connait la langue Turque et celle d'Ibérie; « en un mot, il est bien, mais il n'a rien d'ex- « traordinaire; il est probable qu'il plaira, « mais ce n'est pas sûr. Quant à Hélène, je « l'ai vue sous une tente chez la Tsarine. Elle « était assise entre sa mère et sa grand'mère, « sur un tapis d'or; elle avait une coiffure en

« perles sous un bonnet orné de pierres pré-
« cieuses, et un habillement en velours garni
« de dentelle ; son père lui ordonna de se
« lever, d'ôter son habit de dessus et son
« bonnet ; il prit sa mesure avec une canne
« qu'il me donna, afin que je pusse la com-
« parer avec celle qui m'a été remise par
« votre Majesté. Hélène est belle sans excès ;
« sa peau est blanche, mais elle met encore
« du blanc ; elle a des yeux noirs, un nez
« petit, et ses cheveux *sont teints ;* sa taille est
« droite, mais très-mince à cause de sa jeu-
« nesse, car elle n'a que dix ans, et son vi-
« sage n'est pas assez plein. Le frère aîné
« d'Hélène est beaucoup plus beau ». Tatist-
cheff voulut emmener avec lui à Moscou, la jeune Princesse et Khosdroï, en disant que, Hélène, jusqu'au moment de sa puberté, demeurerait chez la tsarine Marie, et apprendrait la langue et les usages russes. Mais Georges, en laissant partir le jeune Khosdroï, voulut garder sa fille auprès de lui, jusqu'à une nouvelle ambassade du Tsar ; et il évita ainsi les larmes d'une séparation inutile, puisqu'Hélène n'aurait plus trouvé à Moscou,

l'infortuné Fédor. Tatistcheff fut même obligé de laisser Khosdroï, pour sa sûreté, dans le pays de Sone, lorsqu'il apprit ce qui était arrivé dans le Daguestan où les Turcs s'étaient vengés, avec usure, des exploits des streletz de Moscou en Ibérie, et où quelques jours avaient suffi pour nous faire perdre tout, hormis l'honneur de nos armes.

Revers des Russes dans le Daguestan.

Les rapports de la Russie avec Constantinople offraient un caractère singulier. On avait vu les Turcs du temps d'Ivan, assiéger Astrakhan sans déclaration de guerre, et même, du temps de Fédor, venir jusqu'à Moscou sous les drapeaux de la Crimée; et les Tsars assuraient encore les Sultans de leur bonne amitié, feignant d'être surpris de ces hostilités, comme d'une erreur ou d'un mal-entendu. Le Schaykal, pressé par nos troupes, et attendant vainement des secours d'Abbas, chercha la protection de Mahomet III, qui ordonna à ses Pachas de Derbent et autres provinces de la mer Caspienne, de chasser les Russes du Daguestan. Les Turcs se réunirent aux Koumiks, aux Lesguiens et aux Avares; et, au printemps de 1605, ils s'approchè-

rent de Koïssa où commandait le prince Vladimir Dolgorouky qui avait peu de troupes, parce que celles qui avaient été passer l'hiver à Astrakhan, n'étaient point encore de retour. Dolgorouky mit le feu à la forteresse, et montant sur des vaisseaux, il arriva par mer au fort de Tersk (74). Les Pachas assiégèrent Boutourlin dans Tarki ; ce Voïévode, déjà âgé, avait une grande réputation de courage : mais mal défendu par une muraille non encore achevée, il perdait beaucoup de monde pour repousser les assauts qu'on lui livrait. Enfin, une partie de la muraille s'écroula, et une tours en pierres, minée par les assiégeans, sauta avec l'élite des streletz de Moscou (75). Boutourlin se défendait encore, mais il voyait l'impossibilité de sauver la ville : et après avoir hésité à écouter les propositions de l'ennemi, il se décida, contre l'avis de ses compagnons d'armes, à sauver du moins la garnison. Le Pacha en chef, lui-même, se rendit au camp du Voïévode, qui le traita avec distinction, et auquel il jura de permettre aux Russes de se retirer avec les honneurs de la guerre, et de leur donner toutes les provisions nécessaires :

mais les perfides Koumiks, après leur avoir laissé un libre passage, depuis la forteresse jusqu'à la stèpe, les entourèrent tout-à-coup et commencèrent un horrible carnage. Les Russes, quoiqu'ils fussent à peine un contre trois, mais redoutant moins la mort que l'esclavage, et se vouant unanimement à un trépas glorieux, combattirent long-temps corps à corps avec ces ennemis cruels et féroces. Le premier qui tomba, sous les yeux de son père, fut le fils du chef Boutourlin, jeune homme doué de toutes les grâces de la nature; son père le suivit de près; puis le Voïévode Plestcheeff et ses deux fils, le Voïévode Poleff, et tous enfin, à l'exception du prince Bachteiaroff qui, dangereusement blessé, échappa au massacre général, avec un petit nombre des siens et fut ensuite rendu à la liberté par le Sultan. Ce malheureux combat, quoique glorieux pour les vaincus, nous coûta de six à sept mille hommes, et effaça, pour cent dix-huit ans, les traces de la domination russe dans le Daguestan.

Tatistcheff revint en Russie, déjà sous un nouveau règne (76), et Boris, n'ayant pas eu le

temps d'apprendre qu'un Musulman parricide était monté sur le trône d'Ibérie, resta, jusqu'à la fin de ses jours, l'ami d'Abbas, voyant en lui un adversaire redoutable du Sultan, notre ennemi déclaré, et contre lequel nous soulevions alors l'Asie et l'Europe.

Rapports d'amitié avec l'Angleterre

Dans ses relations même avec l'Angleterre, Boris témoignait le désir que toutes les puissances chrétiennes se levassent en masse contre la Porte. « Non-seulement les Ambassadeurs « de l'Empereur et de Rome (77) écrivait-« il à Elisabeth, mais même les autres « voyageurs étrangers, nous ont assuré que « tu avais formé une alliance étroite avec « le Sultan ; nous nous en sommes étonnés et « nous ne l'avons pas cru. Non tu ne seras « jamais en relation d'amitié avec les enne-« mis de la Chrétienté, et je suis sûr que tu te « joindras à l'alliance générale des souverains « de l'Europe, pour abattre l'orgueil des In-« fidèles. Ce noble but est digne de toi et de « nous tous». Mais Elisabeth n'avait en vue que les avantages du commerce de l'Angleterre, et, dans cette pensée, elle flattait l'amour-propre du Tsar par des témoignages

de la plus haute considération. Le gentilhomme Mikoulin, notre ambassadeur, fut reçu à Londres avec des honneurs extraordinaires; le canon tirait dans le port et dans la forteresse, tandis qu'il passait, le 18 septembre 1600, en bateau le long de la Tamise et qu'il traversait la ville dans une voiture d'Elisabeth, accompagné de trois cents nobles cavaliers, des aldermen et des marchands revêtus de riches habillemens et portant des chaînes d'or (78). Les rues étaient trop étroites pour la quantité de spectateurs. L'illustre étranger fut logé dans un des plus beaux hôtels de Londres, et servi par les gens de la Reine. Elisabeth lui envoya de son trésor des plats et des vases d'argent. On devinait ses moindres désirs, et on se hâtait de les satisfaire. Lui, de son côté, se conduisit avec beaucoup de tact et de retenue; il remerciait de tout ce qu'on faisait pour lui, et n'exigeait jamais rien. Son audience eut lieu à Richmond, le 14 octobre. Elisabeth se leva de sa place et fit quelques pas à sa rencontre; elle félicita l'Ambassadeur de l'avénement au trône de Boris, *son frère bien aimé, et qui de tout*

temps avait été le protecteur des Anglais. Elle dit *qu'elle priait journellement Dieu pour lui.* Elle ajouta qu'elle avait des amis parmi les Souverains de l'Europe, mais qu'il n'y en avait pas un seul qu'elle aimât de toute son âme comme le Souverain de la Russie, et qu'un de ses plus grands plaisirs était de remplir sa volonté. Mikoulin dîna chez la Reine et fut le seul qui fut assis à table ; les lords et les principaux dignitaires se tinrent debout : elle se leva, et but *à la santé de Boris.*

Notre envoyé fut invité à voir tout ce qu'il y avait de curieux ; il assista à un tournoi le jour anniversaire de l'avénement d'Elisabeth au trône, à la fête de l'Ordre de Saint-Georges, au service divin dans l'église de Saint-Paul, et à l'entrée solennelle de la Reine dans Londres, qui eût lieu, pendant la nuit, au son des trompettes, et à la clarté des flambeaux : tous les pairs et tout ce qui était attaché à la cour lui servaient d'escorte, et elle marchait au milieu d'un peuple innombrable, plein d'amour et de dévoûment pour sa Souveraine.

Elisabeth remerciait partout Mikoulin de sa présence, et dans ses conversations intimes

avec lui, elle n'oubliait jamais de louer Boris et les Russes. Enchanté de ses faveurs, cet envoyé saisit avec empressement l'occasion de lui prouver son dévoûment. Le 18 février 1601, jour épouvantable pour Londres, lorsque le malheureux d'Essex, après avoir osé se déclarer rebelle, marchait avec cinq cents hommes dévoués pour s'emparer de la forteresse, et que toutes les rues, fermées par des chaînes, se remplissaient de soldats et de citoyens armés, Mikoulin se joignit aux Anglais fidèles et prit avec eux les armes pour sauver Elisabeth. Cette généreuse conduite toucha la Reine, et, après avoir appaisé la révolte, elle en écrivit elle-même au Tsar et lui fit les plus grands éloges du courage de son envoyé. En un mot, cette ambassade resserra encore les relations amicales qui existaient déjà entre Boris et la Reine.

Elisabeth, ennemie de l'Espagne et de l'Autriche, ne pouvait, comme Boris, adopter l'idée d'une nouvelle Croisade ou d'une alliance générale de toutes les puissances chrétiennes, pour chasser les Turcs d'Europe; mais elle l'assura qu'elle n'avait jamais songé à favoriser le Sultan, et qu'elle faisait les vœux

les plus sincères pour le succès des armes des Chrétiens. Il restait au Tsar un autre soupçon : il avait entendu dire que l'Angleterre aidait Sigismond dans sa guerre avec le régent de la Suède ; mais Elisabeth chercha à lui prouver que la religion et la politique lui prescrivaient de protéger Charles. Satisfait de ces explications, Boris accorda de nouveaux priviléges aux Anglais commerçant en Russie. Il reçut avec une bienveillance particulière l'Envoyé d'Elisabeth, Richard Lee (79), dont l'objet principal était de porter au Tsar des assurances d'amitié et des éloges sur ses vertus. Lee, au moment de quitter la Russie, lui écrivit : « L'Univers est plein de ta gloire, parce « qu'étant le plus puissant des Monarques, « tu sais te contenter de ce que tu possèdes, « sans désirer ce qui ne t'appartient pas; la « crainte oblige tes ennemis à désirer d'être « en paix avec toi, et tes amis recherchent « ton alliance, par l'amour et la confiance « qu'ils te portent. Si tous les Souverains de « la Chrétienté pensaient comme toi, la paix « régnerait en Europe, et ni le Sultan ni le

« Pape ne pourraient en troubler la tranquil-
« lité ».

Elisabeth ayant appris que Boris avait l'intention de marier son fils, lui proposa, en 1603, la main d'une jeune anglaise, âgée de onze ans, parée de tous les charmes et douée des qualités les plus rares; la Reine promettait d'envoyer, non seulement le portrait de cette beauté de Londres, mais encore celui de plusieurs autres, et désirait surtout que, jusqu'à ce moment, le Tsar ne cherchât point d'autre épouse pour le jeune Fédor. Mais Boris voulut savoir d'abord qui était cette jeune future et si elle était parente de la Reine, assurant Elisabeth que plusieurs grands Souverains briguaient pour leurs enfans l'honneur de son alliance. La mort de cette princesse, si célèbre dans les Annales britanniques, et dont le règne se rattache aussi à notre Histoire, par sa constante amitié pour les Souverains de Russie, écarta la négociation de ce mariage, mais sans interrompre toutefois les rapports de l'Angleterre avec le Tsar. Le nouveau roi, Jacques Ier. (80), ne tarda pas à informer Boris de la réunion de l'Ecosse à l'Angleterre, et

il lui écrivit : « Ayant hérité du trône de ma « tante, je désire hériter également de l'ami- « tié que tu lui portais ». Au mois d'octobre 1604, l'Ambassadeur de Jacques, Thomas Smith, offrit en présent à Boris, une magnifique voiture et quelques vases d'argent (81). Il lui dit : « Que le roi d'Angleterre et d'Ecosse, « puissant par ses forces de terre et de mer, et « qui l'était encore plus par l'amour de ses « sujets, ne recherchait la bienveillance que « du seul Souverain de la Russie, tandis que « tous les autres Monarques de l'Europe re- « cherchaient eux-mèmes la sienne ; qu'il « avait un double titre à cette bienveillance, et « qu'il la réclamait en mémoire de la Grande « Elisabeth et de son beau-frère, d'éternelle « mémoire, Jean, duc de Danemarck, que le « Tsar avait aimé si tendrement et qu'il avait « si amèrement pleuré ». Boris répondit qu'il n'avait porté à aucun Souverain autant d'affection qu'à Elisabeth ; et qu'il désirait rester à jamais l'ami des Anglais. Outre le droit de faire le commerce dans toutes nos villes sans payer d'impôt, Jacques demandait qu'on accordât aux Anglais un libre passage

à travers la Russie, pour se rendre en Perse, dans l'Inde et dans d'autres contrées de l'Orient, afin de chercher une route jusqu'en Chine, plus courte et plus sûre que celle qu'on connaissait par mer, en doublant le cap de Bonne-Espérance. Il ajouta que c'était pour l'avantage mutuel de l'Angleterre et de la Russie ; attendu que les trésors transportés par les marchands, de pays en pays, laissaient sur leur passage des traces d'or. Les Boyards assurèrent l'Ambassadeur que les lettres de grâce accordées par le Tsar, aux Anglais, conserveraient toute leur valeur ; mais ils lui annoncèrent qu'une guerre sanglante désolait les bords de la mer Caspienne, qu'Abbas marchait contre Derbent, Bakou et Schamakha, et que pour le moment, le Tsar ne pouvait permettre aux Anglais d'y aller, à cause des dangers qu'ils pourraient y courir. C'est avec cette réponse que Smith quitta Moscou, le 20 mars 1605. Il ne fut plus question d'une alliance politique entre l'Angleterre et la Russie : le commerce seul, également avantageux aux deux nations, servait à entretenir leurs relations.

Villes Anséatiques.

Boris, tout en favorisant exclusivement ce commerce, comme le plus important pour la Russie, n'hésita cependant pas à accorder de nouveaux avantages aux négocians Allemands. La Ligue Anséatique, non contente encore de la lettre de grâce accordée par Fédor, envoya à Moscou, son Secrétaire, le Bourgmestre de Lubeck, Hermers, et trois Magistrats qui, le 3 avril 1603, offrirent en présent au Tsar et à son jeune fils, deux statues, Vénus et la Fortune, deux grands aigles, deux chevaux, un lion, une licorne, un Rhinocéros, un cerf, une autruche, un pélican, un griffon et un paon (82); tous coulés en argent et dorés: on reçut les Marchands, comme d'illustres Ambassadeurs. On leur servit à diner sur des plats d'or; ils présentèrent une supplique aux Boyards, au nom des cinquante-neuf villes unies d'Allemagne; elle était rédigée en termes persuasifs et humbles : il y était dit, que l'ancienneté de leur commerce dans notre patrie se comptait, non par des années, mais par des siècles; que lorsque les Anglais, les Hollandais et les Français connaissaient à peine le nom de la Russie, la Ligue Anséatique

lui fournissait depuis long-temps tout ce qui lui était nécessaire et agréable pour la vie, et qu'elle avait joui de temps immémorial de la bienveillance des ancêtres du Tsar qui lui avaient toujours accordé des droits et des avantages exclusifs. La Ligue Anséatique demandait donc le retour de ces privilèges ; et, en flattant Boris, elle désirait obtenir un commerce exempt d'impôts, et voulait qu'il lui permît de l'exercer librement dans les ports de la mer du nord, à Kholmogory, à Arkhangel, et qu'il lui donnât des Basars à Novgorod, Pskof et Moscou, ainsi que le droit dont elle avait joui autrefois, d'avoir ses églises. Elle demandait en outre des chevaux pour le transport des marchandises, d'un endroit à l'autre, etc. Le Tsar répondit : que la Douane prélevait des impôts en Russie sur les Marchands de l'Empereur, des rois d'Espagne, de France, de Pologne et de Danemarck ; que les habitans des villes libres de l'Allemagne devaient les payer également, mais que, par faveur, on ferait remise de la moitié aux Lubeckois ; car les autres Allemands étant sujets de différens Souverains, rien ne nous en-

gageait à être aussi désinteressés envers eux; Boris ajouta que les seuls Lubeckois seraient dispensés de toute visite des Douaniers, leur laissant la faculté de déclarer et d'estimer eux-mêmes leurs marchandises, d'après leur conscience; qu'on permettait à la Ligue Anséatique de faire le commerce à Arkhangel et d'acheter ou de bâtir des Basars à Novgorod, Pskof et Moscou, à leurs propres frais et non à ceux du Tsar: que toutes les religions étaient tolérées en Russie; mais que la construction des églises n'était permise ni aux Catholiques, ni aux Luthériens et qu'on l'avait refusée aux principaux Souverains de l'Europe, à l'Empereur, à la reine Elisabeth, etc.; enfin, que les relais n'étaient point établis en Russie, pour les marchands, mais uniquement pour les courriers du gouvernement et pour les Ambassadeurs étrangers. C'est dans ce sens, que le 5 juin, on rédigea une Charte, en y ajoutant que les biens des négocians étrangers qui mourraient en Russie, ne seraient point confisqués au profit du Tsar, mais qu'ils seraient rendus en entier à leurs héritiers; que les Allemands pourraient tenir dans leurs

maisons de l'eau-de-vie russe, de la bierre et de l'hydromel pour leur usage; mais qu'ils ne pourraient vendre que des vins étrangers en gros, et non en détail. Les Ambassadeurs se rendirent avec cette Charte à Novgorod, la présentèrent au voïévode, prince Bouinos-Rostofsky, et lui demandèrent un emplacement pour construire des maisons et des boutiques; mais le Voïévode attendit pendant si long-temps un ordre particulier à cet égard, qu'ils perdirent patience et se rendirent à Pskof, où ils furent plus heureux: le Gouverneur de la ville leur donna tout de suite un emplacement sur les bords de la Velika, hors la ville, à l'endroit où se trouvaient autrefois les boutiques des Allemands, et où l'on voyait encore leurs ruines, monumens de l'ancienne splendeur du commerce dans la patrie d'Olga. Les habitans de Pskof étaient aussi satisfaits que les Lubeckois; car ils connaissaient par tradition l'heureuse alliance qui avait existé entre leur ville et la Ligue Anséatique; mais le passé ne pouvait plus revenir, vu le changement des rapports de cette Ligue avec l'Europe, et de Pskof avec la Russie.

Après avoir laissé des fondés de pouvoirs, pour préparer tout ce qui était nécessaire à l'établissement d'un comptoir à Novgorod et à Pskof, Hermers et ses compagnons se hâtèrent de porter à la ville de Lubeck l'heureuse nouvelle du succès de leur entreprise; et, dès l'an 1604, les vaisseaux de Hambourg commencèrent à arriver à Arkhangel.

Ambassades de Rome et de Florence.

Parmi les ambassades Européennes, nous devons remarquer encore celles de Rome et de Florence. En 1601, on vit à Moscou, les Nonces de Clément VIII, François Costa, et Miranda; d'autres en 1603, vinrent demander la permission d'aller en Perse (83). Le Tsar leur fit donner des bâtimens pour descendre le Volga jusqu'à Astrakhan. Ferdinand, grand-duc de Toscane et de Florence, un des plus illustres Souverains de la célèbre maison des Médicis, généreux ami de Henri IV, expédia, au mois de mars 1602, un des Seigneurs de sa Cour, Abraham Luce, près de Boris pour lui proposer d'envoyer en Russie des savans, des artistes, des artisans (84), et les riches productions indigènes de l'Italie, particulièrement des marbres et des bois précieux, qu'on

transporterait par mer dans nos ports de la Dvina.

Les Grecs à Moscou.

N'ayant eu aucune relation avec Mahomet III, ni avec son successeur Achmet Ier. (85), nous n'apprenions les événemens qui se passaient à Constantinople que par les Evêques grecs qui venaient sans cesse à Moscou, pour y recueillir des aumônes et nous apporter des Images et la bénédiction des Patriarches. Le tsar Ivan avait déjà donné aux religieux de la Visitation du Mont-Athos, une maison dans le *Kataï-Gorod*, auprès du couvent de l'Epiphanie où s'arrêtaient les Moines voyageurs et d'autres grecs qui venaient chercher du service en Russie. Les nouvelles que donnaient ces zélés co-religionnaires des embarras et du mauvais état où se trouvaient les affaires intérieures de l'Empire Ottoman, affermissaient encore Boris dans sa sécurité, du moins pour le moment.

Affaires des Nogais.

C'était dans les camps des Nogais que Boris, au dire des Annalistes, exerçait avec le plus de succès, sa politique adroite, excitant leurs Princes les uns contre les autres par les intrigues de ses Lieutenans d'Astrakhan (86).

Mais des actes officiels contredisent cette assertion et présentent au contraire Boris comme le pacificateur des Nogais, au moins de ceux du grand camp du Volga ou d'Oural, qui depuis le temps de Ioussouf, l'illustre père de Suumbecka, n'avait jamais eu qu'un seul Prince et trois Dignitaires Régens (87). Mais qui, à cette époque, se trouvait sous la domination de deux Princes, ennemis jurés l'un de l'autre, Ichterek, fils de Tin-Achmat, et Ianaraslan fils d'Ourouss. Ianaraslan répondit à l'ordre que Boris leur donna de vivre en paix : « Le Tsar désire un miracle : il veut que « les agneaux fassent un pacte d'amitié avec « les Loups et qu'ils boivent à la même sour- « ce ». Le boyard Siméon Godounoff, chargé des pleins pouvoirs du Tsar, arriva à Astrakhan ; il réunit, au mois de novembre 1604, les principaux seigneurs Nogais, déclara Ichterek premier prince ou le plus ancien, et lui fit signer un serment par lequel il s'engageait lui et tous les descendans d'Ismael, à servir la Russie et à combattre avec elle ses ennemis jusqu'à la mort ; à ne conférer à personne les titres de prince et de régent, sans la con-

firmation du Tsar ; à ne point avoir de guerre intestine, et à ne pas conserver de rapport avec le Schâh, le Sultan, le Khan de Crimée, les Tsars de Bukharie et de Chiva, la Horde des Kirguises, le Schavkal et les Tcherkesses. Ichterek s'engagea également à camper auprès de la mer dans les stèpes d'Astrakhan sur les bords du Terek de la Kouma et du Volga, près de Tsaritzin, et de s'emparer, par force ou par ruse, du camp de Kazi, afin que, depuis la mer Noire jusqu'à la mer Caspienne et au delà, à l'Orient et au Nord, il n'y eut plus dans les stèpes d'autre Horde de Nogais que la sienne, soumise au Tsar de Moscou.

Le camp de Kazi s'étant séparé de celui du Volga, et établi près d'Azof avec Barangazi, son Prince, était sous la dépendance des Turcs et des Tatares de Crimée ; souvent il implorait la protection du Tsar et promettait de servir la Russie ; mais il l'a trompait sans cesse et pillait ses possessions : Boris résolut donc de le détruire, et il ordonna aux cosaques du Don de secourir Ichterek, à qui il écrivit, en lui envoyant un sabre richement orné : « Il frap- « pera les ennemis de la Russie ou toi-même ».

Ce prince, fidèle aux conditions qu'il avait jurées, opprima les Nogais d'Azof, au point qu'un grand nombre d'entre eux furent réduits à la mendicité, et vendirent leurs enfans à Astrakhan.

Le troisième camp des Nogais, nommé Altaoul, occupait les stèpes des environs de la mer Bleue ou d'Aral et se trouvait en rapports intimes avec la Bukharie et Chiva : Ichterek devait également engager les Mourzas de ce troisième camp, à se soumettre à la Russie, qui leur offrait de grands avantages commerciaux, attendu que Boris permettait aux Nogais fidèles de trafiquer à Astrakhan, sans être soumis à aucun impôt.

Affaires intérieures.

Après avoir exposé rapidement les faits principaux de la politique européenne et asiatique de Boris, politique généralement prudente, ambitieuse, mais avec modération, et tendant plus à conserver qu'à envahir; voyons maintenant ce que fit ce prince dans l'intérieur de l'empire, pour la législation et la civilisation de son peuple.

Charte donnée au Patriarche.

En 1599, Boris, comme gage de l'amitié qu'il portait au patriarche Job, renouvela la

lettre de grâce accordée par Ivan au métropolitain Athanase, et par laquelle il était reconnu que tous ses gens, ses couvens, ses fonctionnaires, ses valets et ses paysans, tous justiciables du Patriarche, excepté pour le seul cas de meurtre, étaient non seulement affranchis du pouvoir des Boyards, des Lieutenans et des Magistrats du Tsar, mais qu'ils étaient également délivrés de tout impôt envers la couronne, ancien droit politique de notre clergé, qui se conserva intact, même sous les règnes de Vassili Schouisky, de Michel et de son fils (88).

Loi au sujet des Paysans.

La loi qui rendait serfs les paysans, était favorable par son but aux propriétaires peu riches, mais elle avait pourtant, comme nous l'avons dit, (89), même pour ceux-là, un résultat fâcheux; c'était la désertion fréquente : surtout dans les terres qui appartenaient à la petite noblesse : les Seigneurs, recherchant les fuyards, s'accusaient entre eux de les receler, et s'engageaient souvent dans des procès qui les ruinaient (90). Le mal devint si grand que Boris, ne voulant pas supprimer une loi faite pour le bien, résolut toutefois de la déclarer provisoire; et en 1601, il permit par-

tout, excepté dans le district de Moscou, aux cultivateurs des nobles d'un rang peu élevé, d'enfans Boyards et autres, de passer, à une époque fixée, d'un propriétaire à l'autre, pourvu qu'il fut de la même classe, et que cette mutation ne se fit point en masse, mais seulement de deux cultivateurs à la fois. Cette faveur ne fut point accordée aux paysans des Boyards, des Nobles, des Diaks de distinction, ni à ceux de la Couronne, du Patriarche et des Couvens (91). On assure que le changement de l'ancienne loi et l'instabilité de la nouvelle, en excitant le mécontentement de beaucoup de monde, eurent de l'influence même sur le malheureux sort de Godounoff; mais cette assertion des historiens du dix-huitième siècle (92) n'est point fondée sur les écrits des contemporains qui s'accordent tous à reconnaître la sagesse de Boris dans la législation.

On le louait également pour son zèle à détruire les vices grossiers du peuple. La passion des liqueurs fortes, plus ou moins commune à tous les peuples septentrionaux, ne fut longtemps condamnée en Russie que par les prédicateurs du Christianisme et les hommes

de mœurs austères. Ivan III et son petit-fils voulurent arrêter ces excès par une loi et les punir comme un délit civil (93). Ivan IV avait mis un impôt sur le droit de brasser la bierre et l'hydromel, plutôt peut-être pour retenir ceux qui se livraient à la boisson, que pour augmenter les revenus de l'Etat. Du temps de Fédor, il existait dans les grandes villes, des cabarets appartenant à la Couronne, où l'on vendait de l'eau-de-vie de grains (94), inconnue en Europe, jusqu'au quatorzième siècle ; mais il y avait également beaucoup de particuliers qui vendaient aussi des liqueurs fortes, ce qui contribuait à propager l'ivrognerie : Boris défendit avec sévérité ce libre commerce, et déclara qu'il pardonnerait plutôt à un voleur ou à un brigand, qu'aux cabaretiers non privilégiés. Il les engagea à chercher un autre moyen d'existence dans d'honnêtes travaux, et il promit de leur donner des terres, s'ils voulaient s'occuper d'agriculture (95): Mais le Tsar voulant, comme on l'affirme, empêcher le peuple de se livrer à une passion funeste et honteuse, ne parvint point à arrêter la vente défendue des liqueurs fortes, et les

Cabarets.

cabarets même appartenant à la Couronne, affermés à l'envi à des prix exhorbitans, servaient de lieux de corruption et de débauche. Boris, dans son zèle sincère pour la civilisation, surpassa tous ses prédécesseurs. Voulant établir des écoles et même des *universités* (96), pour instruire les jeunes Russes dans les langues européennes et les sciences, il envoya, en 1600, le saxon, Jean Kramer, en Allemagne pour y chercher et amener à Moscou des professeurs et des docteurs. Les amis des lumières applaudirent en Europe à cette heureuse idée; un d'entre eux, Tobi-Lonzius, docteur en droit, écrivit à Boris, au mois de janvier 1601. « Votre Majesté veut être le véritable père de son peuple, et mériter une « gloire universelle et immortelle. Le ciel « vous a choisi pour une grande œuvre, in- « connue à la Russie, celle d'élever l'âme de « vos innombrables sujets, de même que la « puissance de votre Empire, en éclairant « leur raison à l'exemple de l'Egypte, de la « Grèce, de Rome et des plus illustres nations « européennes qui florissent par les sciences « et les arts libéraux ».

Boris protége l'instruction et les Étrangers.

Cet important projet ne s'exécuta pas ; le Tsar trouva une trop forte opposition dans le Clergé, qui lui représenta que l'unité de la religion et de la langue était indispensable à la prospérité de la Russie, parce que la différence des langages pouvait amener dans les idées une diversité dangereuse pour l'Eglise (97), et que, dans tous les cas, il n'était point prudent de confier l'éducation de la jeunesse à des Catholiques et à des Luthériens. Mais le Tsar, en renonçant à établir des *universités* en Russie, envoya toutefois dix-huit jeunes gens Boyards à Londres, à Lubeck et en France, pour y apprendre les langues étrangères ; suivant en cela l'exemple de quelques jeunes anglais et français qui vinrent alors à Moscou, s'instruire dans la langue russe. Ayant compris cette grande vérité que, la civilisation fait la force des empires, et voyant la supériorité réelle des autres européens, Boris appela auprès de lui, d'Angleterre, de Hollande et d'Allemagne, non seulement des chirurgiens, des artistes et des artisans, mais même des officiers pour entrer à son service. C'est ainsi que notre envoyé à Londres, Mikoulin, dit à trois

Barons allemands, voyageurs, que s'ils étaient curieux de voir la Russie, le Tsar les recevrait avec plaisir et les renverrait avec honneur; mais que s'ils aimaient la gloire et voulaient le servir de leurs tâlens et de leurs bras, comme le faisaient même des Princes souverains, ils seraient étonnés des grâces et des faveurs qu'il répandrait sur eux (98). En 1601, Boris reçut à Moscou, avec une rare bienveillance, trente-cinq Livoniens nobles et bourgeois, chassés de leur patrie par les Polonais; et comme ils n'osaient pas se rendre au palais, parce qu'ils étaient mal vêtus, le Tsar leur fit dire: « je veux voir des hommes et non des « habits ». Il dîna avec eux, les consola et les toucha jusqu'aux larmes, par sa promesse de leur servir de père; de faire princes les nobles, et nobles les bougeois. Outre de riches étoffes et des zibelines, il donna à chacun d'eux des appointemens convenables et un domaine (99); n'exigeant de leur part que de l'amour, de la fidélité et des prières pour lui et pour la prospérité de sa famille. Tisenhausen, le plus distingué d'entre eux, jura, au nom de tous, de mourir pour Boris; et ces bra-

ves Livoniens, comme nous le verrons, justifièrent la confiance du Tsar, en entrant, avec empressement, dans sa garde allemande.

Bien disposé, en général, pour les gens d'un esprit cultivé, Boris aimait beaucoup ses médecins étrangers (100); il les voyait tous les jours, et s'entretenait avec eux des affaires de l'Etat et de la religion; souvent il leur demandait de prier pour lui; et ce fut pour les satisfaire qu'il consentit à reconstruire l'église luthérienne dans la slobode de la Iaousa. Martin Bär, pasteur de cette église, auquel nous devons une histoire très-intéressante du règne de Godounoff et des événemens qui le suivirent, dit que les Allemands de Moscou versaient des larmes de joie, d'avoir obtenu le bonheur d'écouter en paix la parole de Dieu, et de pouvoir louer solennellement l'Eternel, d'après les rites de leur religion.

La reconnaissance des étrangers, pour les faveurs du Tsar, ne resta pas sans effet pour sa gloire: en 1602, le savant Fidler, habitant de Kœnigsberg, et frère d'un des médecins de Boris, composa, en son honneur, un panégyrique latin (101) qui fut connu en Europe,

Panégyrique de Godounoff.

et dans lequel l'orateur, comparant son héros à Numa, célèbre sa sagesse dans la législation, son amour pour la paix, et la pureté de ses mœurs. Ce dernier éloge était mérité par Boris, zélé observateur de tous les réglemens de l'Eglise et des convenances morales; sobre, laborieux, ennemi des plaisirs frivoles, bon époux et père tendre; il aimait surtout jusqu'à la faiblesse (102), son fils qu'il comblait de caresses, qu'il nommait *son maître*, dont il ne se séparait jamais, qu'il élevait avec le plus grand soin et qu'il faisait instruire même dans les sciences: Comme monument intéressant des connaissances géographiques de ce jeune Prince, il nous est resté une carte de la Russie, publiée, sous son nom, en 1614, par un allemand nommé Gerhard (103).

Tendresse de Boris pour son Fils.

Dans le dessein de préparer le jeune Fédor à devenir le digne monarque d'un grand empire, et voulant d'avance lui assurer l'amour de la nation, Boris lui accordait, dans toutes les affaires intérieures et extérieures, le droit d'intercéder et celui d'être protecteur et pacificateur (104). Il attendait que son fils eût parlé pour accorder une grâce ou une indulgence,

agissant en cela, sans doute, comme un habile politique, mais plus encore comme un père passionné, parfaitement heureux, et digne de l'être, au sein de sa famille; Boris prouvait combien est inexplicable le mélange du bien et du mal dans le cœur humain.

Commencement des malheurs.

Mais le temps approchait, où ce sage souverain, justement admiré en Europe pour sa politique prudente, son zèle pour les lumières, son désir ardent de mériter le titre de père de la patrie, de même que pour ses qualités privées, devait goûter le fruit amer du crime et devenir un exemple effrayant des jugemens de la Providence. Les troubles secrets de son âme en furent les précurseurs, ainsi que différentes calamités contre lesquelles il combattit d'abord avec force, pour se montrer tout à coup faible et comme sans défense, dans le dernier acte de sa destinée extraordinaire.

CHAPITRE II.

Continuation du règne de Boris.

1600 — 1605.

Commencement brillant du règne de Godounoff.— Prières pour le Tsar. — Soupçons de Boris. — Persécutions. — Famine. — Nouveaux édifices élevés dans le Kremlin. — Brigandages. — Mœurs corrompues. — Prétendus miracles. — Apparition d'un faux Dmitri. — Conduite et portrait de l'Imposteur. — Les Jésuites. — Entrevue du faux Dmitri avec le roi de Pologne. — Lettre adressée au Pape. — Rassemblement de troupes. — Conventions du faux Dmitri avec Mnichek. — Mesures prises par Boris. — Première trahison. — Le Héros Basmanoff. — Conduite timide de Godounoff. — Disposition générale des esprits. — Générosité de Boris. — Combat. — Les Polonais abandonnent le faux Dmitri. -- Honneurs rendus à Basmanoff. — Victoire remportée par les Voïévodes de Boris. — Siège de Cromy. — Lettre du faux Dmitri à Boris. — Mort de Godounoff.

Godounoff, ayant atteint son but, s'étant élevé du rang d'un sujet obscur à la puissance 1600 — 1605.

souveraine, par des efforts infatigables, par l'intrigue, la duplicité et le crime, jouit-il pleinement de cette grandeur dont son âme fut si avide, de cette grandeur qu'il acheta à un si haut prix? Goûta-t-il même la satisfaction plus pure d'être le bienfaiteur de ses sujets, et de mériter l'amour de la patrie? Cette jouissance, s'il la goûta, fut de courte durée.

Commencement brillant du règne de Godounoff.

Les deux premières années du règne de Godounoff paraissaient les plus belles de la Russie, depuis le quinzième siècle, ou depuis sa restauration (105). Elevée au faîte de sa nouvelle puissance, maintenue dans une parfaite sécurité par ses propres forces et par les circonstances heureuses du dehors, la sagesse, la fermeté et la clémence présidaient à son administration intérieure; Boris, fidèle au serment qu'il avait prêté lors de son couronnement, voulait mériter le nom de père du peuple, en diminuant les charges; de père des orphelins et des pauvres, en les comblant de bienfaits sans exemple jusqu'alors; et celui d'ami de l'humanité, en respectant la vie des hommes: ne répandant pas en Russie une

goûtte de sang, et ne punissant les criminels que par l'exil (106).

Toujours actif et cherchant à s'éclairer, il respecta le Conseil Suprême, en même temps que sa piété honorait le Clergé. Le commerce fut moins gêné; l'armée en repos fut récompensée avec prodigalité; les Nobles et les Magistrats furent distingués par des marques de faveurs. En un mot tous les Ordres de l'état pouvaient être satisfaits pour eux-mêmes et plus encore pour la patrie, en voyant combien Boris avait relevé le nom Russe en Europe et en Asie, sans effusion de sang, et sans efforts onéreux; et surtout combien il s'occupait du bien public, de la justice et de l'organisation générale. Il ne faut donc point s'étonner si, au dire des contemporains (107), la Russie *aimait* sont Monarque, cherchait à oublier l'assassinat de Dmitri, ou du moins voulait ne pas y croire.

Mais le Monarque connaissait son secret et n'avait pas la consolation de compter sur l'amour du peuple. Tout en répandant des bienfaits sur la Russie, il commença à s'éloigner des Russes; il supprima l'usage antique

de se montrer au peuple à des jours et à des heures marqués, pour écouter ses plaintes et recevoir de ses propres mains les suppliques des malheureux. Il ne paraissait que rarement en public et toujours accompagné d'une manière inabordable. Mais, en évitant les hommes comme s'il avait craint qu'ils ne reconnussent dans le visage du Souverain celui de l'esclave d'Ivan, il voulut en quelque sorte présider invisiblement dans leurs demeures et être toujours présent à leurs pensées; non content de la prière ordinaire qu'on récitait dans les églises pour le Tsar et pour l'Empire, il ordonna aux plus savans lettrés d'en composer une particulière qui serait lue dans toute la Russie, et *dans chaque maison*, *au dîner et au repas du soir;* « pour le salut du corps et de « l'âme du serviteur de Dieu, du Tsar élu « par l'Eternel, de l'illustre Souverain de « tous les pays du Nord et de l'Orient; pour « la Tsarine et ses enfans; pour le bonheur et « la tranquillité de la patrie et de l'église « réunies sous le sceptre de l'*unique* Monarque « chrétien de l'Univers; pour que tous les « autres Souverains s'inclinent devant lui, *le*

Prières pour le Tsar.

« *servent en esclaves*, et célèbrent son nom « d'une mer à l'autre jusqu'au bout de la « terre ; pour que les Russes remercient « toujours l'Eternel avec ferveur de leur avoir « donné un Souverain, dont l'esprit est un « abîme de sagesse et dont le cœur est rempli « d'amour et de longanimité ; pour que tous « les pays tremblent à la vue de nos armes et « que la Russie s'élève et s'aggrandisse sans « cesse ; enfin, pour que les jeunes branches « fleuries de la famille de Boris, croissent « sous la bénédiction céleste, et ombragent « leur patrie, jusqu'à la fin des siècles (108).

C'est ainsi que Boris osa, par sa vanité et son hypocrisie, profaner l'action la plus sainte de l'âme, son rapport mystérieux avec la Divinité, en forçant la Nation à exalter, devant celui à qui rien n'est caché, les vertus d'un meurtrier, d'un usurpateur criminel. Mais Godounoff qui semblait ne pas craindre Dieu, n'en craignait que plus les hommes, et même, avant que le sort l'eut frappé, avant que son bonheur et ses sujets l'eussent trahi, tandis qu'il était encore tranquille sur le trône, loué et chéri sincèrement, il ne connaissait

Soupçons de Boris.

déjà plus la paix de l'âme ; déjà il sentait que si l'on peut parvenir à la grandeur par le chemin du crime, cette grandeur suprême et le bonheur ne sont pas la même chose.

Cette secrète inquiétude qui suit partout le criminel, se manifesta dans le Tsar, par le malheureux effet des soupçons qui agitaient son ame, et qui bientôt troublèrent la Russie entière. Nous avons vu que déjà, au moment où il portait la main sur la couronne de Monomaque, il craignait des complots secrets, rêvait le poison et les sortiléges; car il lui était naturel de penser que d'autres, semblables à lui, pouvaient nourrir la même soif du pouvoir suprême, concevoir le même artifice et montrer la même audace.

Ayant indiscrètement dévoilé ses craintes, en exigeant des Russes un serment honteux; Boris ne s'y fiait point, il voulait être lui-même en garde contre la Nation, tout voir, tout entendre, et prévenir aussi toutes tentatives criminelles. Il rétablit l'affreux système des délations, qui existait du temps d'Ivan, et livra ainsi le sort des Citoyens, des Nobles

et des Grands à la merci d'une tourbe de vils dénonciateurs.

La première victime illustre, immolée à ces soupçons et à ces rapports odieux, fut un parent de la tsarine Marie, Belsky avec qui Godounoff avait vécu dans l'union la plus intime, qui avait partagé, avec lui, sans envie, la faveur d'Ivan, et souffert pour lui sous le règne de Fédor. Sauvé par Godounoff de la fureur du peuple au moment de l'émeute de Moscou, mais oublié pendant long-temps dans un exil honorable; rappelé ensuite à la Cour, mais sans aucune distinction et n'ayant même, sous le règne de Boris, que le titre de membre du conseil de la deuxième classe; ce premier favori d'Ivan, qui avait le droit de se regarder comme le bienfaiteur de Godounoff, pouvait être, ou du moins, pouvait paraître mécontent, et c'en fut assez pour qu'il fut coupable aux yeux du Tsar. Il avait un tort encore plus grave: il connaissait, mieux que personne, le fond du cœur de Boris. En 1600, le Tsar l'envoya dans une stèpe sauvage, construire la nouvelle forteresse de Borissof, sur les bords du Donetz septentrional (109). Ce

Persécutions.

n'était certainement pas comme une marque de faveur ; mais Belsky aurait rougi de montrer un visage humilié : il alla donc dans ces déserts éloignés, comme au plus illustre commandement, s'environnant d'une grande magnificence, et prenant avec lui des sommes considérables et un service nombreux. Il fit jeter les fondations de la ville par ses gens et non par ceux du Tsar ; traita chaque jour les streletz et les cosaques, et leur distribua des vêtemens et de l'argent, à ses propres frais. Il résulta de là que cette forteresse fut construite plus promptement et mieux que les autres, parce que les ouvriers travaillaient avec plus de zèle pour un chef qui avait gagné leur affection. Cependant on rapporta au Tsar que le commandant, ayant séduit les troupes par ses largesses, songeait à se déclarer indépendant et disait : « Boris est Tsar à Moscou, et « moi je suis Tsar à Borissof (110) ». Cette calomnie, basée probablement sur quelques paroles imprudentes échappées à Belsky, fut accueillie avec d'autant plus d'empressement, que Boris désirait se délivrer d'un ancien ami qui lui était devenu importun ; et l'on

décida qu'il avait mérité la mort. Mais le Tsar voulant faire parade de clémence, ordonna seulement de séquestrer ses biens et de lui arracher poil à poil sa longue et épaisse barbe. On choisit un chirurgien écossais, nommé Gabriel, pour exécuter ce nouveau genre de supplice. Belsky supporta cet opprobre, et enfermé dans une ville de la Russie orientale, il y vécut assez pour voir descendre son persécuteur au tombeau et pour se venger de son ingratitude après sa mort. Plein de sagesse et d'expérience dans les affaires de l'Etat, ce successeur de Maluta Skouratoff, était cependant en horreur aux Russes par les souvenirs terribles de ses jours heureux, et aux étrangers par la haine cruelle qu'il leur portait et qui pouvait aussi irriter Boris, leur protecteur zélé. On regretta peu un vieux favori sans famille; mais sa disgrâce ne fut pas la seule, et on eut bientôt à en déplorer une autre qui fut beaucoup plus sensible aux familles illustres et à tout le pays.

La vénération que l'on gardait à la mémoire de la vertueuse Anastasie, et la parenté des Romanoff-Iourieff avec la famille des princes du

sang de Monomaque, leur donnait des droits à la considération et même à l'amour du peuple. Le boyard Nikita-Romanovitche, qui avait mérité cet amour par ses nobles qualités, avait laissé cinq fils : Fédor, Alexandre, Michel, Ivan et Vassili; au moment de mourir il les avait confiés à Godounoff, le conjurant de leur servir de père (111). Boris les traita d'abord avec honneur, il donna la dignité de Boyard aux deux aînés, Fédor et Alexandre, et le rang d'officier du palais à Michel; il fit épouser à son parent, Jean Godounoff (112), Irène, leur sœur cadette. Mais Boris redoutait secrètement les Romanoff, comme des compétiteurs pour son jeune fils; car le bruit courrait que Fédor, quelque temps avant sa mort, avait pensé à déclarer l'aîné d'entre eux, héritier de l'Empire. Ce bruit était sans doute faux, mais comme ils étaient alliés à Anastasie, et cousins-germains de Fédor, le peuple les regardait comme les plus rapprochés du Trône. Cette raison suffisait pour exciter la haine de Boris, encore augmentée par les rapports de ses proches. Cependant avant d'en venir aux persécutions, il fallait un prétexte,

sinon pour calmer la conscience, du moins pour assurer l'impunité du persécuteur, en couvrant le crime du masque des lois, comme l'avait fait jadis, Ivan le terrible, et Boris lui-même, sous le règne de Fédor, en se défaisant de ceux qu'il haïssait

On regardait alors les esclaves comme les dénonciateurs les plus sûrs. Le Tsar voulant les encourager dans cette lâche trahison, ne rougit pas de récompenser ouvertement un des serviteurs du boyard prince Fédor Schestounoff, qui avait faussement accusé son maître de malveillance envers le Souverain. On n'inquiéta pas encore Schestounoff, mais on transmit publiquement au calomniateur, la parole gracieuse du Tsar, et on lui donna la liberté, un rang et un domaine. En même temps on insinua aux serviteurs des Romanoff, que le Souverain payerait de pareilles dénonciations par des faveurs encore plus éclatantes. Comptant sur la crédulité et l'ignorance du peuple, le principal complice de la nouvelle tyrannie, Siméon Godounoff, nouveau Maluta Skouratoff, inventa le moyen de convaincre l'innocence des crimes les plus noirs.

Il corrompit le trésorier de la maison des Romanoff, lui remit des sacs remplis de racines, lui ordonna de les cacher dans le garde-meuble du boyard Alexandre, et de dénoncer ensuite ses Maîtres comme s'occupant, en secret, à composer un poison qui devait abréger les jours du Souverain. L'allarme se répand tout à coup dans Moscou ; le conseil et les principaux dignitaires se rendent auprès du Patriarche ; ils envoyent Michel Soltikoff, officier du palais, faire la visite du garde-meuble du boyard Alexandre : on y trouve les sacs, on les porte chez Job, et, en présence des Romanoff, on en tire les racines soit-disant enchantées et préparées pour l'empoisonnement du Tsar. La terreur est générale ; les Grands, aussi zélés que les sénateurs Romains du temps de Tibère ou de Néron, se précipitent en vociférant sur les prétendus criminels, comme des bêtes féroces sur des agneaux sans défense ; ils demandent à grands cris des justifications, que le tumulte empêche d'entendre ; livrent les infortunés Romanoff, aux mains d'une forte garde, et les font juger, comme juge l'iniquité.

Cette action est une des plus odieuses de la cruauté et de l'imprudence de Boris. Non seulement les Romanoff, mais tous leurs proches devaient périr, afin qu'il ne restât pas sur terre un vengeur de ces innocentes victimes. On s'empara des princes Tcherkasky, Schestounoff, Repnin, Karpoff et Sitsky. Le plus illustre de ces derniers, le prince Ivan, gouverneur d'Astrakhan, fut amené à Moscou, enchaîné avec sa femme et son fils : tous furent interrogés et mis à la question, particulièrement les Romanoff. On tortura tous leurs serviteurs sans pitié et sans résultat : aucun ne donna au tyran la satisfaction de les voir s'accuser eux-mêmes ou dénoncer les autres. Les serviteurs fidèles périssaient dans les tourmens, rendant témoignage, devant Dieu et le Tsar, de l'innocence de leurs maîtres. Cependant les juges n'osaient douter d'un crime, dont l'imposture était si grossière et si évidente ; ils vantèrent la clémence inouie du Tsar, lorsqu'il leur ordonna de ne condamner les Romanoff et leurs proches qu'à être exilés comme convaincus de *trahison* et du projet criminel de faire périr le Monarque

par des enchantemens. Ce fut au mois de juin 1601 que s'exécuta *l'arrêt des Boyards* (113). Fédor Romanoff, le même qui depuis fut un Prélat si fameux, reçut les Ordres, prit le nom de Philarete, et fut relégué dans le couvent de Saint-Antoine; son épouse Xénie, qui fut également obligée de prendre le voile, reçut le nom de Marpha, et fut envoyée dans une des paroisses de Zaonéga; la belle-mère de Fédor, de la noble famille des *Schestoff*, à Tcheboksar, dans le couvent des religieuses de Saint-Nicolas; Alexandre, Michel, Ivan, Vassili Godounoff, le prince Boris Tcherkasky, sa femme, les enfans de son frère, Fédor, avec son fils âgé de six ans nommé Michel destiné à tenir bientôt le sceptre de la Russie, et sa sœur, furent exilés sur le Biélo-Ozéro; le prince Ivan, le prince Ivan-Sitsky et sa femme, furent enfermés dans des couvens, et les autres Sitsky, les Schestounoff, les Karpoff et les princes Repnin, furent envoyés dans les prisons de différentes villes. Un des derniers, le Voïévode de Iarensk, fut conduit à Oufa, comme dilapidateur des deniers du Tsar. Les terres et les domaines des

exilés furent donnés à d'autres, et leurs maisons et leurs biens meubles confisqués au profit de la Couronne.

Les persécutions ne se bornèrent pas à des bannissemens et à la confiscation des biens : comme on ne se fiait point au zèle ou à la sévérité des Commandans de leurs divers lieux d'exil, on envoya de Moscou, avec les malheureux condamnés, des surveillans qui, l'œil ouvert sans cesse sur eux, devaient pourvoir à leurs besoins et rapporter au Tsar chacune de leurs paroles ou de leurs plaintes. Personne n'osait jeter un regard de pitié sur ces infortunés, ni passer auprès des maisons isolées qu'ils habitaient, hors des villes, des villages et loin des grandes routes ; quelques-uns d'entre eux, chargés de chaînes, demeuraient sous terre. On ne permit même pas aux pélerins d'aller au couvent de Saint-Antoine, de peur qu'il ne s'en trouvât qui remissent des lettres à Fédor, moine par force, mais zélé religieux. Son perfide gardien lui parlait, avec intention, de la Cour, de sa famille et de ses amis, et rapportait ensuite au Tsar que Philarete ne trouvait personne parmi les Boyards

et les Grands, qui fut plus capable de gouverner les affaires de l'Etat, que le disgracié Bogdan Belsky, et que lui-même se regardait comme victime de leurs noirs complots (114); il ajoutait que, même en ne s'occupant que du salut de son âme, il gémissait sur sa femme et ses malheureux enfans, dont il ignorait le sort, et qu'il priait Dieu de terminer promptement leur déplorable existence : mais, pour le bonheur de la Russie, le Ciel n'exauça pas cette prière. On rapporta également au Tsar que Vassili-Romanoff, accablé sous le poids de ses souffrances et de ses chaînes, avait un jour refusé de louer la clémence de Boris, et avait dit à son gardien : « La véritable vertu ne demande point d'éloges». Mais Boris, comme s'il voulait prouver au captif la sincérité de sa clémence, lui fit ôter ses chaînes, et menaça de sa colère le gardien qui, par excès de zèle, l'en avait chargé; il le fit ensuite transporter à Pélim, auprès de son frère Ivan, frappé de paralysie, afin de leur donner la triste consolation de souffrir ensemble. Vassili, à la suite d'une longue maladie, mourut, le 15 février 1602, entre les bras de son frère et d'un

esclave dévoué qui, après avoir servi si fidèlement son maître dans la prospérité, le servit encore dans les fers avec la tendresse d'un fils. Alexandre et Michel ne vécurent pas longtemps en prison ; ils moururent victimes ou de leurs chagrins, ou, comme on l'assure, d'une mort violente. Le premier fut enterré à Louda, et le deuxième, à sept verstes de Tcherdin, près du bourg de Nirob, dans un endroit désert, où l'on planta deux cèdres sur sa tombe. On conserve encore, dans l'église de Nirob, les chaînes pesantes de Michel, et les vieillards racontent avec quelle résignation et quelle fermeté miraculeuse, ce Martyr les porta ; combien il fut aimé de tous les habitans, dont les enfans venaient auprès de sa prison, jouer du galoubet, et lui donner, à travers les fentes du souterrain, ce qu'ils avaient de meilleur pour calmer sa faim, et étancher sa soif ; attachement pour lequel on les persécuta sous le règne de Godounoff, mais dont ils furent récompensés sous celui des Romanoff, par une charte de grâce et d'immunités (115). Si l'on ajoute foi à l'Annaliste, Boris fit étrangler le prince Ivan Sitsky

et sa femme, dans le couvent où ils étaient enfermés, et voulut faire mourir de faim l'impotent Ivan-Romanoff; mais les actes du gouvernement prouvent que l'on fournissait amplement à sa subsistance. On lui servait tous les jours deux ou trois plats de viande, du poisson et du pain blanc; son gardien avait toujours quatre-vingt-dix roubles (quatre cent cinquante d'argent actuel) en caisse, afin de pourvoir à tous ses besoins. Bientôt le sort des exilés fut adouci ou par la politique du Tsar, car le peuple les plaignait, ou par l'intercession du beau-frère des Romanoff, l'Echanson Ivan-Godounoff. Au mois de mars 1602, le Tsar, laissant toujours Ivan-Romanoff en surveillance, mais déjà sans le traiter en *criminel*, lui accorda *la faveur d'aller servir* à Oufa, delà à Nijni-Novgorod et enfin à Moscou avec son neveu le prince Ivan Tcherkasky.

Les Sitski furent envoyés, comme Gouverneurs, dans des villes de la Russie orientale; mais on ignore s'il délivra les Schestounoff et les Repnin. Quant à la princesse Tcherkasky-Marpha, devenue veuve à Biélo-Ozéro,

le Tsar lui ordonna, ainsi qu'à sa belle-fille, sa sœur et les enfans de son frère Fédor, d'habiter le bourg de Klin, patrimoine des Romanoff, dans le district de Iourieff. C'est là, que privé de son père et de sa mère, mais, conservé par la Providence, le jeune Michel, le futur souverain de la Russie, vécut jusqu'à l'extinction de la famille de Boris. Le Tsar voulut également étendre sa clémence sur Philarete (116); il lui permit de se tenir à l'Eglise, dans le chœur, et d'avoir auprès de lui, dans sa cellule, un moine pour le servir et lui *tenir compagnie;* il ordonna que *ce traître*, c'est ainsi qu'il nommait encore cet homme si pur et si vertueux, n'eût à se plaindre d'aucun mauvais traitement, et il fit rouvrir le couvent de Saint-Antoine aux Pélerins, mais sans leur permettre de voir le Moine disgracié. Enfin, voulant l'éloigner encore d'avantage du monde, il ordonna, en 1605, de consacrer Philarete comme Archimandrite.

Les Romanoff n'étaient pas les seuls qui épouvantaient l'imagination de Boris; il défendit aux princes Mstislafsky et Vassili-Schouisky de se marier, craignant que leurs

enfans ne profitassent de l'antique noblesse de leurs familles, pour disputer la couronne à son jeune fils (117); mais, tout en cherchant à écarter les prétendus dangers qui, dans l'avenir, pourraient atteindre le jeune Fédor, le tyran tremblait devant ceux dont il se croyait menacé : agité par les soupçons, craignant sans cesse des ennemis cachés, et redoutant en même temps de s'attirer la haine publique par la tyrannie, il persécutait et pardonnait tour à tour. Ce fut ainsi qu'il bannit le voïévode prince Vladimir Bachteiaroff-Rostovsky et lui accorda ensuite son pardon (118); il écarta des affaires le célèbre diak Stchelkaloff, mais sans le disgracier entièrement; il éloigna aussi à plusieurs reprises les Schouisky et les rapprocha de nouveau de lui; il les caressait, et en même temps menaçait de sa colère tous ceux qui étaient en relations avec eux (119). Il n'y avait point d'exécutions publiques, mais on faisait périr des malheureux dans les prisons, et on torturait sur de simples dénonciations. Une foule de délateurs qui n'étaient pas toujours récompensés, mais dont le mensonge et la calomnie restaient toujours

impunis, assiégeaient le palais du Tsar, et racontaient tout ce qu'ils avaient vu ou entendu dans les maisons des Boyards, dans les chaumières, dans les couvens ou dans les églises. Les serviteurs dénonçaient leurs maîtres; les moines, les prêtres, les sacristains compromettaient des gens de tout état (120); à la honte de l'humanité, les femmes rendaient témoignage contre leurs maris; les enfans contre leurs pères! « Même dans les hordes « sauvages, ajoute l'Annaliste, on ne vit ja- « mais horreur semblable. Les Seigneurs « n'osaient regarder leurs esclaves; les parens « et les amis craignaient de causer librement « entre eux, à moins de s'engager mutuelle- « ment, par un serment terrible, à la plus « entière discrétion ». En un mot, cette déplorable époque du règne de Boris, le cédant en meurtres à celle d'Ivan, ne lui cédait ni en dépravation, ni en iniquités. Héritage funeste pour les temps à venir!

Cependant la générosité n'était point étouffée dans le cœur des Russes; elle survécut à Ivan et à Godounoff pour sauver la patrie: on plaignait les victimes et on avait horreur

des grâces honteuses accordées par le Souverain aux dénonciateurs; chacun tremblait pour soi et pour ses proches, et bientôt le mécontentement devint général.

Beaucoup de voix encore s'élevaient pour louer Boris: il avait pour lui ses créatures, ses flatteurs, ceux qui, par leurs viles délations s'étaient gorgés de la dépouille des proscrits; le haut Clergé conservait aussi quelqu'attachement (121) pour un Monarque qui le comblait de faveurs; mais la voix de la patrie ne se mêlait plus à ces éloges partiaux et intéressés; et le silence de la nation, servant de reproche au Tsar, annonça un grand changement dans le cœur des Russes; *ils n'aimaient plus Boris* (122): ainsi s'exprime un Annaliste contemporain et impartial, l'abbé Palitzin, célèbre lui-même dans notre Histoire par ses qualités d'homme d'Etat.

Les peuples sont toujours reconnaissans: remettant au Ciel le soin de juger le secret du cœur de Boris, les Russes l'avaient loué sincèrement, lorsque, sous le masque de la vertu, il leur paraissait être le père de la patrie; mais lorsqu'ils reconnurent en lui un tyran, ils le

haïrent et pour ses crimes présens et pour ses crimes passés. Ils acquirent une nouvelle conviction de ceux dont peut-être ils avaient voulu douter, et l'on vit alors le sang de Dmitri, sur la pourpre du persécuteur de l'innocence. On se rappela le sort d'Ouglitche et celui de tant d'autres victimes de la vindicative ambition de Godounoff : on se taisait en présence des délateurs ; mais l'indignation n'en était que plus vive ; elle n'en éclatait qu'avec plus de force dans les sanctuaires inaccessibles aux satellites de la tyrannie, dont le règne est en même temps celui de la calomnie et d'une discrétion impénétrable. Là, dans les paisibles entretiens de l'amitié, la vérité inflexible démasquait, et la haine noircissait Boris : elle lui reprochait, non-seulement le meurtre et les persécutions des citoyens illustres, l'usurpation de leurs propriétés, son avidité pour des gains illicites, l'établissement des fermes, l'augmentation des cabarets de la couronne, la corruption des mœurs ; mais encore sa prédilection pour les nouveaux usages étrangers, dont celui de raser la barbe scandalisait le plus les anciens croyans, et même de la

tendance aux hérésies arménienne et latine. La haine ainsi que l'amour se contentent rarement de la vérité, celui-ci dans la louange, l'autre dans les accusations : on alla jusqu'à faire un crime à Godounoff de son zèle pour les lumières.

Au moment de cette haine générale contre Boris, il eut l'occasion de témoigner dans une calamité publique, un intérêt, un soin et une générosité extraordinaires ; mais il ne put par-là toucher des cœurs déjà refroidis. Au milieu de l'abondance et de la richesse d'un pays fertile, peuplé de cultivateurs laborieux ; au milieu des bienfaits d'une longue paix et d'un règne actif et prévoyant, une plaie funeste s'étendit sur des millions d'hommes.

Famine. Au printemps de 1601, le Ciel se couvrit d'épais nuages, et les pluies tombèrent par torrens pendant six semaines (123) ; les habitans de la campagne en furent consternés, ils ne pouvaient se livrer à leurs travaux, ni faucher, ni moissonner ; et le 15 août, une forte gelée détruisit le blé et les fruits qui n'avaient pu mûrir. Les granges étaient encore remplies d'une grande quantité d'anciens grains, mais

malheureusement les cultivateurs ensemencèrent avec les grains nouveaux qui, faibles et pourris, ne germèrent, ni en automne ni au printemps. Les magasins étant épuisés et les champs incultes, alors commença la famine avec toutes ses horreurs. Les granges des villages étant vides, et les marchés de la capitale n'étant plus fournis, le prix d'un tchetvert de blé s'éleva de douze ou quinze dengas jusqu'à trois roubles, quinze roubles d'argent actuel (124.)

Boris ordonna alors d'ouvrir les magasins de la Couronne, à Moscou et dans les autres villes; il engagea le Clergé et les Grands à vendre leurs provisions de blé à un prix modique; il ouvrit aussi son trésor, et dans quatre enceintes, faites à Moscou auprès du mur de bois, étaient placés des tas d'argent pour les pauvres (125). A la première heure du jour, on donnait à chacun deux moskovki, un denga ou un kopek; mais la famine régnait toujours, car des hommes sordides achetaient, par supercherie, le blé qu'on vendait à bon marché dans les magasins de la Couronne, du Clergé et des Boyards, pour en

élever le prix, et le revendre avec un bénéfice infâme. Les pauvres qui recevaient un kopek en argent ne pouvaient se nourrir, et cette faveur même devint un malheur pour la Capitale. Les cultivateurs des environs et des lieux les plus éloignés se précipitèrent en foule vers Moscou, avec leurs femmes et leurs enfans, pour recevoir l'aumône du Tsar, et augmentaient ainsi le nombre des mandians. C'était envain que le trésor distribuait par jour plusieurs milliers de roubles (126): la famine croissait sans cesse, et devint si épouvantable, qu'il est impossible de lire sans horreur la description qu'en font les contemporains: « Je prends la vérité et le ciel à té-
« moin, dit l'un d'eux (127), que j'ai vu de
« mes propres yeux, à Moscou, des hommes
« couchés dans les rues, qui arrachaient de
« l'herbe et s'en nourrissaient; on trouvait
« du foin dans la bouche des morts». La chair de cheval était une friandise; on mangeait des chiens, des chats, des animaux morts et toute sorte d'immondices: Les hommes abandonnaient leurs femmes et leurs familles pour ne point partager avec eux leurs derniers mor-

ceaux. Non seulement on pillait, on assassinait pour un morceau de pain, mais on allait jusqu'à s'entre-dévorer. Les voyageurs redoutaient leurs hôtes, et les auberges devinrent des cavernes d'assassins. On étouffait, on poignardait les gens pendant leur sommeil, pour en faire un horible repas! La chair humaine se vendait publiquement aux marchés! Les mères dévoraient les cadavres de leurs enfans! Ceux qui commettaient ces attentats étaient livrés aux plus affreux supplices; mais les crimes ne cessaient point; et, dans ce même temps, d'autres scélérats accaparaient et gardaient du blé, dans l'espoir de le vendre plus cher encore!... Un nombre infini de gens périssaient dans les tourmens inexprimables de la faim; partout des hommes à demi morts erraient comme des ombres, tombaient et expiraient sur les places. Moscou aurait été empesté par la pourriture des cadavres, si le Tsar n'eût ordonné de les enterrer à ses frais, et s'il n'eut prodigué son trésor, pour ce dernier bienfait. Des employés parcouraient les rues de Moscou, ramassaient les morts, les lavaient, les enveloppaient dans des linceuils

blancs; et les transportaient par centaine hors de la ville, dans trois cimetières, où, dans l'espace de deux ans et quatre mois, on enterra cent vingt-sept mille cadavres, outre ceux à qui des hommes pieux avaient donné la sépulture auprès des églises paroissiales (128). On assure qu'à Moscou seulement, il mourut alors de faim et de froid cinq cent mille personnes; et, dans les autres provinces, un nombre beaucoup plus considérable. Pendant l'hiver, des milliers de pauvres gelaient sur les routes. Des alimens mal-sains, et contre nature, produisaient également des maladies et la mortalité; dans le district de Smolensk, surtout, malgré que le Tsar y eut envoyé, en une seule fois, vingt-mille roubles pour les pauvres, n'ayant pas laissé une seule ville en Russie, sans secours (129). Si Boris ne parvint pas à sauver beaucoup de victimes, il en diminua toujours le nombre par ses bienfaits; le trésor de Moscou, rempli sous le règne heureux de Fédor, semblait inépuisable; toutes les autres mesures qui étaient praticables furent également employées par lui. Non seulement il acheta dans les villes voisines, de gré ou de force,

et au prix qu'il avait fixé, toutes les provisions de blé que possédaient encore les riches, mais il envoya dans les contrées les plus éloignées et les plus fertiles visiter les granges, où l'on trouva d'énormes meules qui n'avaient pas été touchées depuis un demi-siècle, et sur lesquelles des arbrisseaux avaient eu le temps de croître. Il ordonna de battre ce blé, de le porter à Moscou et dans d'autres provinces. Les transports éprouvèrent des difficultés presqu'insurmontables. Dans plusieurs endroits de la route, il ne se trouva ni charriots, ni nourriture ; les habitans des villages avaient pris la fuite, et les convois traversaient la Russie comme les déserts de l'Afrique, escortés de troupes destinées à les garantir des attaques des malheureux qui, pressés par la faim, s'emparaient de force, non seulement dans les villages, mais même dans les rues et sur les marchés de Moscou, de tout ce qui pouvait l'assouvir (130). Enfin, l'activité du pouvoir souverain écarta tous les obstacles ; et, en 1603, disparurent, peu à peu, tous les symptômes du plus cruel des fléaux. L'abondance revint de nouveau, et à tel point, que le prix du

tchetvert de blé tomba de trois roubles à dix kopeks, pour le bonheur du peuple et le désespoir des accapareurs, qui avaient encore de riches magasins de seigle et de froment. Le fléau avait cessé, mais les traces ne pouvaient en être effacées de long-temps. La population de la Russie était visiblement diminuée, les fortunes particulières détériorées, le Trésor, sans doute, appauvri. Cependant Godounoff, tout en le prodiguant généreusement pour le salut de la Nation, ne diminua en rien la magnificence de sa Cour; il semblait chercher, au contraire, à l'augmenter plus que jamais, pour se déguiser à lui-même les effets de la colère céleste qui paraissait le poursuivre. C'était aux yeux des Ambassadeurs étrangers qu'il voulait surtout en dérober les preuves, et depuis les frontières jusqu'à Moscou, il les environnait d'une abondance et d'un luxe apparens (131): ils voyaient sur leur passage des gens richement vêtus, les marchés étaient remplis de toutes sortes de denrées, et pas un seul mendiant ne s'offrait à leur vue, lorsque, à une verste de là, les tombeaux s'encombraient des victimes de la faim.

C'est à cette même époque que Boris traita avec tant de magnificence le duc de Danemarck désigné pour son gendre, et qu'il embellit l'antique Kremlin de nouveaux édifices. Ayant fait élever, en 1600, l'énorme clocher d'Ivan-Véliki (132), il fit construire, en 1601 et 1602, à la place du palais de bois d'Ivan, qu'on avait abattu, deux grands corps de bâtiment : la *salle des festins* et celle *pour l'exposition des souverains décédés*; elles furent réunies aux salles *dorée* et *crénelée* (133). Il procura ainsi du travail et du pain au peuple, joignant l'utilité aux bienfaits, et songeant à la magnificence, dans ces jours de misère et de larmes. Cependant les Historiens étrangers seulement, et non les Annalistes russes, reprochent à Boris un orgueil inflexible, même dans cette calamité publique, prétendant qu'il avait défendu aux Russes d'acheter, à un prix très-modéré, une quantité considérable de blé que les Allemands avaient à Ivangorod, ne voulant pas souffrir que son peuple se nourrît avec du blé étranger (134); mais cette assertion est évidemment fausse. Nos actes du gouvernement qui prouvent qu'en 1602, il était ar-

Nouveaux édifices élevés dans le Kremlin.

rivé, en Russie, des vaisseaux allemands chargés de blé, ne font aucune mention d'une défense aussi absurde; et Boris qui, dans cette calamité, avait montré tant d'activité et tant de générosité, pour prouver à la Russie l'amour paternel qu'il portait à ses sujets, ne devait certainement pas sacrifier leur salut, à une vanité insensée.

Cependant, les bienfaits de Boris ne séduisirent pas les Russes. Une idée, redoutable pour lui s'était emparé de tous les cœurs; celle que la justice divine punissait l'Empire de l'iniquité de son Souverain (135). « En ré-« pandant des largesses sur les pauvres, disent « les Annalistes, il leur présentait dans un « vase d'or le sang des innocens, pour le « boire à sa santé; il les nourrissait d'aumô-« nes impures, provenant des biens injuste-« ment enlevés à des hommes illustres et ver-« tueux; et les anciens trésors des Tsars étaient « souillés par les rapines ». Le retour de l'abondance ne ramena pas la prospérité en Russie. Elle n'avait pas encore eu le temps de se remettre, qu'une nouvelle calamité se dé-

clara, et les contemporains en accusèrent directement Boris.

Ivan IV, désirant peupler l'Ukraine Lithuanienne et le pays de Seversk d'hommes capables de porter les armes, n'empêchait pas aux criminels qui se dérobaient au supplice de s'y réfugier et d'y vivre tranquillement, croyant qu'en cas de guerre ils pouvaient être de sûrs défenseurs de la frontière. Boris, qui aimait à suivre plusieurs idées politiques d'Ivan, adopta également celle-ci, quoiqu'elle fut à la fois dangereuse et erronée (136). Il prépara ainsi sans s'en douter, une troupe nombreuse de scélérats pour le service des ennemis de la patrie et pour celui des siens propres. « L'es-« prit profond et le terrible caractère d'Ivan, « dit l'Annaliste, ne permettaient point aux « serpens de se remuer, et le doux et pieux « Fédor les avait enchaînés par ses prières ». Mais Boris vit enfin le mal et l'augmenta encore par les rafinemens de sa politique, peu d'accord avec les règles éternelles de la justice. Dès les temps les plus reculés, nos Boyards s'entouraient d'une foule de serviteurs, esclaves et libres, et ils cherchaient souvent à asservir

ces derniers (137) ; la loi donnée sous le règne de Fédor, uniquement pour complaire à la noblesse, et qui permettait de rendre esclaves tous ceux qui auraient servi plus de six mois leurs maîtres, détruisit entièrement l'état de cultivateurs libres dans notre patrie, et remplit les maisons des Boyards d'esclaves, parmi lesquels, en contravention aux réglemens d'Ivan, il se trouvait beaucoup de Militaires et de Nobles, que la misère obligeait à se mettre aux gages des riches : cette loi barbare devint encore une source de violences : les Boyards asservissaient sans pudeur, non-seulement leurs domestiques, mais aussi tous ceux qu'ils trouvaient sans défense, et qui leur plaisaient, soit par leurs talens, leur adresse ou leur beauté (138)! Cependant les Nobles qui, au sein de l'abondance, avaient augmenté avec plaisir le nombre de leurs serviteurs, voulurent s'en défaire lors de la famine : cette volonté devint une tyrannie impitoyable ! Les maîtres qui avaient encore de la conscience, renvoyaient au moins leurs esclaves en leur donnant des titres d'affranchissement ; mais d'autres les chassaient sans aucun acte légal, afin de pou-

voir les accuser de fuite et de vol, et ruiner, par des procès, ceux qui par humanité donneraient un asyle à ces infortunés : dépravation affreuse, mais ordinaire dans les temps de calamités ! Les malheureux périssaient, ou se livraient au brigandage, avec les sujets des seigneurs Romanoff et autres, condamnés par la disgrace de leurs maîtres, à une vie vagabonde ; car personne n'osait recevoir dans sa maison les gens appartenans à des disgraciés ; ils se mêlaient aux déserteurs Ukrainiens, qui sortaient de leurs retraites, pour venir chercher du butin, jusque dans le centre de la Russie (139). Il se forma des bandes de brigands, sur les routes ; des repaires, dans les endroits déserts et boisés ; on volait, on assassinait sous les murs même de Moscou. Ces scélérats, loin de redouter les troupes qu'on envoyait à leur recherche, les combattaient avec intrépidité ; ils avaient pour chef un aventurier audacieux nommé Klopko ou Kossolap. Boris fut obligé d'employer des forces imposantes et de mettre, en temps de paix, une armée entière en mouvement, contre cette horde de brigands. A peine le voïévode Ivan Brigandages.

Basmanoff, entra-t-il en campagne qu'il rencontra Klopko, ennemi méprisable, mais féroce, qui, ayant réuni ses bandes, osa lui disputer la victoire près de Moscou. Ce combat, sans gloire, mais cruel et opiniâtre, se décida par la mort de Basmanoff: ses soldats le voyant tomber de cheval, se précipitèrent avec fureur sur les brigands et parvinrent enfin à dompter leur acharnement. Ils en détruisirent une grande partie et firent prisonnier leur Chef, épuisé par ses blessures; scélérat, dont le courage extraordinaire était digne d'une meilleure cause et d'un plus honorable but.

Etonné de la hardiesse de ces bandes dangereuses, il paraît que Boris chercha les secrets instigateurs de Klopko, parmi des hommes plus marquans; sachant que dans les rangs de ces misérables, se trouvaient des gens appartenans aux Seigneurs disgraciés et supposant que la haine pouvait les avoir armés contre le persécuteur des Romanoff, Boris nomma un tribunal, qui interrogea dans les tortures ceux dont on s'était emparé; mais il paraît qu'ils ne firent aucun aveu que celui de leurs pro-

pres crimes. Klopko mourut, soit de ses blessures, soit de la suite des tourmens qu'on lui fit endurer. Tous les autres furent pendus, et ce fut dans cette circonstance seulement que Boris s'écarta du serment qu'il avait prononcé, de ne punir personne de mort (140). Un grand nombre des compagnons de Klopko, se réfugièrent dans l'Ukraine, où les Voïévodes, d'après les ordres du Souverain les arrêtaient et les faisaient pendre ; mais ils ne parvinrent point à détruire le repaire de ces brigands, qui attendaient un Chef nouveau, bien autrement dangereux, pour leur servir d'avant-garde sur le chemin de la capitale !

C'est ainsi que la Russie se disposait à la scène la plus terrible de son Histoire ; elle s'y préparait depuis long-temps : d'abord par les vingt-quatre années de l'odieuse tyrannie d'Ivan, puis par le jeu infernal de l'ambition de Boris, par les désastres de la famine et d'un brigandage universel, par l'endurcissement des cœurs et la dépravation du peuple ; en un mot, par tout ce qui précède la chûte des Empires, condamnés par la Providence

à leur ruine totale ou à une régénération violente.

Mœurs corrompues.

S'il est vrai comme le disent des témoins oculaires, qu'il n'existait ni vérité ni honneur parmi les Russes (141) : si une longue famine loin de les adoucir et de les corriger avait au contraire, augmenté leurs vices, la débauche, l'avarice, l'usure, la cruauté ; si même, la haute Noblesse et le Clergé, étaient infectés par la corruption générale, au point d'oublier leurs devoirs envers la patrie, pour plier devant l'iniquité d'un Monarque déjà odieux à la nation ; fallait-il encore que des présages miraculeux vinssent épouvanter la Russie ? Cependant les Annalistes, suivant les antiques pratiques de la superstition (142) racontent « que souvent, dans ces temps de mal-« heur, il paraissait à la fois deux ou trois lunes, « deux ou trois soleils ; des colonnes de feu « qui étincellaient au ciel pendant la nuit et « qui, par leur mouvement rapide, offraient « à l'œil trompé l'action d'un combat, et ré-« pandaient sur la terre une teinte rougeâtre ; « les tempêtes et les vents abattaient des clo-« chers et des tours ; les femmes et les ani-

Prétendus miracles.

« maux donnaient le jour à des monstres ; les
« poissons disparaissaient des eaux et le gibier
« des forêts ; ou bien ceux qu'on employait
« à la nourriture n'avaient aucun goût ; des
« troupeaux de chiens et de loups affamés,
« parcouraient toutes les contrées, dévoraient
« les hommes et s'entre-dévoraient. On vit
« des bêtes et des oiseaux inconnus : des aigles
« planaient sur Moscou ; dans les rues et près
« du palais on attrapait, avec les mains, des
« renards noirs. Pendant l'été de 1604, au
« milieu d'un jour brillant, il parut au ciel
« une comète ; et un vieillard savant, que
« Boris avait autrefois fait venir d'Allemagne,
« déclara à Vlassieff, secrétaire d'Etat, que
« l'Empire était menacé d'un grand danger ».
Laissons la superstition à nos ancêtres : ses chimériques terreurs sont infiniment moins multipliées que les terreurs réelles dans l'Histoire des hommes.

A cette époque, Irène mourut dans une cellule du couvent des Vierges. Pendant l'espace de six ans, elle n'avait quitté sa retraite volontaire, que pour aller à la chapelle construite auprès de son humble habitation :

femme illustre, par les qualités de son âme, et sa destinée extraordinaire; la fortune vint la chercher, lorsque privée de son père et de sa mère, elle gémissait dans un triste isolement; bien qu'élevée et chérie par Ivan, elle fut vertueuse; première *Souveraine Régnante* en Russie, elle s'enferma jeune encore dans un couvent; pure devant Dieu, elle est entâchée dans l'Histoire par son alliance avec un cruel ambitieux, à qui elle montra, quoiqu'involontairement, le chemin du trône, aveuglée par l'attachement qu'elle lui portait, et par l'éclat de ses vertus apparentes; elle ignorait ses crimes ou ne voulait pas y croire. Boris pouvait-il dévoiler les secrets de son âme cruelle à un cœur si saintement pieux? Il ne partageait, sans doute avec sa tendre sœur, que de bons sentimens: il se réjouissait avec elle, des triomphes de la patrie (143); avec elle il gémissait sur les malheurs dont cette patrie était accablée; il lui confiait ses grands projets d'éclairer la Russie; il se plaignait peut-être de l'ingratitude des hommes, et des complots qu'il supposait tramés contre lui: fantômes vengeurs de sa conscience agitée!

Peut-être déplorait-il avec Irène, la nécessité de punir la prétendue trahison des Grands! Ayant porté devant sa sœur le masque de la vertu, il ne fut sincère envers elle que dans les regrets qu'il fit éclater à sa perte. Irène ne le gênait en rien dans son règne, et lui servait d'ange gardien par l'amour que lui portait le peuple qui la regardait, même dans sa cellule, comme la véritable mère de la patrie. On enterra l'humble religieuse avec toute la pompe Souveraine, dans le couvent de Vosnesensky auprès du tombeau de Marie, fille d'Ivan. Jamais on ne distribua tant d'aumônes qu'en ce jour de douleur. Les pauvres de toutes les villes de Russie, bénirent la générosité de Boris. Irène fut heureuse de mourir; elle ne vit point la perte de tout ce qu'elle aimait encore sur la terre.

Le temps de la punition était arrivé, pour celui qui ne croyait point à la justice divine en ce monde. Boris espérait peut-ère sauver ensuite son âme des peines éternelles, par une humble pénitence, comme l'avait aussi espéré Ivan! et en même temps effacer, aux yeux des hommes, le souvenir de ses forfaits,

par des actions dignes d'éloges. Ce ne fut point du côté où Boris était en garde contre le danger, que ce danger vint fondre sur lui. Ce ne furent point les descendans de Rurik, ni les Princes, ni les Grands, qu'il persécutait, ni leurs enfans, ni leurs amis armés de la vengeance, qui songèrent à le précipiter du trône; cette entreprise fut conçue, et exécutée par un misérable aventurier, au nom d'un enfant depuis long-temps au tombeau. Tout à coup, et comme par miracle, l'ombre de Dmitri se leva du cercueil, pour glacer de terreur son meurtrier et bouleverser toute la Russie.

Apparition d'un faux Dmitri.

Les détails dans lesquels nous allons entrer sont aussi avérés qu'ils paraîtront invraisemblables.

Le fils d'un pauvre gentilhomme de Galitche, nommé Iouri-Otrépieff, ayant dans sa jeunesse perdu son père, Bogdan-Iakoff centenier des streletz, assassiné à Moscou par un Lithuanien ivre (144), servait dans la maison des Romanoff et du prince Boris Tcherkasky; il savait lire et annonçait beaucoup d'esprit, mais peu de prudence. Il s'ennuya

de cette situation abjecte et chercha les plaisirs d'une insouciante oisiveté, dans l'état monastique, à l'exemple de son grand père Zamiata-Otrépieff qui, depuis long-temps, était moine du couvent de Tchoudoff. Reçu dans l'Ordre, par Triphon abbé de Viatka, et nommé Grégoire, ce jeune moine mena une vie errante; il demeura quelque temps dans le couvent de Saint-Euphème à Sousdal; dans celui de Saint-Jean-Baptiste de Galitche, et dans quelques autres; et enfin, dans celui de Tchoudoff, où il habita la cellule même de son grand-père, et vécut sous la discipline. C'est là que le Patriarche Job le connut, le sacra diacre et le prit auprès de lui comme sécrétaire, car Grégoire savait, non seulement écrire, mais encore il composait des prières pour les Saints, mieux que plusieurs vieux lettrés de ce temps. Jouissant de la faveur de Job, il l'accompagnait souvent au palais, où il vit la magnificence du Tsar et en fut charmé. Il témoignait la plus grande curiosité; il écoutait avec avidité les discours des hommes éclairés, surtout, lorsque dans des conversations intimes, il entendait prononcer le nom

du tsarévitche Dmitri. Il s'informait, partout où il pouvait, des circonstances de son malheureux sort, et les inscrivait sur ses tablettes. Une pensée extraordinaire qui, dit-on, lui avait été inspirée (145) par un méchant moine, mûrissait déjà dans son âme : celle qu'un imposteur hardi pourrait profiter de la crédulité des Russes attendris par le souvenir de Dmitri, et servir d'instrument à la justice divine, en châtiant son meurtrier sacrilége! Le grain était tombé sur une terre fertile : Le jeune Diacre lut avec attention les Annales de la Russie, et il disait quelquefois en plaisantant aux moines de Tchoudoff : « Savez-vous que je « serai Tsar de Moscou? » Les uns se moquaient de lui, d'autres lui crachaient à la figure, pour son impudente effronterie. Ces discours, ou d'autres semblables, parvinrent jusqu'à Jonas, métropolitain de Rostof, qui déclara au Patriarche et au Tsar lui-même, que l'indigne moine Grégoire, se disposait à devenir l'arme du diable. Le bon Patriarche ne fit point attention au rapport du Métropolitain : mais le Tsar ordonna à son secrétaire, Smirnoff-Vassilieff, d'envoyer l'incensé

Grégoire à Solovky ou dans les déserts de Biélo-Ozéro, pour y faire pénitence, jusqu'à la fin de ses jours, comme prétendu *hérétique*; Smirnoff en parla à un autre secrétaire Euphème; celui-ci étant parent des Otrépieff, obtint de lui qu'il ne se hâterait pas d'exécuter l'ordre du Tsar, et donna, au Diacre condamné, les moyens de se sauver par une prompte fuite, au mois de février 1602, avec deux autres moines de Tchoudoff, le prêtre Varlaam et le chantre Mistaïl-Povadin. On ne songea pas à les poursuivre, et l'on n'informa pas, dit-on, le Tsar de cette fuite, dont les conséquences furent si graves.

Il était ordinaire, à cette époque, de voir des moines errans; chaque couvent leur servait d'hôtellerie; ils y trouvaient le repos, l'abondance, des vivres et des bénédictions pour continuer leur route. Grégoire et ses compagnons parvinrent librement jusqu'à Novgorod Seversky où, l'Archimandrite du couvent du Sauveur, les reçut avec beaucoup d'amitié, et leur donna un domestique et des chevaux, pour se rendre à Poutivle. Mais les fuyards ayant renvoyé leur conducteur,

se hâtèrent de se rendre à Kief, et l'Archimandrite trouva, dans la cellule qu'avait occupée Grégoire, le billet suivant : « Je suis le Tsaré-« vitche Dmitry, fils d'Ivan, et je n'oublierai « pas tes bons traitemens, lorsque je serai « monté sur le trône de mon père ». L'Archimandrite en fut effrayé, ne sut à quel parti s'arrêter et se décida à garder le silence.

C'est ainsi que l'Imposteur se découvrit pour la première fois en Russie. C'est ainsi qu'un Diacre fugitif imagina, par un grossier mensonge, de renverser un puissant monarque, et de monter à sa place sur le trône, dans un Empire où le Souverain était regardé comme un dieu terrestre; où jamais encore le peuple n'avait trahi ses Tsars, et où le serment prêté à un Souverain *élu*, n'en était pas moins sacré, pour ses fidèles sujets. Comment expliquer, autrement que par les décrets d'une impénétrable Providence, non seulement le succès, mais jusqu'à l'idée d'une pareille entreprise? Elle semblait un délire, mais l'Imposteur avait choisi le seul chemin qui pouvait lui offrir un espoir d'arriver à son but : la Lithuanie!

La haine invétérée que ce pays portait depuis si long-temps à la Russie, avait constamment favorisé nos transfuges, depuis les princes Chémiakin, Véraïsky et Tverskoï, jusqu'à Kourbsky et Golovin (146). C'est vers ce pays que se dirigea aussi l'Imposteur, non par la route directe, mais par Strarodoub et les montagnes de Louief, à travers d'épaisses forêts, ayant pour guide un nouveau compagnon, Pimen, moine du couvent *du Dniéper* (147). Quand il fut sorti des possessions russes, près du village Lithuanien Slobodky, il rendit au Ciel des actions de grâces, pour l'avoir préservé de tout danger. A Kief, il gagna la faveur de l'illustre voïévode prince Vassili-Ostrofsky, habita le couvent de Petchersk, ensuite celui de Nicolsk et Derman, et officia partout en sa qualité de Diacre. Cependant il menait une vie dissolue; méprisait les lois de l'abstinence et de la chasteté; se vantait de l'indépendance de ses principes; aimait à discuter sur la religion, avec les gens d'un culte d'ifférent; et entretenait même des liaisons intimes avec les Anabaptistes (148). Mais ses projets insensés ne sommeillaient point

dans sa tête. Il répandit le bruit que Dmitri, échappé au trépas, était réfugié en Lithuanie; il s'associa un autre vagabond déterminé, Léonide (149), moine du couvent de Kripetz; l'engagea à prendre son nom de Grégoire Otrépieff, et lui-même, ôtant son froc, prit l'habit séculier, afin d'acquérir plus facilement les usages et les connaissances qui lui étaient nécessaires pour tromper les hommes. Au milieu des joncs épais du Dniéper, se cachaient des bandes de Zaporoviens, gardiens vigilans, et brigands audacieux de la principauté de Lithuanie. C'est parmi eux, et dans la bande de Gueras-Evangel (150), chef intrépide, qu'Otrépieff s'exerça, dit-on, quelque temps à manier le sabre et à conduire un cheval; ce fut là qu'il connut et s'habitua au danger; il y acquit sa première expérience dans les armes, et son premier butin. Mais bientôt on vit ce vagabond sur un théâtre nouveau. Dans une paisible école de Gastcha, petite ville de Volhinie (151), où il s'occupait à étudier le polonais et le latin, jugeant, avec raison, que le prétendu Tsarévitche devait agir, non seulement par la force des armes, mais

aussi par le pouvoir de la parole, il sortit de cette école pour entrer au service du prince Adam Vichnevetsky, qui vivait à Braguin, avec tout le luxe d'un seigneur immensément riche. Ce fut là que l'imposteur mit la main à l'œuvre, et pour appuyer ses projets, à la fois si téméraires et si absurdes, il ne pouvait choisir mieux que le prince Vichnevetsky, qui, puissant à la cour et dans le conseil d'état, par le nombre de ses amis et de ses cliens, unissait à un orgueil excessif, un esprit faible et la crédulité d'un enfant (152).

Le nouveau serviteur tenait une conduite réservée; il fuyait tout amusement bas, ne prenait part qu'à ceux qui avaient les armes pour objet, et y déployait une adresse extraordinaire. Son extérieur ne prévenait pas en sa faveur: il était d'un taille moyenne, avait de larges épaules, des cheveux tirant sur le roux, un visage plein de blanc, mais peu agréable; des yeux bleus, sans expression, un regard éteint, un nez large, une verrue sous l'œil droit, une autre sur le front; un bras plus court que l'autre. Otrépieff rachetait ces imperfections par une grande vivacité et une plus grande

Conduite et portrait de l'Imposteur.

hardiesse d'esprit ; par son éloquence et son air de noblesse (153). Ayant mérité l'attention et les bonnes grâces de son maître, ce fourbe adroit feignit d'être malade ; il demanda un confesseur et lui dit tout bas : « je meurs ; « livre mon corps à la terre, avec les hon- « neurs usités aux enterremens des enfans « des Tsars. Je ne découvrirai pas mon secret « jusqu'au tombeau ; mais lorsque j'aurai « fermé les yeux, tu trouveras, sous mon « oreiller, un rouleau, et tu sauras tout, « mais ne le dis pas aux autres ; Dieu m'a con- « damné à mourir dans l'infortune (154) ». Le confesseur était un Jésuite. Il se hâta de découvrir le secret au prince Vichnevestky, et celui-ci fut curieux de l'approfondir : il visita le lit du prétendu moribond, et y trouva un papier préparé d'avance, qui lui apprit que son serviteur était le tsarévitche Dmitri, sauvé de la mort par un médecin dévoué (155) ; que les scélérats envoyés à Ouglitche, avaient assassiné le fils d'un prêtre au lieu de Dmitri ; que de fidèles Seigneurs, et les diaks Stchelkaloff, l'avaient soustrait et fait échapper en Lithuanie, d'après les ordres d'Ivan qui avait

prévu cette circonstance (156). Vichnevetsky, étonné et incertain, voulait encore douter; mais il fut convaincu, lorsque l'Imposteur, accusant l'indiscrétion du Jésuite, découvrit sa poitrine, et lui montra une croix d'or ornée de pierres précieuses, qu'il avait probablement volée quelque part; et qu'il déclara, les larmes aux yeux, lui avoir été donnée par son parrain, le prince Ivan-Mstislafsky (157).

Le Seigneur Lithuanien était au comble de la joie; quelle gloire il allait acquérir, lorsqu'il verrait son serviteur sur le trône de Moscou! Il n'épargna rien pour relever le prétendu Dmitri du lit de mort, et dans le court espace de sa feinte convalescence, il lui prépara une habitation magnifique, un service pompeux, de riches vêtemens, et il eut le soin de répandre dans toute la Lithuanie, la manière miraculeuse dont le fils d'Ivan avait été sauvé. Le frère du prince Adam, Constantin Vichnevestky et le beau-père de ce dernier, Iouri Mnichek, voïévode de Sendomir, prirent la plus vive part au sort de celui qu'ils croyaient un illustre exilé; pleins de foi dans le rouleau qu'on avait trouvé, et trompés par

la croix d'or de l'Imposteur, ils crurent encore aux témoignages de deux domestiques, dont l'un était le transfuge Pétrovsky, convaincu de vol; et l'autre un esclave de Mnichek, qui, du temps d'Ivan, avait été notre prisonnier et qui prétendait avoir vu à Ouglitche, Dmitri, âgé alors de deux ou trois ans. Le premier assurait que le Tsarévitche avait effectivement les signes de l'Imposteur, inconnus jusqu'alors à tout le monde : les verrues sur la figure et un bras plus court que l'autre.

Vichnevetsky informa Sigismond que le véritable successeur de Fédor, se trouvait chez lui; et Sigismond lui répondit qu'il désirait le voir: il avait été déjà informé de cette apparition extraordinaire par d'autres personnes non moins favorables à la cause de l'Imposteur; par le Nonce du Pape, Rangoni, et

Les Jésuites. par les Jésuites intrigans qui régnaient alors en Pologne, gouvernant la conscience du faible Sigismond, et qui lui firent aisément sentir quels résultats importans pouvait avoir un pareil événement.

En effet, quelles circonstances pouvaient paraître plus heureuses pour la Lithuanie et la

Cour de Rome ? Que ne seraient-elles pas en droit d'exiger de la reconnaissance du faux Dmitri, après l'avoir aidé à se rendre maître d'un Empire, qui toujours menaçait la Lithuanie et rejetait la puissance spirituelle du Pape? Sigismond pouvait d'un ennemi dangereux se faire un ami et un allié ; et le Souverain Pontife un fils dévoué d'un schismatique opiniâtre. C'est ainsi que s'explique la crédulité du Roi et du Nonce. On ne songeait point à la vérité, mais uniquement à l'avantage qui résulterait de ces intrigues.

Les seuls malheurs de la Russie, nos troubles, nos guerres civiles, charmaient déjà l'imagination de nos ennemis naturels; et si le timide Sigismond hésitait encore, les Jésuites zélés vainquirent son irrésolution en lui offrant un moyen séduisant pour les âmes faibles, celui d'agir par des voies détournées et secretes, et, sous le masque d'un voisin pacifique, lancer le feu de la guerre en Russie. Déjà Rangoni était intimement lié avec l'Imposteur, et les infatigables Jésuites leur servaient d'intermédiaires. Déjà l'on s'était expliqué des deux côtés et l'on avait fait une

convention. Le faux Dmitri s'engagea par écrit, à se réunir, lui et toute la Russie, à l'église latine; et Rangoni de son côté promit d'être son avocat, non seulement en Pologne et à Rome (158), mais dans toute l'Europe. Il lui conseilla de se rendre sur-le-champ auprès du Roi, et lui répondit du bon succès de leur entrevue.

Otrépieff, accompagné du Voïévode de Sendomir et du prince Vichnevetsky, parut, en 1603 ou 1604, à Cracovie où le Nonce s'empressa de le visiter. « J'en fus témoin occu-« laire », dit Cilli, secrétaire du Roi, *qui croyait au faux Dmitri.* « J'ai vu le Nonce em-« brasser et caresser le Tsarévitche, causant « avec lui sur les intérêts de la Russie et lui « disant, qu'il devait se déclarer solennelle-« ment catholique, pour réussir dans son « entreprise. Dmitri, d'un air profondément « attendri, jura de remplir le serment qu'il « avait prêté, et le renouvela, dans la maison « du Nonce, en présence d'un grand nombre « de Seigneurs. Rangoni, après lui avoir « donné un repas splendide, conduisit le

Entrevue du faux Dmitri avec le Roi de Pologne.

« Tsarévitche au palais. Sigismond ordinaire-
« ment fier et majestueux, reçut Dmitri dans
« son cabinet, se tenant debout en sa pré-
« sence et le saluant avec un sourire amical.
« Dmitri lui baisa la main ; lui raconta toute
« son histoire et la termina ainsi (159) : *Sei-*
« *gneur, rappelle-toi que tu es né toi-même dans*
« *les fers et que tu n'as été sauvé que par la*
« *Providence : un Souverain banni te demande*
« *pitié et secours.* Un Officier du Roi fit
« signe au Tsarévitche de passer dans une
« autre chambre où le Voïévode de Sendomir
« et nous tous l'attendions. Le Roi resta seul
« avec le Nonce, et quelques minutes après,
« il rappela Dmitri ; l'humble Tsarévitche
« entra, la main posée sur son cœur, implo-
« rant la faveur de Sigismond, plus encore
« par ses soupirs que par ses paroles ; alors le
« Roi, d'un air affable et en soulevant son
« chapeau lui dit : *Que Dieu vous soit en*
« *aide Dmitri, prince de Moscou ; quant à*
« *nous, après avoir entendu et examiné tous*
« *les témoignages que vous nous offrez, nous*
« *sommes convaincus que nous voyons en vous*
« *le véritable fils d'Ivan, et comme marque de*

« *notre sincère bienveillance, nous vous donnons*
« *un revenu annuel de quarante mille florins,*
« *(cinquante-quatre mille roubles d'argent ac-*
« *tuel), pour votre entretien et pour toutes vos*
« *dépenses; outre cela, comme ami véritable*
« *de la République, vous êtes libre d'avoir des*
« *rapports avec nos Seigneurs et de profiter de*
« *leur zèle pour votre service.* Ce discours
« transporta tellement Dmitri, qu'il ne put
« proférer une parole. Le Nonce remercia le
« Roi et ramena le Tsarévitche dans le palais
« du Voïévode de Sendomir, où, après l'avoir
« embrassé de nouveau, il lui conseilla d'agir
« sans délai, afin d'atteindre son but le plutôt
« possible, d'arracher la couronne à Godou-
« noff, et d'établir à jamais en Russie la reli-
« gion catholique romaine, avec le secours
« des Jésuites ».

Avant tout, le faux Dmitri devait embrasser lui-même cette religion; ce que Rangoni exigeait absolument : mais on convint de différer à publier sa conversion, craignant la haine invétérée que les Russes portaient à l'Eglise latine. L'abjuration se fit dans la maison des Jésuites à Cracovie. Le Moine défroqué s'y

rendit secrétement avec un seigneur Polonais; il était couvert des lambeaux de la misère et cachait son visage, pour ne point être reconnu; il choisit un des Jésuites pour son confesseur; renia notre Eglise et, enfant soumis à celle d'Occident, reçut les saints sacremens et l'huile sainte, des mains du Nonce Apostolique. C'est ainsi qu'en parlent *les Ecrits de la société des Jésuites* (160), qui vantaient les vertus *futures* du prétendu Dmitri, espérant par son zèle, soumettre, au pouvoir de Rome, *toutes les vastes contrées de l'Orient.* Alors Otrépieff, suivant les conseils du Nonce, écrivit de sa main au Pape une lettre éloquente en latin, pour avoir en lui un protecteur sincère; et Clément VIII se hâta de l'assurer qu'il était prêt à l'aider de tout le pouvoir spirituel que le Ciel accordait au vicaire de St.-Pierre (161).

Lettre adressée au Pape.

Il faut rendre justice à l'adresse de l'Imposteur: en se livrant aux Jésuites, il avait choisi le moyen le plus efficace pour ranimer le zèle de l'insouciant Sigismond, qui, en dépit de l'honneur et de sa conscience, du droit des gens et de l'opinion de plusieurs Grands de sa Cour, se décida à être le protecteur d'un

vagabond. Le Hetman Zamoïsky, l'illustre ami de Bathori, vivait encore; le Roi lui écrivit pour lui communiquer son importante entreprise: il lui disait que la république, en donnant la Couronne à Dmitri, disposerait des forces de son Empire, qu'il lui serait facile de dompter les Turcs, le Khan et les Suédois; qu'elle s'emparerait de l'Esthonie et de toute la Livonie, et ouvrirait une route à son commerce en Perse et dans l'Inde. Mais que cette entreprise exigeant le plus profond secret et la plus grande célérité, ne pouvait être proposée à la Diète, afin de ne pas donner à Godounoff le temps de se préparer à la défense (162). Ce fut envain que le vénérable Zamoïsky, le seigneur Jolkevsky, le prince Ostrojsky, et d'autres sages dignitaires, voulurent détourner le Roi d'entreprendre inconsidérément une guerre aussi dangereuse, surtout à l'inçu des Etats-Généraux et avec des forces insuffisantes: le seigneur Zbarajsky chercha à convaincre Sigismond que Dmitri n'était qu'un imposteur; mais ses efforts furent également vains. Persuadé par les Jésuites, et cependant n'osant arbitrairement rompre la trève

de vingt ans, conclue entre lui et Boris, le Roi ordonna à Mnichek et à Vichnevetsky de lever l'étendart contre Godounoff, au nom du fils d'Ivan, et de composer une armée de volontaires. Il fixa, pour leur solde, les revenus de la province de Sendomir; chercha à insinuer aux nobles, que la gloire et les richesses les attendaient en Russie; et, ayant solennellement passé au cou de l'Imposteur, une chaîne d'or qu'il ôta du sien (163), il le fit partir de Cracovie, avec deux Jésuites, pour la Galicie; où, déjà, près de Lvof et de Sambor, et dans les propriétés du seigneur Mnichek accouraient, drapeaux déployés, la petite noblesse et la populace, pour marcher contre Moscou. Rassemblement de troupes.

Le vieux Mnichek devint le chef et l'âme de cette entreprise. Sa vieillesse n'ôtait rien à son ambition et à son inconséquence, qui allaient jusqu'à la folie. Il avait une jeune fille, la séduisante Marine, aussi ambitieuse et aussi légère que lui. Le faux Dmitri, pendant le séjour qu'il fit chez Mnichek, à Sambor, en fut, ou feignit d'en être passionnément épris, et lui tourna la tête par son titre de Tsarévitche. Le fier Voïévode bénit avec joie cette

inclination mutuelle, dans l'espérance de voir un jour, aux pieds de sa fille, l'Empire russe, devenu la propriété héréditaire de ses descendans. Pour s'assurer cet avenir si flatteur, et profiter des circonstances encore douteuses, dans lesquelles se trouvait le futur époux, Mnichek lui proposa des conditions que l'aventurier accepta sans balancer; il signa, le 25 mai 1603, l'engagement suivant, écrit de la propre main du voïévode de Sendomir (164): « Nous, Dmitri, *fils d'Ivan*, « par la grâce de Dieu, *tsarévitchè* de la grande « Russie, d'Ouglitche, de Dmitroff, etc.; « prince *descendant d'illustres ancêtres*, sou- « verain et successeur de toutes les princi- « pautés de Moscou; d'après les préceptes « de l'Eglise, et l'exemple des Monarques « chrétiens, nous avons choisi une épouse « digne de nous, l'illustre Marine, fille du « très-illustre seigneur Iouri Mnichek, que « nous regardons comme notre père, ayant « appris à connaître sa probité et l'amour « qu'il nous porte. Mais nous avons remis « la célébration de notre mariage, au mo- « ment de notre avénement au trône; alors,

Conventions du faux Dmitri avec Mnichek.

« je le jure au nom de la Sainte-Trinité, et « j'en donne ma parole de Tsar, j'épouserai « Marine, et je m'engage : 1°. à lui donner im« médiatement un million de florins (un mil« lion trois cent cinquante mille roubles d'ar« gent actuel), pour payer les dettes de son père, « et leur voyage jusqu'à Moscou, outre les « objets précieux que nous lui enverrons de « notre trésor de cette capitale ; 2°. d'en faire « part solennellement, par une ambassade, au « roi Sigismond, et de lui demander son con« sentement ; 3°. de céder à notre épouse fu« ture les deux grandes principautés de Nov« gorod et de Pskof, avec tous leurs districts « et villes, les hommes du conseil, les Nobles, « les enfans Boyards et le Clergé, de ma« nière qu'elle puisse gouverner à sa guise, « nommer les lieutenans, et distribuer les ter« res et les domaines à ses gens de service, y « construire des écoles, des couvens et des « églises de la religion latine, pratiquant li« brement cette religion que nous avons adop« tée nous même, avec la ferme résolution « de l'introduire dans tout l'Empire de Mos« cou. Mais si, ce dont Dieu nous préserve,

« la Russie s'opposait à nos intentions, et que « nous ne remplissions pas notre engagement « dans l'espace d'une année, alors Marine sera « libre de se séparer de moi ou d'attendre « encore pendant un an, etc. ». De plus, le faux Dmitri, dans les transports de sa reconnaissance, par un acte qu'il fit le 12 juin 1604, donna à Mnichek, en possession héréditaire, les principautés de Smolensk et de Seversk, à l'exception de quelques districts conservés, comme don, pour Sigismond et la République, en gage d'une paix perpétuelle et invariable, entre elle et l'Empire de Moscou... C'est ainsi qu'un Diacre vagabond, instrument miraculeux de la colère céleste, sous le nom de Tsar de la Russie, se préparait à livrer cet Empire, avec toute sa grandeur et son orthodoxie, entre les mains des Jésuites et des Polonais ! Mais ses moyens ne répondaient point encore à l'importance de son entreprise.

Ce n'était pas effectivement une armée, mais une foule de vagabonds qui s'armait contre la Russie. Quelques nobles seulement, obéissant à un Roi peu estimé, ou séduits

par l'idée de guerroyer pour un Tsarévitche banni, se présentèrent à Sambor et à Lvof. Il n'y avait que des misérables affamés et à demi-nus, qui se précipitassent en foule auprès de l'Imposteur, demandant des armes, non pour combattre (165), mais pour piller, et des appointemens que Mnichek, sur la foi de l'avenir, promettait avec générosité, sur la riche dot de Marine et sur les revenus de la principauté de Smolensk. Otrépieff et ses amis sentaient la nécessité d'avoir d'autres auxiliaires plus sûrs, et devaient, naturellement, les chercher dans la Russie elle-même. Il est digne de remarque que plusieurs enfans Boyards qui avaient abandonné Moscou, à cause de la haine qu'ils portaient à Godounoff, et qui se cachaient alors en Lithuanie, ne voulurent point prendre part à cette entreprise; ils voyaient l'imposture; ils avaient horreur du crime. On dit que l'un d'eux, Jacques Pikhatcheff, appuyé par le compagnon même de l'Imposteur, le moine Varlaam, dont la conscience s'était réveillée, dénonça cette trame publiquement et en présence du Roi; mais on ne les crut pas, et on les envoya tous

les deux enchaînés à Sambor, au voïévode Mnichek qui fit jeter Varlaam en prison et exécuter Pikhatcheff, accusé du projet de tuer le faux Dmitri (166). D'autres transfuges, moins scrupuleux, le gentilhomme Ivan-Borochine, avec dix ou quinze autres (167), tombèrent aux pieds du prétendu Tsarévitche, et formèrent sa première légion russe; il en eut bientôt une plus formidable. Connaissant le caractère des Cosaques indisciplinés du Don; sachant qu'ils n'aimaient pas Godounoff, qui en avait fait exécuter plusieurs, à cause de leurs brigandages, le faux Dmitri envoya, sur le Don, le lithuanien Svirsky (168), chargé d'une lettre, dans laquelle il leur mandait qu'étant fils du premier Tsar-Blanc, auquel ces libres guerriers chrétiens avaient prêté serment de fidélité, il les appelait à une grande entreprise; à renverser du trône d'Ivan, un esclave et un scélérat! Deux Hetmans, André Korella et Michel Néjakoje (169), se hâtèrent de voir le faux Dmitri; ils le trouvèrent honoré par Sigismond, par les Seigneurs de sa Cour, et retournèrent auprès de leurs compagnons, avec la ferme persuation que c'était le

véritable Tsarévitche qui les appelait à son secours. Les guerriers du Don montèrent aussitôt à cheval, pour se réunir aux troupes de l'Imposteur. Dans le même temps, un de ses plus zélés partisans, le Seigneur Michel Ratomsky, commandant d'Oster, agitait notre Ukraine par ses émissaires et deux Moines russes (170), qui, probablement, étaient Missaïl et Léonide. On sait que ce dernier avait pris le nom de Grégoire Otrépieff, et pouvait attester ainsi que ce nom n'appartenait point à l'Imposteur. Dans les villes, les villages et sur les chemins, on distribua aux Russes des proclamations du faux Dmitri (171), annonçant que le Tsarévitche existait et qu'il se présenterait bientôt lui-même. Le peuple, frappé d'étonnement, ne savait s'il devait, ou non, y ajouter foi, et les vagabonds, les brigands qui depuis long-temps avaient leurs repaires dans le pays de Seversk, s'en réjouissaient : leur temps était venu. Les uns allèrent en Galicie auprès de l'Imposteur ; d'autres à Kief, où Ratomsky avait également arboré le drapeau sous lequel devaient se réunir les volontaires. Il souleva aussi les cosaques Zapo-

roviens, séduits par l'idée de porter au trône de Moscou, celui qui avait appris, parmi eux, à manier les armes. Tant de mouvemens, tant d'événemens publics pouvaient-ils être dérobés à la connaissance de Godounoff?

Il est probable que, même avant que l'Imposteur se fut découvert aux Vichnevetsky, le bruit qu'il avait répandu en Lithuanie, au sujet de Dmitri, était parvenu jusqu'a Boris. Au mois de janvier 1604, Tierfeld, magistrat de Narva, écrivit, par un courrier, au gouverneur d'Abo, que le fils d'Ivan, faussement cru assassiné, vivait parmi les Cosaques. Le courrier fut arrêté à Ivangorod, et sa lettre fut expédiée au Tsar. En même temps on reçut des nouvelles de Lithuanie et des proclamations du faux Dmitri, envoyées par nos Voïévodes d'Ukraine. A cette même époque, les Cosaques du Don défirent, sur les bords du Volga, le grand-officier, Simon Godounoff, envoyé à Astrakhan; et ayant pris quelques streletz, ils les renvoyèrent à Moscou avec cet ordre: « Dites à Boris que nous serons bientôt au-« près de lui avec le tsarévitche Dmitri ». Dieu seul vit ce qui se passa dans l'âme de

Godounoff, lorsqu'il entendit prononcer ce nom fatal !... Mais plus il était effrayé, plus il voulait paraître calme. Ne doutant point de l'assassinat du véritable fils d'Ivan (172), il s'expliquait une imposture si audacieuse, par un complot de ses ennemis secrets, et ayant donné ordre à ses espions de savoir, en Lithuanie, qui était cet avanturier; lui-même chercha la trame de cette conjuration en Russie. Il soupçonna les Boyards; il fit venir à Moscou, de son couvent, la Tsarine, mère de Dmitri, et fut la voir, avec le Patriarche (173), au monastère des Vierges, supposant qu'elle pouvait n'être pas étrangère à ce complot, et espérant par la flatterie, ou les menaces, parvenir à connaître son secret.

Mesures prises par Boris.

Mais l'illustre Religieuse, de même que les Boyards, était dans l'ignorance la plus complète; elle apprit avec étonnement, et peut-être avec une satisfaction secrète, l'apparition du faux Dmitri, qui ne rendait point un fils à sa mère, mais qui épouvantait son meurtrier. Boris, instruit enfin que l'Imposteur était le moine défroqué Otrépieff et que le secrétaire Smirnoï n'avait pas

rempli l'ordre qu'il lui avait donné de l'exiler dans les déserts de la mer blanche, fut assez politique pour ne point montrer de ressentiment; il voulait, par cette feinte indifférence, persuader aux Russes le peu d'importance qu'il mettait à cet événement. Smirnoï tremblant attendait à chaque instant sa perte, elle ne fut que différée; et plus tard il fut exécuté, sous le prétexte du crime de dilapidation des deniers publics.

Cependant Boris doubla les avant-postes sur les frontières de la Lithuanie, pour saisir toutes les dépêches relatives à l'Imposteur; mais sentant l'impossibilité de cacher son apparition à la Russie, et craignant d'ailleurs par son silence, de donner plus de force à des bruits dangereux, Godounoff publia l'histoire du fugitif de Tchoudof (174), avec les interrogatoires qu'on avait fait subir au moine Pimen, à Bénédict, religieux de Smolensk, et à un peintre d'images, nommé Etienne, bourgeois de Iaroslavetz! Le premier déclarait qu'il avait conduit lui-même le vagabond Grégoire en Lithuanie, et que, n'ayant pas voulu le suivre plus loin, il était retourné à son couvent; le second et le troi-

sième attestaient qu'ils avaient connu Otrépieff, diacre à Kief, et voleur parmi les Zaporoviens ; que maintenant ce misérable impie et sacrilége, osait, à l'instigation des princes Vichnevetsky et du roi Sigismond lui-même, prendre en Lithuanie le nom de Dmitri! En même temps le Tsar envoya *au nom des Boyards*, auprès des Grands de la Cour de Sigismond, l'oncle de l'Imposteur, Smirnoï-Otrépieff, pour démasquer son neveu en leur présence (175). Ensuite il expédia vers les Cosaques du Don, le gentilhomme Kroustchoff, pour les tirer d'une erreur funeste. Mais ni les lettres, ni les paroles n'eurent aucun effet. Les Seigneurs Lithuaniens ne voulurent pas montrer le faux Dmitri à Smirnoï-Otrépieff et lui répondirent sèchement, qu'ils n'avaient rien à démêler avec le Tsarévitche de la Russie. Quant aux Cosaques, ils s'emparèrent de Kroustchoff, l'enchaînèrent et le conduisirent devant l'Imposteur. Celui-ci, dès le 15 d'août, s'était avancé avec ses Légions sur les bords du Dniéper, et campait le 17 du même mois à Sokolniki! Kroustchoff amené enchaîné en sa présence, porta sur lui

ses regards; tout-à-coup ses yeux se remplirent de larmes, et il tomba à ses pieds en s'écriant : « Je vois Ivan dans les traits de ton visage, « et je me dévoue à toi pour jamais ». On lui ôta ses fers; et ce premier traître Russe de distinction, aveuglé par la crainte ou par l'intérêt, fit pour témoigner son zèle à son nouveau Souverain, la déclaration suivante, mêlant le mensonge à la vérité.

« La nation Russe, disait-il, montrait de « l'amour à Dmitri; même des hommes illus- « tres, tels que Boulgakoff et autres, avaient, « en présence de nombreux convives, bu à sa « santé, et Godounoff les avait condamnés au « supplice sur la dénonciation de leurs do- « mestiques ». Il ajouta, « que Boris avait « également fait périr sa sœur la Tsarine « douairière Irène, qui n'avait jamais vu en « lui qu'un Souverain illégitime; que n'osant « prendre publiquement les armes contre « Dmitri, il rassemblait ses troupes à Livny, « sous prétexte de s'opposer à une invasion « du Khan, que les principaux voïévodes « Pierre Schérémétieff et Michel Soltikoff « l'ayant rencontré, lui Kroustchoff, ils lui

« avaient dit, dans une conversation confi-
« dentielle : *Ce n'est point la guerre de Crimée*
« *qui nous attend, c'en est une bien différente ;*
« *mais il est difficile de lever la main contre son*
« *Souverain légitime.* Boris, continua-t-il, était
« malade, marchait à peine à cause d'une
« faiblesse dans les jambes, et songeait à expé-
« dier secrètement le trésor de Moscou à As-
« trakhan et en Perse ».

Sans doute Godounoff n'avait point fait périr Irène, et ne songeait pas d'avantage à chercher un refuge en Perse; il n'avait point encore découvert de traîtres parmi les Russes, et n'avait condamné aucuns de ses sujets à la mort, pour leur attachement à l'Imposteur (176). Tout en écoutant avec avidité les délations souvent calomnieuses de ses espions, il n'osait pour sa propre sûreté se livrer, dans de semblables circonstances, à des excès tyranniques. Dévoré de soupçons, jusqu'alors sans fondement, il voulait par les dehors d'une généreuse confiance, toucher les Boyards et les Dignitaires; mais à la vérité, il balançait encore à faire marcher une armée sur les frontières de la

Lithuanie; soit qu'il voulut, faire parade d'une entière sécurité, soit qu'il craignit de donner aux yeux du peuple trop d'importance à son antagoniste, en envoyant contre lui des forces considérables, soit enfin qu'il évitât, jusqu'à la dernière extrémité, de déclarer la guerre à la Pologne. Cependant, il n'y avait plus à hésiter : le roi Sigismond armait contre Boris, non-seulement l'Imposteur, mais encore les brigands de la Crimée, dont il engageait le Khan à entrer en Russie avec le faux Dmitri. Boris savait tout; pourtant il envoya encore à Varsovie, et adressa directement au Roi, le gentilhomme Ogareff, afin de lui représenter combien il était humiliant pour un Monarque chrétien, d'être l'appui d'un vil imposteur; il devait lui répéter, une seconde fois (177), quel était ce prétendu Tsarévitche, et demander ce que voulait enfin Sigismond, la paix ou la guerre avec la Russie? Sigismond employa la ruse, et répondit à l'exemple de ses Seigneurs, qu'il ne soutenait point le faux Dmitri et ne songeait nullement à rompre la trève; qu'à la vérité quelques Polonais secouraient volontairement ce vaga-

bond qui *s'était enfui* en Galicie, mais qu'ils seraient punis comme des séditieux. « Nous « trompions Dieu, dit un contemporain « Polonais de distinction, en assurant, contre « notre conscience, que ni le Roi ni la Ré- « publique, ne participaient à l'entreprise « de Dmitri (178) ».

Déjà l'Imposteur avait commencé ses opérations que le Tsar ordonnait encore au patriarche Job, d'écrire au Clergé de Lithuanie et de Pologne, afin de l'engager, pour le bien des deux Empires, à arrêter l'effusion du sang qui allait être versé, pour un traître envers Dieu, un vil Moine défroqué (179). Tous les Evêques confirmèrent la lettre du Patriarche, en y apposant leurs sceaux, et en attestant qu'ils avaient tous connu le moine Otrépieff. Job écrivit une lettre semblable au Voïévode de Kief, Vassili Ostrojsky, en lui rappelant que, lui-même, avait vu cet aventurier faire l'office de Diacre, et le conjurant d'être un digne fils de l'Eglise, de démasquer le fourbe, de le saisir et de l'envoyer à Moscou. Mais les courriers du Patriarche ne revinrent point; on les arrêta en Lithuanie, et ni le Clergé ni le prince Os-

trojsky ne répondirent à Job ; car l'Imposteur agissait déjà et remportait de brillans succès.

Cette force menaçante qui allait renverser Godounoff, s'élevait à peine à quinze mille soldats réguliers, cavalerie et infanterie, le reste n'était qu'une foule indisciplinée et mal armée (180). Les chefs principaux étaient le faux Dmitri lui-même, accompagné de deux Jésuites, le jeune Mnichek, fils du Voïévode de Sendomir, Dvorjitsky, Frédro et Neborski ; chacun d'eux avait sa légion particulière et son étendart. Le vieux Mnichek était président de leur conseil. Ils furent joints près de Kief, par deux mille cosaques du Don, qu'amenait Svirski, et par un grand nombre de volontaires que Ratomsky avait rassemblés dans les provinces de Kief et de Séversk.

Le 16 octobre ils entrèrent en Russie (181). Alors seulement Boris se prépara à la défense ; il envoya des Voïévodes de confiance avec des Chefs de streletz, dans les forteresses de l'Ukraine ; et il expédia les illustres Boyards le prince Dmitri Schouisky, Ivan Godounoff, et Michel Soltikoff, à Briansk, afin d'y lever une nombreuse armée (182). Boris pouvait

bien encore regarder comme au-dessous de lui de témoigner quelque crainte à l'aspect d'une troupe de Polonais, ramas de volontaires non disciplinés et de cosaques, conduit par un Moine fugitif. Mais cet homme portait un nom terrible pour Boris, et cher à la Russie!

Le faux Dmitri s'avançait, un glaive et un manifeste à la main; il y déclarait aux Russes que, sauvé du fer de Boris, par le bras invisible du Tout-Puissant, et long-temps caché au monde, il reparaissait enfin, conduit par ce même bras, sous les étendarts d'une armée forte et courageuse; qu'il marchait à Moscou, pour reprendre l'héritage de ses ancêtres: la couronne et le sceptre de Vladimir. Il rappelait à tous les Fonctionnaires et aux Citoyens, le serment prêté par eux à Ivan; les conjurait d'abandonner l'usurpateur Boris, et de servir leur Souverain légitime; leur promettant la paix, la tranquillité et le bonheur, dont ils ne pouvaient jouir sous le règne d'un scélérat abandonné de Dieu (183). En même temps, le Voïévode de Sendomir publia, au nom du Roi et des Seigneurs de

Pologne, un autre manifeste par lequel ils déclaraient que, convaincus par des preuves irrécusables, ils avaient reconnu en Dmitri, le véritable Grand-Duc de Moscou (184); qu'ils lui avaient donné une armée et qu'ils étaient prêts à lui en fournir une plus considérable, pour l'aider à remonter sur le trône de son père. Ce manifeste mit le complément à l'effet qu'avaient produit les proclamations précédentes du faux Dmitri en Ukraine, où, non seulement les compagnons de Klopko, et les serviteurs des Boyards exilés, qui détestaient Godounoff, mais encore la lie du peuple et beaucoup de soldats, crurent à l'Imposteur, ne pouvant reconnaître un Diacre fugitif, dans l'allié du roi Sigismond, entouré des plus nobles Polonais; dans le guerrier habile qui maniait avec art son glaive et son cheval; dans le chef intrépide qui, toujours au premier rang, méprisait le danger, et d'un regard assuré, semblait chercher en Russie, non des ennemis, mais des compagnons d'armes. Les malheurs du règne de Godounoff, l'espoir d'un meilleur sort, l'attrait pour tout ce qui est extraordinaire et

nouveau, et l'or répandu par Mnichek et les Vichnevetsky, contribuèrent aussi à la crédulité du peuple. Envain les Voïévodes de Boris voulurent intercepter et détruire les manifestes de l'Imposteur ; envain ils s'efforcèrent de les réfuter : ces manifestes passaient de main en main et préparaient la trahison. Des rapports secrets s'établirent entre le faux Dmitri et les villes de l'Ukraine, dans lesquelles ses espions agissaient avec un zèle infatigable, séduisant les esprits et flattant les passions ; ils démontraient que le serment prêté à Godounoff, n'avait point de valeur, car le peuple trompé, l'avait reconnu pour Tsar, croyant que le fils d'Ivan n'existait plus (185) : ils ajoutaient que Boris lui-même, convaincu de cette vérité, et frappé de stupeur, ne troublait point l'entrée paisible du Tsarévitche en Russie. Les principaux d'entre les citoyens, balançaient dans leur fidélité, ou attendaient, sans agir, l'issue des événemens. Les Voïévodes, témoins du mouvement général qui s'opérait en faveur du faux Dmitri, semblaient craindre d'employer la sévérité, et ne mon-

traient point assez de zèle. Les complots se formèrent en liberté, et la rébellion éclata.

Otrépieff, sur la rive gauche du Dniéper, divisa sa petite armée (186), en envoya une partie vers Bielgorod, et lui-même remonta la Desna, ayant pour éclaireurs, dans sa marche, les transfuges qui, connaissant les lieux, lui servaient de guides sûrs. A peine eut-il mis le pied sur le territoire russe, qu'il apprit, le 18 octobre, dans la slabode de Schliahta, son premier succès. Les habitans et la garnison de Moravsk avaient trahi Boris, et envoyaient à l'Imposteur leurs Voïévodes garottés; eux-mêmes vinrent à sa rencontre avec le pain et le sel.

Première trahison.

Sentant combien le début dans une pareille entreprise, était important, l'adroit aventurier se conduisit avec beaucoup d'habileté: il rendit solennellement des actions de grâce à l'Eternel, se montra affable avec *dignité*, ne reprocha point aux Voïévodes de Moravsk leur fidélité envers Boris, et se bornant à plaindre leur aveuglement, il leur accorda la liberté. Il répandait des grâces et des faveurs sur les traîtres, tant citoyens que

soldats. Il réussit tellement à imiter le langage et l'air majestueux d'un Souverain né sur le trône, que sa renommée s'étendit avec une rapidité incroyable, depuis la frontière de la Lithuanie, jusque dans l'intérieur de la Russie; et la fameuse Capitale des anciens Olgovitches, n'hésita pas à suivre l'exemple de Moravsk. Le 26 octobre, Tschernigof se soumit à l'Imposteur; les soldats et les citoyens le reçurent également avec le pain et le sel, en lui livrant les Voïévodes (187), dont le principal, le prince Ivan Tateff, qui haïssait secrétement Boris, entra, sans honte, comme un second Kroustchoff, au service de l'Imposteur. Tchernigof renfermait un trésor considérable: le faux Dmitri le partagea entre ses guerriers, dont il redoubla ainsi le zèle: il augmenta leur nombre en leur joignant trois cents streletz transfuges, et des habitans du pays, armés par dévoûment à sa personne, ou par esprit de sédition. Après avoir pris douze canons dans la forteresse de Tchernigof, l'Imposteur y laissa, pour commandant, un Polonais, et se hâta de marcher contre Novgorod Seversky. Il espérait tout soumettre

sans répandre de sang, et en effet, sur les bords de la Desna, de la Svina et du Snof, il vit partout le peuple se prosterner devant lui, et n'entendit que les cris joyeux de vive notre souverain Dmitri !

Mais il ne recevait point de nouvelles de Novgorod : les habitans n'envoyaient au faux Dmitri, ni lettres de soumission, ni Voïévodes garottés ; il s'y trouvait un homme déterminé, intrépide et encore fidèle ! Ce guerrier était Pierre Basmanoff, frère d'Ivan-Basmanoff, tué, par des brigands, en 1604 ; il n'était connu, jusqu'alors, que par le sort extraordinaire de son père et de son grand-père qui, ayant tout sacrifié à la faveur d'Ivan, furent, par leur ruine, un exemple de la justice céleste. Courtisan comme eux, il réunissait de grandes qualités d'esprit, et même quelques nobles qualités du cœur, à une conscience facile ; et était capable, pour s'élever, des plus belles comme des plus mauvaises actions. Boris ne vit dans le jeune Basmanoff, que son mérite, et il le tira, ainsi que son frère, de l'état de disgrâce où était sa famille, pour l'élever à un rang distingué. En 1601, il lui

donna le titre de Grand-Officier, et l'envoya, avec le Boyard prince Nikita Troubetskoï, au secours de Tchernigof; mais, à quinze verstes de cette ville, ils apprirent que l'Imposteur y était déjà et s'enfermèrent à Novgorod. Alors, on connut Basmanoff! la grandeur du danger, le mit au-dessus du Boyard Troubetskoï. Ayant pris le commandement de la ville, où tout était en combustion par les instigations des traîtres ou par l'effet de la crainte, il comprima la trahison, par les menaces et le langage de la vérité. Convaincu lui-même, de l'imposture, il persuada les autres; ne redoutant pas la mort, il épouvanta les rebelles par les supplices; il brûla les faubourgs et s'enferma dans la forteresse, avec un corps de cinq cents streletz de Moscou, après avoir pris avec lui, de gré ou de force, les principaux habitans de la ville (188). Le 11 novembre, le faux Dmitri s'approcha de Novgorod; c'est là que les Russes le reçurent pour la première fois avec de la mitraille! Il voulut entrer en pourparler. Basmanoff, de bout sur la muraille, tenant une mèche allumée, écouta l'envoyé de l'imposteur, le Polonais Bout-

Le héros Basmanoff.

chinsky, qui lui dit : Que le tsar et grand-duc Dmitri était disposé à être le père des guerriers et des citoyens, si l'on se rendait à lui ; mais que si on osait lui faire résistance, il passerait les habitans de Novgorod au fil de l'épée, et n'épargnerait pas même les enfans à la mamelle. Le Grand-Duc et Tsar est à Moscou, répondit Basmanoff, et votre Dmitri n'est qu'un brigand qui sera empâlé, ainsi que vous. Otrépieff envoya également des traîtres russes, pour tenter de persuader Basmanoff, mais ce fut en vain ; il voulut prendre d'assaut la forteresse, et fut repoussé ; il tenta d'en détruire les murailles, par le feu, et n'y réussit point ; il perdit beaucoup de monde, et crut voir sa ruine assurée : ses troupes étaient découragées, et Basmanoff donnait à celles de Boris le temps de s'armer, et aux autres Voïévodes l'exemple du courage.

Mais bientôt d'heureuses nouvelles, vinrent consoler l'Imposteur. L'importante forteresse de Poutivle était commandée par Michel Soltikoff, et le prince Vassili-Roubetz-Massalsky. Ce dernier qui n'était pas un guerrier dépourvu de mérite, mais un citoyen

sans honneur et sans principes, se déclara, conjointement avec le secrétaire Soutoupoff, en faveur du prétendu Dmitri; il émeuta lui-même les citoyens et les soldats; fit enchaîner Soltikoff, et, le 18 novembre, il livra cette place importante à l'aventurier et devint dès ce moment son favori et son conseiller (189). La place non moins importante de Rilsk, la province de Komarnitsk ou de Sevsk, Borissof, Bielgorod, Volouiky, Oskol, Voronège, Kromy, Livny, Eletz où se trouvait le moine Léonide (190), qui sous le nom de Grégoire Otrépieff, le servait efficacement, se soumirent aussi à l'Imposteur. Toute la Russie méridionale était en révolte: partout on mettait aux fers les dignitaires qui se montraient fidèles à Boris, et on les présentait au faux Dmitri qui leur rendait sur le champ la liberté et les recevait favorablement à son service (191) Son armée se grossissait d'une foule de nouveaux transfuges. S'étant emparé des sommes que des marchands de Moscou transportaient secrètement dans des tonneaux de miel, aux commandans des villes de Seversk (192), il en envoya une partie con-

sidérable en Lithuanie, au prince Vichnevetsky et au seigneur Rojinsky, afin d'y rassembler de nouvelles légions; lui-même restait toujours devant Novgorod dont il ruinait les murs à coups de canons (193). Basmanoff ne perdait point courage, et ne cessait de faire des sorties heureuses; mais voyant la destruction de la forteresse, et sachant que l'armée de Boris était en chemin pour venir la sauver, il conclut, adroitement, une trève avec l'Imposteur, sous prétexte d'attendre des nouvelles de Moscou; lui promettant, dans tous les cas, de se rendre au bout de quinze jours. L'Imposteur regardait déjà Novgorod comme sa propriété, et Basmanoff somme son prisonnier.

Ces succès rapides de la séduction firent trembler Godounoff et toute la Russie. Le Tsar aperçut probablement la faute qu'il avait commise et en fit une nouvelle; il se repentit d'avoir cherché à tromper la multitude en feignant de mépriser l'entreprise du Moine défroqué, au lieu d'envoyer contre lui des forces considérables, afin de le repousser de nos frontières et de l'empêcher de pénétrer dans

le pays de Seversk, où l'ancien esprit Lithuanien dominait encore; pays dans lequel des scélérats, des déserteurs et des gens sans aveu, attendaient la révolte comme un bonheur, et où le peuple et même les soldats, étonnés du libre accès que l'Imposteur avait trouvé en Russie, pouvaient, en ajoutant foi aux paroles perfides de ses agens, penser que Godounoff n'osait réellement pas s'opposer au véritable fils d'Ivan : nouvelle preuve des erreurs de l'esprit, lorsqu'il n'est point d'accord avec la conscience.

Boris pouvait encore réparer cette faute, en se mettant lui-même à la tête de ses troupes, et en les faisant marcher contre l'Imposteur. La présence du Monarque, sa hardiesse et sa généreuse confiance auraient sans doute produit un heureux effet. Godounoff, sans avoir les qualités d'un héros, s'était pourtant exercé dès ses plus jeunes années au métier des armes. N'étant encore que Régent, il avait su, par la force de son âme, ranimer le courage dans les cœurs, et sauver Moscou de l'invasion du Khan. Il avait pour lui, la sainteté de la couronne et du serment, l'habitude de l'obéissance et le

Conduite timide de Godounoff.

souvenir de nombreux bienfaits politiques. La Russie, sur-le-champ d'honneur n'aurait point livré le Tsar au Moine défroqué. Mais Boris, troublé par la crainte et les remords n'osait marcher contre l'ombre de Dmitri : il soupçonnait les Boyards et leur confia son sort. Il nomma principal voïévode, Mstislafsky homme courageux et d'une conscience irréprochable, mais chef plus illustre qu'habile ; il ordonna sévèrement à tous ceux qui portaient les armes de se rendre en toute hâte et sans exception à Briansk, et lui-même semblait se cacher dans sa capitale !

En un mot la justice divine allait atteindre enfin le Souverain criminel.

Jusqu'à 1604, personne en Russie n'avait douté de l'assassinat de Dmitri ; tous les habitans d'Ouglitche l'avaient vu mort ; ils avaient pendant cinq jours arrosé son corps de leurs larmes : les Russes ne pouvaient donc raisonnablement croire à la résurrection du Tsarévitche ; mais *ils n'aimaient pas Boris*. Cette fatale disposition des esprits les préparait à devenir victimes de l'imposture. Boris lui-même avait affaibli les preuves de la vérité, en faisant

périr les principaux témoins de la mort de Dmitri (194), et en déguisant par des rapports évidemment faux, les horribles détails de cette catastrophe. A Ouglitche, à Pélim, bien des citoyens encore connaissaient cette triste vérité ; mais la haine contre le tyran était dans le cœur de tous les habitans de ces villes. On rapporte que le prince Vassili Schouisky fut celui qui affirma le plus solennellement, sur la place publique de Moscou, la mort du Tsarévitche, déclarant l'avoir vu dans son cercueil et dans la tombe. Le Patriarche écrivit la même chose dans toutes les provinces de la Russie, prenant à témoin la mère de Dmitri qui avait elle-même enterré son fils (195). Mais on connaissait trop bien la conscience peu scrupuleuse de Schouisky, et l'aveugle dévouement de Job pour Godounoff. On entendait le nom de la Tsarine religieuse, mais on ne la voyait pas, on ne pouvait lui parler: elle était renfermée de nouveau dans le couvent isolé de Vyksa.

N'ayant point encore eu dans leur Histoire un pareil exemple d'imposture, et ne comprenant point cet excès d'audace; aimant l'an- Disposition générale des esprits.

tique dynastie des Tsars, écoutant avec avidité les récits que l'on faisait des prétendues vertus du faux Dmitri, les Russes se communiquaient les uns aux autres, l'idée que Dieu, par quelque miracle digne de sa justice, avait pu sauver le fils d'Ivan, pour punir un usurpateur et un tyran détesté. Au moins on était dans le doute et l'on ne montrait point de zèle pour défendre Boris; l'Imposteur, à la tête de ses Polonais, dominait déjà dans notre pays, et les défenseurs de la patrie se refusaient à servir, ou allaient rejoindre leurs drapeaux à Briansk, avec une répugnance, qui augmentait à mesure qu'ils apprenaient les succès du faux Dmitri; ils croyaient que Dieu lui-même le protégeait: c'est ainsi que le manque d'attachement au Souverain, produit l'indifférence pour l'honneur de la patrie!

Au milieu de ce danger déjà imminent, Boris eut recours à deux moyens puissans: la religion et la sévérité. Il ordonna au Clergé de célébrer, dans toutes les églises, des messes de mort en mémoire de Dmitri, et d'anathématiser le Moine défroqué, *et ses adhérens présens et futurs*, du haut de la chaire et sur

les places publiques, comme un hérétique qui voulait, non seulement s'emparer de l'Empire, mais y introduire encore le culte catholique. Ainsi Boris connaissait déjà, ou devinait la promesse faite par le faux Dmitri aux Jésuites et au Légat du Pape. Le peuple qui avait vu la faiblesse et la connivence des Evêques, dans le jugement de l'assassinat de Dmitri, ne pouvait avoir en eux une confiance illimitée; mais l'anathême devait effrayer la conscience des citoyens pieux, et leur inspirer de l'horreur pour un homme rejeté de l'Église et livré par elle à la colère de Dieu. Le second moyen ne resta pas non plus sans effet. Boris ayant publié un édit d'après lequel chaque deux cents mesures de terre cultivée, devait fournir un soldat avec un cheval, des armes et des provisions: moitié seulement du nombre des recrues fixé par le réglement d'Ivan. Il exigea la plus grande promptitude dans l'exécution de cet édit, reprochant aux riches propriétaires, de rester dans leurs maisons sans s'occuper de la perte de l'Empire et de l'Eglise. Il menaça du supplice les paresseux et les indifférens, sans par-

ler des mal-intentionnés; et il ordonna de punir, sans miséricorde, par la confiscation de leurs biens, l'emprisonnement et le knout, ceux qui refuseraient d'obéir. Il voulut que tous les serviteurs du Patriarche, des Evêques et des Couvens, qui étaient propres au service, se hâtassent de joindre l'armée, sous peine d'encourir la colère du Tsar, en cas de lenteur à remplir ses ordres. « Il fut un temps, « est-il dit dans cette ordonnance du conseil de « l'Empire, où les Moines et les Prêtres même « s'armèrent pour sauver la Patrie, et se mon- « trèrent prodigues de leur vie; mais nous « les dispensons d'un pareil dévoûment, « qu'ils restent dans les Temples et qu'ils « y prient Dieu pour le Souverain et pour « l'Empire ». Ces mesures, ces menaces, ces punitions réunirent, dans l'espace de six semaines, cinquante mille hommes à Briansk (196), au lieu d'un demi-million, qui en 1598, s'était armé à la simple invitation du Tsar, alors *cher à la Russie!*

Générosité de Boris.

Cependant Boris montra encore un mouvement de générosité. Le roi de Suède, ennemi de Sigismond, ayant entendu parler de

l'Imposteur et de la trahison des Polonais, proposa aux Tsar une alliance et des troupes; mais Boris lui répondit que la Russie n'avait pas besoin du secours des étrangers; que, sous le règne d'Ivan, elle avait combattu en même temps le Sultan, la Lithuanie, la Suède, la Crimée, et qu'elle ne devait point redouter un misérable rebelle (197). Boris savait d'ailleurs qu'une poignée de Suédois lui était inutile, si les Russes lui restaient fidèles, et que, dans le cas contraire, elle ne pourrait le sauver.

L'heure menaçante de la crise approchait, il fallait agir; l'Imposteur devenait chaque jour plus redoutable; et, sans combat, étendait ses conquêtes. Les Boyards, prince Fédor-Mstislafsky, André Téliatefsky, Dmitri-Schouisky, Vassili-Galitzin, Michel Soltikoff, les grands-officiers prince Michel Kachin, Ivan-Godounoff et Vassili-Morozoff, sortirent de Briansk pour arrêter les progrès de la trahison et sauver la forteresse de Novgorod, qui seule résistait au faux Dmitri, au milieu d'une contrée qui lui était déjà soumise. Non seulement Godounoff suivait avec angoisse les

mouvemens des troupes de Moscou, mais la Russie entière attendait, avec une pénible inquiétude, l'issue d'une lutte aussi importante, entre Boris et le faux ou véritable Dmitri ; car ni l'armée, ni l'Empire n'avaient une entière conviction. L'idée de porter les armes contre le véritable fils d'Ivan, ou de se livrer à un imposteur effronté, maudit par l'Eglise, effrayait également les cœurs généreux. Un grand nombre de Russes, et même les plus nobles d'entr'eux, n'aimaient pas Boris, mais ayant la trahison en horreur, ils voulaient rester fidèles au serment qu'ils lui avaient prêté. Plusieurs, n'écoutant que leurs passions, étaient pour Boris ou pour le faux Dmitri, ne s'embarrassant pas de la vérité, ni des devoirs d'un sujet fidèle. D'autres, enfin, restaient indécis et se réservaient à régler leur opinion sur les événemens. Si même, dans ce moment, un observateur habile avait pu pénétrer jusqu'au fond des cœurs, encore aurait-il eu de la peine à décider, si l'entreprise de l'Imposteur devait échouer ou réussir, tant la disposition des esprits était indécise confuse. L'armée marchait, obéissant aux or-

dres du Tsar, mais elle était agitée par le doute, par des insinuations perfides et une méfiance mutuelle.

En s'approchant de Troubchevsk, où le nom de Dmitri était déjà proclamé, les Voïévodes de Boris écrivirent à celui de Sendomir, pour lui enjoindre de quitter immédiatement la Russie restée en paix avec la Lithuanie, et d'abandonner l'Imposteur à la punition qu'il méritait (198). Mnichek ne fit aucune réponse, espérant que l'armée de Boris ne combattrait pas; le faux Dmitri le croyait aussi, d'après ce que lui disaient les traitres qui étaient en relation avec ceux qui pensaient comme eux dans l'armée de Moscou.

Le 18 décembre il y eut sur les bords de la Desna, à six verstes du camp du faux Dmitri, une fusillade, entre des détachemens de l'une et de l'autre armée, et le troisième jour une légère escarmouche; on ne mettait d'acharnement ni d'un côté ni de l'autre. Il paraît que l'Imposteur s'attendait à voir l'armée de Boris, à l'exemple des villes, enchaîner ses chefs et les lui livrer; tandis qu'à son tour Mstislafsky espérait que l'ennemi, qui n'avait pas même

douze mille hommes, se retirerait sans combattre. Mais on ne vit ni trahison ni fuite; il n'y eut que trois enfans Boyards qui passèrent du côté du faux Dmitri. Celui-ci ayant abandonné Novgorod et son camp retranché, se mit en bataille dans une plaine extrêmement défavorable pour une armée peu nombreuse; témoignant du calme et de la fermeté, il harangua ses troupes (199), afin d'animer leur courage; il pria à haute voix, en élevant les mains au Ciel, et osa même, assure-t-on, prononcer les paroles suivantes : « Eternel, tu lis « au fond de mon âme ! Si c'est injustement « ou illégalement que j'ai tiré le glaive, que « la foudre céleste m'écrase ; mais si je suis « dans mon droit, si ma conscience est pure, « donne à mon bras une force invincible ; et « toi, Mère de Dieu, sois la protectrice de « notre armée! » Le combat s'engagea le 21 décembre; d'abord il ne fut pas vif: mais tout à coup la cavalerie polonaise se précipitant, avec de grands cris, sur l'aîle droite des Russes, où commandaient les princes Dmitri-Schouisky et Michel Kachin, celle-ci s'ébranla et culbuta dans sa fuite le centre de l'armée,

Combat.

où se trouvait Mstislafsky ; étonné de cette défection, il opposa son glaive aux siens comme aux ennemis ; il combattit long-temps dans la mêlée, et, couvert de sang, ayant reçu quinze blessures, il finit par succomber sous le nombre ; un détachement de streletz put à peine l'arracher des mains de l'ennemi (200). Le moment était décisif, si le faux Dmitri, par une attaque générale, avait soutenu le coup porté par les intrépides Polonais, toute l'armée Moscovite, au dire de témoins oculaires, aurait offert le spectacle d'une fuite honteuse. Mais il lui donna le temps de se reconnaître : sept cents cavaliers Allemands, fidèles à Boris, arrêtèrent la cavalerie ennemie, et notre aile gauche resta intacte. En même temps Basmanoff sortit de la forteresse, pour prendre à dos les troupes de l'Imposteur, qui, entendant tirer derrière lui et voyant en flammes son camp retranché (201), ordonna de cesser le combat. Les deux partis reculèrent en même temps : le faux Dmitri se glorifiant de la victoire et de quatre mille ennemis restés sur le champ de bataille, et les Voïévodes de Boris gardant le silence de la honte, quoiqu'ils eussent fait

quelques prisonniers. Cependant pour avoir moins à rougir de cette défaite, les Russes eurent recours à une fable; ils assuraient que leurs chevaux avaient été effrayés par les Polonais, qui avaient mis le poil de leurs pelisses d'ours en dehors. Mais les étrangers, témoins de cette fuite pusillanime, disent que les Russes semblaient n'avoir ni glaives, ni bras, mais uniquement des jambes (202)!

Cependant, le prétendu vainqueur était loin de se réjouir. Ce combat étrange n'avait point répondu aux désirs de l'Imposteur. Les Russes ne lui résistaient que faiblement et sans zèle, mais ils résistaient; ils fuyaient, mais ne se rendaient point. Le faux Dmitri savait que, sans leur soumission volontaire, ni les Polonais ni les Cosaques ne pourraient renverser Boris, et il craignait, avec raison, de se trouver entre deux feux; c'est-à-dire, entre les fidèles voïévodes Mstislafsky et Basmanoff. Ce dernier, après la retraite de l'armée Russe, s'était renfermé de nouveau dans la forteresse, décidé à s'ensevelir sous ses ruines. Le lendemain, quatre mille Zaporoviens (203), se réunirent au faux Dmitri, et

l'armée de Boris se retira à Starodoub-Seversky, pour y attendre également des troupes fraiches de Briansk; position où elle pouvait d'un jour à l'autre se reporter sur Novgorod, si opiniâtrement défendue. Le zèle des mercenaires et des alliés du faux Dmitri se réfroidissait; les Polonais qui avaient espéré conduire leur Tsar à Moscou, sans répandre de sang, virent qu'il faudrait combattre; et n'aimant ni les campagnes ni les sièges en hiver, ils l'abandonnèrent aussi légèrement qu'ils l'avaient accueilli. Ils déclarèrent qu'ils allaient se retirer, pour obéir aux ordres de Sigismond, qui leur avait défendu de faire la guerre à la Russie, en cas qu'elle voulut soutenir le Tsar Godounoff. Ce fut envain que le faux Dmitri les conjura de ne point perdre l'espérance; il ne lui resta pas plus de quatre cents Polonais des plus audacieux (204). Tous les autres retournèrent chez eux, et le triste Mnichek les suivit, croyant que tout était perdu, la principauté de Smolensk pour lui, et le trône pour sa fille Marine. Ce vieillard inconséquent quitta encore en ami son gendre futur, et l'assura hardiment qu'il re-

Les Polonais abandonnent le faux Dmitri.

viendrait le joindre avec une armée plus considérable ; mais l'Imposteur qui déjà comptait peu sur ses promesses, comptait encore sur la fortune. Après avoir fait ensevelir avec les rites sacrés, sur le champ de bataille, les corps des siens et ceux des ennemis, il leva le siège de Novgorod, et vint camper dans la province de Komarnitsk, où il occupa Sevsky-Ostrog. Là, il se hâtait d'armer ceux qu'il pouvait, citoyens et cultivateurs ; mais l'armée de Boris ne lui en laissa pas le temps.

1605. Les Voïévodes de Moscou étaient si troublés, qu'ils négligèrent même d'instruire le Tsar de l'issue du combat ; ce fut par d'autres qu'il en apprit les tristes circonstances, et le 1er. janvier, il envoya le prince Vassili Schouisky, à l'armée, pour en être le second Chef ; il dépêcha aussi l'officier Véliaminoff auprès de Mstislafsky blessé, pour le saluer de sa part, et le remercier du sang qu'il avait versé pour la cause sacrée de la patrie.

Véliaminoff devait lui dire au nom du Tsar : « Lorsqu'après avoir accompli tes grands ser-« vices, tu reverras l'image du Sauveur, celle « de la Sainte-Vierge et des Saints de Moscou,

« et nos regards Souverains, alors nous te 1605.
« récompenserons au-delà de tes espérances.
« Aujourd'hui, nous t'envoyons un Méde-
« cin habile, afin que tu guérisses et remontes
« bientôt sur ton cheval de bataille ». Le Tsar ordonna encore de notifier son mécontentement à tous les autres Voïévodes, pour leur silence criminel ; mais en même temps, il fit assurer l'armée de sa faveur (205). Voulant récompenser la valeur avec éclat, afin de la faire revivre dans le cœur des Russes, Boris, sincèrement content du seul Basmanoff, le fit venir auprès de lui, envoya à sa rencontre, les plus illustres Dignitaires de sa Cour, et voulut que le Héros fit à Moscou, une entrée solennelle, placé dans le magnifique traineau du Tsar, et entouré d'une pompe royale. Il lui remit de ses propres mains un plat d'or, couvert de ducats ; lui fit, de plus, donner deux mille roubles (206), une grande quantité de vases d'argent, tirés du trésor du Kremlin, un domaine d'un riche revenu, et lui conféra la dignité de Boyard du Conseil. La capitale et la Russie tournèrent alors leurs regards vers ce nouveau grand Dignitaire, illustré

Honneurs rendus à Basmanoff.

soudain et par l'éclat de ses exploits et par la faveur du Tsar. On vanta ses qualités extraordinaires, et le favori du Monarque devint celui de la nation, et le premier homme de son temps dans l'opinion publique. Mais une récompense si brillante, accordée à un seul, était un reproche tacite pour beaucoup d'autres et fit naturellement naître la jalousie parmi la haute Noblesse. Si le Tsar eût osé braver le réglement sur l'ancienneté des Boyards, et donner le commandement en chef à Basmanoff, il aurait peut-être prévenu la ruine de sa famille et les désastres de la Russie: le destin ne le voulut point. Le Tsar ayant fait venir Basmanoff à Moscou, probablement avec l'intention de profiter de ses lumières dans le Conseil, priva l'armée du meilleur de ses Officiers; et il fit une nouvelle faute en lui donnant Schouisky pour Chef. Ce Prince, ainsi que Mstislafsky, pouvait ne point redouter la mort dans les combats; mais il n'avait ni l'esprit, ni l'âme d'un Chef entreprenant et déterminé. Persuadé de l'imposture du vagabond, il ne songeait point à lui livrer la patrie; mais, tout en servant les

intérêts de Boris, en courtisan dévoué, il se rappelait ses disgraces, et voyait peut-être avec un secret plaisir les angoisses du tyran; peut-être désirait-il sauver la Russie, mais il voulait du mal au Tsar.

Schouisky accompagné d'une foule de Dignitaires(207), trouva l'armée retranchée dans des forêts près de Starodoub. Là, quoique renforcée encore par de nouvelles légions, elle semblait se cacher à l'ennemi, et demeurait dans une morne inaction, avec un Chef épuisé par ses blessures. Une autre armée de réserve sous les ordres de Fédor Schérémétieff, se rassemblait près de Kromy, de manière que Boris avait en campagne près de quatre-vingt mille hommes. Mstislafsky, malgré ses souffrances, et Schouisky marchèrent immédiatement vers Sevsk où le faux Dmitri ne voulut pas les attendre: le désespoir animant son courage, il sortit de la ville et vint à leur rencontre. Les deux partis se trouvèrent en présence à Dobrinitch; les forces n'étaient point égales; l'Imposteur n'avait que quinze mille hommes tant infanterie que cavalerie, et les Voïévodes de Boris en comptaient de soixante

Victoire remportée par les Voïévodes de Boris.

à soixante-dix mille. Ayant appris que nos troupes s'encombraient dans le village, il voulut, pendant la nuit, y mettre le feu et tomber à l'improviste sur des gens endormis et sans défense. Les habitans se chargèrent de le conduire par un chemin détourné; mais les sentinelles virent ce mouvement, donnèrent l'allarme, et l'ennemi s'éloigna. On attendit le jour.

Le 21 janvier, l'Imposteur pria Dieu, harangua son armée, comme au jour du combat de Novgorod, et la sépara en trois corps. Pour engager l'attaque, il prit quatre cents Polonais et deux mille cavaliers russes, tous couverts d'un vêtement blanc, par dessus leurs cuirasses, afin de se reconnaître dans la mêlée. Ils devaient être suivis de huit mille Cosaques également à cheval, et de quatre mille fantassins, avec de l'artillerie. Dès le matin commença une forte canonnade; les Russes, supérieurs en nombre, n'avançaient pas, s'appuyant des deux côtés sur le village où se tenait leur infanterie. Après avoir examiné la position des Voïévodes de Moscou, le faux Dmitri monta sur son coursier, tenant son sabre nu

à la main, il conduisit sa cavalerie par une vallée, afin de pouvoir, par une attaque rapide, couper l'armée de Boris, entre le village et l'aîle droite. Mstislafsky, faible et languissant, était à cheval ; il devina l'intention de l'ennemi, et fit avancer, à sa rencontre, cette aîle droite, soutenue de la légion étrangère. Alors le faux Dmitri, en véritable guerrier, montra une intrépidité extraordinaire; par une attaque foudroyante, il culbuta les Russes et les poursuivit ; il renversa aussi la légion étrangère (208), malgré sa brillante et courageuse défense. Il se précipita ensuite sur l'infanterie de Moscou qui, avec son artillerie, se tenait immobile devant le village ; elle reçut l'ennemi par une décharge de quarante canons et de dix à douze mille fusils. Un grand nombre des assaillans tombèrent sur la place, le reste s'enfuit avec terreur, et entraîna le faux Dmitri lui-même. Déjà ses Cosaques Zaporoviens accouraient en toute hâte, achever la facile victoire de leur Héros ; mais voyant qu'elle l'avait abandonné, ils tournèrent bride, et furent suivis des Cosaques du Don et de l'infanterie ; cinq mille Russes

et les Allemands, avec leur cri : *hilf Gott*, Dieu nous aide, les poursuivirent l'espace de huit verstes, tuèrent près de six mille hommes, firent beaucoup de prisonniers, et s'emparèrent de quinze drapeaux et de treize canons. Ils les auraient tous détruits, si les Voïévodes (209) ne leur avaient ordonné de s'arrêter, croyant probablement que tout était fini, et que le faux Dmitri lui-même était tué. Cette heureuse nouvelle fut apportée à Moscou, par le dignitaire Schein, qui trouva le Tsar en prière, dans le couvent de Saint-Serge...!

Boris trésaillit de joie, fit chanter des *Te Deum* en action de grâces, sonner les cloches, et montrer au peuple les trophées de la victoire : les drapeaux, les trompettes et les timballes, pris sur l'Imposteur. Il donna le rang de grand-officier à Schein, et envoya, par le prince Mezetsky, son chambellan favori, des médailles d'or aux Voïévodes, et quatre-vingt mille roubles à l'armée (210). Il écrivait aux premiers, qu'il attendait d'eux la nouvelle de la fin de la révolte, étant disposé à donner à ses serviteurs fidèles *jusqu'à son dernier vêtement*. Il remerciait particulièrement

les étrangers et leurs deux chefs Walter-Rosen, gentilhomme Livonien, et le Français, Jacques Margeret, de leur dévoûment pour lui. Enfin, il témoignait la plus grande satisfaction de ce que la victoire ne nous avait pas couté cher, car nous n'avions perdu dans la bataille, que cinq cents Russes et trente-cinq Allemands (211).

Mais l'Imposteur vivait encore; les vainqueurs, dans la persuasion prématurée d'un triomphe certain, l'avaient laissé échapper. Il s'était rendu à Svesk, sur un cheval blessé, et de là, dans la même nuit, il avait gagné la ville de Rilsk, accompagné d'un petit nombre de Polonais, du Prince Tateff et d'autres traîtres. Le lendemain, les Zaporoviens dispersés, se présentèrent à lui; mais l'Imposteur ne leur permit pas d'entrer dans la ville (212), les traitant de lâches et de traîtres; honteux et indignés d'un tel langage, ils l'abandonnèrent et retournèrent dans leurs stèpes. Néanmoins, ne se trouvant pas en sûreté à Rilsk, le faux Dmitri chercha une retraite à Poutivle, mieux fortifiée et plus rapprochée de la frontière. Les Voïévodes de Boris étaient encore à

Dobrinitchi, s'occupant d'exécutions: ils faisaient pendre les prisonniers, à l'exception des Lithuaniens, du seigneur Tiskévitche et autres, qu'ils envoyèrent à Moscou; et ils faisaient torturer et fusiller les habitans de la province de Komarnitsk, pour les punir de leur trahison (213); augmentant, par ces cruautés inutiles et inconsidérées, l'acharnement des rebelles, la haine contre le Tsar, et les bonnes dispositions en faveur de l'Imposteur, qui se montrait clément même pour les serviteurs les plus zélés de son ennemi. Ces barbaries, jointes à la négligence impardonnable des Voïévodes, sauvèrent le faux Dmitri, qui, privé déjà de toute espérance, entièrement défait et presque anéanti, ne songeait plus qu'à quitter secrètement Poutivle avec une poignée de fuyards découragés, pour se rendre en Lithuanie. Les Russes qui avaient trahi, poussés au désespoir, le retinrent, en lui disant: « Nous t'avons tout sacrifié et tu « ne songes qu'à une vie honteuse; tu nous « livres à la vengeance de Godounoff; mais « nous pouvons encore nous sauver en te li- « vrant à Boris ». Ils lui offrirent tout ce

qu'ils possédaient, leur vie et leur fortune; ils l'encouragèrent en lui répondant qu'il y avait beaucoup de gens qui pensaient comme eux dans l'armée de Boris et dans l'Empire. Les Cosaques du Don lui témoignèrent un dévoûment semblable; il en vint encore quatre mille à Poutivle (214); d'autres s'enfermèrent dans des villes et jurèrent de les défendre jusqu'à leur dernier soupir. Le faux Dmitri, moitié de gré, moitié de force, se laissa persuader. Il envoya le prince Tateff à Sigismond, demander un prompt secours; il fortifia Poutivle et, suivant le conseil des traitres, il publia un nouveau manifeste, dans lequel il racontait l'histoire qu'il avait inventée, sur la délivrance miraculeuse de Dmitri; s'appuyant sur les noms et les témoignages de personnes qui n'existaient plus, et surtout sur la croix précieuse dont le prince Mstislafsky lui avait fait don. Il ajoutait encore que lui, Dmitri, avait été élevé secrètement dans la Russie Blanche, et qu'ensuite, il était allé secrètement aussi à Moscou avec le chancelier Sapiéha, où il avait vu l'usurpateur Godounoff, assis sur le trône d'Ivan. Ce second ma-

nifeste, satisfaisant la curiosité par des fables encore inconnues, augmenta le nombre des partisans de l'Imposteur, malgré sa défaite.

« Les Russes, disaient-on, ne marchaient « contre lui que par force et avec une crainte « inexplicable, inspirée par quelque chose « de surnaturel et qui venait infailliblement « du Ciel; ils avaient triomphé par hasard et « n'auraient point résisté, sans l'aveugle rage « des Allemands; il était évident que la Pro- « vidence avait voulu sauver ce héros, même « dans le plus malheureux des combats; ré- « duit enfin à l'extrémité, il n'était aban- « donné ni de Dieu, ni de ses serviteurs fi- « dèles, qui, ayant reconnu en lui le véritable « Dmitri, étaient prêts à se sacrifier pour sa « cause avec leurs femmes et leurs enfans; et « certainement ils ne pourraient avoir ce zèle « pour un imposteur ». De tels discours agissaient avec force sur des gens crédules, dont un grand nombre, surtout de la province de Komarnitsk où s'exerçait la vengeance de Boris, se rendirent à Poutivle, demandant des armes et l'honneur de mourir pour Dmitri.

Sur ces entrefaites, les Voïévodes du Tsar,

ayant appris que l'Imposteur n'avait point péri, marchèrent vers Rilsk, ne voulant faire grâce à personne, et exigeant que la ville se rendit sans condition. Elle était commandée par des traitres décidés, le prince Grégoire Dolgorouky et Jacques Zméeff. Voyant qu'ils ne pouvaient échapper au supplice, ils firent dire à Mstislafsky: « Nous servons le Tsar Dmi-« tri »; et ils prouvèrent que leur résolution était inébranlable, en faisant feu de tous leurs canons. Les Voïévodes restèrent quinze jours devant la ville, sans rien entreprendre, sous le prétexte humain de ne pas vouloir répandre le sang. Enfin, ils se décidèrent à donner du repos aux troupes réellement fatiguées par une campagne d'hiver; ils les laissèrent retourner dans la province de Komarnitsk, et informèrent le Tsar que là, ils attendraient, dans leur camp, le retour de la belle saison. Mais Boris, après une joie passagère, avait été troublé de nouveau, en apprenant que le faux Dmitri s'était sauvé, et qu'il gâgnait le peuple par de nouvelles séductions. Il fut très-mécontent de Mstislafsky et de ses compagnons; il envoya auprès d'eux, au fort de Radogoste, le grand-

officier, Pierre Schérémétieff, et le secrétaire du conseil Vlassieff, accompagnés de l'élite de la noblesse de Moscou, et chargés de *paroles de colère* de sa part. Il leur reprochait leur négligence, les accusait d'avoir laissé échapper de leurs mains, l'ennemi de l'Etat; d'avoir rendu ainsi la victoire inutile; et il produisit par là, un mécontentement général dans l'armée. Ceux qui, jusqu'alors, étaient restés fidèles à leurs sermens, qui avaient répandu leur sang dans les combats, et succombaient sous les fatigues de la guerre, se plaignirent de l'injustice du Tsar; et les mal-intentionnés déclamèrent contre lui, encore plus hautement, afin d'augmenter la haine qu'on lui portait: ils purent se vanter d'y avoir réussi; car, dès cet instant, suivant l'Annaliste, plusieurs Dignitaires de l'armée, furent visiblement disposés en faveur de l'Imposteur, et le désir de *se défaire de Boris*, s'empara des cœurs. La trahison germait déjà, mais la révolte n'éclatait pas encore. On observait, quoiqu'involontairement, une ancienne soumission envers le pouvoir légitime. Se conformant aux ordres sévères du Souverain, Mstis-

lafsky et Schouisky firent sortir les troupes de leurs camps, et la Russie ne vit pas sans étonnement la nullité de leurs opérations. Ils laissèrent le faux Dmitri en liberté à Poutivle; se réunirent au corps de réserve de Fédor-Schérémétieff, qui, depuis deux ou trois semaines, cernait la ville de Kromy; et, pendant le grand Carême, ils commencèrent, conjointement avec ce chef, à assiéger cette forteresse. Chose inconcevable, une armée de plus de quatre-vingt mille hommes, fournie d'une nombreuse artillerie, attaqua, sans succès, des fortifications de bois qui, outre les habitans, n'étaient défendues que par six cents intrépides Cosaques du Don (216), sous les ordres du vaillant Hetman-Korella. Les assiégeans brûlèrent la ville pendant la nuit, et gagnèrent le rempart; mais les Cosaques, par un feu vif et soutenu, les empêchèrent d'approcher du fort; et le Boyard, Michel Soltikoff, intimidé ou déjà traitre, sans consulter les principaux Voïévodes, fit retirer les troupes, au moment où elles devaient se précipiter dans le dernier asile des rebelles. Mstislafsky et Schouisky n'osèrent pas punir les coupa-

Siège de Kromy.

bles, voyant déjà la mauvaise disposition de leurs compagnons; et, dès-lors, n'espérant plus s'emparer de la forteresse, que par la famine, ils se bornèrent à la bombarder, sans faire aucun mal aux assiégés. Ceux-ci avaient creusé des casemattes, et, protégés par le rempart, ils s'y réfugiaient en toute sécurité: mais ils quittaient quelquefois leur retraite, et faisaient de vigoureuses sorties. Cependant, l'armée qui se tenait sur la neige et dans l'humidité fut victime d'une maladie contagieuse et mortelle: la dyssenterie. Cette circonstance donna lieu au Tsar de déployer une louable sollicitude: il envoya à l'armée des médicamens et tout ce qui était nécessaire au salut des malades. Mais cette calamité redoubla encore la négligence avec laquelle on poussait le siége, au point, qu'en plein jour, cent charriots de blé, et cinq cents Cosaques du faux Dmitri purent, de Poutivle, parvenir à Kromy.

Boris, mécontent de la lenteur des opérations militaires, voulut, au dire des contemporains, employer un autre moyen pour se délivrer, lui et la Russie, du scélérat qui l'agitait si cruellement. Trois Moines qui avaient

connu Otrépieff, lorsqu'il était diacre, arrivèrent à Poutivle, le 8 mars, avec des lettres du Souverain et du Patriarche, adressées aux habitans de cette ville. Le premier, leur promettait de grandes récompenses s'ils lui livraient l'Imposteur mort ou vif; tandis que le second, les menaçait de l'effet terrible de l'anathême. On s'empara de ces Moines et on les conduisit au faux Dmitri, qui employa la ruse; ne voulant point paraître à leurs yeux, il fit mettre sur le trône, à sa place, et en habit de Tsar, le polonais Ivanitsky, qui se faisant passer pour l'Imposteur, leur demanda: Me connaissez-vous? Les moines répondirent: Non; mais ce que nous savons, c'est que tu n'es pas Dmitri. On les mit à la question: deux la supportèrent et se turent; mais le troisième l'évita, en avouant qu'ils avaient du poison, destiné, d'après les ordres de Boris, à faire mourir le faux Tsarévitche, et que quelques-uns de ceux qui l'approchaient, étaient du complot. On trouva effectivement du poison dans la botte du plus jeune de ces moines, et l'Imposteur, ayant découvert deux traitres parmi ses favoris, les livra à la vengeance pu-

plique. On assure qu'en se vantant d'une protection spéciale du Ciel, il écrivit alors au Patriarche et au Tsar lui-même. Il reprochait à Job l'abus qu'il faisait du pouvoir spirituel en faveur d'un usurpateur, et conseillait à Boris d'abandonner tranquillement le trône et le monde, de s'enfermer dans un couvent, pour le salut de son âme, en lui promettant sa protection souveraine (217). Une lettre semblable, si elle fut effectivement écrite et remise à Godounoff, fut sans doute une nouvelle épreuve pour sa fermeté.

Lettre du faux Dmitri à Boris.

L'âme de cet ambitieux ne se nourrissait alors que de terreur et de ruse; trompé par la victoire dans ses conséquences, Boris souffrait en voyant l'inaction de l'armée, et la négligence, l'incapacité ou les mauvaises intentions des Voïévodes, qu'il n'osait pas remplacer, de crainte d'en choisir de plus mauvais encore. Il souffrait aussi en entendant les discours du peuple qui semblait favoriser l'Imposteur, et il n'avait point le pouvoir de les réprimer, ni par la persuasion, ni par la malédiction de l'Eglise, ni par les supplices, et pourtant à cette époque, on coupait déjà la langue aux indis-

crets (218). Les dénonciations augmentaient journellement, et Godounoff craignait, par la cruauté, de hâter l'instant de la trahison générale. Il était encore Souverain absolu, mais il sentait le pouvoir engourdi dans sa main, et du haut du trône, environné encore d'esclaves flatteurs, il voyait le précipice ouvert sous ses pieds. Le Conseil et la Cour ne changeaient point en apparence. Dans le premier, les affaires marchaient comme à l'ordinaire, et la seconde brillait de magnificence comme par le passé. Tous les cœurs étaient fermés: les uns cachaient leur terreur, les autres leur secrète joie; et Godounoff devait le plus se contraindre, afin de ne point offrir un présage de sa perte dans l'abattement de son âme; peut-être ne dévoilait-il ses sentimens véritables qu'à sa fidèle épouse: il lui découvrait les plaies sanglantes et profondes de son cœur, qu'il soulageait auprès d'elle, par de libres gémissemens: mais il n'avait point la plus pure des consolations; il ne pouvait s'abandonner à la Sainte Providence, n'ayant jamais sacrifié que sur l'autel de l'ambition. Il voulait encore jouir du fruit de l'assassinat de Dmitri, et il

se serait certainement porté à un nouveau forfait pour ne pas perdre ce qu'il avait acquis par le crime. Dans une semblable disposition d'âme, l'homme peut-il trouver de la consolation dans la foi et l'espérance en Dieu ? Les temples étaient ouverts: Godounoff priait un Dieu inexorable, pour ceux qui ne connaissent ni la vertu, ni le repentir ! Mais il est sur la terre, un terme aux souffrances dans la fragilité de notre être !

Mort de Godounoff.

Boris venait d'atteindre sa cinquante-troisième année: même dans la force de l'âge, il avait été sujet à des infirmités, surtout à de cruelles attaques de goutte ; et il n'est point étonnant qu'à l'approche de la vieillesse, ses forces physiques fussent épuisées par les souffrances morales. Le 13 avril, dans la matinée, Boris présida le Conseil, reçut des étrangers de distinction (219) ; dina avec eux dans la salle dorée ; et à peine fut-il sorti de table, qu'il se sentit frappé d'un mal subit : le sang lui jaillit avec violence du nez, des oreilles et de la bouche. Les Médecins, pour lesquels il avait toujours eu tant d'affection, ne purent arrêter les progrès rapides du mal. Il perdit

bientôt connaissance ; mais il eut encore le temps de bénir son fils, comme Tsar de la Russie, de se faire sacrer Moine sous le nom de Bogolep ; et deux heures après, il expira, dans la même chambre où il venait de traiter les Boyards et les Etrangers...!

Il est à regretter que la postérité n'ait rien recueilli de plus sur cette fin, qui offre un champ si vaste à la méditation. Qui n'aurait désiré voir et entendre Godounoff dans les derniers momens d'une pareille vie? Lire dans ses regards et dans son âme troublée par l'approche soudaine de l'Eternité? Devant lui était le trône, la couronne et la tombe : son épouse, ses enfans, ses proches, déjà victimes désignées du sort ; des esclaves ingrats, la trahison dans le cœur ; devant lui aussi était le signe sacré du christianisme, portant l'image de celui qui, peut-être, ne rejette pas un repentir même tardif... Le silence des contemporains semblable à un voile impénétrable, nous a dérobé un spectacle aussi imposant, et aussi instructif.

On assure que Godounoff dans un moment de désespoir (220), mit lui-même fin à sa vie

par le poison ; mais les circonstances et le genre de sa mort ne semblent point confirmer cette assertion. Ce tendre père de famille, cet homme d'un caractère si énergique, pouvait-il, se sauvant du malheur par le poison, abandonner lâchement sa femme et ses enfans à une perte presque inévitable ? Et d'ailleurs, le triomphe de l'usurpateur était-il assuré, lorsque l'armée ne trahissait point encore de fait son Souverain, et, quoique sans dévouement, se trouvait encore sous ses drapeaux ? Ce ne fut que la mort de Boris qui décida le succès de l'Imposteur ; des traîtres seuls pouvaient désirer, et vouloir hâter cette mort. Mais il est plus vraisemblable que ce fut un coup d'apoplexie, et non le poison, qui termina les jours orageux de Boris. Véritable calamité pour la patrie, car cette mort prématurée fut une punition du ciel, plus encore pour la Russie que pour Godounoff: comme en récompense de ses bienfaits politiques, il mourut du moins sur le trône et non dans les fers d'un Diacre fugitif ; et la Russie, perdant en lui un Souverain sage et éclairé, devint la proie du crime pour bien des années.

Néanmoins, le nom de Godounoff, un des plus sages Monarques du monde, est depuis plusieurs siècles et sera toujours prononcé avec horreur, à la gloire de l'éternelle et immuable justice. La postérité voit la place publique arrosée du sang de victimes innocentes; Dmitri expirant sous le fer des assassins; le vainqueur de Pskof étranglé dans un souterrain; et une foule d'illustres Seigneurs plongés dans l'obscurité des cachots et des cellules; elle voit les odieuses récompenses offertes par la main Souveraine à d'infâmes délateurs; elle voit un système de perfidie, d'impostures, d'hypocrisie envers Dieu et envers les hommes..! Partout le masque de la vertu; et où trouve-t-on cette vertu elle-même? Est-ce dans la justice de ses jugemens, dans sa générosité, dans son amour pour l'instruction publique, dans son zèle pour la grandeur de la Russie, dans sa politique pacifique et sage? Mais cet éclat, brillant pour l'esprit, est froid pour le cœur convaincu, que dans aucune circonstance Boris n'aurait hésité à trahir ses sages principes de gouvernement si l'ambition l'avait exigé. Cependant, souillé

des crimes d'un tyran, il n'en avait point le caractère : ses actions les plus atroces n'étaient à ses yeux que des coups d'Etat. Il n'avait point la fureur aveugle d'Ivan, et il en eut souvent la cruauté, pour éloigner ses rivaux, pour faire périr tous ceux qui lui faisaient ombrage. Si Boris régit bien l'Empire, s'il s'éleva si haut dans l'opinion de l'Europe, n'est-ce pas lui aussi qui précipita la Russie dans un abîme de maux presque inouis ; qui la livra aux Polonais et à des vagabonds, qui amena sur la scène une foule de vengeurs et d'imposteurs, en détruisant l'antique dynastie des Tsars ? N'est-ce point lui, enfin, qui contribua le plus à la profanation du trône, en y montant couvert du sang de Saint-Dmitri ?

CHAPITRE III.

Règne de FÉDOR BORISSOVITCHE-GODOUNOFF.

1605.

Serment prêté à Fédor. — Qualités du jeune Tsar. — Nomination de Basmanoff au commandement de l'Armée. — Serment des Troupes. — Trahison de Basmanoff. — L'Imposteur se renforce. — Trahison des Galitzin et des Soltikoff. — Trahison de l'Armée. — Marche sur Moscou. — Consternation dans la Capitale. — Trahison des Moscovites. — Fédor est renversé du trône. — Serment prêté au faux Dmitry. — Réclusion du Patriarche et des Godounoff. — Régicide.

Les Russes déposèrent encore avec honneur 1605.
les dépouilles mortelles de Boris, dans l'église de Saint-Michel, parmi les tombeaux de leurs souverains de la dynastie Varègue. Le Clergé le flattait encore, même dans la tombe ; les Evêques, dans leurs circulaires aux Couvens, disaient que *son âme juste et pure, s'était paisiblement élevée vers l'Eternel* (221). Tous encore,

depuis le Patriarche et les Boyards, jusqu'aux bourgeois et aux laboureurs, avec une apparence de dévoûment, prêtèrent serment à la

Serment prêté à Fédor.

tsarine Marie et à ses enfans, le *tsar* Fédor et Xénie(222) : « s'engageant à ne point les trahir, « à ne point attenter à leur vie, à ne point « accepter pour souverain, ni l'aveugle Siméon, jadis grand-duc de Tver, ni le scé« lérat qui prenait le nom de Dmitri ; à ne « point fuir le service du Tsar, et à braver « pour lui les fatigues et la mort ». Godounoff, quoique parvenu au trône, par un crime, était pourtant un souverain légal. Son fils héritait naturellement de ses droits confirmés par un *double serment* (223), et il semblait leur donner une nouvelle force par les charmes de son innocence, de sa jeunesse, de sa mâle beauté, et par son âme à la fois

Qualités du jeune Tsar.

douce et ferme. Il réunissait en lui l'esprit de son père et les vertus de sa mère ; à seize ans, il étonnait les Seigneurs, par son éloquence et par des connaissances peu ordinaires à cette époque : premier fruit de l'éducation européenne en Russie ! Admis au conseil dès son enfance, il avait appris de bonne heure l'art

de gouverner, et toujours employé, par son père, comme médiateur entre la loi et la grâce; il avait également appris à connaître les charmes de la bienfaisance : que ne devait pas attendre l'Empire d'un pareil Souverain? Mais l'ombre de Boris, avec d'horribles souvenirs, jetait des ténèbres sinistres, sur le trône de Fédor. La haine qu'on avait portée au père, empêchait d'aimer le fils. Les Russes n'attendaient que des malheurs d'une race, à leurs yeux, réprouvée du ciel; et, craignant de devenir victimes de la colère divine contre Godounoff, ils ne craignirent pas de la mériter par leur propre forfait, par une trahison criminelle devant Dieu et devant les hommes.

Fédor, encore si jeune, avait besoin de conseillers : sa mère ne brillait que par les modestes vertus de son sexe. On ordonna immédiatement aux trois plus illustres Boyards : les princes Mstislafsky, Vassili et Dmitri-Schouisky, de quitter l'armée et de se rendre à Moscou, pour siéger au conseil. On rendit la liberté, l'honneur et la fortune au célèbre Belsky, afin de profiter, également dans le conseil, de son esprit et de ses lu-

mières. Mais ce qu'il y avait de plus important, c'était le choix d'un chef pour l'armée. On chercha, non le plus ancien, mais le plus capable, et l'on nomma Basmanoff, car on ne pouvait douter, ni de son mérite militaire, ni de sa fidélité, dont il avait donné des preuves par tant d'actions éclatantes. Le jeune Fédor, en présence de sa mère, lui dit avec attendrissement : « Sers nous, comme tu as servi « mon père ». Et cet homme ambitieux, qui paraissait animé du plus pur dévoûment, jura de mourir pour le Tsar et la Tsarine. On donna pour collègue à Basmanoff, un des plus illustres Boyards, le prince Michel Katireff-Rostovsky, homme bon de cœur, mais faible de caractère, et on envoya avec lui, Isidore, Métropolitain de Novgorod, afin que l'armée, en sa présence, baisât la Croix au nom de Fédor. La Capitale fut quelques jours tranquille. La Cour et le peuple priaient solennellement pour l'âme du défunt ; mais les vrais amis de la Patrie, prévoyant la tempête, adressaient plus sincèrement encore leurs prières au ciel pour le salut de l'Empire. On attendait avec impatience des nouvelles du camp de

Nomination de Basmanoff au commandement de l'Armée.

Kromy; et les premiers rapports des nouveaux Voïévodes, parurent encore favorables.

Serment des troupes.

Basmanoff, tenant invisiblement entre ses mains le sort de la Patrie, arriva au camp, le 17 avril (224), et n'y trouva plus ni Mstislafsky, ni les Schouisky. Il appela tous les dignitaires et les soldats sous leurs drapeaux, les informa de l'avénement de Fédor, et leur lut ses lettres pleines de bienveillance. Le jeune Monarque promettait, à l'armée fidèle et dévouée, des récompenses inouies, après les quarante jours de deuil pour Boris. A cette lecture, une violente émotion se peignit sur les visages : les uns pleuraient le Tsar défunt, craignant pour la Russie ; d'autres ne cherchaient point à cacher leur maligne joie. Cependant l'armée, à l'exemple de Moscou, prêta serment à Fédor, et le métropolitain Isidore retourna dans la Capitale, avec cette nouvelle : Basmanoff, lui-même, en faisait le rapport ; et quelques jours après, on apprit sa trahison !

Trahison de Basmanoff.

L'action de Basmanoff, après avoir étonné les contemporains, étonne également la postérité. Cet homme avait de la force d'âme,

comme nous le verrons au dernier moment de sa vie; il ne croyait pas à l'Imposteur, qu'il avait démasqué avec tant de zèle, et si vaillamment combattu sous les murs de Novgorod-Seversky; il avait été comblé des faveurs de Boris, et possédait l'entière confiance de Fédor; appelé à être le sauveur du Tsar et de l'Empire, avec des droits à leur reconnaissance sans bornes, et l'espoir de laisser un nom éclatant dans nos Annales, il tomba aux pieds du Moine défroqué! Expliquerons-nous une action aussi incompréhensible par le mauvais esprit de l'armée? Dirons-nous que Basmanoff, prévoyant le triomphe inévitable de l'Imposteur, voulut, en hâtant la trahison, se sauver une humiliation honteuse: qu'il aimât mieux livrer l'armée et l'Empire à l'Imposteur, que de lui être livré par les rebelles? Mais les troupes venaient encore de jurer, sur l'Evangile, d'être fidèles à Fédor. De quelle nouvelle ardeur aurait pu les animer l'illustre Voïévode, en réprimant les séditieux par la force de la loi et de son caractère! Non, il faut croire à l'Annaliste, qui affirme que ce ne fut point la trahison générale qui entraîna

Basmanoff, mais Basmanoff qui entraîna l'armée à la trahison. Cet orgueilleux, sans principes d'honneur, et avide des jouissances que donne la faveur, croyait probablement que jamais les fiers et envieux parens de Fédor, ne lui céderaient la place la plus rapprochée du trône : tandis que l'Imposteur, sans famille, conduit, par lui Basmanoff, au souverain pouvoir, serait naturellement attaché, par la reconnaissance et par ses propres intérêts, à l'auteur de sa fortune ; leurs destinées devenaient inséparables : et qui pouvait, par ses qualités personnelles, effacer Basmanoff ? Il connaissait les autres Boyards, et lui-même ; il ignorait seulement que les forts d'esprit tombent, comme des enfans, sur le chemin de l'iniquité ! Il est probable que Basmanoff n'aurait pas osé trahir Boris qui imposait à l'imagination, et par un long commandement et par l'éclat de son génie politique : mais Fédor, faible, par son extrême jeunesse et la nouveauté de son règne, enhardissait le traître, qui s'armait de sophismes, pour appaiser sa conscience : il pouvait croire que par sa défection il sauvait la Russie de l'oligarchie détestée des Godou-

noff, en remettant le sceptre à celui qu'il savait être un aventurier de basse extraction, mais qui possédait des qualités brillantes et du courage; qui était l'ami de l'illustre Souverain de Pologne, et qui semblait choisi par le sort pour accomplir une juste vengeance, sur la famille du meurtrier de Dmitri. Il pouvait se flatter de guider l'Imposteur dans la voie du bien, et, après avoir trompé la Russie, justifier cette supercherie, par le bonheur de l'Empire!

Il est possible que Basmanoff, en quittant la Capitale, fut encore indécis, disposé seulement à agir, selon les circonstances qui pourraient favoriser son ambition; peut-être aussi ne se détermina-t-il à la trahison, que lorsqu'il vit les dispositions des Voïévodes et de l'armée, en faveur du faux Dmitri. Tous prêtèrent serment, sur la Croix, à Fédor, car personne n'osa, le premier, se montrer rebelle; mais la plupart avec répugnance, ou avec découragement: et ceux qui, jusque-là, n'avaient pas cru au prétendu Dmitri, commencèrent à y ajouter foi, frappés par la mort subite de Godounoff; y trouvant une nouvelle preuve que ce n'était point un imposteur, mais

véritablement l'héritier d'Ivan, qui venait réclamer sa propriété légitime; car l'Eternel, disaient-ils (225), le protégeait et le conduisait visiblement au trône, dont il avait précipité l'Usurpateur. On remarqua que dans le serment qu'on avait prêté à Fédor, l'Imposteur n'était point nommé Otrépieff. On y avait mis, probablement sans intention, ces seuls mots : « *Nous jurons de ne point nous joindre à* « *celui qui prend le nom de Dmitri* (226). Par « conséquent, ajoutait-on, l'histoire du « Diacre fugitif de Tchoudoff, se trouve « solennellement déclarée n'être qu'une fable. « Qui donc est ce Dmitri, si ce n'est le véri- « table »? Cependant, les plus fidèles prévoyaient avec douleur que Fédor ne conserverait pas le trône. C'est ainsi que la disposition des cœurs et des esprits promettait une réussite facile à la trahison. Basmanoff observa, se détermina, et s'étant sans doute assuré, par des négociations secrètes, de la reconnaissance de l'Imposteur, il se prépara à lui faire don de la Russie.

Le faux Dmitri, laissé en liberté à Poutivle, s'était occupé pendant trois mois à fortifier L'Imposteur se renforce.

ses villes et à armer ses partisans; il écrivit à Mniehek qu'il comptait plus que jamais sur son étoile. Dans l'espoir de conclure une alliance avec le Khan, il lui envoya des présens; il attendait aussi de nouveaux auxiliaires de la Galicie, et il fut renforcé par un corps de cavalerie que lui amena Michel Ratomsky, l'assurant qu'il était suivi par le voïévode de Sendomir, à la tête des troupes du Roi (227). Mais il n'y avait que la mort de Boris et la trahison des Voïévodes du Tsar, qui pussent réaliser le téméraire espoir de l'Imposteur: il fut instruit de la première, à la fin d'avril par un transfuge, le gentilhomme Bachmétieff (228); et de la seconde, au commencement de mai, probablement par Basmanoff lui-même. Depuis ce moment, il fut informé de tout ce qui se passait dans le camp de Kromy.

Basmanoff, ayant sacrifié l'honneur dun homme d'Etat et la gloire d'un illustre Général aux charmes d'une grandeur exclusive sous le sceptre d'un aventurier, et, assuré de cette récompense, la promit aussi à d'autres vils ambitieux: le boyard prince Vassili

Trahison de Galitzin et de Soltikoff.

Galitzin, son frère le prince Ivan et Michel Soltikoff (229) qui, comme lui n'ayant ni conscience ni pudeur, voulurent être favoris sous le nouveau règne. Mais les scélérats même cherchent des prétextes plausibles dans leurs trames ; se trompant mutuellement, ils feignaient de reconnaître dans le faux Dmitri les témoignages de sa haute naissance (230), les vertus souveraines et les qualités d'une âme élevée. Ils s'étonnaient de sa destinée miraculeuse signalée par le doigt de Dieu ; ils ravalaient le règne des Godounoff, comme résultat de la ruse et du crime ; ils déploraient les maux d'une guerre intestine et sanglante, qui était inévitable pour conserver la couronne sur la tête du jeune Fédor ; ils voyaient enfin dans le triomphe de l'Imposteur, l'avantage, la tranquillité et le bonheur de la Russie. Ils convinrent de la trahison et se hâtèrent de l'accomplir. Pendant quelques jours ils conspirèrent encore en secret, cherchant à augmenter le nombre de leurs complices actifs, parmi lesquels se distinguaient par leur zèle, les enfans Boyards des villes de Rézan (231), Toula, Kachir et Alexin. Ils appaisaient les

consciences des gens crédules et bornés, en répétant que le seul serment sacré pour les Russes était celui qu'ils avaient prêté à Ivan et à ses enfans; que celui que leur avaient arraché Boris et Fédor, n'était que le fruit de la supercherie, et qu'il était nul, puisque le fils d'Ivan n'était point mort et les appelait à Poutivle.

Trahison de l'Armée.

Enfin, le 7 mai (232) le complot éclata; on sonna l'allarme, Basmanoff monta à cheval et proclama à haute voix Dmitri, Tsar de Moscou. Des milliers de voix, et les Rézanais les premiers, s'écrièrent: « Vive donc « notre père, le Souverain Dmitri, fils d'Ivan »! D'autres, gardaient encore le silence de l'étonnement. Ce fut seulement alors que se réveillèrent les Voïévodes fidèles trompés par la perfidie de Basmanoff, les princes Michel Katireff-Rostovsky, André Téliatevsky et Ivan Godounoff; mais il était trop tard: voyant le petit nombre de ceux qui étaient dévoués à Fédor, ils s'enfuirent vers Moscou avec quelques Officiers et soldats Russes et étrangers (233). Ils furent poursuivis et maltraités. On atteignit Ivan-Godounoff et on l'amena

enchaîné au camp, où l'armée, dans son malheureux égarement, célébrait la trahison, comme la fête de la patrie. Personne n'osa plus témoigner le moindre doute, lorsqu'on vit le principal ennemi de l'Imposteur, le héros de Novgorod-Seversky reconnaître en lui le fils d'Ivan; et la joie de revoir sur le trône l'antique dynastie des Tsars, étouffait les reproches de la conscience dans ces hommes aveuglés et séduits!... Ce jour mémorable, où Basmanoff se signala dans l'iniquité, vit également un autre traître se signaler par une lâche hypocrisie : le prince Vassili Galitzin se fit garrotter pour persuader à la Russie, en cas d'un changement de circonstances, que c'était forcément qu'il se livrait à l'Imposteur (234).

L'Armée après avoir trahi son serment à Fédor, s'engagea par un autre, et avec les témoignages du dévoûment le plus vif, à être fidèle au prétendu Dmitri. Elle fit savoir à l'Hetman Korella qu'ils servaient maintenant le même Souverain. La guerre cessa; les défenseurs de Kromy sortirent de leurs tanières, et ambrassèrent fraternellement sur les rem-

parts de la forteresse ceux qui avaient été leurs ennemis ; le prince Ivan Galitzin se hâta de se rendre à Poutivle, non plus auprès du *Tsarévitche*, mais auprès du *Tsar* (235) avec la *soumission* de l'Armée et le prisonnier Ivan Godounoff comme un otage de fidélité.

Le faux Dmitri eut besoin d'une force d'âme surnaturelle pour cacher l'excès de sa joie ; il était assis fièrement et avec dignité sur le trône, lorsque Galitzin, accompagné d'une quantité de fonctionnaires et de nobles (236), se prosterna humblement devant lui, et avec l'air d'un profond respect, lui dit : « Fils d'Ivan, l'armée te remet le sceptre « de Russie et compte sur ta clémence ; sé- « duits par Boris, nous nous sommes long- « temps opposés à notre Souverain légitime, « mais ayant maintenant appris la vérité, « nous t'avons prêté serment à l'unanimité. « Monte sur le trône de ton père, règne avec « bonheur et long-temps ; tes ennemis, les « créatures de Boris, sont dans les fers. Si « Moscou ose être rebelle, nous la réduirons. « Viens avec nous dans la Capitale, pour t'y « faire couronner ». Dans ce même instant,

au dire de l'Annaliste, quelques nobles de Moscou, en fixant le faux Dmitri, reconnurent en lui le diacre Otrépieff : ils en frémirent, mais n'osèrent parler, et gémirent en secret. Jouant avec adresse le rôle d'un Monarque généreux, touché du repentir de ses coupables sujets, l'heureux Imposteur ne remercia pas l'armée, mais il lui pardonna, lui enjoignit de marcher contre Orel (237); et lui-même sortit de Poutivle, le 19 mai, pour la rejoindre, à la tête de six cents Polonais, de Cosaques du Don et de ses Russes, qui les premiers avaient donné le signal de la trahison. Il voulut voir les ruines de Kromy, illustrées par le courage de ses défenseurs; il examina la place incendiée, le rempart, les casemates des Cosaques et le vaste camp fortifié où, pendant six semaines, plus de quatre-vingt mille soldats, protégés par soixante dix pièces de canon, s'étaient tenus dans l'inaction; il en témoigna son étonnement, et se glorifia du miracle qu'avait opéré, en sa faveur, la bonté divine. En avançant il fut reçu par les voïévodes Michel Soltikoff, le prince Vassili-Galitzin, Schérémétieff, et le chef de la trahison,

Marche sur Moscou.

Basmanoff.... Ce dernier renouvelant le serment sincère de mourir pour celui auquel il avait sacrifié sa conscience et sa malheureuse Patrie ! Le faux Dmitri, reçu unanimement par l'armée, comme un Souverain chéri, congédia, pour un mois, une partie des troupes, afin qu'elle prît du repos; l'autre eut l'ordre de marcher contre Moscou, et lui-même la suivît de loin, à la tête de deux ou trois mille de ses compagnons les plus dévoués.

Partout le peuple et les militaires le recevaient avec des présens ; les forteresses et les villes lui ouvraient leurs portes ; et même, d'Astrakhan qui était si éloignée, on lui amena, chargé de chaînes, le voïévode Michel Sabouroff, proche parent de Fédor. A Orel seulement, quelques citoyens généreux ne voulurent point trahir leur serment. Ces dignes enfans de la Russie, dont malheureusement les noms sont ignorés de l'Histoire, furent précipités dans un cachot ; tous les autres tombaient à genoux et louaient Dieu et Dmitri, comme on l'avait fait naguère pour le Héros du Don, ou pour le conquérant de Kazan.

Dans les rues et sur les routes, la foule se pressait autour de son cheval, pour baiser les pieds de l'Imposteur. Tout était dans le délire, non de la terreur, mais de la joie. La trahison avait rompu la digue que lui opposait la honte et la crainte, et se précipitait, comme un torrent, sur Moscou, apportant avec elle, la perte du Tsar et de l'honneur national. La première annonce du malheur y avait été l'arrivée des Voïévodes fugitifs du camp, Katireff-Rostovsky et Téliatevsky, avec leurs compagnons. Fédor, jouissant encore du pouvoir souverain, leur témoigna la reconnaissance de la Patrie, par des récompenses solennelles, et sembla attendre tranquillement, sur son funeste trône le sort qui lui était réservé. Il voyait autour de lui un petit nombre seulement d'amis sincères; partout le désespoir, le doute, la feinte; et dans le peuple, une tranquillité menaçante. Tout paraissait se préparer à un grand changement, désiré secrètement par les cœurs.

Consternation dans la Capitale.

Peut-être quelques-uns des membres du conseil, favorables à l'Imposteur, cherchaient, avec perfidie, à endormir la victime, à la

veille du sacrifice, et trompaient Fédor, sa mère et ses proches, en leur diminuant le danger, ou en proposant des moyens inefficaces, pour le prévenir. Le pouvoir suprême sommeillait dans le palais du Kremlin, lorsqu'Otrépieff marchait contre la Capitale, lorsque le nom de Dmitri retentissait sur les bords de l'Oka, et que déjà, sur la grande place, le peuple se pressait en foule, pour recueillir avidement les nouvelles de ses succès. Cependant il restait encore des Voïévodes et des guerriers fidèles. Le jeune Monarque, sous les traits d'un ange de beauté et d'innocence, aurait encore pu marcher hardiment contre des parjures aveuglés, conduits par un vil aventurier. Une cause légitime renferme en elle une force toute particulière, incompréhensible et redoutable à l'iniquité. Mais si ce n'était la perfidie, c'était un étrange engourdissement des esprits, qui livrait Moscou sans défense, en proie à l'Imposteur. Le bruit des armes, et le mouvement militaire, auraient pu donner du courage aux désespérés et de la crainte aux traitres; mais une trompeuse et mortelle tranquillité régnait dans la Capitale, et laissait le

loisir nécessaire pour tramer des complots. Le gouvernement ne montrait de l'activité que pour intercepter les courriers, porteurs des dépêches de l'armée et de l'Imposteur, aux habitans de Moscou. Les manifestes étaient brûlés, les courriers mis en prison; mais enfin, on manqua de vigilance, et dans une heure tout fut accompli!

Le faux Dmitri, devinant que ses lettres ne parvenaient pas à Moscou, choisit deux dignitaires hardis et entreprenans, Plestchéeff et Pouchkin; il leur donna une proclamation, et les fit partir pour Krasnoé-Sélo, afin d'y soulever les habitans, et par eux la Capitale. Ce qu'il avait prévu arriva: les marchands et les artisans de Krasnoé-Sélo, séduits par la confiance du prétendu Dmitri, lui prêtèrent serment avec zèle; et, le 1er. juin, menèrent en triomphe ses envoyés dans la Capitale, ouverte et sans défense; car les soldats envoyés par le Tsar, pour appaiser ces rebelles, avaient fui devant eux, sans tirer le glaive, et les habitans de Krasnoé-Sélo, en proclaman Dmitri, trouvèrent bien des complices dans Moscou, parmi les bourgeois et les troupes;

Trahison des Moscovites.

les autres furent entraînés de force, et quelques-uns ne se joignirent à eux que par curiosité. Cette foule turbulente se précipita vers la grande place ; là, à un signal donné, tout rentra dans le silence pour entendre la lettre du faux Dmitri, adressée au conseil, aux nobles, aux dignitaires, aux employés civils et militaires, aux marchands et aux gens des classes *moyennes* et *inférieures*. « Vous avez juré « à mon père, écrivait l'Imposteur, de ne « jamais trahir ses enfans et sa postérité, et « cependant vous avez accepté Godounoff « pour Tsar ; je ne vous le reproche pas ; « vous avez cru que Boris m'avait fait mourir « dans mon enfance ; vous ne connaissiez « point son hypocrisie, et vous n'avez pas osé « résister à un homme qui s'était déjà rendu « tout-puissant même sous le règne de Fédor, « et qui dispensait, au gré de ses caprices, les « faveurs et les châtimens. Séduits par lui, « vous n'avez pas cru que, sauvé par l'Eter« nel, je venais près de vous avec amour et « clémence. Un sang précieux a coulé, je le « regrètte, mais sans ressentiment ; votre igno« rance, vos craintes vous excusent. Le sort en

« est jeté, les villes et l'armée sont à moi ; oserez-« vous allumer une guerre intestine, pour « complaire à Marie Godounoff et à son fils ? « Ils n'ont point pitié de la Russie : ce qu'ils « possèdent ne leur appartient pas ; ils ont « abreuvé de sang le pays de Seversk, et » veulent la destruction de Moscou. Rappelez-« vous ce que vous avez eu à souffrir de Go-« dounoff ; vous Boyards, Voïévodes et Ci-« toyens illustres, que de disgrâces, que « d'humiliations, n'avez-vous point endu-« rées ? Et vous, nobles et enfans Boyards, « que n'avez-vous point souffert dans un ser-« vice pénible et dans l'exil ? Et vous, mar-« chands et étrangers, combien n'avez-vous « pas été opprimés dans votre commerce, et « accablés d'impôts exhorbitans ? Nous, au « contraire, nous voulons vous accorder de « grâces jusqu'ici sans exemple : aux Boyards « et aux Dignitaires, de nouveaux honneurs « et de nouveaux domaines ; aux Nobles et aux « Employés, notre faveur souveraine ; aux « Etrangers et aux Marchands, de nombreux « priviléges ; et vous bénirez tous notre rè-« gne paisible et heureux. Oserez-vous de-

« meurer inflexibles? Mais vous n'échapperez « point à notre puissance souveraine. Je viens « remonter sur le trône de mon père ; je « marche à la tête d'une nombreuse armée de « Russes et de Lithuaniens ; car, non seule- « ment mes sujets, mais encore les étrangers « sacrifient volontairement leur vie pour « moi ; même les Nogaïs infidèles voulaient « me suivre : mais, épargnant la Russie, je « leur ai ordonné de rester dans leurs stèpes. « Redoutez les peines temporelles et éternel- « les ; redoutez le compte que vous aurez à « rendre au jour du jugement dernier! Humi- « liez-vous, et que tout fléchisse devant mon « pouvoir suprême. Métropolitains, Arche- « vêques, Membres du conseil ; et vous, « Grands, Nobles, Soldats et Commerçans, « venez saluer votre Souverain! venez rendre « hommage à votre Tsar légitime »! Le peuple de Moscou écouta avec un respect religieux, cet audacieux manifeste, et raisonna ainsi (238). « L'armée et les Boyards ne se sont certaine- « ment pas soumis à un faux Dmitri. Celui- « ci s'approche de Moscou, avec qui résiste- « rons-nous à ses forces? Est-ce avec une

« poignée de fuyards de Kromy? Est-ce avec
« nos vieillards, nos femmes et nos enfans
« en bas âge? Et pour qui? Pour les odieux
« Godounoff, usurpateurs du pouvoir sou-
« verain; pour leur salut, livrerons-nous
« Moscou aux flammes et à la destruction? Et
« encore, par une résistance inutile, ne sau-
« verions-nous ni eux, ni nous-mêmes. Il
« n'est donc plus question de réfléchir, il
« faut avoir recours à la clémence de Dmitri».

Tandis que cette assemblée illégale du peuple disposait ainsi de l'empire, les principaux conseillers du trône tremblaient dans le Kremlin. Le Patriarche conjurait les Boyards d'agir; et lui-même, troublé par la terreur, ne songeait pas à se montrer sur la grande place, revêtu de ses habits pontificaux et la Croix à la main, pour bénir les fidèles et maudire les traitres; il se contenta de répandre des larmes (239). Les principaux Boyards, Mstislafsky et Vassili Schouisky, Belsky et d'autres membres du conseil, sortirent enfin du Kremlin et se montrèrent aux citoyens. Ils leur dirent quelques mots d'exhortation, et voulurent se saisir des envoyés du faux Dmi-

tri ; mais le peuple refusa de les livrer, et on s'écria de toutes parts : « Le temps des Go-« dounoff est passé ; avec eux nous étions dans « les ténèbres ; le soleil se lève sur la Russie : « Vive le Tsar Dmitri ! Anathème à la mé-« moire de Boris ! Périsse la race des Godou-« noff » ! Et à ces cris, la foule se précipite dans le Kremlin. Les soldats et les gardes du corps avaient disparu en même temps que les amis de Fédor ; on ne voyait plus que des rebelles forcenés. Ils enfoncent les portes du Palais, et lèvent une main audacieuse sur celui à qui ils venaient de prêter serment de fidélité. On arrache le jeune Tsar du trône, sur lequel il avait cherché un refuge ; sa mère infortunée, tombe aux pieds des rebelles, et les conjure, en fondant en larmes, de conserver, non l'Empire, mais la vie à son fils bien aimé. Cependant ces hommes reculaient encore devant le crime : ils ne firent point de mal à Fédor, se contentant de le conduire avec sa mère et sa sœur, hors du palais, dans une maison appartenant à la famille de Boris, située dans le Kremlin, où ils leur donnèrent une garde. On enferma

tous les parens du Tsar, les Godounoff, les Sabouroff, les Véliaminoff; leurs trésors furent pillés et leurs maisons abattues. On dévasta également l'habitation des médecins étrangers, anciens favoris de Boris; on voulut enfoncer les caves du Palais, mais on s'arrêta lorsque Belsky rappela que tout ce qui appartenait à la Couronne, était déjà la propriété de Dmitri. Ce tuteur du fils cadet d'Ivan, paraissait tout à coup comme le principal conseiller du peuple, comme le plus cruel ennemi de Godounoff, et, conjointement avec d'autres Boyards pusillanimes ou traitres, il chercha à arrêter le désordre au nom du nouveau souverain.

Serment prêté au faux Dmitri.

Tous prêtèrent serment à Dmitri; et le 3 juin, les princes Ivan Vorotinsky, André Téliatevsky, Pierre Schérémétieff, le diak Vlassieff et d'autres fonctionnaires distingués, les nobles et les citoyens allèrent, *avec soumission*, au devant de l'Imposteur, jusqu'à Toula. Un exprès envoyé par Plestchéeff et Pouchkin, les y avait devancés. Le faux Dmitri était déjà informé de tout ce qui s'était passé à Moscou, et pourtant, il n'était

pas encore tranquille. Il y avait envoyé le prince Vassili Galitzin, Massalsky et le diak Soutoupoff avec des instructions secrètes, et Pierre Basmanoff avec un détachement de troupes, afin de couronner, par un crime affreux, le triomphe de l'iniquité.

Ces dignes serviteurs d'Otrépieff, reçus à Moscou, comme chargés des pleins pouvoirs du Souverain, commencèrent leur mission criminelle par le Patriarche. Ce Pontife avait perdu la confiance du peuple, par la faiblesse avec laquelle il s'était prêté aux intrigues de Boris ; n'ayant pas le courage de mourir pour la vérité et pour Fédor, et cédant à une lâche terreur, on assure, qu'avec d'autres évêques, il avait écrit une lettre de soumission à l'Imposteur (240). Etait-ce dans l'espérance de jouir auprès de lui d'une faveur honteuse? Mais le faux Dmitri ne pouvait croire que Job eût la basse condescendance de poser, avec l'air de la vénération, la couronne de Monomaque sur la tête de son diacre fugitif. Les envoyés de l'Imposteur déclarèrent au peuple de Moscou, que l'esclave des Godounoff ne devait point rester à la tête de l'Eglise. Après avoir ren-

versé son Tsar du trône, le peuple, dans ces jours d'iniquité, n'hésita pas à renverser son Patriarche (241).

Le Patriarche et les Godounoff sont mis en prison.

Job célébrait la messe dans l'église de l'Assomption ; tout à coup des rebelles impies, armés de piques, se précipitent dans le sanctuaire ; et sans être arrêtés par les chants sacrés, ils courent vers l'Autel, saisissent, entraînent le Patriarche et le dépouillent de ses habits pontificaux. Dans cette circonstance le malheureux Job témoigna de la résignation et une sorte de fermeté. Après s'être dépouillé de l'image qu'il portait à son cou, et l'avoir déposée auprès de celle de la Sainte-Vierge de Vladimir ; Il dit à haute voix : « C'est ici que, « devant cette sainte Image, j'ai été élevé à la « dignité d'Archevêque : pendant dix-neuf « ans, j'ai conservé l'unité de la foi ; mainte- « nant je vois les malheurs de l'Eglise et le « triomphe du mensonge et de l'hérésie. « Mère de Dieu, sauve l'orthodoxie »...! On le revêtit d'un manteau noir ; il fut traîné, insulté dans le temple et sur la place, et on l'emmena sur un charriot, hors de la ville, afin de l'enfermer dans le couvent de Staritza.

Après avoir éloigné celui qui aurait pu être un témoin redoutable de la vérité contre l'Imposteur, on décida du sort des Godounoff, des Sabouroff et des Véliaminoff (242). On les envoya enchaînés, dans des villes éloignées de la Russie orientale et de la Sibérie; Siméon Godounoff, chargé de l'animadversion publique, fut étranglé à Péreslave.

Régicides. On régla de suite le sort de la famille souveraine. Le jeune Fédor, Marie et Xénie, gardés dans la maison même d'où l'ambition de Boris les avait entraînés sur le théâtre d'une funeste grandeur, pressentaient leur destinée. Le peuple respectait encore en eux la sainteté du rang suprême et peut-être celle de l'innocence; peut-être même, jusque dans l'effervescence de la rébellion, il eut désiré que le prétendu Dmitri montrât de la générosité, et que, en s'emparant de la Couronne, il laissât du moins la vie à ces infortunés, ne fût-ce que dans la solitude de quelque cloître isolé. Mais en cette occasion, la clémence n'entrait point dans la politique du faux Dmitri. Plus le Tsar légitime, qu'il venait de détrôner, avait de qualités personnelles, plus il devait

paraître dangereux à un usurpateur, parvenu au trône par le crime de quelques-uns et l'erreur d'un grand nombre. Le triomphe d'une trahison en prépare toujours une autre, et aucun désert n'aurait caché le jeune Souverain à l'attendrissement des Russes. Telle était aussi sans doute l'opinion de Basmanoff; toutefois, il ne voulut point participer ostensiblement à un attentat aussi horrible : le bien et le mal ont leurs degrés! D'autres furent plus hardis, les princes Galitzin et Massalsky, les dignitaires Moltchanoff et Schéréfédinoff, ayant pris avec eux trois féroces streletz, se rendirent, le 10 juin, dans la maison de Boris; là ils trouvèrent Fédor et Xénie, assis tranquillement auprès de leur mère, attendant avec résignation l'arrêt de Dieu. Ils arrachèrent ces tendres enfans des bras de la Tsarine, les firent entrer dans des chambres séparées, et ordonnèrent aux streletz d'agir : Aussitôt ils étranglèrent la tsarine Marie; mais le jeune Fédor, doué par la nature d'une force extraordinaire, lutta long-temps contre quatre assassins, qui à peine purent venir à bout de l'étouffer (243). Xénie fut plus mal-

heureuse que son frère et sa mère ; on lui laissa la vie : l'infâme Usurpateur avait entendu parler de ses charmes ; il ordonna au prince Massalsky de la prendre dans sa maison. On annonça à Moscou que Marie et son fils s'étaient empoisonnés eux-mêmes. Mais leurs corps, impudemment exposés à l'insulte et aux outrages, portaient les marques certaines de leur mort violente. Le peuple se pressait autour des misérables cercueils où étaient renfermées les deux victimes couronnées, l'épouse et le fils de l'ambitieux qui les avait adorés et perdus, en leur donnant un trône où ils ne trouvèrent que la terreur et la mort la plus cruelle! « Le sang sacré de Dmi-« tri, disent les Annalistes, demandait un « sang pur en réparation ; et les innocens « tombèrent pour le coupable. Que les scélérats « tremblent donc pour leurs proches, le mo-« ment des vengeances et des représailles doit « tôt ou tard arriver »!

Un grand nombre de citoyens ne regardèrent ce spectacle qu'avec curiosité ; mais beaucoup aussi avec attendrissement. On plaignait Marie, se rappelant que, fille d'un

des plus odieux bourreaux du règne d'Ivan, et femme d'un meurtrier sacrilége, elle n'avait vécu que pour répandre des bienfaits, et que Boris n'avait jamais osé lui communiquer ses projets criminels (244). On plaignait encore d'avantage ce jeune Fédor, brillant de vertus et d'espérances, qui possédait déjà, et prometiait encore tant de qualités propres à faire le bonheur de la Russie, si telle avait été la volonté du Destin! On alla jusqu'à troubler la paix des tombeaux. Le corps de Boris fut exhumé de l'église de Saint-Michel, et, après l'avoir mis dans un cercueil de bois, on le transporta dans le couvent de Saint-Varsonofée, sur la Srétenka (245), où on l'enterra avec ceux de Fédor et de Marie.

Ainsi s'accomplit la punition céleste sur l'assassin du véritable Dmitri, et commença celle de la Russie, sous la domination de l'Imposteur.

CHAPITRE IV.

Règne du faux Dmitri.

1605 — 1606.

Premier outrage fait aux Boyards. — Oukases du faux Dmitri. — Ambassadeur Anglais. — Marche vers Moscou. — Confiance de l'Imposteur dans les Allemands. — Entrée dans la Capitale. — Festin. — Grâces. — Philarète et le jeune Michel. — Le tsar Siméon et les Godounoff. — Les cercueils des Nagoï et des Romanoff transportés à Moscou. — Bienfaits. — Réorganisation du conseil. — Admiration de l'Imposteur pour Henri IV. — Clémence. — Panégyrique de l'Imposteur. — Election d'un nouveau Patriarche. — Témoignage tacite de la Tsarine religieuse. — Couronnement. — Inconséquence du faux Dmitri. — Actions odieuses. — Xénie prend le voile. — Murmures contre l'Imposteur. — Accusations. — Schouisky. — Allemands gardes-du-corps. — Magnificence et plaisirs. — Ambassade en Lithuanie pour y chercher la fiancée. — Mécontentemens. — Nouvelles de l'existence de Boris. — Titre de César. — Fiançailles. — Bruits

en Pologne sur l'Imposteur. — Le faux Dmitri paye les dettes de Mnichek. — Evénemens à Moscou. — Rappel des Schouisky. — L'Imposteur Pierre. — Commencement du complot. — Ambassade auprès du Schah. — Rassemblement de l'Armée à Eletz. — Lettre au Roi de Suède. — Relations avec le Khan. — Conjectures sur les projets du faux Dmitri. — Punition des streletz et du diak Ossipoff. — Disgrace du tsar Siméon et de Tatistcheff. — Voyage du Voïévode de Sendomir avec Marine. — Discours de Mnichek. — Conventions. — Disgraces de deux Evêques. — Entrée de Marine dans la Capitale. — Mécontentement des habitans de Moscou. — Scandales. — Brouille avec les Ambassadeurs. — Présens. — Fiançailles et noce. — Nouvelles causes de mécontentement. — Festins. — Nouvelle brouille avec les Ambassadeurs Lithuaniens. — Discussions sur les affaires d'Etat. — Réjouissances projetées. — Impudence des Polonais. — Conseil tenu pendant la nuit dans la maison de Schouisky. — Discours hardis prononcés sur la place. — Agitation du peuple. — Sécurité du faux Dmitri. — Trahison de l'Armée. — Dernière nuit de l'Imposteur. — Soulèvement de Moscou. — Mort de Basmanoff. — Témoignage de la Tsarine religieuse. — Jugement, interrogatoire et exécution du faux Dmitri. — On épargne Marine. — Massacres. — Les Boyards appaisent l'émeute. — Silence profond pendant la nuit. — Intrigues de l'ambition. — Discours de Schouisky au Conseil. — Choix d'un nouveau Tsar. — Dispersion

des cendres de l'Imposteur. — Preuves que le faux Dimitri était réellement un imposteur.

1605. L'Imposteur avait atteint son but, par une audace inconcevable et un bonheur inoui. Il avait, par une sorte de prestige, séduit les esprits et les cœurs contre le témoignage de la raison, et accompli ce qui est sans exemple dans l'histoire. Le Moine fugitif, le brigand cosaque, le domestique d'un Seigneur Lithuanien, était devenu, dans l'espace de trois ans, le Monarque d'une grande puissance ; et il paraissait froid, calme, et comme familier avec l'éclat et la grandeur qui l'environnaient dans ces temps d'égarement et de honte. Toula semblait une bruyante capitale, célébrant par des réjouissances un triomphe glorieux : il s'y était rassemblé plus de cent mille hommes, tant soldats que dignitaires (246), outre une multitude de marchands et de peuple, venus des villes et bourgs environnans. Les princes Vorotinsky et Téliatevsky, choisis pour porter à l'Imposteur l'hommage de Moscou, furent immédiatement suivis par les plus illustres personnages du Conseil, Mstislafsky, Schouisky

et autres qui vinrent recueillir le digne fruit de leur lâcheté : le mépris de celui à qui ils avaient tout sacrifié, hors les rangs et les richesses, déshonorans en pareilles circonstances. En même temps, arrivèrent au palais de Toula, de nouveaux cosaques du Don; Smaga Tchertensky et ses camarades.

Premier outrage fait aux Boyards.

Ce fut d'abord à eux que le nouveau Tsar tendit la main avec cordialité ; il l'offrit ensuite aux Boyards, mais d'un air sévère, voulant leur marquer son mécontentement de leur longue résistance. On rapporte que de vils cosaques, en présence même de l'Imposteur, osèrent invectiver ces Grands humiliés, et surtout le prince André Téliatevsky qui était resté fidèle à son devoir plus long-temps que les autres (247). Les Boyards présentèrent au faux Dmitri, le sceau de l'Etat, les clés du trésor du Kremlin, les vêtemens et les ornemens des Tsars, et une foule de courtisans pour le servir.

Déjà le règne du Moine défroqué était commencé : soit par sa propre impulsion, soit par celle de ses Conseillers, il s'occupa immédiatement des affaires de l'Etat ; il y montra une

aisance et un aplomb tels qu'aurait pu l'avoir un homme né sur le trône, et qui aurait l'habitude du pouvoir.

Oukases du faux Dmitri.

Le 11 juin, n'ayant point encore reçu la nouvelle de l'assassinat de Fédor, il écrivit dans toutes les villes de Russie, et jusqu'en Sibérie que, sauvé par un pouvoir invisible de la scélératesse de Boris, et parvenu à l'âge mûr, il était monté par droit de succession sur le trône de Moscou; que le Clergé, le Conseil et toutes les classes de la nation s'étaient empressés de baiser la croix en lui prêtant serment; il ajoutait que les Voïévodes des villes devaient immédiatement faire prêter un pareil serment à la Tsarine mère, la religieuse Marpha-Fédorovna, et à lui le tsar Dmitri, en prenant l'engagement de les servir avec fidélité, *de ne pas leur donner de poison*, et de n'avoir aucun rapport, ni avec la femme de Boris, ni avec son fils *Fedka* (1), ni avec aucun membre de la famille des Godounoff; de ne point exercer de vengeances et de ne tuer personne sans l'ordre du Souverain; enfin, de vivre en

(1) Diminutif méprisant du nom de Fédor.

paix, et de servir avec droiture, courage et fidélité (248).

L'Usurpateur s'occupait aussi de la politique extérieure. Il ordonna de rejoindre l'ambassadeur anglais Smith qui n'avait pas encore quitté la Russie; de lui reprendre les lettres de Boris au Roi, et de lui dire que le nouveau Tsar, pour témoigner l'amitié particulière qu'il portait à l'Angleterre, accorderait à ses marchands de nouveaux priviléges pour leur commerce, et qu'immédiatement après son couronnement, il enverrait de Moscou, un de ses principaux Dignitaires à Londres; se conformant en cela à l'usage établi en Europe et à l'impulsion des sentimens d'amitié qu'il avait pour le roi Jacques. Ambassadeur Anglais.

Enfin, lorsqu'il apprit que ses ordres étaient exécutés; le Patriarche déposé, Fédor et Marie dans la tombe, leurs proches exilés, et que Moscou tranquille attendait avec impatience Dmitri ressuscité, Otrépieff partit de Toula, et le 16 juin, il établit son camp sur les bords de la Moskva, près du bourg de Kolomensk; où les Dignitaires et les principaux citoyens lui présentèrent, avec le pain et le sel, des Marche vers Moscou.

vases en or et des zibelines : les Boyards lui offrirent aussi les plus magnifiques ornemens de Tsar, et lui dirent, avec l'assurance d'un dévoûment unanime : « Viens, et possède « l'apanage de tes ancêtres ; les Temples saints, « Moscou et le palais d'Ivan t'attendent ; les « scélérats n'existent plus, la terre les a en- « gloutis ; le temps de la paix, de l'amour et « de la joie est arrivé (250) » ! Le faux Dmitri répondit qu'il pardonnait les fautes de ses enfans ; que la Russie n'aurait pas en lui un monarque rigoureux, mais un tendre père. Les Allemands se présentèrent aussi avec une supplique, dans laquelle ils conjuraient l'Imposteur de ne point leur faire un crime d'avoir conservé jusqu'à la fin, leur fidélité à Boris ; d'avoir versé leur sang pour lui, dans deux combats, et de n'avoir point participé à la trahison des Voïévodes, sous les murs de Kromy ; car ils l'avaient fait, disaient ils, dans la pureté de leur conscience, et ils ajoutaient : « Nous avons honorablement rempli « les obligations de notre serment, et comme « nous avons servi Boris, nous sommes prêts « à te servir, maintenant que tu es Tsar légi-

« time. » Le faux Dmitri reçut leurs chefs avec une grande bienveillance : « Soyez pour moi « ce que vous avez été pour Godounoff, leur « dit-il, j'ai plus de confiance en vous que « dans mes Russes. » Il voulut voir l'officier allemand qui avait porté l'étendart dans le combat de Dobrin, et lui ayant posé la main sur la poitrine, il loua son intrépidité. Les Russes ne pouvaient entendre ces éloges avec plaisir, mais ils étaient forcés de paraître satisfaits.

Confiance de l'Imposteur dans les Allemands.

Le 20 juin, par un beau jour d'été, l'Imposteur fit son entrée solennelle à Moscou. La marche était ouverte par les Polonais, après eux venaient les timbaliers, les trompettes, une troupe de cavaliers armés de lances, les arquebusiers, des chars attelés de six chevaux, et les chevaux de main du Tsar, richement caparaçonnés ; ensuite marchaient les tambours et les régimens russes : enfin, le clergé portant la Croix, précédait le faux Dmitri qui, monté sur un cheval blanc, était revêtu d'un habit magnifique, et avait à son cou un collier éclatant, de la valeur de cent cinquante mille ducats ; il était environné de soixante

Entrée dans la Capitale.

Boyards ou Princes, suivis par les Lithuaniens les Allemands, les Cosaques et les Streletz. Toutes les cloches de Moscou sonnaient. Les rues étaient remplies d'une foule innombrable; les toits des maisons et des églises, les tours et les murailles étaient également couverts de spectateurs. En apercevant le faux Dmitri, le peuple se prosternait en s'écriant: « Vive notre père, le souverain et grand-duc « Dmitri, fils d'Ivan; Dieu l'a sauvé pour « notre bonheur! Poursuis ta course radieuse, « ô toi soleil de la Russie! »

Le faux Dmitri répondait par des paroles de bienveillance, en les appelant tous ses fidèles sujets; il leur ordonnait de se lever et de prier Dieu pour lui; mais, malgré toutes ces démonstrations, il ne croyait pas encore à la sincérité des Moscovites. Des officiers dévoués parcouraient à cheval les rues, et lui rapportaient continuellement tous les mouvemens du peuple: Le calme et la joie régnaient partout. Mais tout à coup, au moment où le nouveau Tsar, après avoir passé le *pont volant* et la porte de la Moskva, parvint sur la place, il s'éleva un ouragan si vio-

lent, que les cavaliers pouvaient à peine se tenir sur leurs chevaux, et les tourbillons de poussière les aveuglaient au point que le cortége fut obligé de s'arrêter. Cet événement, quoique naturel, effraya cependant les soldats et les citoyens; ils se mirent à faire le signe de la croix, en se disant les uns aux autres: « Dieu, préserve-nous de malheur! C'est un « mauvais pronostic pour la Russie et pour « Dmitri ». Dans cette même solennité, les gens pieux furent troublés par un scandale. Au moment où le nouveau Tsar, ayant rencontré sur la grande place les Evêques et tout le Clergé de Moscou, descendait de cheval, pour baiser les saintes images, les musiciens lithuaniens sonnèrent une fanfare qui couvrit les chants du *Te Deum*. On fut aussi témoin d'une autre inconvenance: le faux Dmitri étant entré, à la suite du Clergé, dans le Kremlin et dans l'église cathédrale de l'Assomption, y introduisit plusieurs personnes d'une autre croyance, Polonais et Hongrois; ce qui, jusque là, n'avait jamais eu lieu, et parut au peuple une profanation du Temple. C'est ainsi que le moine défroqué, dès le premier

jour, effraya la Capitale par son irrévérence pour tout ce qu'on regardait comme sacré.....! Il se rendit ensuite à l'église de l'Archange-Michel, où, avec l'apparence de la plus grande ferveur, il s'inclina sur le tombeau d'Ivan, répandit des larmes et dit : « O mon père « adoré! tu m'avais laissé orphelin dans l'exil ; « mais par tes saintes prières, je suis sauvé, « et je règne »! Cette scène adroite ne fut point inutile. Le peuple pleura en disant : « C'est « le véritable Dmitri ». Enfin l'Imposteur monta sur le trône de Moscou, dans l'antique demeure des Tsars.

Dans ce moment plusieurs Boyards sortirent du palais, pour parler au peuple rassemblé sur la grande place. Bogdan-Belsky était à leur tête ; monté sur une éminence, il ôta de son cou l'image de Saint-Nicolas, la baisa et jura aux citoyens de Moscou, que le nouveau Souverain était effectivement le fils d'Ivan, conservé par Saint-Nicolas. Il conjura les Russes d'aimer celui qui était chéri de Dieu, et de le servir avec fidélité. Le peuple répondit unanimement : « Vive « notre souverain Dmitri ! Périssent ses en-

« nemis ! » La satisfaction paraissait sincère et générale. L'Imposteur donna, dans son palais, un festin aux Grands et au Clergé, et l'on fêta cette journée sur les places publiques et dans les maisons ; on but et on se réjouit jusqu'à la nuit close. « Mais les larmes n'étaient « pas loin de la joie, dit l'Annaliste, et au « vin qui coulait à Moscou, devaient bientôt « succéder des flots de sang ». Festin.

On distribua des grâces : le faux Dmitri rendit la liberté, les rangs et les fortunes, non seulement aux Nagoï, ses prétendus parens, mais encore à tous ceux qui avaient été disgraciés sous le règne de Boris. Le martyr Michel Nagoï (252) fut nommé grand-écuyer, son frère et ses trois neveux, Ivan-Romanoff, deux Schérémétieff, deux princes Galitzin, Dolgorouki, Tateff, Kourakin et Kachin furent nommés Boyards : plusieurs furent promus au rang de grands officiers. Parmi ces derniers fut compris Vassili-Stchelkaloff, éloigné des affaires par Boris. Le prince Vassili-Galitzin fut nommé grand-maître d'Hôtel ; Belsky, grand-armurier ; le prince Michel Skopin-Schouisky, grand-porte-glaive ; le prince Li- Grâces.

koff-Obolensky, grand-échanson ; Pouchkin, grand-fauconier ; le diak Soutoupoff, grand-secrétaire et garde des sceaux ; et Vlassieff, également grand-secrétaire et trésorier. C'est ainsi que le faux Dmitri, outre des dignités nouvelles, introduisit en Russie des dénominations étrangères, empruntées aux Polonais.

Philarète et le jeune Michel.

Il rappela également de son exil dans le couvent de Saint-Antoine, le moine involontaire Philarète, et lui conféra la dignité de Métropolitain de Rostoff (253). Cet homme vertueux, qui avait été un des principaux seigneurs de Russie et parent du Tsar, eut enfin la douce consolation de revoir ceux après lesquels son cœur avait langui, dans la retraite du couvent : son ancienne épouse et son fils. La religieuse Marpha et le jeune Michel, dont l'éducation lui avait été confiée, habitèrent depuis, près de Kastrama, dans le couvent de Saint-Ipate de l'Eparchie de Philarète, lieu où tout rappelait l'éclat passager et la chute frappante de leurs ennemis personnels ; car ce Couvent avait été fondé dans le quatorzième siècle, par le Mourza-Tcheta, ancêtre des Godounoff, et richement orné par

eux. Le bisarre épouvantail de l'imagination de Boris, le prétendu tsar et grand-duc du temps d'Ivan, Siméon Bekboulatovitche, privé, assure-ton, de la vue, et exilé par Godounoff, fut également honoré de la faveur du faux Dmitri, en mémoire d'Ivan. On le rappela à la Cour, on lui rendit les plus grands honneurs et on lui permit, de nouveau, de prendre le titre de Tsar. On pardonna aux parens de Boris, et on leur donna des charges de Voïévodes, en Sibérie et dans d'autres contrées éloignées. On n'oublia pas même les morts; les corps des Nagoï et des Romanoff, qui avaient fini leurs jours dans l'infortune, furent exhumés de leurs tombes solitaires, apportés à Mocou et rendus, avec honneur, à la terre, dans l'endroit où reposaient leurs ancêtres et leurs proches.

Le tsar Siméon et les Godounoff.

Les cercueils des Nagoï et des Romanoff, transportés à Moscou.

Ayant satisfait toute la Russie, par les grâces répandues sur les victimes innocentes du règne tyrannique de Boris, le nouveau Tsar chercha encore à lui plaire par des bienfaits généraux: Il doubla les appointemens des Dignitaires et de l'armée (254); il ordonna de payer toutes les dettes de la Cou-

Bienfaits.

ronne, contractées sous le règne d'Ivan; il supprima plusieurs impôts prélevés sur le commerce et sur les procès; défendit sévèrement toute vénalité, et punit plusieurs juges prévaricateurs : il fit publier que chaque mercredi et samedi il recevrait lui-même les suppliques et les réclamations du peuple, sur le péristile du palais. Il promulgua également la loi mémorable sur les paysans et les esclaves. Il ordonna qu'on rendit à leurs seigneurs et à leurs propriétaires, tous les fuyards, à l'exception de ceux qui les avaient quittés par le manque de moyens d'existence, pendant la famine qui avait eu lieu sous le règne de Boris. Il déclara libres les serviteurs privés de la liberté par la violence, et sur lesquels les droits de propriété n'auraient pas été inscrits (255) dans les livres de la Couronne. Le faux Dmitri, pour témoigner sa confiance à ses sujets, congédia ses gardes du corps étrangers (256) et tous les Polonais; après avoir donné à chacun d'eux, pour récompense de leurs services, quarante florins en argent et en fourrures: mais leur avarice n'était pas satisfaite, ils voulaient davantage,

ne sortaient point de Moscou, se plaignaient et passaient leur temps dans les festins !

Séduit par les usages du pays où avait commencé l'éclat de son existence, et où tout lui semblait supérieur et préférable aux usages de la Russie, le faux Dmitri ne se contenta pas de l'introduction de nouvelles dignités dans ses Etats, et de nouveaux termes pour les désigner ; il se hâta, par suite de cet esprit d'imitation, de changer la composition de notre antique conseil souverain. Il ordonna que non seulement le Patriarche, ce qui s'était déjà fait dans des cas extraordinaires, mais que quatre Métropolitains, sept Archevêques et trois Evêques y siégeraient ; espérant peut-être par cette distinction, flatter l'amour-propre du Clergé; mais désirant surtout, suivre en cela le réglement du royaume de Pologne. Il nomma *sénateurs* tous les membres du conseil, en porta le nombre à soixante-dix, et y présida lui-même chaque jour. L'on assure qu'il écoutait et décidait les affaires avec la plus grande facilité. On dit encore que, possédant le don de la parole, il le faisait briller au conseil, où il parlait beaucoup et bien. Il aimait les com-

Réorganisation du Conseil.

paraisons, faisait souvent des citations historiques, et racontait ce qu'il avait vu lui-même dans les autres pays, c'est-à-dire, en Lithuanie et en Pologne. Il témoignait une estime particulière pour le roi de France, Henri IV. Comme Boris, il se piquait de clémence, de douceur, de générosité, et répétait aux plus intimes de ses courtisans : « J'ai deux moyens « de me maintenir sur le trône : la tyrannie « et la clémence ; je veux essayer de celle-ci, « et tenir religieusement le serment que j'ai « fait à Dieu, de ne point répandre de sang ». Tel était le langage du meurtrier de l'innocent Fédor et de la bienfaisante Marie! On célébra ses louanges : Un archi-prêtre de l'église de l'Annonciation de Moscou ; nommé Térentius, composa un Panégyrique en son honneur, où il le représenta comme un souverain vertueux, dont les paroles ne respiraient que la clémence ; et le patriarche de Jérusalem l'informa, par une lettre des plus humbles, que toute la Palestine se réjouissait du salut du fils d'Ivan, prévoyant qu'il serait son futur libérateur ; et que trois lampes étaient allumées

Admiration de l'Imposteur pour Henri IV.

Clémence.

Panégyrique de l'Imposteur

jour et nuit, sur le tombeau du Sauveur, au nom du tsar Dmitri.

Ceux qui approchaient l'Imposteur, lui conseillaient, pour affermir sa puissance, de se faire couronner le plutôt possible; car l'opinion générale était que même le malheureux Fédor ne serait pas devenu aussi facilement victime de la trahison, s'il avait eu le temps d'être sanctifié aux yeux de la nation, par le titre sacré d'Oint du Seigneur. Cet acte solennel devait être fait par le Patriarche; n'ayant point de confiance dans le Clergé russe, le faux Dmitri, à la place de Job, choisit un étranger, le grec Ignace, archevêque de Chypre, qui, après avoir été chassé de sa patrie par les Turcs, avait passé quelque temps à Rome, d'où il était venu en Russie, sous le règne de Fédor, fils d'Ivan; il avait su plaire à Boris, et depuis 1603, il gouvernait l'Eparchie de Rézan. Il s'était concilié la faveur du faux Dmitri, en allant à sa rencontre à Toula; et n'ayant ni foi pure, ni moralité, ni amour pour la Russie (258), il lui semblait l'instrument le plus sûr, pour tous les scandales qu'il méditait. On se hâta de consacrer Ignace

Election d'un nouveau Patriarche.

comme patriarche, et de faire les dispositions nécessaires pour le couronnement, tandis que l'Imposteur préparait une autre scène solennelle, qu'il jugeait indispensable pour convaincre Moscou et la Russie, que la couronne de Monomaque allait être posée sur la tête du fils d'Ivan.

L'armée, le conseil, les autorités de l'Empire, avaient tous reconnu Otrépieff pour le véritable Dmitri; tous, à l'exception de sa mère, dont le témoignage était si important et si naturel, que la Nation devait l'attendre avec impatience. L'Imposteur régnait déjà depuis un mois à Moscou, et le peuple n'avait pas encore aperçu la Tsarine religieuse, quoiqu'elle n'habitât qu'à cinq cents verstes de la Capitale. Le faux Dmitri ne pouvant compter sur sa participation à une imposture, à la fois si contraire au caractère sacré de religieuse, et au cœur d'une mère, avait dû l'y préparer par des négociations qui demandaient du temps; d'un côté il lui présentait la plus brillante existence; de l'autre, les tourmens et la mort. Dans le cas d'un obstination redoutable pour l'Imposteur, on pouvait

étouffer l'infortunée, dire ensuite qu'elle était morte de maladie ou de joie, et par l'enterrement pompeux de la prétendue mère du Souverain, satisfaire un peuple crédule. La veuve d'Ivan, d'un âge encore peu avancé, se rappelait les plaisirs du monde, de la cour et de la grandeur; pendant treize ans elle avait gémi dans l'humiliation, souffert pour elle-même, et pour ses proches (259); elle n'hésita pas dans son choix. Alors le faux Dmitri envoya ostensiblement, auprès d'elle, dans le couvent de Vyksa, le grand Porte-glaive, prince Michel Skopin-Schouisky (260), et d'autres Boyards, avec l'humble prière d'un tendre fils qui la suppliait de lui donner sa bénédiction, pour monter sur le trône. Il alla lui-même à sa rencontre, le 18 juillet (261), jusqu'au bourg de Toïninsk. La cour et le peuple furent témoins de ce spectacle curieux, où la contrainte et l'hypocrisie prirent le masque de la sincérité et de la nature.

Témoignage tacite de la Tsarine religieuse.

Près de la route on avait dressé une tente magnifique dans laquelle on fit entrer la Tsarine, et où le faux Dmitri la reçut en particulier (262); on ignora le sujet de leur en-

tretien, mais on en vit les conséquences : le fils et la mère prétendus, sortirent de la tente avec des démonstrations mutuelles de joie et d'affection ; ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et excitèrent, dans l'âme des spectateurs, un vif sentiment d'attendrissement. Le bon peuple pleurait en voyant les larmes de la Tsarine, qui d'ailleurs pouvait en répandre de sincères, par le souvenir du véritable Dmitri, et par le sentiment du crime qu'elle commettait, envers lui, sa conscience et la Russie!

Le faux Dmitri fit monter Marpha dans un char magnifique; et lui-même marcha devant elle, tête nue et entouré de tous ses Boyards, la distance de quelques verstes. Enfin il monta à cheval, prit les devants et reçut la Tsarine dans le Palais d'Ivan, qu'elle habita jusqu'à ce qu'on lui eut préparé des appartemens magnifiques dans le Couvent des religieuses de Vosnessensk, où on lui forma une Cour particulière.

Là, Otrépieff, en fils tendre et respectueux, allait chaque jour la voir : il était satisfait de son adroite dissimulation ; mais il éloignait d'elle tous les gens suspects, afin que son in-

discrétion, ou ses remords, ne trahissent pas un secret aussi important (263).

Enfin, le couronnement se fit, le 21 juillet, avec les rites d'usage (264); mais ce ne fut point sans surprise que les Russes, après cette cérémonie sacrée, entendirent le jésuite Nicolas Tchernikofsky, complimenter le monarque nouvellement couronné, dans un discours latin, inintelligible pour eux (265). Les principaux membres du Clergé, les Grands et les Dignitaires, dînèrent, ce jour là, chez le Tsar, et s'efforcèrent de lui témoigner leur dévoûment et leur joie; mais la plupart n'étaient plus sincères, l'erreur générale commençait déjà à se dissiper. Couronnement.

Le faux Dmitri n'avait point d'ennemi plus dangereux que lui-même. Inconséquent et emporté par caractère, grossier par manque d'une bonne éducation, présomptueux et imprudent par suite de son bonheur; il étonnait les Boyards par la finesse et la vivacité de son esprit dans les affaires d'état; et souvent aussi cet aventurier, sur le trône, oubliait son rang, les offensait par ses railleries; leur reprochait leur ignorance, et les blessait par Inconséquence du faux Dmitri.

l'éloge continuel des étrangers, ne cessant de répéter que les Russes ne pouvaient être que leurs écoliers, et qu'ils devaient voyager pour voir, observer, se former et mériter le nom d'hommes (266). Il vantait à tout propos les institutions de la Pologne. Cependant il congédia ses gardes du corps étrangers, mais il montrait une prédilection particulière pour les Polonais; eux seuls avaient un libre accès auprès de lui; il les traitait toujours amicalement, et les consultait comme ses proches: il prit même, pour ses secrétaires particuliers, deux Polonais nommés Boutchinsky (267).

Quoique les Grands de Russie, en trahissant la loi et l'honneur, eussent perdu tout droit à la considération, ils en exigeaient de celui auquel ils avaient sacrifié leur conscience: l'amour propre ne se tait point dans l'opprobre. Un seul Russe jouit constamment de la confiance et de l'amitié de l'Imposteur; ce fut Basmanoff, le plus coupable de tous. Mais ce malheureux même s'était trompé: il vit qu'il n'était que le favori et non le guide du faux Dmitri, qui n'avait point recherché le trône pour y être le disciple de Basmanoff. Quelque-

fois il le consultait et suivait ses avis; mais le plus souvent il les négligeait, n'écoutant en tout que son propre jugement ou sa folie. Tout en outrageant les Boyards par sa grossièreté, il leur permettait, dans leurs entretiens avec lui, une liberté inconvenante et contraire à la haute idée que les Russes se faisaient du rang suprême. Aussi les Boyards, en butte à ses mépris, étaient eux-mêmes loin de le respecter à l'égal des souverains ses prédécesseurs.

L'Imposteur refroidit également, par ses nombreuses inconséquences, l'amour que le peuple lui portait. Ayant acquis quelques connaissances par l'étude, et dans ses rapports avec des Polonais de distinction, il se croyait un sage, se moquait de la prétendue superstition des Russes pieux, et, à leur grand scandale, il ne voulait point faire le signe de la croix devant les images; il défendit aussi de bénir et d'asperger d'eau sainte la table du Tsar, et s'y plaçait au son de la musique, au lieu des prières usitées (268). Les Russes n'étaient pas moins scandalisés de la bienveillance qu'il témoignait aux Jésuites, auxquels

il donna la plus belle maison dans l'enceinte sacrée du Kremlin, en leur permettant de célébrer la messe latine. Passionné pour les usages étrangers, il ne songeait point, dans sa légèreté, à suivre ceux des Russes. Il désirait ressembler en tout à un Polonais, par son habillement, sa coiffure, sa démarche et ses gestes (269). Il mangeait du veau, dont la chair, en Russie, était considérée comme un mêts impur; il ne pouvait souffrir les bains, et ne dormait jamais après dîner, ce que faisaient, depuis les temps les plus reculés, tous les Russes, depuis le Souverain jusqu'au bourgeois; mais il aimait à employer ce temps à la promenade. Il sortait à la dérobée du palais, seul, ou avec un compagnon, et courait de place en place, visitant les joailliers, les peintres et d'autres artistes. Les Fonctionnaires de la Couronne, ne sachant où était le Tsar, le cherchaient avec inquiétude et le demandaient dans toutes les rues, ce qui étonnait les Moscovites qui, jusqu'alors, n'avaient vu leurs Souverains qu'environnés de tout l'éclat du trône, et suivis par la foule des principaux Dignitaires.

Tous les plaisirs, toutes les inclinations

du faux Dmitri semblaient étranges : il aimait à monter des étalons sauvages et imdomptés, et à tuer, de sa propre main, des ours, en présence de la Cour et du peuple (270). Il éprouvait lui-même les canons neufs, et s'en servait pour tirer au but, avec une adresse particulière. Il exerçait les troupes, les disciplinait, prenait d'assaut des forteresses faites en terre, se précipitait dans les mêlées; et dans ces sortes de luttes, il souffrait qu'on le heurtât avec violence, jusqu'à le faire quelquefois tomber (271). C'est ainsi qu'il se glorifiait des talens du cavalier, du chasseur, de l'artilleur, de l'athlète, oubliant la dignité du Monarque. Il en perdait également le souvenir dans ses accès de violence : pour la moindre faute ou maladresse, il se mettait hors de lui, et frappait, d'un bâton, les officiers les plus distingués. La bassesse dans un souverain, répugne au peuple, encore plus que la cruauté. On reprochait aussi au nouveau Tsar, une prodigalité démesurée ; il semait l'argent et récompensait sans discernement. Il donnait aux musiciens étrangers des appointemens que n'avaient point les premiers Dignitaires

de l'État. Passionné pour le luxe et la magnificence, il achetait continuellement, commandait toute sorte de choses précieuses; et dans l'espace de trois mois, il dépensa plus de sept millions de roubles (272). Le peuple n'aime point la prodigalité dans les souverains, car il redoute les impôts.

Dans la description que les étrangers font de la magnificence qui existait alors à la Cour de Moscou, ils parlent avec surprise du trône du faux Dmitri, qui était d'or massif, orné de glands en diamans et en perles; il était soutenu par deux lions en argent, et couvert de quatre riches boucliers, posés en croix; au-dessus desquels brillaient une boule en or et un bel aigle de même métal (273). Quoique l'Imposteur sortît toujours à cheval, même pour aller à l'église, il avait une quantité de chars et de traîneaux ornés d'argent et garnis de velours et de zibelines; les selles, les brides et les étriers de ses fiers coursiers d'Asie, resplendissaient d'or, d'émeraudes et de rubis. Les cochers et les palfreniers du Tsar, étaient mis comme les plus grands seigneurs de la Cour. Il n'aimait pas à voir les

murs nus dans les appartemens du Kremlin: il les trouvait tristes. Après avoir fait détruire le palais de Boris, qu'il regardait comme un monument détesté (247), il fit construire pour lui, plus près de la Moskva, un nouveau palais également en bois (274); il en orna les murs d'étoffes précieuses de Perse; les poëles de faïence étaient décorés de grillage en argent, et les serrures des portes étaient dorées. A la grande surprise des Moscovites, il fit placer devant cette habitation favorite, l'image sculptée du gardien des enfers; un énorme cerbère en bronze, dont les trois gueules s'ouvraient et bruissaient au plus léger attouchement (276). « Par cet emblême, disent les « Annalistes, le faux Dmitri présageait la de- « meure qu'il aurait dans l'éternité : l'enfer « et les ténèbres ».

Agissant ainsi contre nos usages et contre la prudence, le faux Dmitri méprisait également les principes plus sacrés de la morale. Il ne voulait point réprimer ses désirs, et brûlant de volupté, il violait publiquement les lois de la chasteté et de la décence, comme pour ressembler par là, à son père prétendu. Il

Actions odieuses.

déshonorait les femmes et les filles, profanait la Cour, et les saintes retraites, par l'impudence de ses débauches, et il ne rougit point de commettre une action plus odieuse que tous ces crimes : après avoir massacré la mère et le frère de Xénie, il en fit sa concubine (277). La beauté de cette princesse infortunée, devait être flétrie par la douleur ; mais le désespoir de la victime, l'horreur même du forfait lui prêtait un charme de plus, aux yeux du scélérat. Par cette seule atrocité, il méritait le châtiment qui l'attendait, et qui le frappa presque au moment de son triomphe... Quelques mois après son déshonneur, la malheureuse Xénie fut forcée de prendre le voile, sous le nom d'Olga, et on l'enferma dans un Couvent, sur le Biélo-Ozéro, près du monastère de Kiriloff.

Xénie prend le voile.

Tel était le dévoûment des Russes à l'ancienne dynastie de ses Souverains, que l'Imposteur aurait pu long-temps encore, à l'aide du masque de Dmitri, se livrer à son extravagance et à ses excès criminels, sous la couronne de Monomaque, si ce masque magique n'était tombé aux yeux de la Nation ! L'erreur

avait élevé l'aventurier ; la vérité devait renverser l'Imposteur. L'exilé Job n'était pas le seul à Moscou qui eût connu le fugitif du couvent de Tchoudoff. Otrépieff espérait-il s'être assez déguisé, en tâchant de paraître à demi Polonais, et en troquant le froc du moine, contre la pourpre des Tsars? Ou, aveuglé par la fortune, tenant dans ses mains un pouvoir formidable, et regardant les Russes comme un troupeau de brebis, sans voix et sans défense, ne voyait-il plus de dangers pour lui-même? Ou bien encore croyait-il par l'audace, diminuer ce danger, ébranler la conviction et faire taire la vérité? Il ne cherchait point à se cacher, et bravait hardiment les regards de tous les curieux qu'il rencontrait dans les rues ; seulement il évitait d'aller dans le couvent de Tchoudoff, où il était trop connu, et qui lui rappelait des souvenirs fâcheux. Il n'est donc point étonnant qu'au commencement même du nouveau règne, lorsque Moscou retentissait encore des éloges de Dmitri, il s'élevât déjà quelques murmures confus sur sa ressemblance avec le diacre Grégoire ; l'extravagance et l'inconduite du Tsar faisaient taire les élo-

Murmures contre l'Imposteur.

ges, et les murmures en devenaient plus distincts ; bientôt ils mirent la Capitale en fermentation.

Accusations.

Le premier accusateur et la première victime fut un Moine qui dit publiquement que le prétendu Dmitri lui était connu dès son enfance, sous le nom d'Otrépieff, qu'il lui avait appris à lire, et qu'ils avaient demeuré dans le même Couvent (278). Ce Moine fut secrètement mis à mort en prison. Il se présenta un autre témoin de la vérité, bien plus redoutable ; celui auquel la Providence remettait une vengeance juste, mais dont l'heure n'était pas encore venue : le prince Vassili-Schouisky.

Schouisky.

Ayant, avec les autres Boyards, dans la confusion de l'effroi, reconnu le vagabond pour Tsar, il pouvait, moins qu'un autre, rejeter cette lâcheté sur l'erreur, puisqu'il avait vu, de ses propres yeux, le fils d'Ivan dans le cercueil. Soit qu'il fût déchiré par le remords et la honte ; soit qu'il eût déjà des vues secrètes d'ambition, Schouisky ne garda pas longtemps le silence. Il dit à ses parens, à ses intimes, à ses amis, que la Russie était aux pieds d'un imposteur ; d'un autre côté, ses affidés,

le marchand Fédor-Koneff et d'autres, cherchaient à insinuer au peuple, que Godounoff et Job avaient déclaré la vérité, en disant que Dmitri était un fourbe, un hérétique, l'instrument des Polonais et des papistes (279).

Mais le faux Dmitri avait encore beaucoup de serviteurs dévoués. Basmanoff découvrit et dénonça ce complot, dangereux par le rang de son auteur. On arrêta Schouisky avec ses frères, et on les fit juger, comme on n'avait encore jugé personne en Russie, par une assemblée d'hommes choisis dans tous les rangs et dans toutes les classes. L'Annaliste assure que le prince Vassili-Schouisky, dans cette seule circonstance de sa vie, se conduisit en héros il ne se rétracta point et continua à soutenir généreusement la vérité. Les juges, saisis d'une horreur véritable ou simulée, voulurent par leurs cris, étouffer la voix, qui prononçait de semblables blasphèmes contre leur Monarque On mit Schouisky à la torture; mais il garda le silence et refusa de nommer aucun de ses complices. Il fut seul condamné à mort; ses frères furent privés de la liberté. Le peuple se pressait en silence, sur la

place des exécutions (280), où, comme sous le règne d'Ivan, se tenait le Boyard condamné, au milieu des instrumens du supplice, et d'un détachement de soldats, de streletz et de cosaques. Les murs et les tours du Kremlin, étaient également garnis de troupes armées, pour en imposer aux Moscovites; et Pierre Basmanoff, un papier à la main, dit au peuple, au nom du Tsar: « Le Grand-Boyard « Vassili-Schouisky m'a trahi, moi Dmitri, « fils d'Ivan, souverain de toute la Russie; « il a employé la calomnie et la médisance « pour m'aliéner le cœur de mes fidèles sujets; « il m'a nommé *un Tsar imposteur*; il a voulu me renverser du Trône : voilà pour« quoi il est condamné au supplice. Qu'il « meure comme traître et calomniateur ». Le peuple qui avait toujours aimé les Schouisky, gardait un morne silence, et il versa des larmes, lorsque l'infortuné prince Vassili, déjà dépouillé de ses vêtemens par le bourreau, dit à haute voix aux spectateurs : « frères, je « meurs pour la vérité, la religion chrétienne « et pour vous (281) ». La tête du condamné était déjà sur le billot.... Tout à coup on en-

tend le cri : *arrête* ! et l'on voit un Dignitaire du Tsar, arriver à toute bride du Kremlin, tenant un papier à la main ; il annonçait la grâce de Schouisky! La place retentit des acclamations d'une joie tumultueuse. On célébrait le Tsar comme le premier jour de son entrée à Moscou ; et les fidèles partisans de l'Imposteur se réjouissaient également, dans l'idée que cette clémence lui donnait de nouveaux droits à l'amour général. Toutefois, les plus prévoyans d'entr'eux n'en étaient pas contens, et ils ne se trompèrent pas. Schouisky pouvait-il oublier les tortures et l'échafaud ? L'on apprit que ce n'était point le faux Dmitrî qui avait eu la pensée de toucher les cœurs, par cet acte inattendu de clémence ; mais que la Tsarine religieuse avait, par ses larmes, obtenu de son prétendu fils, la grâce de l'ennemi qui en voulait à ses jours ...! Cette infortunée complice du mensonge, était sans doute tourmentée par les remords de sa conscience, et, en sauvant ce martyr de la vérité, elle espérait atténuer ses torts aux yeux des hommes et de Dieu. Quelques Polonais s'étaient joints à elle, pour intercéder en faveur du condamné ;

voyant la vive part que prenaient à son sort les habitans de Moscou, et cherchant à mériter par là leur reconnaissance. Les trois Schouisky, Vassili, Dmitri et Ivan, furent exilés dans des bourgs de Galitche ; leurs biens furent confisqués et leurs maisons dévastées.

A cette même époque, s'ébruitèrent à Moscou les témoignages de plusieurs habitans de Galitche, concitoyens et proches parens de Grégoire Otrépieff ; son oncle, son frère, et même sa mère, une honnête veuve nommée Barbe (282) : ils le virent, le reconnurent et ne voulurent pas se taire. On les enferma, et son oncle Smirnoï Otrépieff, qui, en 1604, avait été auprès de Sigismond, pour dénoncer son neveu, fut envoyé en Sibérie. On arrêta encore le gentilhomme Pierre Tourguénieff et le bourgeois Fédor, qui ameutaient publiquement le peuple contre le faux Tsar. L'Imposteur les fit exécuter tous deux, et vit avec plaisir que le peuple, reconnaissant pour la grâce de Schouisky, ne témoigna aucune compassion, au généreux dévoûment de ces deux martyrs, qui marchaient à l'échafaud sans crainte et sans regrèts ; appelant à haute voix,

l'Imposteur Ante-Christ et favori du démon (283), plaignant la Russie et prédisant ses malheurs. La populace les insultait en leur criant : « Vous méritez la mort ». Dès ce moment, les dénonciations, vraies ou fausses, se succédèrent sans interruption, comme sous le règne de Boris ; car l'Imposteur, qui jusqu'alors avait voulu faire parade de clémence, suivait déjà des principes tout opposés. Il prétendait, par des exemples effrayans, réprimer la hardiesse des discours, et, dans ce but, il favorisait toute espèce de délations. On torturait, on exécutait, on étouffait les prisonniers, on confisquait les biens et on envoyait dans l'exil, pour un seul mot contre l'Imposteur. Soit par suite de semblables dénonciations, ou parce que le faux Dmitri craignait l'indiscrétion de ses anciens amis, il ordonna qu'on fît passer dans d'autres couvens, plusieurs des Moines de celui de Tchoudof. Cependant, ce qui est digne de remarque, il laissa en paix Pafnouty, métropolitain de Kroutitsy (284), qui, ayant été de son temps, Archimandrite du couvent de Tchoudof, avait, au premier regard, reconnu en

lui le diacre Grégoire ; mais il avait probablement échappé à la persécution, par de feints ou de lâches témoignages de dévoûment à l'Imposteur. La crainte imposait silence à bien d'autres individus, en sorte que la Capitale paraissait tranquille. Néanmoins l'Imposteur était devenu plus circonspect, et se méfiant des Moscovites, il s'entoura de nouveau d'étrangers (285). Il choisit trois cents Allemands pour ses gardes du corps ; il les divisa en trois compagnies, sous le commandement de trois capitaines : le Français Margeret, le Livonien Knoutzen et l'Ecossais Vandeman ; il les vêtit magnifiquement en damas et en velours, les arma de hallebardes, d'espontons, de haches, et de guidons avec des aigles d'or et des glands d'or et d'argent. Il donna à chaque soldat, outre un domaine, quarante à soixante-dix roubles d'appointemens, et, dès cet instant, il ne sortit jamais seul, se faisant toujours accompagner par ces nouveaux gardes, suivis, mais de loin, par les Boyards et les gens de la Cour : mesure digne d'un vagabond porté au Trône par un jeu du Destin : Trois cents haches et hallebardes étrangères

Allemands garde du corps

devaient le garantir de la trahison de toute une nation et d'un demi million de soldats justement offensés de cette méfiance humiliante !

Magnificence et plaisirs.

Cependant le faux Dmitri voulait des divertissemens : la musique, la danse et les jeux amusaient journellement la Cour. Se conformant au goût somptueux du Tsar, pour le luxe, les hommes de tous les rangs, cherchaient à briller par la richesse de leurs costumes. Chaque jour semblait un jour de fête : « Mais combien de citoyens, dit l'Annaliste, « qui dans les rues paraissaient gais et heu« reux, versaient des larmes amères dans l'in« térieur de leurs maisons » ! Un maintien et un habillement modeste, pour ceux qui n'étaient pas dans la misère étaient regardés comme un manque de dévoûment envers un Tsar qui aimait la prodigalité et la gaîté ; et qui, par cette apparence de bien-être public, voulait persuader à la Russie, qu'elle était dans son siècle d'or.

Ambassade en Lithuanie pour y chercher la fiancée.

Croyant avoir établi la tranquillité à Moscou (286), le faux Dmitri se hâta de remplir la promesse qu'il avait faite par reconnaissance, par amour ou par politique ; il offrit

sa main et sa couronne à Marine, dont l'affection et la confiance pour l'Aventurier, lui méritaient l'honneur d'occuper le trône avec lui. Les rapports, entre le Voïévode de Sendomir et son gendre désigné, n'avaient jamais été interrompus. L'Imposteur informait Mnichek de tous ses succès; il l'appelait toujours son père et son ami: il lui écrivit de Poutivle, de Toula, de Moscou; et le Voïévode ne se borna pas à répondre à l'Imposteur, il écrivit aussi aux Boyards de Moscou, sollicitant leur reconnaissance en ces termes: « J'ai contri-« bué au bonheur de Dmitri; je suis prêt à « faire de nouveaux efforts pour que ce grand « événement soit aussi un bonheur pour la « Russie; mes motifs pour agir ainsi sont, « non seulement l'amour que j'ai toujours « porté à votre Nation, mais encore le désir « que j'ai de mériter et d'obtenir votre re-« connaissance. Eh! comment pourriez-vous « me la refuser, lorsque vous verrez mes ar-« dentes sollicitations auprès du Trône, en « votre faveur, et que vous leur devrez de « nouveaux avantages, de nouveaux droits

« importans, inconnus jusqu'à présent dans « l'empire de Moscou (287) »?

Enfin, au mois de septembre, le faux Dmitri envoya le premier diak et trésorier Athanase Vlassieff, à Cracovie, pour faire solennellement la demande en mariage, et remettre une lettre de sa part, à Sigismond, ainsi qu'une autre de la tsarine Marpha, au père de la fiancée.

Les Russes pouvaient-ils approuver ce mariage avec une étrangère d'une religion différente, d'une famille illustre, à la vérité, mais non de sang royal? Pouvaient-ils voir avec plaisir, dans un orgueilleux Polonais, le beau-père du Tsar; attendre à Moscou une foule de ses proches non moins présomptueux que lui, et respecter servilement en eux, leur alliance avec un Monarque qui, en choisissant une épouse étrangère, montrait du mépris pour toutes les nobles russes? Le faux Dmitri, contre les usages reçus, n'informa même pas les Boyards de cette importante affaire (288). Il ne parlait qu'aux Polonais, ne prenait conseil que d'eux seuls; et cependant lorsqu'il offensait si inconsidérément les Russes, il

Mécontentemens.

ne satisfaisait pas complètement, les désirs de ses amis étrangers.

Personne ne servait avec plus de zèle les intérêts de l'Imposteur, que le nonce du Pape, Rangoni. En lui adressant ses félicitations sur son avénement au Trône (289), dans une lettre emphatique et pompeuse, il louait Dieu et s'écriait : « *Nous avons vaincu !* Il flattait le faux Dmitri par des éloges outrés; espérant, disait-il, que la réunion des Eglises serait la première de ses actions immortelles : « Ton « portrait, continuait-il, est déjà dans les « mains du Saint-Père ; ce chef des Fidèles est « rempli pour toi d'amour et d'amitié; ne « tarde pas à lui témoigner ta reconnaissance, « et reçois de ma part les présens spirituels « de l'Eglise, l'image du puissant Sauveur, par « le secours duquel tu as vaincu et tu règnes ; « un rosaire pour prier, une bible en latin, « pour t'instruire, afin que tu jouisses en la « lisant et que tu deviennes un second David ».

Bientôt arriva à Moscou un dignitaire de Rome (290), le comte Alexandre Rangoni, neveu du Nonce, apportant la bénédiction apostolique, et une lettre de félicitations, du

successeur de Clément, qui désirait avec impatience, se voir à la tête de notre Eglise. Mais l'Imposteur, dans une réponse polie, se louant de la protection miraculeuse du Ciel, qui avait fait périr le scélérat, assassin de son père, ne dit pas un mot en faveur de la réunion des Eglises. Il parla seulement de l'intention généreuse où il était de ne point vivre dans l'oisiveté ; il voulait, disait-il, se joindre à l'Empereur, pour marcher contre le Sultan, et détruire la puissance des Infidèles. Il conjurait le pape Paul V, de ne point permettre à Rodolphe de faire la paix avec les Turcs ; et lui-même voulait, à cet effet, envoyer un Ambassadeur particulier en Autriche. Le faux Dmitri écrivit encore une seconde lettre au Pape, lui promettant une entière sûreté pour les Missionnaires, qui devaient traverser la Russie pour se rendre en Perse ; et l'assurant *qu'il serait fidèle à la parole qu'il avait donnée.* Il envoya lui-même le jésuite André Lavitsky à Rome ; mais il semble que ce fut plutôt pour une affaire d'Etat, que dans l'intérêt de celles de l'Eglise. Ce Jésuite était chargé de conférer avec le Pape, sur la guerre

de Turquie, à laquelle Otrépieff songeait réellement. Séduit par l'idée de la gloire et des avantages qu'elle lui procurerait; devenu présomptueux par l'excès de son bonheur; naturellement brave et aimant les dangers, l'Imposteur, dans les rêves de son ambition, ne se contentait plus de l'Empire de Moscou: il voulait des conquêtes et des Empires nouveaux (291). Ce désir augmenta encore, par le rapport des Voïévodes de Tersk, qui l'informaient que leurs streletz et leurs cosaques avaient remporté l'avantage dans une affaire avec les Turcs, et que quelques tributaires du Sultan, dans le Daguestan, avaient prêté serment à la Russie (292).

Rome, qui depuis long-temps prêchait une croisade générale des puissances chrétiennes, contre les Ottomans, devait encourager le faux Dmitri. Le Pape applaudissait à ses dispositions guerrières; il lui conseillait seulement de commencer par attaquer le pays le plus voisin, la Tauride, et par la destruction de ce repaire de Brigands si funeste à la Russie et à la Pologne, *couper les ailes et le bras droit au Sultan*, dans sa guerre contre l'Empereur

d'Autriche. Cependant le Pape devait avoir peu de confiance dans le dévoûment de l'Imposteur à l'Eglise latine, voyant combien il évitait, dans ses lettres, toute expression *positive* sur la religion. Il paraît que son zèle, à rendre les Russes papistes, s'était bien ralenti; car malgré l'inconséquence qui lui était naturelle, il comprenait le danger d'un projet aussi absurde, et il est douteux qu'il eût voulu le mettre à exécution, si même il avait régné plus long-temps.

Bientôt le principal bienfaiteur du faux Dmitri, le rusé Sigismond, s'aperçut également que la fortune et l'éclat du trône avaient changé celui qui naguère baisait sa main avec transport, et gardait, devant lui, le silence respectueux d'un humble esclave. Ce prince, premier auteur des succès de l'Aventurier, qu'il avait honoré comme le fils des Tsars, à qui il avait donné de l'argent, des troupes, et procuré par là la confiance des habitans de Séversk, devait naturellement s'attendre à sa reconnaissance; et lorsqu'il fit complimenter le nouveau Tsar (293), par son secrétaire Gossevsky, il eut l'indiscrétion d'exiger que le faux Dmitri lui

livrât les Ambassadeurs suédois, s'il en venait de la part du *rebelle* Charles. Gossevsky, dans une conférence particulière avec le Tsar, lui déclara, sous le secret, que le Roi était inquiet d'un bruit extraordinaire qui venait de se répandre. « Depuis peu, disait-il, un em-
« ployé est venu de Russie en Pologne ; il as-
« sure que Boris existe : qu'effrayé par tes
« victoires, et suivant les conseils des devins,
« il a cédé la Couronne à son fils, le jeune
« Fédor ; s'est fait passer pour mort, a or-
« donné d'enterrer solennellement, à sa
« place, un autre homme qu'on avait em-
« poisonné à cet effet ; et lui-même n'ayant
« communiqué son secret qu'à la Tsarine et
« à Siméon Godounoff, a fui en Angleterre,
« sous le nom d'un marchand. Sigismond a
« chargé des gens sûrs de s'informer à Lon-
« dres, si effectivement ton dangereux en-
« nemi y était réfugié ; et il a cru, en ami
« sincère, devoir t'en prévenir ; il pense que
« la fidélité des Russes est encore douteuse,
« et il a ordonné à nos Voïévodes de Lithua-
« nie, d'être prêts pour ta défense ».

Nouvelles de l'existeuce de Boris.

Cette fable n'effraya pas le faux Dmitri ; il

remercia le Roi, et lui fit répondre, qu'il ne doutait pas de la mort de Boris; qu'il était prêt à devenir l'ennemi du Suédois rebelle, mais qu'il voulait se convaincre de la sincère amitié de Sigismond, qui, malgré ses paroles flatteuses et ses craintes apparentes pour son repos, ne lui accordait pas les titres dus à la dignité qui lui venait de Dieu. En effet, Sigismond, dans sa lettre, lui donnait celui de Hospodar et de Grand-Duc, mais non celui *de Tsar*; et l'Imposteur voulait avoir, non seulement ce titre, mais encore un plus pompeux. Il imagina de s'appeler *César*, et même *Invincible*, par anticipation de ses victoires futures (294). Sigismond, informé de cette prétention orgueilleuse, en témoigna son mécontentement, et les seigneurs Polonais reprochèrent à l'Aventurier de la veille, sa ridicule vanité et son ingratitude criminelle. Le faux Dmitri écrivit à Varsovie, qu'il n'avait point oublié les bons offices de Sigismond, qu'il le respectait comme un frère, comme un père; qu'il désirait conclure avec lui, une alliance solide; mais qu'il ne renoncerait pas à ses prétentions au titre de *César, sans cependant le menacer*

Titre de César.

de la guerre, s'il persistait à le lui refuser. Ce fut vainement que les gens sensés, et particulièrement Mnichek et le Nonce du Pape, cherchèrent à lui démontrer que le Roi lui donnait le titre que les Souverains de Pologne avaient toujours accordé à ceux de Moscou, et que Sigismond ne pouvait pas changer cet usage, sans le consentement des États-Généraux. D'autres Polonais, avec non moins de raison, étaient d'avis que la république ne devait point se brouiller, pour un vain titre, avec un allié présomptueux, qui pouvait lui servir d'instrument pour soumettre les Suédois. Mais les Grands du Royaume ne voulurent pas entendre parler du nouveau titre, et le Voïévode de Posen, dit, en colère, à un officier Russe (295). « Dieu n'aime pas les or- « gueilleux, et votre *invincible* Tsar ne se « maintiendra pas sur le Trône ». Cependant cette vive discussion ne mit point obstacle aux fiançailles.

Le premier novembre (296), l'illustre Ambassadeur du Tsar, Athanase Vlassieff, arriva à Cracovie, avec une nombreuse suite, et fut présenté à Sigismond. Il parla d'abord de

l'heureux avénement du fils d'Ivan au Trône; de la gloire qu'il aurait à détruire l'empire Ottoman, à faire la conquête de la Grèce, de Jésusalem, de Bethléem et de la Béthanie; ensuite il déclara l'intention de Dmitri, de partager le trône avec Marine, en reconnaissance des services importans que lui avait rendus son illustre père (297), dans le temps de son malheur et de ses tentatives pour reconquérir le Trône.

Le 12 novembre se firent les fiançailles solennelles, chantées en vers pyndariques par le jésuite Grokhovsky, en présence de Sigismond, de son fils Vladislas, et de sa sœur Anne, reine de Suède. Marine, la couronne sur la tête, et couverte d'un vêtement blanc brodé en pierres précieuses, était resplendissante de magnificence et de beauté. Le chancelier de Lithuanie, Sapiéha, après avoir dit, au nom de Mnichek, à Vlassieff qui représentait le futur, que le père donnait sa bénédiction à sa fille, à l'occasion de son mariage et de son avénement au Trône, prononça un long discours. Le seigneur Lentchinsky, et le Cardinal évêque de Cracovie, en firent au- Fiançailles.

tant ; ils vantèrent « les qualités, l'éducation « et l'illustre origine de Marine, *noble et libre « citoyenne d'un libre Empire.* L'exactitude de « Dmitri à remplir la promesse qu'il avait « faite ; le bonheur des Russes, d'avoir un « Souverain légitime, de leur nation, au lieu « d'un étranger usurpateur ; et de voir une « amitié sincère établie entre Sigismond et le « Tsar, qui, certainement, ne deviendrait « jamais un exemple d'ingratitude, sentant « trop ce qu'il devait au Roi et au Royaume « de Pologne ». Le cardinal et les principaux membres du Clergé chantèrent le *veni Créator* ; tous s'agenouillèrent, mais Vlassieff resta debout. Il fut sur le point d'exciter un rire général, lorsqu'il répondit à la question que lui fit l'Evêque : si Dmitri n'était point déjà fiancé à une autre ? *Eh ! comment puis-je le savoir, cela ne se trouve pas dans mes instructions !* Au moment de l'échange des bagues, il tira d'un étui celle du Tsar, ornée d'un très-beau diamant, la remit au Cardinal, et lui-même ne voulut pas prendre avec sa main nue, celle de la fiancée de son Maître. Après les cérémonies de l'Eglise, il y eut un banquet somptueux, chez

le Voïévode de Sendomir. Marine était assise à côté du Roi, au moment où elle reçut les présens de son époux. Ces présens consistaient en une riche image de la Sainte-Trinité, don particulier de la tsarine religieuse Marpha; une aigrette en rubis, une tasse en Hyacinthe, un vaisseau en or, orné d'une quantité de pierres précieuses; un pélican, un paon et un bœuf en or; une pendule *extraordinaire*, avec un jeu de flûtes et de trompettes; trois pouds de perles fines; six cent quarante zibelines précieuses; des ballots de velours, de drap d'or, de Damas et de Satin, etc. (298).

Vlassieff désirant prouver son respect, refusa de s'asseoir à table auprès de Marine, ne voulut ni boire, ni manger; et ne comprenant pas qu'il représentait la personne de Dmitri, il se prosterna, au moment où Sigismond et sa famille bûrent à la santé du Tsar et *de la Tsarine*; car l'on donnait déjà ce titre à la fiancée. Après dîner, le Roi, Vladislas et la Princesse de Suède, dansèrent avec Marine; Vlassieff refusa cet honneur, en disant: « Comment oserais-je toucher Sa Majesté ». Enfin, Marine en prenant congé de Sigis-

mond, tomba à ses pieds, et versa des larmes d'attendrissement, au grand mécontentement de l'Ambassadeur, qui voyait en cela une humiliation pour la future épouse de son Maître : mais on lui répondit que Sigismond était encore son souverain, puisqu'elle n'avait point quitté Cracovie. Le Roi, après avoir affectueusement relevé Marine, lui dit : « Miraculeuse-« ment élevée par Dieu, n'oublie pas ce que « tu dois aux lieux où tu reçus le jour et « ton éducation ; au pays où tu laisses tes pa-« rens, et où une fortune inouie est venue te « trouver. Entretiens dans ton époux, une « juste amitié pour nous, et la reconnais-« sance qu'il doit à ce que nous avons fait, « moi et ton père, pour lui. Conserve dans « ton cœur la crainte de Dieu; respecte tes « parens, et *ne renonce jamais aux usages po-« lonais* ». Puis se découvrant, le Roi donna sa bénédiction à Marine ; il la remit de ses propres mains, entre celles de l'Ambassadeur, et permit au Voïévode de Sendomir de l'accompagner en Russie. Vlassieff expédia immédiatement à son maître, la bague de la fiancée et son portrait ; il passa encore quelques

jours à Cracovie, pour assister à la célébration du mariage de Sigismond, avec une Archiduchesse d'Autriche, et partit, le 8 décembre, pour Slonim, afin d'y attendre Mnichek et Marine, sur leur route pour la Russie (299): mais il les attendit long-temps,

Le Voïévode de Sendomir, qui avait sacrifié à l'Imposteur la plus grande partie de sa fortune, ne fut pas satisfait des présens adressés à sa fille ; il lui demanda de l'argent pour solder ses créanciers, et ne voulut pas quitter Cracovie, avant de l'avoir reçu (300). Il s'inquiétait aussi, avec raison, de la mauvaise renommée de son gendre futur. On s'avait à Cracovie, ce qui se passait à Moscou ; on connaissait le mécontentement des Russes, et plusieurs personnes ne croyaient pas à l'origine souveraine de l'Imposteur, ni à la durée de sa fortune : on en parlait publiquement ; on en prévenait le Roi et Mnichek. On prétend que la tsarine religieuse Marpha, avait ordonné elle-même, à un Suédois, d'informer secrètement Sigismond, que le prétendu Dmitri n'était pas son fils (301). Les dignitaires Russes, envoyés en mission à Cracovie, confiaient en secret à

Bruits en Pologne sur l'Imposteur.

l'oreille des curieux leurs doutes sur la légitimité du Tsar, et prédisaient sa fin prochaine et inévitable. Mais Sigismond et Mnichek ne croyaient pas ou feignaient de ne pas croire à de pareils discours, voulant ne les attribuer qu'aux insinuations des ennemis secrets du Tsar, amis de Godounoff et de Schouisky : dans tous les cas, ce n'était pas le moment de songer à une rupture avec celui qui appelait Marine sur le trône, et qui récompensait honorablement son père, de toutes ses dépenses ;
1606. car enfin, au mois de janvier 1606, le secrétaire Ian Boutchinsky apporta, de Moscou à Mnichek, deux cent mille florins, outre les cent mille que le faux Dmitri avait fait remettre à Sigismond, en paiement de la somme que le Voïévode de Sendomir lui avait empruntée pour l'armement de 1604 (302). L'Imposteur témoignait de l'impatience de voir sa fiancée ; mais Mnichek, occupé de préparatifs fastueux, demeura encore long-temps en Galicie, et ne se mit en route, avec une foule de ses parens, qu'au moment du dégel, de manière que plusieurs d'entre eux retournèrent sur leurs pas, de peur des mauvaises routes, et

Le faux Dmitri paye les dettes de Mnichek.

bienheureusement pour eux; car tout se préparait déjà à Moscou, pour l'accomplissement terrible de la vengeance du peuple.

Evènemens à Moscou.

Le faux Dmitri s'étant entouré de gardes étrangers, et voyant la tranquillité régner dans la capitale, la soumission et la bassesse à la cour, reprit toute sa sécurité; il croyait à une certaine prédiction qui lui promettait un règne de trente-quatre ans (303), et passait son temps dans les festins, aux noces des Boyards, leur ayant permis de choisir des épouses et de se marier à leur gré; ce qui n'avait pas existé sous le règne de Godounoff. Quoique dans un âge déjà avancé, le plus illustre des Boyards, le prince Mstislafsky, profita de cette liberté, et l'Imposteur lui accorda une cousine de la tsarine religieuse Marpha. Il semblait aussi que Moscou partageait sincèrement les plaisirs du Tsar; jamais il n'y avait eu dans cette ville plus de festins et de tumulte; jamais on n'y avait vu autant d'argent en circulation; car les Allemands, les Polonais et les Cosaques, compagnons du faux Dmitri, enrichis par ses générosités, semaient l'or à pleines mains (304), au grand avantage

des marchands de Moscou. D'après les paroles de l'Annaliste, « non seulement ils se servaient « de vases d'argent pour manger et boire, « mais même pour se laver aux bains ».

Rappel des Schouisky.

Dans ces jours de jubilation, l'Imposteur disposé à la clémence, pardonna aux princes Schouisky, après six mois d'exil (305). Il leur rendit leurs richesses et leur rang, à la satisfaction de leurs nombreux amis, qui avaient su habilement l'éblouir par l'attrait d'une pareille générosité, probablement, déjà avec des intentions funestes au faux Dmitri. Vassili-Schouisky, généralement respecté comme un Boyard de premier rang, et descendant de Rurik, était devenu l'idole de la Nation, par sa fermeté inébranlable dans ses dispositions contre l'Imposteur. Les tortures et l'échafaud lui avaient donné aux yeux des Russes, la brillante couronne d'un héros-martyr; et dans le cas d'un mouvement populaire, aucun Boyard ne pouvait exercer plus d'empire sur les esprits, que ce prince également ambitieux, rusé et intrépide. Après avoir donné, par écrit, un engagement de fidélité au faux Dmitri (306), il revint dans la

Capitale, tout autre en apparence : il semblait être le plus dévoué de ses partisans ; et il gagna, par ce moyen, la confiance particulière de l'Imposteur, contre l'avis de plusieurs de ses conseillers, qui disaient que la clémence, quelquefois approuvée par la politique, pouvait épargner un traître et un parjure, mais qu'il était toujours téméraire de se fier à ses nouveaux sermens : que Schouisky, lorsqu'il, n'avait encore reçu de Dmitri que des marques de bienveillance, avait conjuré sa perte ; et que maintenant, déshonoré par lui, et ayant supporté les tourmens et la crainte de la mort, il ne pouvait avoir conçu tout à coup de l'attachement pour celui qui l'avait puni, quoique légitimement ; qu'il devait au contraire ne respirer que haine et vengeance, et qu'il cachait ces sentimens, sous le masque du repentir. Ces avis étaient vrais : Schouisky avait la ferme résolution de périr ou de perdre le faux Dmitri. Mais l'inconséquent et orgueilleux Otrépieff faisant parade, moins encore de clémence que d'intrépidité, répondait, qu'il trouvait un véritable plaisir dans la générosité ; qu'il aimait à pardonner entièrement

et non à demi ; et que sans ingratitude pour la Providence, il ne pouvait rien redouter, ayant été, dès son berceau, miraculeusement et visiblement protégé de Dieu. Il voulut que le prince Vassili, à l'exemple de Mstislafsky, se choisit aussi une illustre épouse. Le choix de Schouisky tomba sur la princesse Bouinoff-Rostofsky, parente des Nagoï, et il devait se marier quelques jours après la noce du Tsar. En un mot, ayant été le complaisant d'Ivan, et de Boris, il captiva entièrement le confiant Aventurier ; devint son conseiller, et sans doute ce ne fut pas pour le bien !

Le faux Dmitri continua à se conduire avec sa légèreté et son imprudence ordinaires : tantôt, il désirait mériter l'amour des Russes; tantôt il les offensait avec intention. Les Contemporains racontent l'événement suivant : « Il ordonna, en hiver, de construire une « forteresse en glace, près de Viazma à trente « verstes de Moscou, et s'y rendit avec ses gar-« des du corps, un détachement de cavalerie « polonaise, les Boyards et les principaux « militaires nobles. Les Russes devaient dé-« fendre le fort, et les Allemands le prendre

« d'assaut. Au lieu d'armes, on donna aux « uns et aux autres des boules de neige. Le « combat commença, et l'Imposteur, à la « tête des Allemands, se précipita le premier « dans la forteresse, remporta la victoire et « s'écria : *C'est ainsi que je m'emparerai d'Azof.* « Il ordona un second assaut : mais beaucoup « de Russes étaient couverts de sang ; car les « Allemands, dans le fort de la mêlée, en je- « tant de la neige contre eux, avaient aussi « lancé des pierres. Cette cruelle plaisanterie, « que le Tsar laissa impunie, irrita tellement « les Russes, que le faux Dmitri craignait un « combat réel entr'eux (307) : ses gardes du « corps et ses Polonais se hâtèrent de les sé- « parer et de retourner à Moscou ».

La haine contre les étrangers, qui retombait aussi sur le Tsar si partial pour eux, s'augmentait tous les jours par leur imprudence. D'après la permission du faux Dmitri, ils avaient un libre accès dans nos églises : mais ils s'y conduisaient avec la plus grande irrévérence, agitant leurs armes, comme s'ils se préparaient au combat ; s'appuyant et se couchant sur les tombeaux des saints. Les

Moscovites ne se plaignaient pas moins des Cosaques, compagnons de l'Imposteur. Ces hommes grossiers, se vantant des services qu'ils avaient rendus, méprisaient les Russes, et par dérision, les appelaient juifs (308) : ils étaient toujours sûrs de l'impunité.

Mais ce fut le Clergé qui devint l'ennemi le plus acharné du faux Dmitri, qui semblait vouloir humilier l'état monastique, en diffamant les moines, et en les faisant punir par un supplice public, lorsqu'ils se rendaient coupables de quelques délits civils. Il empruntait de l'argent aux Couvens riches, et ne songeait point à s'acquitter de ces dettes souvent considérables. A la fin, il ordonna de lui présenter une liste des biens et de tous les revenus des Couvens, témoignant l'intention de ne leur laisser que ce qui était indispensable pour l'entretien des Moines, et de s'emparer du reste pour la solde des troupes (309). C'est ainsi qu'un hardi vagabond, jeté par un orage, sur un trône chancelant, et menacé d'un orage nouveau, se déterminait, sans hésitation, à accomplir ce que n'avait jamais osé entreprendre les Souverains légitimes, Ivan III

et IV, soutenus par leurs droits incontestables et une soumission sans bornes à leur volonté.

Une action moins importante, mais non moins inconsidérée, excita le mécontentement du Clergé séculier de Moscou. Le faux Dmitri chassa de leurs maisons tous les prêtres des quartiers d'Arbate et de Tchertol, pour y loger ses gardes du corps étrangers, dont la plupart demeurait dans la slabode allemande, trop éloignée du Kremlin. Les Pasteurs des âmes qui priaient publiquement Dieu dans les églises, pour le prétendu Dmitri, maudissaient secrètement en lui leur plus cruel ennemi, et ne le désignaient à leurs paroissiens, que comme un imposteur et un tyran odieux, qui persécutait l'Église et protégeait toutes les hérésies : car il avait non seulement permis, aux Jésuites de célébrer la messe latine au Kremlin, mais encore aux Pasteurs luthériens d'y prècher, afin que ses gardes du corps n'eussent pas la peine d'aller jusqu'à la slabode allemande, pour faire leurs prières (310).

A cette époque, l'apparition d'un nouvel imposteur nuisit également au faux Dmitri, dans l'opinion publique. Jaloux du succès et

L'Imposteur Pierre.

des honneurs des Cosaques du Don, leurs frères du Volga et du Térek imaginèrent de proclamer un de leurs camarades, le jeune Cosaque Ileïka, fils du tsar Fédor; ils le nommèrent Pierre, et prétendirent qu'Irène avait mis au monde ce fils, en 1592, et que l'ambitieux Boris avait su l'éloigner du Trône, en substituant à sa place une petite fille, Théodosie. Ils se rassemblèrent au nombre de quatre mille, et devinrent l'épouvante des voyageurs, surtout des commerçans; car ces rebelles, sous le prétexte qu'ils allaient à Moscou avec le Tsar, dépouillaient tous les marchands sur le Volga, entre Astrakhan et Cazan; au point qu'on estima à trois cent mille roubles (311), le butin qu'ils firent.

Cependant le faux Dmitri ne s'opposait point à leurs brigandages, et écrivait au prétendu Pierre, probablement dans l'espoir de l'attirer dans un piége, que s'il était réellement le fils de Fédor, il se hâtât de se rendre dans la Capitale, où il serait reçu avec honneur. Personne ne croyait à l'existence de ce nouveau prince, mais cet événement convainquit encore d'avantage de l'imposture d'Otrépieff:

expliquant une fable par l'autre, on alla jusqu'à croire que ces deux fourbes étaient secrètement d'accord; que le faux Pierre était un instrument du faux Dmitri; que ce dernier ordonnait aux Cosaques de dépouiller les marchands, pour enrichir son trésor (312), et qu'il les attendait à Moscou, comme de nouveaux et dévoués auxiliaires, pour exercer avec plus de sécurité sa tyrannie sur les Russes qu'il détestait. On assure qu'Ileïka voulut réellement profiter de l'invitation amicale du moine défroqué, et qu'il se mit en route pour Moscou: mais il apprit à Sviajsk, que son oncle prétendu n'existait déjà plus.

Le retour du prince Schouisky fut, d'après les Annalistes, le commencement d'un grand complot, et décida du sort du faux Dmitri, qui en avait préparé le facile succès, en offensant les Boyards, le Clergé et le peuple; en méprisant la religion et la vertu. Peut-être qu'en suivant de meilleurs principes, il se serait maintenu sur le Trône, malgré les preuves évidentes de son imposture. Peut-être malgré son illégitimité, les plus prudens des Boyards n'auraient-ils pas voulu renverser un

Commencement du complot.

Souverain habile, dans la crainte de livrer la Patrie au fléau de l'anarchie. Tel était probablement l'avis d'un grand nombre dans les premiers jours du règne de l'Imposteur : sachant quel il était, on espérait qu'au moins cet homme extraordinaire, doué de quelques qualités brillantes, se rendrait digne de son bonheur, par des actions méritoires ; mais on ne vit que de l'extravagance, et l'on se souleva contre lui.

Moscou à cette époque ne doutait plus, dit-on, de l'identité d'Otrépieff avec le faux Dmitri. Il est intéressant de savoir que ceux même qui l'approchaient de plus près, ne se cachaient point entre eux la vérité ; et Basmanoff dans un entretien sincère avec deux Allemands dévoués au faux Dmitri, leur dit : « Il est votre « père et vous êtes heureux en Russie : joi- « gnez-vous à moi pour prier Dieu pour lui ; « malgré qu'il ne soit pas le *fils d'Ivan*, il est « notre Souverain, puisque nous lui avons « *prêté serment*, et que nous ne pouvons en « trouver un meilleur (313) ». C'est ainsi que Basmanoff justifiait son dévoûment à l'Imposteur. D'autres pensaient qu'un *serment* prêté

par erreur ou par crainte, n'en était point un réel. Cette idée avait été naguère suggérée au peuple, par les amis du faux Dmitri, lorsqu'ils l'engageaient à trahir le jeune Fédor.

Schouisky profitait également de cette heureuse idée, pour rassurer les Russes consciencieux, et pour précipiter du Trône l'Aventurier: il fallait s'ouvrir à des gens de toutes conditions, trouver des complices dans le Conseil, dans le Clergé, dans l'armée et parmi les Citoyens. Schouisky avait déjà éprouvé le danger des intrigues; il avait été conduit à l'échafaud, par l'indiscrétion de ses co-opérateurs: mais depuis cette époque, la haine générale qu'on portait au faux Dmitri, avait encore mûri, et répondait du secret pour l'avenir. En effet, il n'y eut ni traîtres, ni dénonciateurs, et Schouisky, sous les yeux même de l'Imposteur, et passant avec lui les jours dans les festins, organisa une conjuration, dont le fil, partant du *Conseil* suprême, passait par toutes les classes de la nation, jusqu'au peuple de Moscou; en sorte que plusieurs même des affidés d'Otrépieff, révoltés de son obstination à persister dans sa con-

duite inconsidérée, se joignirent aux conjurés. On commença à répandre des bruits vrais ou faux contre l'Imposteur.

On disait, qu'avide de carnage, il menaçait en même temps l'Europe et l'Asie de la guerre. Il est certain que le faux Dmitri songeait à attaquer le Sultan; il avait désigné à cet effet une ambassade au Schah-Abbas, pour obtenir en lui un puissant auxiliaire, et il avait ordonné aux enfans Boyards de se rendre à Eletz, où il envoya aussi une nombreuse artillerie. Il menaçait en même temps la Suède; et écrivait au Roi : « Après avoir fait part à tous les « Souverains de mon avénement au Trône, je « t'informe de mon amitié pour Sigismond, « légitime souverain de la Suède. J'exige que « tu lui rendes le pouvoir que tu as usurpé « illégitimement, au mépris du droit divin, « du droit naturel et du droit des gens. Ton « refus armera contre toi la puissante Russie; « amendes toi, et réfléchis sur le sort funeste « de Boris-Godounoff : c'est ainsi que le « Tout-Puissant punit les usurpateurs, et « qu'il te punira (314)». On assurait également que le faux Dmitri voulait exciter le

Ambassade auprès du Schah

Rassemblement de l'Armée à Eletz.

Lettre au Roi de Suède.

Khan à ravager les possessions méridionales de la Russie, et que pour exciter sa rage, il lui avait envoyé en présent, une pelisse faite de peau de cochon (315). Cette fable est contredite par les documens de l'Empire, dans lesquels il est question des rapports pacifiques du faux Dmitri, avec Kazi-Ghiréï, et des présens d'usage qu'il lui fit. On parlait avec plus de raison du projet ou de la promesse de l'Imposteur, de livrer notre Eglise au Pape, et une grande partie de la Russie à la Lithuanie. Les Boyards en avaient eu connaissance par le gentilhomme Zolotoï-Kvachnin, transfuge du temps d'Ivan, et qui avait demeuré longtemps en Pologne (316). On disait aussi que le nouveau Tsar n'attendait que l'arrivée du Voïévode de Sendomir, avec de nouvelles hordes de Polonais, pour exécuter ses projets dangéreux pour la Patrie. Les esprits étaient montés à tel point, par tous ces rapports, que les chefs de la conspiration pensaient déjà à l'accomplir (317), mais ils remirent le coup jusqu'aux noces du faux Dmitri; soit comme on l'assure, afin que les richesses prodiguées par l'Imposteur à sa fiancée et à ses parens, fus-

Relations avec le Khan.

Conjectures sur les projets du faux Dmitri.

sent rentrées, avec eux, à Moscou, soit afin de lui laisser le temps et les moyens d'accroître encore la haine des Russes, par de nouvelles iniquités que prévoyaient Schouisky et ses amis.

Cependant, deux ou trois circonstances qui n'avaient néanmoins aucun rapport à la conjuration, auraient pu inquiéter Otrépieff. On lui rapporta que quelques streletz l'accusaient publiquement d'être l'ennemi de la Religion (318). Il fit venir devant lui tous les streletz de Moscou, avec leur chef Grégoire Mikoulin; il les instruisit de l'insolence de leurs camarades, et exigea que les soldats fidèles jugeassent les traîtres. Mikoulin tira son glaive, et les coupables ne témoignant ni repentir ni crainte, furent taillés en pièces par leurs frères. L'Imposteur gratifia Mikoulin, pour cet acte de dévoûment, du titre de gentilhomme du Conseil, et la Nation le prit en haine comme le bourreau de martyrs généreux.

Punition des Streletz et du diak Ossipoff.

Le diak Thimothée Ossipoff, ambitionna l'honneur de partager leur sort; enflammé du désir de démasquer l'Imposteur, il jeûna pendant quelques jours, communia ensuite, et dans la palais du Tsar même, devant tous

les Boyards, il l'appela publiquement *Grichka Otrépieff; enfant du péché et hérétique* (319). Tous ceux qui étaient présens restèrent immobiles d'étonnement, et le faux Dmitri lui-même, dans son trouble, garda le silence. Mais, revenu à lui, il ordonna de tuer ce citoyen courageux, dont le souvenir sera immortel dans notre Histoire. Il fut du petit nombre de ceux qui, par leur sang, rachetaient les Russes de la honte d'obéir à un vagabond. On raconte que les streletz et le diak Ossipoff, avant de périr, avaient été interrogés par Basmanoff, mais qu'ils n'avaient accusé personne de complicité avec eux.

Disgrace du tsar Siméon et de Tatistcheff.

L'illustre aveugle Siméon, tsar titulaire, ne se montra pas moins intrépide; chrétien zélé, et entendant dire que le faux Dmitri était porté pour la religion latine, il méprisa ses faveurs et ses caresses; il témoignait publiquement son indignation, et conjurait les vrais enfans de l'Eglise à mourir pour ses saints préceptes. Siméon, accusé d'ingratitude, fut exilé au couvent de Solovetsk, et fait moine.

Dans le même temps, un dignitaire connu par la capacité de son esprit et par la souplesse

de son caractère, qui avait joui d'une égale confiance sous Boris et sous l'Imposteur, le gentilhomme du Conseil, Michel Tatistcheff, tomba tout à coup en disgrâce, par suite d'une hardiesse qui ne lui était pas ordinaire. Un jour, à la table du Tsar, le prince Vassili-Schouisky apercevant un plat de veau, dit, pour la première fois au faux Dmitri, qu'on ne devait point offrir aux Russes des mèts qui leur étaient odieux, et Tatistcheff, se joignant à Schouisky, commença à parler avec tant d'irrévérence et de témérité, qu'on le fit sortir du palais et qu'on voulut l'exiler à Viatka (320); Basmanoff, quinze jours après, obtint sa grâce, mais il en fut victime lui-même, comme nous le verrons plus tard. Cette circonstance éveilla le soupçon de quelques-uns des proches d'Otrépieff, et dans son propre esprit. On pensait que ce n'était point sans intention que Schouisky avait entamé cette discussion, et que Tatistcheff était sorti de son caractère; que, connaissant la vivacité du faux Dmitri, ils avaient voulu en arracher quelques paroles indiscrètes, et les répandre ensuite dans la ville pour lui nuire; qu'ils devaient avoir

quelque projet important et funeste. Heureusement le faux Dmitri peu craintif par caractère et par principes, abandonna bientôt cette idée inquiétante; ne voyant autour de lui que des visages satisfaits, tous les témoignages du zèle et du dévoûment, surtout de la part de Schouisky, et s'occupant principalement alors de la réception brillante de Marine.

Mais le Voïévode de Sendomir poursuivait son voyage avec autant de lenteur qu'il en avait mis à l'entreprendre; il s'arrêtait partout et donnait des festins, au grand mécontentement de son conducteur, Athanase Vlassieff. De Minsk il écrivit encore à Moscou, qu'il ne pouvait pas quitter le territoire lithuanien, tant que le Tsar ne paierait pas au roi Sigismond sa dette entière: et en même temps il se plaignait de l'insolence de Vlassieff, serviteur trop zélé, qui voulait, disait-il, les faire *voler*, au lieu de voyager, contrainte insupportable, pour un vieillard décrépit comme lui, et pour la constitution délicate de Marine. L'Imposteur qui ne tenait pas à l'argent, promit de satisfaire à toutes les prétentions de Sigismond. Il envoya cinq mille ducats en présent à

Voyage de Voïévode de Sendomir avec Marine.

la fiancée, et de plus, cinq mille roubles et treize mille thalers pour son voyage jusqu'aux frontières de la Russie (321) ; mais en même temps il exprima son mécontentement à Mnichek : « Je vois, lui écrivit-il, que c'est à peine « au printemps que vous atteindrez notre ca- « pitale, où vous pourrez bien ne pas me « trouver, car j'ai l'intention d'aller au com- « mencement de l'été dans mon camp, et d'y « rester jusqu'à l'hiver. Les Boyards, envoyés « à votre rencontre jusqu'à la frontière, ont « épuisé toutes leurs provisions dans ce pays « qui manque de vivres, et ils seront obligés « de s'en retourner, à la honte du nom du « Tsar ». Mnichek, offensé, voulut revenir sur ses pas ; mais attribuant les expressions piquantes de son gendre futur, à l'impatience de son violent amour, il entra, le 8 avril, en Russie.

On assure qu'en quittant pour toujours sa patrie, Marine, troublée par des pressentimens douloureux, pleura amèrement, et que Vlassieff ne put la consoler par la description éloquente de la gloire qui l'attendait (322). Le Voïévode de Sendomir voulait briller par

sa magnificence : il avait avec lui en parens, amis et serviteurs, au-delà de deux mille personnes et autant de chevaux. Marine voyageait entre des rangs de cavalerie et d'infanterie ; Mnichek, son frère, son fils, le prince Vichnévetski, et chacun des Seigneurs, avaient leur détachement de troupes. La fiancée fut reçue à la frontière par les officiers de la cour de Moscou, et au-delà du bourg de Krasnoï, par les Boyards, Michel Nagoï, oncle prétendu de l'Imposteur, et par le prince Vassili-Massalski, qui dit au Voïévode de Sendomir, que les plus illustres Souverains de l'Europe auraient désiré marier leurs filles à Dmitri ; mais que Dmitri préférait Marine, sachant aimer et être reconnaissant. De là, on conduisit la fiancée dans un traîneau magnifique, orné d'un aigle d'argent, et attelé de douze chevaux blancs ; les cochers étaient revêtus d'habits de drap d'or, avec des bonnets de renard noir ; en avant marchaient douze cavaliers de distinction, qui servaient de guides, et avertissaient les cochers aux plus légers inconvéniens de la route. Malgré le dégel, partout on répara les chemins, on construisit de

nouveaux ponts, et des maisons pour y passer la nuit. Dans chaque village, la fiancée était reçue par les habitans qui lui présentaient le pain et le sel, et par les prêtres qui portaient des Images. Les Bourgeois de Smolensk, de Dorogobouje et de Viazma, lui offrirent des présens d'une grande valeur, et les Dignitaires lui présentèrent des lettres du Tsar, avec des dons encore plus magnifiques. Chacun cherchait à plaire, non seulement à la future Tsarine, mais à ses compagnons de voyage, les orgueilleux Polonais, qui se conduisaient avec insolence et offensaient les Russes (323), humbles seulement en apparence. Parvenus au bord de Lougra, ils se rappelèrent que c'était là qu'avaient été autrefois les frontières de la Lithuanie, et ils espéraient qu'elles y seraient replacées de nouveau; car Mnichek portait avec lui la Charte de possession que l'Imposteur lui avait donnée, sur la principauté de Smolensk....! Laissant Marine à Viazma, le Voïévode de Sendomir, avec son fils et le prince Vichnévetski, se hâtèrent de se rendre à Moscou, pour quelques arrangemens préliminaires avec le Tsar (324).

Le 25 avril, après une entrée magnifique dans la Capitale (325), Mnichek vit avec transport son gendre futur sur un trône éclatant, entouré des Boyards et du Clergé ; le Patriarche et les Evêques étaient assis à sa droite, et les Boyards à sa gauche. Mnichek baisa la main du faux Dmitri, et en prononçant son discours, les paroles lui manquèrent pour exprimer son bonheur : « Je ne sais, dit-il, « quel est le sentiment qui, dans ce moment, « domine mon âme, si c'est un étonnement « extrême, ou une joie inexprimable? Jadis « nous avons versé des larmes d'attendrisse- « ment au récit déplorable de la mort préten- « due de Dmitri, et aujourd'hui nous le « voyons ressuscité! Il y a peu de temps en- « core qu'avec une autre espèce de douleur, « avec un intérêt sincère et tendre, je serrais « la main d'un bani, mon hôte affligé, et « cette main, aujourd'hui souveraine, je la « baise avec respect...! O Fortune! comme tu « te joues des humains...!! Mais que dis-je? Ce « n'est point l'aveugle Fortune, mais la Pro- « vidence que nous admirons dans ton destin. « C'est elle qui t'a sauvé et élevé pour la con-

Discours de Mnichek.

« solation de la Russie et de toute la chré-
« tienté. Tes brillantes qualités me sont
« déjà connues; je t'ai vu intrépide dans la
« chaleur des combats, bravant les fatigues,
« et insensible au froid rigoureux de l'hiver...
« Tu te signalais dans les camps, alors même
« que les animaux féroces du Nord se ca-
« chaient dans leurs tanières. L'Histoire et la
« poésie célébreront à l'envi, ta vaillance, et
« tant d'autres vertus que tu dois te hâter de
« développer aux yeux du monde ! Mais moi
« je dois principalement louer la haute fa-
« veur que tu m'accordes ; la récompense gé-
« néreuse que tu donnes à l'amitié que je t'ai
« d'abord portée, et qui a devancé tes honneurs
« et ta gloire. Tu partages ta grandeur avec ma
« fille ; sachant apprécier son éducation mo-
« rale et les prérogatives que lui donne sa nais-
« sance, dans un état libre où la noblesse a
« tant d'éclat et de force : mais ce que tu esti-
« mes davantage encore en elle, c'est la vertu,
« véritable ornement de l'humanité »!

Le faux Dmitri écouta ce discours avec une apparence de sensibilité, essuyant à chaque instant ses yeux avec son mouchoir, mais

il ne dit pas un mot ; ce fut Athanase Vlassieff qui répondit à sa place. Mnichek dîna chez le Tsar, dans le nouveau palais, dont les Polonais admirèrent le goût et la richesse des ornemens. Cependant tout en honorant son hôte, l'Imposteur ne voulut pas qu'il fût placé à côté de lui ; il était assis seul à la *table d'argent*, et, en marque de considération, il ordonna seulement qu'on donnat des assiettes d'or (326) à Mnichek, à son fils et au prince Vichnévetski. Pendant le repas, on amena vingt Lapons qui se trouvaient à Moscou, et qui y étaient venu apporter leur tribut ; on raconta, pour satisfaire la curiosité des étrangers, que ces singuliers sauvages vivaient aux confins du monde, près des *Indes* et de la mer Glaciale ; ne connaissant ni maisons, ni nourriture cuite, ni lois, ni religion (327). Le faux Dmitri se vanta de l'étendue incommensurable de son Empire et de l'étrange diversité de ses peuples. Le soir, les musiciens Polonais jouèrent au palais. Le fils du Voïévode de Sendomir et le prince Vichnévetski, dansèrent, et le faux Dmitri s'amusa à se déguiser, paraissant à chaque instant, tantôt en élégant

Russe, et tantôt en hussard Hongrois. Pendant cinq ou six jours on donna à Mnichek des dîners somptueux, des soupers, des parties de chasses auxquelles le faux Dmitri se distinguait ordinairement par son adresse et son courage : il tuait les ours à coup de fourche, leur tranchait la tête avec son sabre, et jouissait des acclamations des Boyards qui criaient : « Gloire au Tsar ». En même temps on s'occupait d'affaires.

Conventions. Le faux Dmitri avait écrit à Cracovie, au Voïévode de Sendomir, que Marine, comme tsarine Russe, devait respecter, au moins en apparence, la religion grecque, et suivre ses rites (328); qu'elle devait également observer les usages moscovites, et *ne pas se coiffer en cheveux*. Mais Rangoni, légat du Pape, répondit avec colère à la première proposition : « qu'un Souverain autocrate n'était point « obligé de flatter une superstition populaire « et insensée; que la loi ne s'opposait point à « l'union des Chretiens des Eglises grecque et « latine, et n'ordonnait point aux époux de « sacrifier l'un à l'autre sa conscience ; qu'enfin, les ancêtres même de Dmitri, lors-

« qu'ils voulurent épouser des princesses Po-« lonaises, leur avaient toujours laissé la li-« berté du culte (329) ». Il paraît que cette difficulté fut levée dans les conférences du faux Dmitri, avec le Voïévode de Sendomir et notre Clergé. On convint que Marine fréquenterait les Eglises grecques, recevrait la Communion des mains du Patriarche, et ferait maigre chaque semaine, le mercredi, et non le samedi ; mais qu'elle aurait son Eglise latine et qu'elle observerait tous les autres usages de la religion romaine. Le patriarche Ignace fut satisfait ; les autres Evêques gardèrent le silence, à l'exception d'Ermogène, métropolitain de Cazan, et de Joseph, Evêque de Kalomensk, qui furent exilés par l'Imposteur, à cause de la hardiesse de leur opinion ; car ils prétendaient qu'il fallait *baptiser* la fiancée, sans quoi le mariage du Tsar avec elle, serait un sacrilége (330).

Disgrace de deux Evêques.

Le faux Dmitri se glorifiant de la finesse de sa politique, croyant avoir satisfait à la fois Rome et Moscou, et ayant tout disposé pour la cérémonie du mariage et la réception de Marine, lui fit savoir qu'il l'attendait avec la

tendre impatience d'un amant et la magnificence d'un Tsar. Marine passa quatre jours à Viazma, bourg qui avait appartenu à Godounoff, et où se trouvait son palais entouré d'un rempart. On y voit encore dans une église en pierres, plusieurs inscriptions polonaises, faites à cette époque par les compagnons de Mnichek.

Entrée de Marine dans la Capitale.

Le 1er. mai, à quinze verstes de Moscou, la future Tsarine fut reçue par les marchands et les Bourgeois, avec des présens; et le 2 mai, près de la barrière de la ville, par la noblesse et les troupes, les enfans Boyards, les streletz, les Cosaques, tous en habit de drap rouge et avec des bandouillères blanches sur la poitrine; et un grand nombre d'Allemands et de Polonais (331). Le faux Dmitri lui-même, vêtu simplement, s'était rendu en secret parmi eux, et avec l'aide de Basmanoff, les ayant placés des deux côtés de la route, il était retourné au Kremlin.

Avant que d'entrer en ville, au bord de la Moskva, Marine sortit de voiture, et fut conduite dans une tente magnifique, où se trouvaient les Boyards. Le prince Mstislafsky lui adressa un discours de félicitation; tous les

autres la saluèrent en s'inclinant jusqu'à terre. Près de la tente se trouvaient douze superbes chevaux de main, présent offert à la fiancée, et un char brillant orné d'aigles d'argent, aux armes du Tsar, et attelé de dix chevaux pies. C'est dans ce char que Marine fit son entrée à Moscou, accompagnée de ses proches, des Boyards, des Dignitaires et de trois détachemens des gardes du Tsar. Devant eux marchaient trois cents heiduques, avec des musiciens; treize voitures et une quantité de cavaliers fermaient la marche. On sonnait les cloches, on tirait le canon; les tambours, les trompettes retentissaient de toutes parts, et le peuple gardait le silence: il regardait avec curiosité, mais il témoignait plus de peine que de plaisir, et il remarqua, *pour la seconde fois*, un pronostic funeste. On assure que ce jour là, il y eut une tempête pareille à celle qui avait eu lieu à l'entrée de l'Imposteur à Moscou. Devant les portes du Kremlin, sur une éminence qui se trouvait au milieu de la grande place, où, si la fiancée du Tsar avait été orthodoxe, le Clergé l'eût attendue avec la croix, Marine fut reçue par de nouvelles trou-

pes de timballiers, dont les bruyans instrumens étaient insupportables à l'oreille. A son entrée sous la porte de *Spasky*, les musiciens Polonais jouèrent leur air national : *Pour toujours dans le bonheur comme dans le malheur* (332). Le char s'arrêta au Kremlin, près du couvent des Vierges. Là, la fiancée fut reçue par la Tsarine religieuse ; elle y vit le faux Dmitri, et y demeura jusqu'à son mariage, retardé de six jours à cause de quelques préparatifs.

Mécontentement des habitans de Moscou.

Cependant Moscou était dans l'agitation : on avait logé Mnichek au Kremlin, dans la maison de Boris (333); séjour du régicide! On prit, pour ses compagnons, les plus belles maisons de Kitaï et de Bielgorod; et pour les y établir, on en chassa les propriétaires, non seulement les marchands, les Gentilshommes, les Diaks et les Ecclésiastiques, mais aussi les principaux Dignitaires et même les Nagoï, prétendus parens du Tsar (334). Il s'éleva alors des cris et des plaintes de toutes parts. En même temps les Russes voyant des milliers d'hôtes, non invités et armés de pied en cap, retirer encore de leurs charriots

des sabres, des piques et des pistolets de réserve, demandaient aux Allemands si dans leur pays on allait aux noces comme aux combats? Et se disaient entr'eux, que les Polonais voulaient s'emparer de la capitale.

Le jour de l'entrée de Marine à Moscou, d'illustres Ambassadeurs de Sigismond, les seigneurs Olesnitsky et Gossevky arrivèrent également accompagnés d'une troupe nombreuse. Ils augmentèrent encore les inquiétudes du peuple qui croyait qu'ils étaient venu chercher la dot de Marine, et que le Tsar cédait à la Lithuanie toutes les contrées, depuis la frontière jusqu'à Mojaïsk; mais cette opinion était fausse, comme le prouvent les documens de cette ambassade. Olesnitsky et Gossevsky devaient simplement, au nom de leur Roi, assister à la noce du faux Dmitri (335), consolider l'amitié entre lui et Sigismond, et l'alliance avec la Russie, sans rien exiger de plus. L'Imposteur, selon l'Annaliste, connaissant les murmures du peuple, sur la Charte donnée par lui à Mnichek, touchant la propriété de Smolensk et le pays de Seversk, disait aux Boyards, qu'il ne céderait pas aux Polonais

un pouce de terre appartenant à la Russie (336); et peut-être le disait-il sincèrement. Peut-être qu'en trompant le Pape, il aurait aussi trompé son beau-père et sa femme : mais les Boyards, ou du moins Schouisky et ses amis, ne cherchaient point à diminuer les mauvaises impressions du peuple, sur le compte du faux Dmitri, qui de son côté augmentait encore le mécontentement général, par des nouveaux scandales.

Scandales. Les partisans de cet insensé voulaient persuader aux Russes que Marine, enfermée dans une cellule solitaire et inaccessible, s'y instruisait dans notre religion, jeûnait et se préparait au Baptême. Le premier jour elle parut en effet faire abstinence, car elle ne mangea de rien, dégoûtée par les mêts russes; mais, son futur en ayant eu connaissance, envoya au couvent les cuisiniers de son beau-père, auxquels on remit les clés des provisions du Tsar, et qui commencèrent à y préparer des dîners et des soupers qui n'étaient nullement monastiques (337). Marine n'avait auprès d'elle qu'une seule femme, ne quittait point sa cellule, et n'allait même pas chez son père;

mais elle voyait chaque jour son fiancé; il restait seule avec elle, ou bien, pour la distraire, il faisait faire de la musique, exécuter des danses et des chants profanes; il introduisait des bouffons dans l'asile de la paix et de la piété, comme s'il eut voulu insulter à la sainteté du lieu et aux mœurs pures des innocentes religieuses (338). Moscou l'apprit avec horreur!

Un scandale d'un autre genre, fruit de l'inconséquence du faux Dmitri, étonna les courtisans. Le 3 mai, lorsque l'Imposteur donnait une audience solennelle, dans la *salle dorée*, aux Polonais de distinction, aux parens de Mnichek, et aux Ambassadeurs du Roi de Pologne; le maître de la cour de Marine, Stadnitski, en parlant au nom de tous ses proches, lui dit: « Si quelqu'un témoignait de l'éton-
« nement de ton alliance avec Mnichek, le
« premier des Seigneurs de la cour de mon
« Roi; qu'il jette les yeux sur l'Histoire de
« l'Empire de Moscou; ton aïeul, à ce que je
« crois, a été marié à la fille de Vitoft, et ton
« grand-père à celle de Glinski: la Russie s'est-
« elle plaint du mélange du sang des Tsars,

« avec celui des Souverains de la Lithuanie ?
« Jamais. Par ce mariage tu consolides l'union
« de deux Nations égales en forces et en vail-
« lance, qui se ressemblent par leur langage
« et par leurs mœurs; mais qui, jusqu'à pré-
« sent, n'ont pas connu de paix réelle, et qui,
« par le spectacle de leur désunion, réjouis-
« sent les Infidèles. Maintenant, unies comme
« sœurs, elles sont prètes à agir d'accord, pour
« soumettre l'odieux Croissant; et ta gloire
« brillera, telle qu'un soleil resplendissant,
« dans les contrées septentrionales ». Les parens du Voïévode de Sendomir étaient suivis par les Ambassadeurs qui s'avançaient avec dignité. Le faux Dmitri étant sur son trône, Olesnitzky, après avoir salué le Tsar, remit la lettre de Sigismond à Athanase Vlassieff: celuici, après en avoir lu l'adresse à voix basse, au faux Dmitri, la rendit aux Ambassadeurs, en leur disant, qu'elle était adressée à un certain *prince* Dmitri qu'il ne connaissait point; que le monarque de Moscou était *César*, et que les Ambassadeurs de Pologne devaient reporter cette lettre à leur Souverain. Olesnitzky, étonné, reprit la lettre, et dit au faux

Brouille avec les Ambassadeurs.

Dmitri : « Je la reçois avec respect; mais que « se passe-t-il donc? C'est une insulte sans « exemple, non seulement pour mon Roi et « pour tous les illustres Polonais qui sont « devant toi, mais pour toute notre Patrie où « naguère encore nous t'avons vu comblé « de faveurs et de bienfaits! Tu rejettes avec « mépris la lettre de sa Majesté, du haut de « ce Trône, où tu n'es monté que par la « grâce de Dieu, celle de mon Souverain et « de la Nation polonaise »...! Ces paroles indiscrètes offensaient tous les Russes, non moins que le Tsar; mais le faux Dmitri ne songea pas à faire sortir l'audacieux Ambassadeur, et sembla saisir avec joie cette occasion de faire briller son éloquence; après avoir fait ôter la couronne, dont sa tête était ornée, il fit lui-même la réponse suivante : « Sans doute « il n'est pas d'usage, il est même inoui, que les « Monarques se commettent du haut de leur « Trône, avec les Ambassadeurs; mais le Roi « me fait perdre patience par son obstination: « il lui est expliqué et prouvé que je suis, « non seulement Prince, Hospodar, et Tsar, « mais Grand-Empereur de mes Etats incom-

« mensurables. Ce titre me vient de Dieu, et
« n'est point un vain mot, comme ceux des
« autres Rois; ni ceux d'Assyrie, de Médie,
« ni même les Césars de Rome n'y avaient un
« droit plus réel que moi! Puis-je me con-
« tenter du titre de Prince et de Hospodar,
« lorsque je suis servi, non seulement par
« des Hospodars et des Princes, mais même
« par des Tsars? Je ne vois personne qui
« puisse m'être comparé dans les contrées
« Occidentales; je n'ai au-dessus de moi que
« Dieu seul; tous les Monarques de l'Europe,
« ne m'appellent-ils pas Empereur...? Pour-
« quoi Sigismond ne veut-il pas faire de
« même...? Je te le demande à toi, seigneur
« Olesnitzky: pourrais-tu recevoir une lettre
« à ton adresse, si ta qualité de noble n'y était
« point énoncée? Sigismond avait en moi un
« ami, un frère, comme la République polo-
« naise n'en avait pas encore eu, et maintenant
« je vois en lui un malveillant à mon égard ».

S'excusant, de son peu d'éloquence par la difficulté de parler sans y avoir été préparé, et de sa hardiesse par les habitudes d'un homme libre, Olesnitzky reprocha avec cha-

leur et dureté au faux Dmitri, son ingratitude, l'oubli des faveurs du Roi, et le peu de raison qu'il avait d'exiger un nouveau titre, auquel il n'avait aucun droit. Montrant les Boyards, il les prit à témoins que les Souverains de la Russie n'avaient jamais songé à prendre le titre de *Cesar*; et il finit en abandonnant l'Imposteur au jugement de Dieu, pour le sang qui allait être versé, par suite de son ambition démesurée. L'Imposteur répliqua; mais il finit par s'adoucir, et offrit, à Olesnitzky, de baiser sa main, non à titre d'ambassadeur, mais à celui d'ancienne et bonne connaissance. Olesnitzky irrité, lui répondit : « Ou je suis Ambassadeur; ou je « ne puis baiser ta main ». Et par cette fermeté, il obligea le faux Dmitri à céder : « Car, « dit Vlassieff, le Tsar se préparant aux ré- « jouissances de son mariage, est disposé à « des sentimens de complaisance et de paix »!

On accepta la lettre de Sigismond; on désigna des places aux Ambassadeurs, et le faux Dmitri demanda des nouvelles du Roi, mais en restant assis; Olesnitzky exigea qu'en faisant cette question, le Tsar se levât, par

considération pour son maître, et l'Imposteur le satisfit. En un mot, il se couvrit d'humiliation et de honte aux yeux de la Cour, par cette scène indécente, qui irrita également les Polonais et les Russes.

Après avoir congédié avec honneur, les envoyés de Sigismond, Otrépieff ordonna au diak Gramotine, de leur dire qu'ils pouvaient vivre comme ils l'entendaient, sans être observés ni gênés en rien; voir et entretenir ceux qui leur conviendraient; que les usages étaient changés en Russie, et que les douceurs de la liberté avaient remplacé la méfiance de la tyrannie. Il lui recommanda d'ajouter que l'hospitalière Moscou se réjouissait en voyant, pour la première fois, une si grande quantité de Polonais, et que le Tsar était prêt à étonner l'Europe et l'Asie, par son dévoûment envers Sigismond, si ce dernier le faisait saluer Empereur, en reconnaissance du titre *de roi de Suède*, que Boris lui avait enlevé, et que lui, Dmitri, lui rendrait. On ne voulut s'occuper de l'alliance entre les deux Etats, qu'après le mariage; le faux Dmitri n'avait pas le loisir de songer

aux affaires, ne pensant qu'à sa future et à ses hôtes.

On se réjouissait au Couvent, et on donnait des festins au palais. Dmitri faisait journellement des cadeaux à sa fiancée et à ses parens; il achetait les plus belles marchandises aux étrangers qui arrivaient en foule à Moscou, de Lithuanie, d'Italie et d'Allemagne. Deux jours avant le mariage on apporta à Marine une cassette remplie de bijoux, du prix de cinquante mille roubles (339), et on donna encore à Mnichek, cent mille florins pour le paiement du restant de ses dettes, en sorte que la Couronne dépensa à cette époque, pour les seuls présens, huit cent mille roubles, quatre millions de roubles d'argent actuels (340), outre des millions dépensés, tant pour les frais de voyage, que pour les festins donnés à Marine et à ses proches. Par de telles prodigalités, par ce luxe effréné, le faux Dmitri voulait effacer la magnificence polonaise: car le Voïévode de Sendomir, et les autres Polonais de distinction, n'épargnaient rien pour l'éclat extérieur; ils avaient de belles voitures et des chevaux magnifiques; habil- Présens.

laient leurs domestiques en velours, et se préparaient à vivre avec somptuosité à Moscou, où Mnichek (341) avait transporté avec lui trente tonneaux du seul vin de Hongrie. Mais le luxe même des étrangers, irritait encore le peuple; les Moscovites croyaient qu'il n'était que le fruit de la dilapidation du trésor des Tsars (342); qui, rassemblé par les soins, les calculs et les peines de nos Souverains, passait entre les mains des ennemis irréconciliables de la Russie.

Fiançailles et noce.

Le 7 mai, au milieu de la nuit, la fiancée quitta le Couvent et se rendit au palais, à la clarté de deux cents flambeaux, sur un char environné des gardes du corps et d'enfans Boyards; c'est là, que le lendemain matin se firent les fiançailles, d'après le rite de notre Eglise et l'antique usage. Mais au mépris de ce rite et de cet usage, ce même jour, veille d'un vendredi, le mariage fut célébré: l'Imposteur ne voulant pas sacrifier un seul jour de son bonheur, à ce qu'il prétendait n'être qu'un préjugé populaire. Marine fut conduite, pour les fiançailles, dans la *salle des festins*, par la princesse Mstislafsky et le Voïé-

vode de Sendomir. Il n'y eut que les plus proches parens de Mnichek, et les Dignitaires chargés de quelques fonctions à la noce, qui y assistèrent ; le *Tissetsky*, prince Vassili-Schouisky son frère, les garçons-d'honneur, Grégoire Nagoï, et un très-petit nombre de Boyards. Marine, couverte de diamans, de saphirs et de perles, était en habit russe de velours rouge, à manches larges ; elle portait des bottines de maroquin ; une couronne brillait sur sa tête. L'Imposteur portait également un habit russe ; il était couvert de diamans et de pierres précieuses.

L'Archi-prêtre de l'église de l'Assomption, confesseur du Tsar, récita les prières. Les Garçons-d'Honneur coupèrent en morceaux, des gâteaux faits avec du fromage, et distribuèrent des mouchoirs brodés. De là, on se rendit à la *salle crénelée*, où se trouvaient réunis les Boyards, les dignitaires de la cour, ainsi que les Polonais de distinction, et les Ambassadeurs de Sigismond. Là, les Russes virent une innovation importante ; deux trônes, l'un pour l'Imposteur, l'autre pour Marine, à qui Vassili-Schouisky adressa ces pa-

roles : « Illustrissime grande souveraine, *Cé-*
« *sarine* Marie Iourievna, par la volonté de
« Dieu et celle de l'invincible Autocrate,
« *César* et Grand-Duc de toute la Russie, tu
« es choisie pour être son épouse; monte
« donc sur ton trône impérial, et règne sur
« nous conjointement avec notre souve-
« rain (343) ». Elle s'assit. Michel Nagoï,
Grand de l'Etat, tenait, devant elle, la couronne de Monomaque et le diadême; on les fit baiser à Marine, et le confesseur du Tsar les porta à l'église de l'Assomption, déjà préparée pour l'auguste cérémonie, et où, en passant sur des velours et des draps étendus, le fiancé fut conduit par le Voïévode de Sendomir, et Marine par la princesse Mstislafsky. En avant, et entre des rangs de gardes du corps et de streletz, marchaient les Dignitaires, les Polonais de distinction, les Fonctionnaires de la noce; le prince Vassili-Galitzin portant le sceptre, et Basmonoff la pomme d'or; derrière, suivaient les Boyards, les membres du Conseil, les Nobles et les Diaks. Le peuple se pressait en foule. Arrivée à l'église, Marine baisa les saintes Images; et

alors commença une cérémonie religieuse, qui, jusqu'alors, n'avait point eu d'exemple en Russie. On fit le couronnement de la fiancée du Tsar; cérémonie par laquelle le faux Dmitri, en satisfaisant l'amour-propre de Marine, voulait l'élever aux yeux des Russes, et peut-être lui assurer des droits au trône, s'il venait à mourir sans laisser d'héritier.

Au milieu de l'église, sur une estrade élevée, étaient assis les deux fiancés et le Patriarche. Le Tsar, sur un trône d'or, envoyé de la Perse (343), et Marine, sur un trône d'argent. Le faux Dmitri prononça un discours auquel le Patriarche répondit; et, récitant ensuite une prière, il imposa la Sainte-Croix, le diadème et la couronne sur Marine, à qui les femmes qui l'assistaient, avaient ôté sa coiffure et la couronne de fiancée. Les chœurs entonnèrent l'hymen, *In plurimos annos*, pour le Souverain et pour la Souveraine; et pendant la Messe, le Patriarche la décora de la chaîne de Monomaque, la sacra et lui donna la Communion. C'est ainsi que la fille de Mnichek fut souveraine couronnée, avant même d'être épouse du Tsar; il ne lui man-

quait que d'avoir reçu la pomme d'or et le sceptre. Le Clergé et les Boyards baisèrent sa main, en prêtant serment de fidélité (345).

A la fin de la lithurgie, on fit sortir de l'église tous les assistans, à l'exception des plus illustres; et l'Archi-prêtre de l'Annonciation, maria le faux Dmitri avec Marine. Cette cérémonie achevée, ils sortirent de l'église, se tenant par la main, et tous deux la couronne sur la tête; Marine s'appuyait sur le prince Vassili-Schouisky; ils furent salués par le bruit des trompettes et des timballes, des canons et des cloches (346): mais les acclamations du peuple étaient sourdes et inarticullées. Le prince Mstislafsky, sur le seuil de la porte du Temple, versa, sur les nouveaux mariés, des pièces d'argent qu'il tenait dans un riche vase, et il jeta ensuite à la foule des citoyens, les ducats et les médailles qui y restaient, et qui portaient pour éffigie une aigle à deux têtes. Le Voïévode de Sendomir et un petit nombre de Boyards dînèrent avec le faux Dmitri, dans la *salle des festins*: mais ils n'y restèrent pas long-temps; ils se levèrent pour l'accompagner jusqu'à la chambre à coucher,

et Mnichek et le prince Vassili-Schouisky, jusqu'au lit nuptial (347). Le silence régna bientôt dans le palais; Moscou paraissait tranquille; les Polonais seuls, se livraient aux réjouissances, dans l'attente des festins de noce, de nouveaux présens et de nouveaux honneurs. Cependant les affidés de Schouisky ne s'abandonnaient ni aux plaisirs, ni au sommeil; le temps d'agir approchait.

Nouvelles causes de mécontentement

Ce jour de joie pour l'Imposteur et de triomphe pour Marine, augmenta encore le mécontentement de la nation. Malgré tous les actes inconsidérés du Moine défroqué, les Moscovites étaient persuadés qu'il n'oserait pas donner le titre de Tsarine de Russie, à une femme d'une religion différente, et que Marine adopterait la nôtre: on se flatta de cet espoir jusqu'au dernier moment. Mais on la vit décorée du diadème, de la couronne nuptiale et on ne l'entendit point abjurer l'Eglise latine; quoiqu'elle eût baisé nos saintes Images, reçu la Communion des mains de notre Patriarche, et qu'elle eût été sacrée et solennellement proclamée *Tsarine orthodoxe.* Cet acte ostensible de supercherie parut au peuple

un nouveau sacrilège, ainsi que le couronnement d'une Polonaise élevée à une grandeur inouie et à laquelle n'avaient osé prétendre les Tsarines véritablement orthodoxes et vertueuses, Anasthasie, Irène et Marie Godounoff (348). La couronne de Monomaque sur la tête d'une étrangère, d'une race détestée par les Russes, criait vengeance à leurs cœurs ulcérés de cette profanation.

Tel était l'esprit du peuple où les idées que lui inspiraient des meneurs encore invisibles, dans ces jours menaçans par l'avenir qu'ils préparaient. Rien n'échappait à de sévères observateurs. Bien que le Souverain n'eut permis qu'à un petit nombre de Polonais d'assister à son mariage, ils n'en avaient pas moins attiré l'attention générale par l'indécence de leur conduite. On les avait vus rire, plaisanter ou sommeiller pendant la Messe en s'appuyant contre les saintes Images. Les Ambassadeurs de Sigismond avaient absolument voulu être assis; ils avaient demandé des fauteuils, et n'avaient renoncé qu'avec peine à cette prétention, lorsque le Tsar leur eut fait dire, que lui-même n'était assis sur son trône dans l'église,

qu'à cause du couronnement de Marine (347). Observant la manière dont les Boyards servaient le Tsar, et voyant Schouisky et les autres lui présenter, de même qu'à la Tsarine, des tabourets pour mettre sous leurs pieds, les orgueilleux Seigneurs Polonais, exprimaient à haute voix leur étonnement d'une pareille bassesse, et remerciaient Dieu d'habiter une République où le Roi n'osait point exiger des services aussi vils du dernier des hommes libres : ni leurs actions, ni leurs paroles n'échappaient aux Russes, et augmentaient dans leurs cœurs le désir de la vengeance.

Festins.

Le lendemain au lever de l'aurore, les tambours et les trompettes, annoncèrent le commencement des fêtes du mariage (350). Cette bruyante musique se prolongea jusqu'à midi. Un festin était préparé au palais pour les Russes et pour les Polonais ; mais le faux Dmitri, qui ne songeait qu'au plaisir, fut vivement contrarié par une nouvelle querelle avec les Ambassadeurs de Sigismond. Il les avait cordialement invités à dîner ; ils l'en remercièrent avec respect, mais voulurent absolument être assis à la même table que le

Nouvelle brouille avec les Ambassadeurs Lithuaniens.

Tsar, comme Vlassieff l'avait été à celle du Roi. Le faux Dmitri leur envoya Vlassieff lui-même, qui dit à Olesnitzky : « Vous deman-
« dez une chose sans exemple ; personne chez
« nous n'a de place à la table particulière du
« Tsar. Votre Roi ne m'a traité qu'à l'égal des
« Ambassadeurs de l'Empereur et du Pape :
« donc il n'a rien fait d'extraordinaire ; car
« notre Monarque n'est au-dessous ni de
« l'Empereur ni du Souverain de Rome. Le
« grand Tsar Dmitri n'est-il pas même au-
« dessus d'eux, puisque le Pape n'est chez
« vous que ce que nos prêtres sont ici (351) »?

C'est ainsi que s'exprimait le plus habile homme d'Etat et le fidèle serviteur du faux Dmitri, qui, dans son âme, n'était point favorable aux Polonais, et désirait peut-être, par cette plaisanterie inconvenante, prouver que son maître n'était point papiste. Olesnitzky supporta l'impertinence, mais résolut de ne point aller au palais. Tous les autres Polonais dînèrent avec l'Imposteur dans la *salle crénelée*, à l'exception du Voïévode de Sendomir : il approuvait la prétention des Ambassadeurs, et n'ayant pu obtenir de son gendre, qu'il y

satisfit, il le conduisit ainsi que Marine jusqu'à la salle du repas, et retourna chez lui avec humeur.

Cette dispute ne nuisit en rien à l'éclat de la fête : les nouveaux mariés dînèrent, assis sur le trône et servis par les Boyards; derrière eux se trouvaient les gardes du corps, le cimeterre en main. La musique joua pendant tout le repas; et les Polonais, à l'aspect des monts d'or et d'argent étalés sous leurs yeux, admirèrent ces amas de richesses. Les Russes virent avec indignation, le Tsar vêtu en hussard, et la Tsarine en habit polonais : sous ce costume elle plaisait davantage à son époux, qui, même la veille, avait à peine consenti qu'elle s'habillât à la russe, pour la cérémonie du couronnement (352). Le soir, les parens de Mnichek se divertirent dans les appartemens particuliers du Tsar; et le lendemain, 10 mai, le faux Dmitri reçut les présens du Patriarche, du Clergé, des Grands, de tous les hommes de distinction et de tous les marchands étrangers; il leur donna un nouveau banquet dans la *salle crénelée*, où il se tint assis en face des étrangers, et tournant le dos aux Russes (353).

Cent cinquante soldats Polonais d'élite, dînèrent dans la *salle dorée*; des gentilhommes du Conseil, firent les honneurs du repas; et le faux Dmitri, ayant rempli une coupe de vin, la but jusqu'au fond, en souhaitant, à haute voix, de glorieux succès aux armes polonaises (354). Enfin, le 11 mai, les Ambassadeurs de Sigismond dînèrent aussi au palais, avec le Voïévode de Sendomir, consiliateur zélé, qui, après avoir engagé son gendre à donner à Olesnitzky, la première place *auprès de sa table*, détermina également ce seigneur à ne rien exiger de plus, et à ne point sacrifier les avantages d'une alliance avec la Russie, à une vaine étiquette. Le faux Dmitri pensa presque renouveler la contestation, en disant à Olesnitzky : « Je n'ai point invité le Roi à « ma noce, ce n'est donc point en sa qualité « que tu es ici ; mais uniquement comme Am- « bassadeur». Mais Mnichek, par de sages représentations, arrêta son gendre, et tout se termina à l'amiable.

Ce troisième repas parut encore plus magnifique que les précédens. Le Tsar et la Tsarine avaient la couronne sur la tête, et étaient

revêtus de riches habits polonais ; ce jour là, il y eut aussi des femmes admises au palais ; les princesses Mstislafsky et Schouisky (355), et les parentes du Voïévode de Sendomir : celui-ci, oubliant sa vieillesse et sa qualité de père, ne voulut point s'asseoir ; son bonnet à la main, il se tint debout derrière la Tsarine, et la servit comme un sujet. Cette action causa un étonnement général (356).

Le faux Dmitri porta la santé du Roi ; on but beaucoup, surtout les hôtes étrangers, qui ne cessaient de vanter les vins du Tsar, mais en se plaignant toutefois des mêts russes qu'ils ne trouvaient point savoureux. Après dîner, les Dignitaires qui devaient se rendre auprès du Schah de Perse, prirent congé du Tsar, en baisant sa main et celle de Marine. Le 12 mai, la Tsarine dans ses appartemens, donna un festin aux Polonais, et n'y invita que deux Russes, Vlassieff et le prince Vassili-Massalsky. Tout y fut servi à la manière polonaise, et les Seigneurs, témoignant la plus vive satisfaction, disaient : « Nous faisons un repas, « non à Moscou ni chez le Tsar, mais à Varsovie ou à Cracovie, chez notre Roi (357) ».

Après le dîner, on chanta et on dansa jusqu'à la nuit. Le faux Dmitri, en habit de hussard, dansa avec sa femme et son beau-père. La Tsarine voulut aussi témoigner sa bienveillance à ses nouveaux sujets ; les Boyards et les Dignitaires dînèrent chez elle le surlendemain, 14 mai. Ce jour là, elle parut être entièrement russe, observant fidèlement tous nos usages, et cherchant à plaire à chacun, par son affabilité et ses manières grâcieuses ; mais cette affabilité ne touchait plus des cœurs endurcis ! Pendant ces jours de fête, la musique ne cessait de retentir dans la Capitale : les tambours, les trompettes et les timbales, étourdissaient les habitans du matin au soir (358). Chaque jour aussi le canon tirait en signe de réjouissance ; la poudre n'était point épargnée ; et, dans cinq ou six jours, on en usa plus que durant la guerre de Godounoff, contre l'Imposteur. De leur côté les Polonais, ivres la plupart du temps, s'amusaient la nuit et le jour, à tirer des coups de fusil, dans leurs maisons et dans les rues.

Discussions sur les affaires d'État.

Fatigué de fêtes, Otrépieff voulut s'occuper d'affaires ; le 15 mai, à une heure après midi,

les Ambassadeurs de Sigismond le trouvèrent dans le nouveau palais, assis dans un fauteuil, revêtu d'un magnifique habit bleu, sans couronne, la tête couverte d'un bonnet élevé, le sceptre à la main, et entouré des Seigneurs de sa Cour (359). Il ordonna aux Ambassadeurs d'aller trouver les Boyards dans un autre appartement, pour leur expliquer les propositions de Sigismond : ils eurent une conférence avec le prince Dmitri-Schouisky, Tatistcheff, Vlassieff et le Diak du Conseil, Gramotin. Olesnitzky, dans un long discours, prouva, par l'ancien et le nouveau Testament, l'obligation des Monarques chrétiens de vivre unis et de s'opposer aux Infidèles; il déplora la chûte de Constantinople, et les malheurs de Jérusalem ; loua le généreux projet du Tsar, de les délivrer d'un joug funeste, et conclut en disant que Sigismond, enflammé du désir de partager avec son frère Dmitri, la gloire d'une telle entreprise, voulait savoir, quand et avec qu'elles forces, il comptait marcher contre le Sultan. Tatistcheff lui répondit : Le « Roi désire connaître les intentions de notre « Souverain; nous le croyons sans peine;

« mais nous doutons qu'il veuille réellement « aider l'invincible César, dans la guerre « contre les Turcs ; et le désir de tout apprendre, avec l'intention de ne rien faire, n'est « à nos yeux qu'une ruse nouvelle ». Les Ambassadeurs étonnés de la hardiesse de Tatistcheff, qui ne parlait avec si peu de ménagement, que parce qu'il savait que les circonstances devaient bientôt changer, prirent Vlassieff à témoin, que ce n'était point Sigismond qui avait proposé à Dmitri, mais au contraire celui-ci à Sigismond, de faire la guerre à la Porte; et que, par conséquent, c'était à lui à déclarer ses intentions sur les moyens de succès. Les Dignitaires Russes quittèrent alors les Ambassadeurs, se rendirent auprès du faux Dmitri, et, en revenant, ils leur dirent : « César lui-même vous parlera en présence des « Boyards ». Ils retournèrent chez eux ; mais déjà le prétendu César ne pouvait leur tenir parole!

Réjouissances projetées.

Le faux Dmitri préparait encore de nouvelles réjouissances; il ordonna de construire, hors de la ville, du côté de la porte de la Stretenka, une forteresse en bois, avec un rempart, et

d'y conduire, du Kremlin, une quantité de canons, afin de donner, le 18 mai, aux Polonais et aux Russes, le spectacle curieux d'un assaut, sinon meurtrier, du moins très-bruyant, et qui devait se terminer par un festin général. Marine préparait également un nouveau divertissement au Tsar et aux personnes de la Cour, dans les appartemens intérieurs du palais; elle voulait y donner un bal et y paraître masquée, ainsi que ses Polonaises (360); mais les Russes n'attendirent ni l'une, ni l'autre de ces réjouissances.

Si l'intention de Schouisky, en remettant l'exécution du complot après la célébration du mariage d'Otrépieff, fut de lui donner le temps d'irriter encore davantage les cœurs par ses inconséquences; cette prévoyance lui réussit complètement: de nouveaux scandales pour l'Eglise, la cour et la Nation, augmentèrent la haine et le mépris qu'on portait au faux Dmitri; l'impudence des Polonais y mit le comble: il leur avait dû son bonheur, ce fut à eux qu'il dût sa chûte! Ces hôtes et ces amis de l'Imposteur servaient à merveille le rusé Schouisky, en poussant à bout la pa-

Impudence des Polonais.

tience des Russes, si peu considérés par eux, comme nous l'avons vu, que Mnichek offrait indiscrètement *sa protection* aux Boyards, et que l'Ambassadeur du Roi avait osé dire publiquement que le Tsar n'était que la créature de Sigismond. Aux repas de noce et dans le palais, les Polonais, échauffés par le vin, avaient accusé nos Voïévodes, de lâcheté et de bassesses, disant par jactance : « C'est nous « qui vous avons donné un Tsar » Les Russes, quelqu'humiliés, quelque coupables qu'ils fussent envers la Patrie et la vertu, conservaient encore de l'orgueil national; ils frémissaient de rage à ces insolens propos; mais ils se contraignaient, en se disant à l'oreille : « L'heure de la vengeance n'est pas éloignée».

Ce n'était point assez de ces outrages : les soldats Polonais, et même les dignitaires Lithuaniens ivres, en sortant du palais, sabraient les Moscovites dans la ville, déshonoraient les femmes et les filles, même celles des Boyards, les insultant dans les rues, ou forçant les portes de leurs maisons (361). Les maris et les mères gémissaient, et demandaient justice à grands cris. On voulut supplicier un

Polonais criminel, mais ses camarades, au mépris de la loi, le délivrèrent en massacrant le bourreau (362).

Telle était la situation de la Russie; et l'iniquité s'éleva contre l'iniquité! Nous avons vu avec étonnement le facile triomphe de l'Imposteur; nous ne serons pas moins surpris de la rapidité de sa chûte. Tandis que, dans une entière insouciance, il se livrait, avec ses Polonais, à toutes sortes de divertissemens, que le plaisir et les vapeurs du vin faisaient tourner toutes les têtes, Schouisky jugea l'instant favorable, et prit tout à coup la résolution d'agir.

Conseil tenu pendant la nuit dans la maison de Schouisky.

Dans le silence de la nuit, il rassemble chez lui, non seulement ses amis et les conjurés, dont les principaux étaient le prince Vassili-Galitzin et le prince Ivan Kourakin, mais encore beaucoup d'étrangers, de gentilshommes du Tsar, de militaires, de fonctionnaires civils (363), qui n'étaient point du complot, mais qui en secondaient l'exécution par la secrète disposition de leur âme. Schouisky leur découvre hardiment ses projets: il leur dit que la Religion et la Patrie allaient périr par le

faux Dmitri ; il excuse l'égarement des Russes et de ceux mêmes qui, connaissant la vérité, avaient accepté l'Imposteur comme seul moyen de renverser les odieux Godounoff, et dans l'espoir que ce jeune Aventurier, quoique moine défroqué, deviendrait un bon Souverain (364) : « L'illusion fut bientôt « dissipée, continua-t-il, et vous savez qui « fut le premier à le démasquer : mais ma tête « toucha le billot ; et le scélérat était en paix « sur le trône ! Moscou, cependant demeura « tranquille »! Schouisky trouva aussi des excuses à cette inaction, en ce qu'un grand nombre de citoyens n'avaient point encore à cette époque la conviction de l'imposture et de la scélératesse du faux Dmitri.

Après avoir présenté tous les témoignages et toutes les preuves de sa fraude ; toutes ses actions infâmes, sa trahison envers la religion, l'Etat et nos usages ; ses mœurs dissolues, la profanation des Temples (365) et des saintes retraites, la dilapidation de l'antique trésor des Tsars, son mariage illégal, et la couronne de Monomaque, placée sur la tête d'une Polonaise, *non baptisée ;* il rappela la consterna-

tion de Moscou, devenue, pour ainsi-dire, la conquête des Polonais, leur insolence et leurs outrages; et demanda enfin, si les Russes comptaient sans agir, attendre, leur perte inévitable; s'ils voulaient voir des églises latines à la place de celles de la vraie orthodoxie; la frontière de la Lithuanie aux portes de Moscou, et, dans ses murs même, la cruelle domination des étrangers (366)? Ou bien, si par un soulèvement unanime, ils consentaient à sauver la Patrie et l'Eglise, pour lesquelles il était encore prêt, dit-il, à braver mille morts.

Il n'y eut ni différence d'opinion ni silence douteux : ceux qui n'étaient point encore initiés dans le complot, s'y rangèrent à l'instant, et cette assemblée nombreuse n'eut qu'un sentiment, un espoir, un unique vœu, la mort de l'Imposteur et celle des Polonais; sans s'effrayer ni du parjure, ni de l'anarchie. Schouisky et ses amis, maîtres des esprits, prenaient hardiment sur eux, au nom de la patrie, de la religion et du clergé, tous les scrupules de conscience, et promettaient avec la même assurance à la Russie un meilleur Souverain. On convint des princi-

pales mesures. Les Centeniers répondirent du peuple ; les Officiers, des soldats et les Seigneurs de leurs serviteurs dévoués. Les Schouisky puissamment riches, avaient quelques milliers d'hommes sûrs (367) qu'ils avaient fait vénir de leurs terres à Moscou, sous prétexte de leur faire voir la magnificence d'une noce de Tsar. On fixa le jour et l'heure, on s'occupa des préparatifs, et quoiqu'il n'y eut point de dénonciations *directes*, car les délateurs avaient à craindre de devenir victimes de la fureur populaire, cependant quelle discrétion pouvait cacher le mouvement d'un complot, dont les conjurés étaient si nombreux?

Discours hardis prononcés sur la place.

Le 12 mai, on disait publiquement sur les places que le prétendu Dmitri était un Tsar *souillé*, qu'il manquait de piété, de respect pour les saintes Images ; qu'il se nourrissait de mêts impurs ; et que depuis son mariage, ni lui, ni sa femme aussi impure que lui, ne s'étaient conformés à l'usage général en Russie, qui était de se laver avant que d'aller à l'église et de faire usage des bains ; qu'il n'était sans doute qu'un hérétique, et non du noble sang des Tsars (368).

Les gardes-du-corps du faux Dmitri, arrêtèrent un de ceux qui répandaient ces propos et l'amenèrent au palais. L'Imposteur ordonna aux Boyards de l'interroger ; mais ceux-ci prétendirent que cet homme était ivre, qu'il ne savait ce qu'il disait, et que le Tsar ne devait point faire attention à des discours insensés, et écouter les rapports des espions Allemands.

Agitation du peuple.

Otrépieff se tranquillisa. Pendant les trois jours qui suivirent, on remarqua un mouvement prononcé dans le peuple. On répandait le bruit que le Tsar, pour sa sécurité, songeait à faire périr les Boyards, les Fonctionnaires les plus distingués et les Bourgeois ; que le 18 mai, au moment de la prétendue petite guerre qui devait avoir lieu hors de Moscou, dans la plaine de la Stretenka, on devait tous les mitrailler (369), et que la capitale de la Russie deviendrait la proie des Polonais auxquels l'Imposteur donnerait, non seulement toutes les maisons des Boyards, des Nobles et des Marchands, mais même les couvens après en avoir chassé les Moines et les avoir mariés aux Religieuses. Les Moscovites ajou-

taient foi à tous ces bruits; ils se pressaient le jour et la nuit dans les rues, se consultaient et ne permettaient pas aux étrangers de les écouter; s'ils voulaient s'approcher, ils les chassaient comme des espions, en les menaçant de la voix et du geste. Il y eut des rixes: le peuple ne voulant plus souffrir l'insolence des étrangers, maltraïta les gens du prince Vichnévetsky, et fut sur le point d'assaillir sa maison, témoignant une haine particulière contre ce Seigneur, le plus ancien ami du faux Dmitri (370). Les Allemands informaient les Polonais et le Tsar de tout ce qui se passait; il en était également prévenu par Basmanoff.

Sécurité du faux Dmitri.

Mais l'Imposteur voulait avant tout paraître inébranlable sur le Trône, aux yeux des Polonais; il affectait de rire et de plaisanter, et il dit au Voïévode de Sendomir, effrayé: « Que vous êtes poltrons, vous au-« tres Polonais »! Et aux Ambassadeurs de Sigismond: « Je tiens entre mes mains Moscou « et l'Empire, et rien ne peut bouger sans « ma volonté »! Dans la nuit du 15 au 16 mai, on arrêta dans le Kremlin six hommes suspects. On les mit à la question, comme des es-

pions; mais on n'apprit rien, et le faux Dmitri ne crut point nécessaire de renforcer les gardes du palais, qui étaient ordinairement composées de cinquante gardes du corps (371); il ordonna seulement aux autres de se tenir dans leurs quartiers, prêts à tout événement. Il fit placer des streletz dans les rues, pour protéger les Polonais, et pour rassurer son beau-père et Marine, qui l'importunaient de leurs craintes. Le 16 mai, les étrangers ne purent plus acheter au Bazar, ni une livre de poudre ni aucune arme (372); toutes les boutiques étaient fermées pour eux. Pendant la nuit qui précéda le jour décisif, près de dix-huit mille soldats, campés à six verstes de la ville, et qui devaient aller à Eletz, s'introduisirent furtivement à Moscou, par différens côtés, et se joignirent aux conjurés (373). Déjà les cohortes de Schouisky s'étaient emparé pendant cette nuit de douze portes de Moscou, ne permettant à personne, ni d'entrer ni de sortir de la Capitale, que le faux Dmitri, qui l'ignorait encore, s'amusait à entendre de la musique dans ses appartemens (374).

Trahison de l'Armée.

Dernière nuit de l'Imposteur

Les Polonais même, quoiqu'ils ne fussent point sans craintes, dormaient paisiblement dans les maisons déjà *signalées* par une vengeance sanglante; car les Russes y avaient secrètement mis des marques, afin de les reconnaître. Plusieurs seigneurs Polonais avaient leur propre garde; d'autres, se fiaient à celle du Tsar; mais les streletz, leurs gardiens, étaient eux-mêmes du complot, ou ne songeaient point à verser le sang russe, pour sauver des étrangers détestés. La nuit se passa sans sommeil pour la plupart des Moscovites (375), car les Fonctionnaires de la ville allaient de maison en maison, donnant l'ordre secret à tous les habitans d'être prêts à défendre l'Eglise et l'Empire, de s'armer et d'attendre le tocsin. Une partie d'entr'eux savait ce qui devait se passer, et ceux qui l'ignoraient, persuadés, comme on le leur avait dit, qu'il s'agissait d'une grande et sainte entreprise, s'armaient de tout ce qu'ils trouvaient sous la main. Mais ce qui agissait peut-être avec plus de force sur le peuple, c'était sa haine contre les Polonais; il était encore animé, et par la honte d'avoir pour Tsar un aventurier, et

par la crainte de devenir victime de son extravagance, et enfin par l'appat même que la révolte offre toujours aux passions déchaînées.

Le 17 mai (376), par une des plus belles matinées du printemps, le Soleil, en se levant, trouva la Capitale en pleine révolte. La cloche de l'église de Saint-Elie, près des boutiques, se fit entendre, et au même instant le tocsin sonna dans toute la ville; à ce signal, les habitans, les enfans Boyards, les streletz, les Employés, les Marchands et le peuple, se précipitèrent de leurs maisons, vers la grande place, armés de piques, de glaives et d'arquebuses. Là, près de l'endroit des exécutions, se trouvaient les Boyards à cheval, environnés d'une foule de Princes et de Voiévodes, le casque en tête, et complètement armés (377); ils représentaient la Patrie, et attendaient le peuple. Une foule innombrable se joignit à eux, et la porte de Spasky fut ouverte. Le prince Vassili Schouisky, le crucifix dans une main et le glaive dans l'autre, entra dans le Kremlin, descendit de cheval, se prosterna dans l'église de l'Assomption devant l'image Soulèvement de Moscou.

de la Sainte-Vierge de Vladimir, et en s'écriant : « Au nom de l'Eternel, marchez contre l'odieux « hérétique », il leur désigna le palais, vers lequel la foule en tumulte se précipitait déjà avec des cris menaçans, mais où régnait encore un silence profond !

Réveillé par le son du tocsin (378) le faux Dmitri quitte son lit, s'habille à la hâte et demande le motif de cette allarme. On lui répond que, probablement un incendie a éclaté dans Moscou ; mais il entend les cris féroces du peuple et aperçoit de sa fenêtre une forêt de piques et l'éclat des glaives ; il appelle Basmanoff qui couchait au palais, et lui ordonne de s'informer du sujet de l'émeute. Ce Boyard d'un caractère résolu, avait été traître, mais il ne pouvait l'être qu'une fois. Après avoir trahi son Souverain légitime, il eut rougi de trahir l'Imposteur ; et puisqu'il n'avait pu le rendre plus sage et le sauver, il ne voulait pas du moins l'abandonner dans le danger.

Basmanoff rencontra la foule déjà dans le vestibule : « Où allez-vous, leur dit-il » ? Plusieurs voix lui crièrent: « Mène-nous près

« de l'Imposteur, livre-nous ton vagabond ». Basmanoff rentra avec précipitation, ferma la porte derrière lui, ordonnant aux gardes-du-corps de ne point laisser entrer les rebelles et courant désespéré auprès du Tsar, il lui dit : « Tu n'as pas voulu me croire, tout est fini : « Moscou s'est soulevée, on demande ta tête ; « sauve-toi ». A peine a-t-il achevé ces mots qu'un gentilhomme sans armes, qui, sur ses pas, s'était introduit dans les appartemens, se présente et exige que le prétendu fils d'Ivan, paraisse devant le peuple, pour lui rendre compte de ses iniquités (379). Basmanoff d'un coup de sabre lui fend la tête. Le faux Dmitri lui-même s'empare de la hallebarde d'un de ses gardes-du-corps nommé Schvartzhoff, ouvre la porte du vestibule, et d'un air intrépide, menaçant le peuple, il lui crie : « Je ne « suis point un Godounoff pour vous ». On lui répond par une décharge de mousqueterie, et les Allemands referment la porte : ils n'étaient que cinquante, et il n'y avait dans les appartemens intérieurs du palais que vingt ou trente Polonais domestiques et musiciens, (380) seuls défenseurs, dans cette heure me-

naçante, de celui qui, la veille, commandait à des millions d'hommes! Mais il lui restait encore un ami : ne pouvant opposer la force à la force, au moment où le peuple enfonçait la porte, Basmanoff se présente une seconde fois aux révoltés; il aperçoit les Boyards au milieu de la foule, et parmi eux ceux qui jusque là, s'étaient montrés les partisans les plus dévoués du faux Dmitri, les princes Galitzin Michel Soltikoff et d'autres traîtres. Il essaye de les ramener; leur représente les horreurs de la révolte, de la trahison et de l'anarchie. Il les conjure de renoncer à leur criminelle entreprise, en leur répondant de la clémence du Tsar; mais on ne lui laisse pas le temps de poursuivre; Michel Tatistcheff, sauvé par lui de l'exil, s'écrie : « Scélérat, va « aux enfers avec ton Tsar » (381); et il lui enfonce son glaive dans le cœur. Basmanoff tombe expirant, et son corps est jeté à bas de l'escalier... Sort tout à la fois digne d'un traître, zélé serviteur du crime, et déplorable pour un homme qui aurait pu, et n'avait point voulu être l'honneur de la Russie.

Mort de Basmanoff.

Le peuple s'était déjà précipité dans le

palais, il avait désarmé les gardes-du-corps et cherchait partout l'Imposteur sans pouvoir le trouver. Jusque là hardi et intrépide, le faux Dmitri tout-à-coup saisi de terreur, avait jeté son épée, courait de chambre en chambre, s'arrachait les cheveux; et ne voyant point d'autres moyens de salut, il sauta par la fenêtre dans une cour intérieure (382); se foula un pied, se fracassa la poitrine et la tête, et resta étendu baigné dans son sang. Les streletz qui montaient la garde dans cet endroit, et qui n'étaient point du complot, le reconnurent; ils le relevèrent, et après l'avoir porté sur les décombres du palais démoli de Godounoff, ils lui jetèrent de l'eau sur le visage et lui témoignèrent de la pitié (383). L'Imposteur arrosant de son sang les ruines du palais de Boris, (naguère séjour du bonheur, qui avait de même trahi son favori), reprit connaissance; il conjura les streletz de lui rester fidèles et leur promit, des richesses et des honneurs. Déjà une foule considérable s'était rassemblée autour d'eux, voulant s'emparer d'Otrépieff; mais les streletz ne consentirent point à le livrer, et exigèrent le té-

moignage de la Tsarine religieuse disant : « S'il « est son fils, nous mourrons pour lui ; mais « si la Tsarine dit qu'il est un faux Dmitri, « alors nous l'abandonnerons à la volonté de « Dieu (384) ».

Témoignage de la Tsarine religieuse.

Cette condition fut acceptée. La mère prétendue de l'Imposteur, amenée de sa cellule, par les Boyards, déclara solennellement au peuple, que le véritable Dmitri était mort dans ses bras à Ouglitche et que, comme une femme faible, elle avait été entraînée au pêché du mensonge par l'effet des menaces et de la flatterie ; qu'elle avait nommé son fils un homme qu'elle ne connaissait pas ; qu'elle s'en était repentie, que la crainte lui avait fermé la bouche, mais qu'en secret, elle avait découvert la vérité à plusieurs personnes. On fit venir également ses parens les Nagoï ; ils firent la même déclaration et se joignirent à elle pour demander pardon à Dieu et à la Russie. Afin de convaincre encore davantage le peuple, Marpha lui montra le portrait du jeune Dmitri qu'elle avait conservé, et qui n'avait aucune ressemblance avec les traits de l'Imposteur.

Alors les streletz livrèrent le faux Dmitri,

et les Boyards ordonnèrent de le transporter au palais, où il aperçut ses gardes-du-corps qui étaient arrêtés; il pleura et étendit sa main vers eux comme pour les remercier de leur fidélité. Un de ces Allemands, gentilhomme Livonien nommé Furstemberg, voulut percer la foule pour s'approcher de l'Imposteur; il fut à l'instant victime de la fureur des Russes: on le massacra. Ils voulaient en faire autant des autres, mais les Boyards s'opposèrent à ce qu'on fit aucun mal à ces braves serviteurs. Aussitôt, dans une chambre remplie de gens armés, on interrogea le faux Dmitri, couvert d'un vêtement misérable, car le peuple l'avait déjà dépouillé de ses habits royaux. Le tumulte et les cris empêchaient de rien entendre.

Jugement, interrogatoire et exécution du faux Dmitri.

Cependant on assure que lorsqu'on demanda à l'Imposteur « qui es-tu, scélérat »? Il répondit: « Vous le savez, je suis Dmitri »; et il s'en rapporta à la Tsarine religieuse. On entendit aussi que le prince Ivan-Galitzin (385) lui répliqua: « Son témoignage nous « est déjà connu; elle te livre au supplice ». Le faux Dmitri répondit: « Portez-moi sur la

« grande place ; là, je déclarerai la vérité à la « face de tous ». Dans ce moment, le peuple impatient, enfonça la porte, demandant si le scélérat s'accusait ; on lui répondit que oui, et deux coups de fusil terminèrent l'interrogatoire et la vie d'Otrépieff. Ces meurtriers furent les deux gentilhommes (386), Ivan-Voyéïkoff et Grégoire Valoneff. La foule se précipita sur son corps, le sabra, le larda de coups de lances et le jeta à bas de l'escalier sur le corps de Basmanoff, en s'écriant : « Vous « fûtes amis dans ce monde, soyez inséparables même dans les Enfers ». La populace exaspérée, arracha ces cadavres du Kremlin, et les traîna près de la place des exécutions : le corps de l'Imposteur, fut placé sur une table, avec un masque, une flûte et une musette, comme marques de son goût pour les plaisirs et la musique ; et celui de Basmanoff, sur une escabelle aux pieds du faux Dmitri (387).

On épargne Marine.

Les Boyards, après avoir atteint leur principal but ; la mort du faux Dmitri, voulurent sauver Marine : effrayée par l'allarme et le bruit, n'ayant pas eu le temps de s'habiller, elle demandait ce qui se passait et où était le

Tsar? Lorsqu'elle apprit enfin la mort de son époux, elle perdit la tête, et courut dans le vestibule; le peuple la rencontra, et, sans la reconnaître, la fit tomber au bas de l'escalier; Marine se releva et retourna dans ses appartemens, où sa première dame-d'honneur, qui était Polonaise, et les autres dames l'attendaient, et où un serviteur fidèle, nommé Osmoulski, se tenait à la porte, armé d'un cimeterre. Les soldats et les bourgeois enfoncèrent la porte, massacrèrent le gardien, et Marine aurait perdu la vie ou l'honneur, si les Boyards n'étaient arrivés à temps pour chasser ces furieux. Ils mirent les scellés sur tout ce qui appartenait à la Tsarine, et lui donnèrent une sauve-garde (388); mais ils ne purent ou ne voulurent pas arrêter le carnage: Il ne faisait que commencer!

Dès le premier coup de tocsin, les soldats avaient entouré les maisons des Polonais, et barricadé les rues et les portes. Les Seigneurs Polonais dormaient si profondément, que leurs serviteurs purent à peine les réveiller, même le Voïévode de Sendomir, qui mieux que beaucoup d'autres, avait prévu le danger Massacres.

et en avait averti son gendre : lui, son fils, le prince Vitchnévetski et les Ambassadeurs de Sigismond, devinant la cause et le but de l'émeute, se hâtèrent d'armer leurs gens ; d'autres se cachèrent, et pleins de terreur, attendaient leur sort ; bientôt ils entendirent les cris : « Mort aux Polonais »! Le peuple, enflammé de fureur, après avoir massacré au Kremlin les musiciens d'Otrépieff (389), pillé la maison des Jésuites, mis en pièces le confesseur de Marine, qui célébrait la messe, se précipita dans le Kitaï et le Bielgorod, où demeuraient les Polonais, et se baigna dans leur sang pendant plusieurs heures, jouissant, avec avidité, d'une vengeance méritée, mais terrible et peu généreuse. La force, sans pitié et sans courage, punissait la faiblesse ; ils étaient cent contre un : ni la défense, ni la fuite, ni les prières les plus touchantes ne servaient de salut. Les Polonais ne pouvaient se réunir ; ils étaient massacrés dans leurs maisons, où on les avait enfermés, ou bien dans les rues barricadées par des chevaux de frise et des piques. Ces infortunés, si arrogans la veille, se jetaient aux pieds des Russes,

demandant grâce au nom de Dieu et au nom de leurs femmes et de leurs enfans ; ils offraient tout ce qu'ils possédaient en Russie, et promettaient d'en envoyer encore d'avantage, s'ils rentraient dans leur Patrie. Les Russes demeuraient sourds, et rien n'arrêtait le carnage. Ces malheureux, sabrés, défigurés et à demi-morts, demandaient encore, mais en vain, la conservation du misérable reste de leur existence. Au nombre des plus cruels bourreaux, se trouvaient des prêtres et des moines déguisés, qui criaient de toutes parts : « Massa- « crez les ennemis de notre religion » ! Le sang des Russes se mêlait quelquefois au sang des Polonais ; le désespoir armait ceux qu'on égorgeait, et les Moscovites tombaient avec leurs victimes. Cependant le peuple respecta la demeure des Ambassadeurs de Sigismond ; mais il assaillit les maisons de Mnichek et du prince Vichnévetski : les domestiques de celui-ci se défendirent avec courage, et tirèrent sur la foule, par les fenêtres. Déjà les Russes amenaient des canons pour les renverser, lorsque les Boyards parurent et ordonnèrent de cesser le massacre. Mstislafsky et les Schouisky

Les Boyards appaisent l'émeute.

allaient à cheval, d'une rue à l'autre, cherchant à retenir et à calmer la fureur du peuple; ils envoyaient de tous côtés des streletz, pour sauver les Polonais désarmés par la parole d'honneur des Boyards, qui les avaient assurés que leur existence ne courait plus de danger. Le prince Vassili-Schouisky lui-même tranquillisa et sauva Vichnévetski ; d'autres en firent autant pour Mnichek.

Cependant, au nom du Conseil suprême, on déclara aux Ambassadeurs de Sigismond, que le faux Dmitri avait trompé la Lithuanie et la Russie ; mais que s'étant bientôt démasqué par ses actions, il avait été puni par Dieu et par le peuple, dont la fureur, même au milieu du désordre et de l'émeute, avait su respecter le caractère sacré des personnes qui représentaient leur Monarque, et qu'il ne s'était vengé que sur leurs orgueilleux compatriotes qui n'étaient venus en Russie que pour y commettre des crimes. On dit au Voïévode de Sendomir : « Le sort des Empires dé-
« pend du Tout-Puissant, et rien ne se fait
« sans son ordre suprême : en ce jour, la vo-
« lonté de Dieu s'est accomplie ; le règne d'un

« vagabond est terminé, et le sceptre a été ar-
« raché des mains de l'Usurpateur. Toi, son
« protecteur et son conseiller, qui nous as
« amené l'Imposteur pour troubler la paix de
« la Russie, n'as-tu pas mérité le sort de ce
« scélérat? N'as-tu pas mérité un semblable
« supplice? Mais bénis ton bonheur, tu
« existes encore, ta fille est sauvée, il ne vous
« sera fait aucun mal; rends en grâces au
« Ciel ». On lui permit de voir Marine dans le palais, et sans témoin : il n'était pas nécessaire de connaître ce qu'ils pourraient se dire dans leur infortune! Le Voïévode de Sendomir fut conduit chez Marine, et revint à travers des rangs de glaives et de piques teints du sang de ses compatriotes; mais les Moscovites le regardaient plutôt avec curiosité qu'avec fureur : la victoire avait calmé leur rage.

L'émeute dura encore quelque temps. Le son du tocsin attirait à Moscou une quantité de gens armés de fourches, qui accouraient des bourgs et des villages environnans; on pillait les maisons des Lithuaniens, mais sans répandre de sang. Les Boyards ne

descendaient point de cheval, et commandaient avec fermeté. Les troupes dispersaient le peuple, protégeant partout les Polonais comme prisonniers. Enfin, à onze heures du matin, tout rentra dans l'ordre. On chercha à calmer le peuple qui, fatigué de carnage, se hâta d'obéir. Les Citoyens, en rentrant dans leurs foyers, racontaient à leurs familles, les événemens extraordinaires de ce jour à jamais mémorable, pour ceux qui furent témoins de tant d'horreur. » Pendant sept heu-
« res, écrit un d'entr'eux, nous n'avons en-
« tendu d'autre bruit que celui du tocsin,
« des coups de fusil, le cliquetis des sabres,
« et ces cris affreux : *Massacrez les ennemis !*
« Et nous n'avons vu que la plus violente
« agitation, les massacres et les désordres de
« la révolte (390)». Le nombre des victimes fut de plus de mille, sans compter les blessés. On épargna la vie des principaux d'entre les Polonais, mais ils furent dépouillés de leurs vêtemens, et restèrent sur la paille. Le peuple, par erreur, tira sur quelques Russes qui avaient adopté l'habit polonais, pour complaire à l'Imposteur. On épargna les Allemands;

on ne pilla que les Marchands d'Augsbourg, de Milan, et autres qui demeuraient dans les mêmes rues que les Polonais (391). Ce jour épouvantable pour l'humanité, l'aurait été bien davantage, au dire des témoins oculaires, si les Polonais avaient pris leurs précautions, et si, après s'être réunis pour un combat désespéré, ils avaient mis le feu à la ville, pour le malheur de Moscou, et le leur propre : car alors aucun d'eux n'aurait échappé à la vengeance des Russes. La négligence des Polonais diminua donc la somme des calamités.

Jusqu'au soir, les Moscovites se réjouirent dans leurs maisons, ou se rassemblèrent tranquillement dans les rues, pour se féliciter mutuellement de ce que la Russie était délivrée de l'Imposteur et des Polonais ; se vantant de leur courage, et sans songer, dit l'Annaliste, « à rendre grâces au Tout-Puissant du succès de leur entreprise : les Temples étaient « fermés ». Les Russes, énivrés de leur triomphe présent, ne s'inquiétaient pas de l'avenir.

Silence profond pendant la nuit.

Un jour aussi orageux fut suivi de la nuit la plus calme. Il semblait que Moscou fût devenue un désert ; aucune voix humaine ne se

faisait entendre, il n'y avait que les étrangers inquiets, qui sortaient de leurs maisons, pour s'étonner de ce silence semblable à celui de la mort, dans une ville aussi populeuse, où, quelques heures auparavant, tout était en proie à la fureur de la révolte. Le sang fumait encore dans les rues; les cadavres y étaient encore entassés, et le peuple se livrait au repos, comme au milieu de la paix la plus profonde et d'un bonheur non interrompu; n'ayant point de Tsar, ne connaissant point celui qui devait l'être; déjà entaché d'une double trahison, il menaçait de trahir encore le Monarque futur!

Intrigues de l'ambition.

Mais au milieu de ce calme, l'Ambition veillait avec tous ses prestiges et ses intrigues, fixant ses regards avides sur le butin de l'émeute et du carnage: la Couronne et le sceptre teints du sang des deux derniers Tsars. Il était facile de prévoir qui s'en emparerait de force ou de droit. Le plus hardi des accusateurs du faux Dmitri, celui qui avait été miraculeusement sauvé du supplice, et qui, de nouveau, s'était montré intrépide dans le nouvel effort pour le renverser; auteur et

chef de l'émeute populaire, prince descendant de Rurik, de Saint-Vladimir, de Monomaque et d'Alexandre Nevski, second Boyard par sa place au Conseil, premier par l'amour des Moscovites et ses qualités personnelles, Vassili-Schouisky pouvait-il demeurer simple courtisan? Et après une semblable action, après s'être rendu si illustre, redescendre au rôle de flatteur, près de quelque nouveau Godounoff: mais il ne se trouva point de Godounoff, parmi les Seigneurs du temps. Le plus ancien d'entr'eux, le prince Fédor Mstislafsky, distingué par la bonté de son âme, sa probité et son courage, se faisait encore plus remarquer par sa modestie et sa prudence; il ne voulait pas entendre parler du rang suprême, et disait à ses amis : « Si l'on me choisit pour « Tsar, je ne manquerai pas de me faire « moine ». L'assertion de quelques Historiens étrangers (392), qui disent que le Boyard prince Ivan-Galitzin, qui était allié à un grand nombre de familles illustres et qui se vantait de descendre de Heidimin de Lithuanie, partageait les prétentions de Schouisky à la Couronne, est à peine digne de foi, ne s'accor-

dant pas avec les récits des témoins oculaires; et d'ailleurs, ce complice de Basmanoff, dont le corps dépouillé était dans ce moment étendu sur la place, avait-il effacé sa première trahison par la seconde; le sang du jeune Fédor, par celui du faux Dmitri? Pouvait-il être comparé par son rang, ses services, le nombre de ses partisans dévoués, à celui qui, sans le titre de Tsar, avait déja commandé dans un jour décisif pour la Patrie; qui avait conduit Moscou et vaincu avec elle?

Ayant pour lui la force et le droit, Schouisky fit encore jouer tous les ressorts de la politique. Il donna des instructions à ses amis et à ses partisans, touchant ce qu'ils devaient dire dans le Conseil et sur la grande place; la manière dont ils devaient agir et diriger les esprits; et se prépara lui-même au rôle qu'il avait à remplir. Le lendemain matin, après avoir assemblé le Conseil (393), il prononça un discours plein d'esprit et de finesse. Il remercia Dieu de la protection qu'il avait accordée à la Russie, illustrée par les Souverains de la race Varègue; il loua surtout la sagesse et les conquêtes du règne d'Ivan IV, malgré sa cruauté; il se vanta

Discours de Schouisky au Conseil.

de l'éclat de ses propres services et de son expérience dans les affaires de l'Etat, expérience qu'il avait acquise pendant ce règne actif; il dépeignit la faiblesse du successeur d'Ivan, l'ambition cruelle de Godounoff, tous les malheurs de son règne, et la haine du peuple contre un régicide qui fut cause des succès du faux Dmitri, et qui obligea les Boyards à suivre l'impulsion générale. « Mais nous, ajouta « Schouisky, nous avons effacé cette faiblesse, « lorsque l'heure est arrivée de mourir pour « la Russie, ou de la sauver. Je regrette « qu'ayant devancé les autres par mon audace, « j'aie dû ma vie à l'Imposteur; sans en avoir « le droit, il aurait pu me faire mourir, et il « m'a épargné, comme quelquefois un bri- « gand épargne le voyageur. J'avoue que j'ai « hésité par la crainte d'être accusé d'ingra- « titude; mais la voix de la conscience, de la « Religion et de la Patrie, arma mon bras, « lorsque je vis votre zèle à accomplir ce « grand exploit. Notre cause est juste et sa- « crée; par malheur elle a demandé du sang: « mais Dieu nous a bénis par le succès; notre « entreprise lui était donc agréable...! Mainte-

« nant que nous sommes délivrés du scélérat,
« de l'hérétique, nous devons songer à l'élec-
« tion d'un digne Souverain. La race des
« Tsars n'existe plus, mais la Russie existe;
« nous pouvons trouver en elle, ce qui est
« éteint sur le Trône; nous devons chercher
« un homme illustre par sa naissance, dévoué
« à la religion et à nos antiques usages; ver-
« tueux et expérimenté, par conséquent, d'un
« âge mûr; un homme qui, en acceptant le
« sceptre, ne se livre point au luxe et à la
« magnificence, mais chérisse la modération
« et la vérité; qui s'entoure, non de piques
« et de forteresses, mais de l'amour de ses su-
« jets; qui n'accumule pas l'or dans ses cof-
« fres, mais regarde, comme sa propre ri-
« chesse, celle de son peuple et son conten-
« tement. Vous direz qu'il est difficile de
« trouver un pareil homme, je le sais: mais
« un bon citoyen doit désirer autant que pos-
« sible la perfection, dans celui qui doit gou-
« verner l'Empire ».

Le but de Schouisky était évident et généralément connu; personne n'osait s'opposer ouvertement à son désir: mais plusieurs pen-

saient et disaient qu'on ne pouvait terminer une affaire de cette importance, sans assembler les Etats-Généraux; qu'ils devaient se réunir à Moscou, de toutes les provinces de l'Empire, comme à l'époque de l'élection de Godounoff, et décider à qui l'on confierait les rênes du gouvernement (394). Cette opinion était fondée et juste. Il est probable que toute la Russie aurait choisi Schouisky; mais il n'eut point assez de patience pour attendre. Ses amis répliquèrent que le temps était précieux; que l'Empire, n'ayant point de Tsar, se trouvait comme un corps sans âme, et que la Capitale étant en proie au désordre; qu'il devenait urgent de prévenir les troubles prêts à éclater sur toute la Russie, en confiant immédiatement le sceptre au plus digne d'entre les Boyards; que là où se trouvait Moscou, là se trouvait l'Empire; qu'on n'avait pas besoin de conseil, lorsque tous les yeux étaient fixés sur le même homme, et que le même nom était dans toutes les bouches... Ce nom retentit tout à coup dans le Conseil et sur la grande place; tous ne le choisirent point, mais aucun ne s'opposa à son élection. Le 19 mai, à la seconde

heure du jour, le son des timbales, des trompettes et des cloches, annonça un nouveau Monarque à la capitale. Les Boyards et les Nobles les plus distingués, conduisirent le prince Vassili-Schouisky, du Kremlin sur la grande place, où les troupes et les citoyens, les étrangers et les marchands qui lui étaient particulièrement dévoués, le saluèrent comme père de la Russie..., à la place même, où, peu de temps auparavant, Schouisky avait courbé sa tête sur le billot, et où se trouvait, encore en ce moment, le cadavre ensanglanté de l'Imposteur!

Choix d'un nouveau Tsar.

Affectant de la modestie, à l'exemple de Godounoff, il voulut avant tout, que les autorités civiles et le Clergé, élussent un pasteur à l'Eglise, en remplacement du faux évêque Ignace; mais la foule s'écria : « Un Souverain « est plus nécessaire à la Patrie, qu'un Pa- « triarche »! Et on conduisit Schouisky dans l'église de l'Assomption, où les Métropolitains et les Evêques l'attendaient et le bénirent comme leur Souverain (395). Tout se passa avec une telle précipitation, que non seulement les Russes des autres provinces, mais

encore plusieurs des habitans distingués de Moscou, ne participèrent point à cette élection. Circonstance fatale, puisqu'elle servit de prétexte aux trahisons et aux troubles qui attendaient Schouisky sur le Trône, et prépara une nouvelle honte et de nouveaux malheurs à la Patrie!

Le jour de cette solennité nationale, on eut à peine le temps de débarrasser la Capitale des cadavres qui l'encombraient; on les transporta et on les enterra hors de la ville (396). Le corps de Basmanoff fut rendu à ses parens, pour être inhumé auprès de l'église de Saint-Nicolas, où reposait son fils mort en bas âge; celui de l'Imposteur, après avoir été pendant trois jours sur la place l'objet de la curiosité et des insultes, fut également porté hors de la ville et enterré dans un hospice, près de la porte de Serpoukhoff, non loin de la grande route. Mais le sort ne lui accorda pas un asile, même dans le sein de la terre. Du 18 au 25 mai, il y eut de fortes gelées, pernicieuses pour la végétation : la superstition attribua ce phénomène à la *sorcellerie* de l'Imposteur, et crut voir des apparitions extraordinaires au-

dessus de sa tombe. Pour mettre fin à ces propos, on déterra le corps du prétendu sorcier, on le brûla sur des chaudrons, et ayant mêlé ses cendres avec de la poudre, on en chargea un canon, qu'on tira dans la direction par laquelle l'Imposteur était arrivé avec magnificence à Moscou! Le vent dispersa les restes périssables du scélérat; mais son exemple resta : nous en verrons les conséquences.

Dispersion des cendres de l'Imposteur.

Preuves que le faux Dmitri était réellement un Imposteur.

Après avoir décrit l'histoire de ce premier faux Dmitri, devons nous encore donner de nouvelles preuves de son imposture, aux lecteurs attentifs? La vérité n'est-elle point évidente pour eux, dans la marche des événemens et des actions? Il n'y eut que quelques étrangers prévenus, zélés partisans de l'Imposteur, qui, détestant ses meurtriers, et voulant les noircir, écrivirent que ce n'était point un aventurier, mais le véritable fils d'Ivan, le Tsar légitime qui venait d'être massacré à Moscou. Cependant les Russes, quoiqu'ils n'eussent réellement fait mourir qu'un imposteur, ne pouvaient se glorifier de cette action accompagnée de parjure; car la foi du serment est nécessaire à la conservation de

l'état social, et sa violation est toujours criminelle. Peu satisfaits d'un reproche mérité, les détracteurs de la Russie, inventèrent une fable, l'embellirent de circonstances intéressantes, et l'appuyèrent par des argumens vraisemblables, pour la faire servir d'aliment aux esprits les moins disposés à adopter les faits les plus croyables dans l'Histoire, et à ceux qui veulent douter des choses les moins douteuses : en sorte que, maintenant encore, il y a des personnes pour lesquelles l'importante question sur l'Imposteur, reste encore indécise. Peut être qu'en présentant réunis les principaux traits de la vérité, nous leur donnerons plus de force ; si ce n'est pour convaincre entièrement *tous* les lecteurs, du moins pour notre propre justification, afin qu'ils ne nous accusent pas d'une foi avengle pour une opinion adoptée en Russie ; opinion qu'on prétend être fondée sur des preuves trop faibles.

Ecoutons les défenseurs de la mémoire du faux Dmitri. Ils disent (397) : « Godou-
« noff ayant résolu de faire mourir Dmitri,
« confia son projet à un vieil Allemand,

« nommé Simon, médecin du Tsarévitche,
« qui, pour le sauver, promit de participer
« à ce crime; il demanda à Dmitri, alors
« âgé de neuf ans, s'il avait assez de force
« d'âme, pour supporter l'exil, l'infortune
« et la pauvreté, dans le cas où il plairait à
« Dieu de se servir de ces moyens cruels, pour
« éprouver son courage; le Tsarévitche ré-
« pondit: « *Oui je l'ai* », et le médecin conti-
« nua: *Cette nuit on veut te tuer; en te couchant*
« *change de vêtemens avec ton jeune serviteur*
« *qui est du même âge que toi; mets-le à ta*
« *place dans ton lit, cache-toi derrière le poële,*
« *et quelque chose qui arrive dans ta chambre,*
« *garde le silence et attends-moi* ». Dmitri se
« conforma à ces instructions. A minuit la
« porte s'ouvrit, deux hommes entrèrent,
« tuèrent le jeune domestique, à la place du
« Tsarévitche, et s'enfuirent. A la pointe du
« jour les serviteurs de Dmitri ayant aperçu
« du sang et un cadavre, crurent que c'était le
« Tsarévitche qui avait été tué, et le dirent à sa
« mère. L'allarme se répandit. La Tsarine ac-
« courut et dans son désespoir, elle ne recon-
« nut pas que cet enfant mort n'était pas son fils.

« Le palais se remplit de monde ; on chercha « les assassins, on massacra les coupables avec « les innocens ; on porta le corps à l'église ; « et tout le monde se sépara : le palais devint « désert, et lorsque la nuit fût arrivée, le « Médecin fit sortir Dmitri, pour le sau- « ver, en fuyant avec lui en Ukraine, auprès « *du prince Ivan-Mstislafsky qui y était exilé* « *depuis le règne d'Ivan.* Quelques années après, « le Médecin et Mstislafsky moururent, lais- « sant à Dmitri le conseil de chercher son sa- « lut en Lithuanie. Ce jeune homme s'associa « à des moines voyageurs, les accompagna à « Moscou, en Valachie (398) ; et enfin parut « dans la maison du prince Vichnévetsky ».

On sait que l'Imposteur lui-même, attribuait son salut miraculeux à un médecin ; mais les auteurs de cette fable, ignoraient que le prince Ivan-Mstislafsky était mort moine dans le couvent de Saint-Cyrille, dès l'année 1586 (399), et que jamais Ivan ne l'avait exilé en Ukraine. Quelques Romanciers donnent le nom d'Augustin au médecin sauveur de *Dmitri*, ajoutant qu'il était du nombre de plusieurs savans qui habitaient alors Ouglitche (400),

et qu'il suivit le Tsarévitche dans un couvent isolé, situé sur les bords de la mer Glaciale. D'autres encore écrivent que la Tsarine elle-même, soupçonnant les horribles desseins de Boris, à l'égard de son fils, avait, à l'aide de son maître d'hôtel, étranger natif de Cologne, éloigné secrètement Dmitri, et qu'elle avait pris à sa place, le fils d'un prêtre (401).

Tous ces contes ne sont fondés que sur la supposition que le meurtre fût commis pendant la nuit; ce qui aurait empêché les scélérats de reconnaître leur victime; et même dans ce cas, est-il vraisemblable que les serviteurs de la Tsarine, sans parler d'elle-même, et des habitans d'Ouglitche, qui avaient souvent vu Dmitri à l'église (402), se fussent trompés sur celui qui avait été tué, et dont le corps resta, pendant cinq jours, exposé à leurs regards? Mais le Tsarévitche avait été assassiné au milieu du jour, et par qui? Par des scélérats qui habitaient le palais, et ne perdaient pas de vue l'enfant infortuné. Qui le livra à ces bourreaux? Une femme qui l'avait soigné dès sa naissance. Depuis le berceau jusqu'à la tombe, Dmitri avait été au pouvoir de Go-

donnoff. Ces circonstances sont clairement et indubitablement confirmées par le témoignage des Annalistes, et par les interrogatoires de tous les habitans d'Ouglitche, conservés dans nos archives de l'Empire.

Si le Moine défroqué n'était pas un imposteur, pourquoi, lorsqu'il monta sur le Trône, ne satisfit-il pas la curiosité publique, en communiquant toutes les particularités de son sort extraordinaire? Pourquoi ne déclara-t-il pas à la Russie quels avaient été les lieux de sa retraite, et ne désigna-t-il pas les personnes qui, pendant douze ou treize ans, avaient pris soin de son éducation et de sa conservation? Il n'y a point d'insouciance qui puisse excuser un pareil oubli! Les manifestes et les actes du faux Dmitri, se trouvent consignés dans les Annales, et même les originaux sont conservés dans les Archives (403); par conséquent il est impossible de supposer avec probabilité, que le plus important de ces actes ait été détruit par le temps. L'Imposteur garda le silence, parce qu'il n'avait pas de preuves *réelles* à alléguer; et il pensa qu'étant reconnu Tsar, il pouvait, sans danger, ne

point se donner la peine d'en inventer de *fausses*. En Lithuanie, il prétendait devoir son salut à quelques Seigneurs, et particulièment aux diaks Stchelkaloff; mais ces Seigneurs restèrent sans récompense ostensible, et demeurèrent inconnus à la Russie. Vassili-Stchelkaloff, ainsi que d'autres Nobles, exilés sous le règne de Boris, reparurent il est vrai à la Cour du faux Dmitri, mais ils n'y occupèrent le rang, ni des Seigneurs les plus distingués, ni des plus rapprochés de sa personne. L'Imposteur n'était point entouré d'anciens et fidèles serviteurs de son enfance, mais seulement de nouveaux traitres, et voilà ce qui rendit sa chûte si facile.

Mais la Tsarine religieuse Marpha, reconnut son fils dans celui qui prenait le nom de Dmitri? Ce fut aussi elle qui le déclara un imposteur. Son premier témoignage, muet, contraint, exprimé pour le peuple, seulement par quelques larmes et quelques caresses, rendait la dignité de Tsarine à celle qui avait été forcée de se faire religieuse: le second, solennel, attesté par serment, s'il était faux, nous montrerait une mère livrant

son fils à une mort affreuse. Lequel des deux est donc le plus digne de foi? Et lequel paraît le plus vraisemblable, ou d'un acte de faiblesse naturelle à l'humanité, ou d'une action épouvantable, et si contraire aux sentimens d'une mère? On connaît l'héroïsme d'une illustre Ligurienne, qui, après avoir dérobé son fils à la fureur des ennemis, répondit à ceux qui demandaient où elle l'avait caché: « *Ici, dans mon sein* », et qui périt dans les tortures, sans déclarer sa retraite (404). Ce trait, rapporté par un Historien romain, nous touche, mais ne nous surprend pas; nous y voyons une mère. Nous n'aurions pas été surpris davantage, si la Tsarine religieuse, en voulant sauver le véritable Dmitri, se fût précipitée sur les piques des Moscovites, en s'écriant: « C'est mon fils »! Et encore, n'était-elle pas menacée de la mort pour la vérité, mais seulement du jugement de Dieu pour le mensonge. La parole de la Tsarine décida du sort de celui qui la respectait comme sa véritable mère, et qui partageait sa grandeur avec elle. En condamnant le faux Dmitri à la mort, Marpha se condamnait elle-même à une honte

éternelle, comme ayant participé à une odieuse imposture, et elle n'hésita pas; car elle avait encore de la conscience et était déchirée de remords. Que d'hommes faibles ne succomberaient pas à la tentation du mal, s'ils pouvaient prévoir combien un crime coûte au cœur!

Remarquons de plus une circonstance digne d'attention : Schouisky travaillait à la perte du faux Dmitri, et fut sauvé du supplice par les instantes prières de la Tsarine religieuse, malgré un péril évident pour son prétendu fils, qu'il accusait d'imposture. Un calomniateur traître, aurait-il eut des droits à une protection si zélée! Mais le salut de Schouisky calmait la conscience de la coupable Marpha. Ajoutons à cela le récit vraisemblable d'un étranger, qui se trouvait alors à Moscou : il dit que l'Imposteur avait ordonné d'exhumer le corps de Dmitri, de l'église Cathédrale d'Ouglitche, et de l'enterrer dans un autre endroit, comme le corps d'un fils de prêtre; mais que la Tsarine religieuse ne lui avait point permis de le faire, épouvantée par l'idée de priver de la tombe royale, son fils véritable (405).

On objecte encore : « Que le roi Sigismond « n'aurait point pris une part aussi vive au « sort d'un imposteur, et que Mnichek n'au- « rait point donné sa fille à un vagabond ». Mais le Roi et Mnichek pouvaient être crédules dans une circonstance si séduisante pour leurs passions. Sigismond espérait donner aux Russes un Tsar catholique, élevé au Trône par ses bienfaits ; et le Voïévode de Sendomir sentait son orgueil flatté, de voir monter sa fille sur le trône de Moscou. Et qui peut assurer que réellement ils ne doutaient pas du rang élevé du fugitif ? Le succès était plus important pour eux que la vérité. Le Roi n'osa pas reconnaître *solennellement* Otrépieff pour le véritable Dmitri, jusqu'au moment de son entier triomphe ; et le Voïévode de Sendomir, n'ayant fait qu'un essai en sacrifiant une partie de sa fortue à l'espoir de la grandeur, abandonna son gendre futur, lorsqu'il vit de l'opsition de la part des Russes. Sigismond et Mnichek se trompèrent peut-être, non dans leur opinion sur les droits de l'Imposteur, mais seulement dans celle qu'ils s'étaient formée, de sa sagesse ou de sa fortune, croyant qu'il

saurait conserver une couronne acquise par la trahison et l'erreur : c'est pourquoi le Roi se hâta de se déclarer l'auteur de l'élévation du Moine défroqué, et Mnichek de lui donner sa fille, ébloui de l'honneur de devenir le beau-père d'un Tsar, fût-il même de la race des Otrépieff. Les usurpateurs, dans leur triomphe, ne sont point odieux aux passions mondaines; mais seulement à une conscience pure, à la vertu austère. Serons-nous plus convaincus par le jugement de ceux des amis du faux Dmitri, qui disent : « L'armée, les « Boyards et Moscou ne l'auraient point re- « connu pour Tsar, sans de fortes preuves « qu'il était le fils d'Ivan (486)». Mais l'armée, les Boyards et Moscou, le précipitèrent du Trône comme un imposteur avéré. Si l'on s'en rapporte à eux dans le premier cas, pourquoi ne pas les croire également dans le second; dans tous les deux, sans doute, ils agissaient par une conviction fondée sur des preuves; mais les hommes et les peuples ont toujours été sujets à l'erreur, comme le prouve l'Histoire....; même celle du faux Dmitri !

Rappelons au lecteur, que le plus illustre

des partisans, et le seul ami d'Otrépieff, Basmanoff, ne dissimulait point son imposture dans ses conversations intimes. Un aveu de cette importance fut entendu et communiqué à la postérité, par un pasteur Allemand, nommé Bär, qui aimait et louait sincèrement le faux Dmitri, et qui reprochait aux Russes de s'être rendus coupables de l'assassinat d'un Tsar, quoiqu'il ne fût pas fils d'Ivan. Ce même témoin oculaire des événemens d'alors, nous a transmis les preuves suivantes et non moins remarquables de la vérité : « 1°. Un « apothicaire Hollandais, Arend-Clausend, « qui passa quarante ans en Russie, au service « d'Ivan, de Fédor, de Godounoff et de l'Im- « posteur, avait connu et vu journellement « Dmitri dans son enfance, et il m'a dit affir- « mativement, que le prétendu Tsar Dmitri « était un tout autre homme, et ne ressem- « blait en rien au véritable, qui avait un teint « basané et tous les traits de sa mère, à laquelle « l'Imposteur ne ressemblait nullement. 2°. La « même chose me fut assurée par une pri- « sonnière Livonienne, nommée Tisenhau- « sen, rendue à la liberté, en 1611, qui avait

« été sage-femme de la Tsarine Marie, et « l'avait servie jour et nuit, non seulement à « Moscou, mais même à Ouglitche, et qui « avait sans cesse vu Dmitri pendant sa vie, « et aussi après sa mort. 3°. Bientôt après l'as- « sassinat du faux Dmitri, je quittai Moscou « pour aller à Ouglitche, et là, en causant « avec un vénérable vieillard qui avait servi à « la Cour de Marie, je le conjurai de me dire « la vérité sur le Tsar qui venait de périr; il se « leva, fit le signe de la croix, et me dit : *Les « Moscovites lui ont prêté serment de fidélité et « l'ont trahi, je ne puis les louer : ils ont tué un « homme habile et courageux, mais non le fils « d'Ivan, réellement assassiné à Ouglitche. Je « l'ai vu mort, étendu à la même place où il « jouait ordinairement. Que Dieu soit le juge de « nos Princes et de nos Boyards, le temps nous « prouvera si nous serons plus heureux* ».

Pour terminer, faisons mention du témoignage du Suédois Pétréjus qui avait été à Moscou, en qualité d'Ambassadeur de Charles IX et de Gustave-Adolphe, et qui avait personnellement connu l'Imposteur ; il dit qu'il avait l'air d'un homme de trente ans (407) ; et

Dmitri, né en 1582, n'en aurait eu alors que vingt-quatre.

En un mot, des preuves irrécusables, morales et historiques, nous persuadent que le prétendu Dmitri était un imposteur; mais il s'élève une autre question: Qui était-il, enfin? Était-il réellement le moine défroqué Otrépieff? Plusieurs étrangers contemporains ne voulaient pas croire qu'un Moine fugitif, du couvent de Tchoudoff, ait pu, tout à coup, devenir un guerrier vaillant, un combattant intrépide et un cavalier habile. Plusieurs crurent qu'il était un Polonais ou un Transylvanien, bâtard de Bathory, et élevé par les Jésuites, s'appuyant sur l'opinion de quelques seigneurs polonais (408), et donnant pour preuves de ces assertions, qu'il ne parlait pas purement le russe. Opinion visiblement erronée, puisque les rapports contemporains des Jésuites à leurs supérieurs, prouvent qu'ils ne le connurent qu'en Lithuanie, sous le nom de Dmitri, et professant la religion grecque et non la latine. Aucun Russe ne reprocha à l'Imposteur de savoir mal notre langue, qu'il possédait parfaitement; il parlait correcte-

ment, écrivait avec facilité, et ne le cédait à aucun diak du temps, pour l'élégance de son écriture.

Possédant quelques signatures de l'Imposteur (409), nous voyons dans celles qui sont en latin la main peu assurée d'un écolier, et dans celles qui sont en russe, la main soignée et ferme d'un maître, d'un écrivain, tel qu'était Otrépieff, autrefois secrétaire du Patriarche. L'objection que les cellules ne forment point les guerriers se détruit par l'histoire de sa jeunesse. Revêtu des habits d'un moine, ne menait-il pas la vie d'un sauvage; errant d'un couvent à l'autre; s'habituant à l'intrépidité, ne redoutant, au sein des forêts épaisses, ni les bêtes féroces, ni les brigands; et enfin, ayant été brigand lui-même sous les étendards des Cosaques du Dniéper. Si quelques personnes aveuglées par une partialité personnelle, trouvaient dans le faux Dmitri un certain air de *grandeur* (410) peu ordinaire dans les gens d'une basse extraction, d'autres observateurs moins prévenus trouvaient en lui tous les signes d'une bassesse innée que n'avaient pu effacer ni la société des Nobles

Polonais, ni le bonheur de plaire à la fille de Mnichek. L'Imposteur qui joignait à un esprit naturel, ardent et prompt, le don de la parole, les connaissances d'un homme qui avait fait des études, une hardiesse et une force d'âme et de volonté extraordinaires, joua pourtant fort mal son rôle de Souverain; manquant non seulement d'habileté dans l'art de gouverner, mais aussi de toute dignité extérieure: à travers la magnificence du pouvoir on voyait percer l'aventurier dans le Tsar. Les Polonais sincères en portaient le même jugement. Jusqu'à présent nous n'avons rencontré de difficultés que dans un seul témoignage important: le capitaine Margeret, connu en Europe, qui avait servi avec zèle Boris et l'Imposteur, et qui avait vu de ses propres yeux les hommes et les événemens, assurait Henri IV, le fameux historien De Thou, et les lecteurs de son ouvrage sur l'Empire de Moscou, que le faux Dmitri n'était pas Grégoire Otrépieff, mais un tout autre homme. Il rapporte qu'Otrépieff s'était enfui avec l'Imposteur, en Lithuanie, et qu'ils étaient revenus ensemble en Russie; qu'il se condui-

sait d'une manière inconvenante, qu'il se grisait et qu'il abusait de sa confiance. Que depuis ayant été exilé à Jaroslaf, ce même Otrépieff y vécut jusqu'à l'avénement de Schouisky au trône.

Aujourd'hui que nous avons recueilli de nouvelles traditions contemporaines et historiques, nous expliquons le récit de Margeret, par la supercherie du moine Léonide, qui prit le nom d'Otrépieff, pour convaincre les Russes, que l'Imposteur n'était point ce même Otrépieff. Le Tsar Godounoff avait les moyens de découvrir la vérité ; des milliers d'espions le servaient avec zèle, non seulement en Russie, mais même en Lithuanie, lorsqu'il prenait des informations sur l'origine de l'Imposteur. Est-il croyable que dans une circonstance de cette importance, Boris eût légèrement et sans preuves, déclaré que le faux Dmitri était un fugitif du couvent de Tchoudof? Tant de personnes l'avaient connu dans la Capitale et dans d'autres lieux, qu'elles auraient reconnu la fausseté de cette assertion, au premier regard jeté sur l'Imposteur. Enfin, les Moscovites avaient tous vu le faux Dmitri, soit vivant

soit mort, et tous le reconnaissaient affirmativement pour le diak Grégoire (411). Pas un doute sur ce point n'a retenti dans la postérité jusqu'à nos jours.

C'en est assez. Nous arrivons à la description de nouvelles calamités, non moins extraordinaires, non moins flétrissantes pour l'honneur de la Russie; mais aujourd'hui déjà semblables à un rêve sinistre, n'excitant plus que la curiosité d'un peuple à qui le Ciel avait réservé d'atteindre la grandeur par une humiliation momentanée; et cette grandeur, il l'a atteinte, en effaçant le souvenir de sa faiblesse, par des efforts généreux, et celui de sa honte, par une gloire peu commune.

FIN DU ONZIÈME VOLUME.

NOTES

DU ONZIÈME VOLUME.

(1) *V.* aux Archives du Coll. des Affaires Étrangères, parmi les faits historiques de l'année 1598 n°. 1. — Relation de Michel Schiel, 458. — La Charte d'élection de Boris.

(2) *V.* la biblioth. Russe. (t. VII, p. 83). — Le manuscrit de la Charte d'élection.

(3) Ce serment se trouve dans les Archives du Collège des Aff. étrangères. — Lettres de Job à Hermogène.

(4) *V.* la Charte d'élection.

(5) *V.* Idem p. 100, 102, et relation de Schiel, 458, 459.

(6) *V.* La relation du prince Ivan Solnzeff-Zassékin. — Les livres du Rosrède, f. 831. — Les livres des Degrés de Latoukhin. — La chronique moscov. de Bär. — Margeret, 23.

(7) *V.* Les livres du Rosrède, f. 832, 833, 836, 837 et suiv.

(8) *V.* les contemporains, Margeret et Bär.

(9) *V.* Liv. du Rosrède, 830.

(10) *V.* Margeret, 62.

(11) *V.* Liv. du Rosrède.

(12) *V.* Idem, 846, 847. — Annales de Nikon, 38.

(13) *V.* Livres du Rosrède, 848. — Bär. — On trouve aux archives, dans le livre des Correspondances de l'année 1614, la lettre de Kazi-Ghiréï, à Mourza-Ali.

(14) *V.* Chronique de Pétréjus, 270. — Celle de Bär. — Livres des Degrés de Latoukhin.

Pour ce qui regarde le mouvement des troupes aux frontières de la Lithuanie et de la Suède, voyez les livres du Rosrède, 855.

(15) Le manuscrit de ce temps, que je tiens de M. Iermolayeff, contient le panégyrique et le discours de réception tenu à Boris. — Voyez Pétréjus, 271.

(16) *V.* Charte d'élection, 110, 111. — Dans la charte imprimée l'on ne trouve que les signatures du Clergé; mais dans le manuscrit, on voit celles de tous les Dignitaires de l'Empire.

(17) *V.* l'histoire du contemporain, l'Abbé du couvent de Troïtzk, Abraham Palitzin. — Livres des Degrés de Latoukhin et les Chronographes.

(18) *V.* Bär et Pétréjus, 271 : ils disent que Boris donna cette promesse pour cinq ans.

(19) *V.* dans les Archives, les actes de 1600, sur la Sibérie. — Notices dans la bibliothèque Russe, XX, 70.

(20) *V.* Livres des Degrés de Latoukhin.

(21) *V.* la relation de Schiel, 462. — Dans l'histoire de la Sibérie de Müller, pag. 347, on trouve l'oukase de Boris, du 25 juin 1600.

(22) *V.* Relation de Schiel, 462. — Cet oukase intéressant ne nous est pas parvenu: Schiel dit que sous les

autres Grands-Ducs, les Seigneurs traitaient leurs paysans en esclaves, malgré que ces derniers eussent la liberté de changer de maîtres.

(23) *V.* tome X de cet ouvrage.

(24) *V.* dans les Archives du Collége des Aff. étrangères, les lettres des Voïévodes de Tara, septembre 1598.

(25) *V.* Annales de Sibérie, de Rémézoff et de Sava Iessipoff, et l'histoire de la Sibérie de Müller, 305—307.

(26) *V.* Relation de Schiel, pag. 432.

(27) *V.* Dans les Arch. du Coll. des Affaires étrangères, les papiers sur l'arrivée de la famille de Koutchoum à Moscou en 1598—1600. — Liv. du Rosrède.

(28) *V.* Histoire de la Sibérie, de Müller, 329—392.

(29) Dans les livres du Rosrède il est dit, que les habitans de la Crimée attaquèrent Bielgorod au mois de juin 1600, et avancèrent jusqu'à Koursk, mais qu'ils en furent chassés par le voïévode d'Orel, le prince Boris Tatieff: Tcheli-Bey resta à Moscou jusqu'au règne du faux Dmitri.

(30) *V.* tome X de cet ouvrage, et Dalin, chap. XV, 22—23.

(31) *V.* Dans les Archives du Coll. des Aff. étrangères, les papiers sur l'arrivée du prince Gustave.

(32) *V.* Dalin, chap. XV, 22.

(33) *V.* Dans les Archives du Coll. des Aff. étrangères, de l'année 1509. — Lettres de grâce aux marchands. — Les chroniques de Bär et Pétréjus, 272.

(34) *V.* Dans les Arch. du Coll. des Aff. étrangères,

l'ordre donné à Klause de gagner les habitans de Riga. — La lettre de Gustave à Charles, du 28 octobre 1599, qui ne semble pas être traduite du suédois.

(35) *V.* la chronique de Pétréjus, 277, qui cite Conrad Busse comme traître principal. — Parmi les actes dans les archives de 1601, l'on trouve une lettre du voïévode de Pskof, prince Galitzin, où il est question du désir du suédois Conrad Busse de rendre aux Russes la ville d'Aliste ou de Marienbourg. Parmi ces mêmes actes on trouve, sous l'année 1600, une notice sur l'arrivée d'un fonctionnaire de Narva, Herman Skroff, qui dit, qu'une grande partie de ses concitoyens désire se soumettre au Tsar. — En 1599, Boris fit demander aux habitans de Narva la permission d'y construire une Eglise russe sous l'invocation de S.-Nicolas.

(36) *V.* Chroniques de Bär et Pétréjus, 274. On raconte la fable que Gustave, allant à Moscou, avait laissé le sauf-conduit du Tsar à Riga, dans les mains de Henri Flogel; que Boris s'en rendit maître par le secrétaire de Gustave, Skoult, qu'il avait gagné; que Skoult, pour plaire à Boris, avait écrit, à l'inçu du Prince, un manifeste aux habitans de la Finlande pour les inviter à reconnaître Gustave pour leur souverain; que Gustave désirant partir de Russie pour l'Allemagne, y envoya son maître de la cour, Christophe Kator; mais que ce serviteur fidèle fut empoisonné à Pskof, et privé de tous ses papiers; que Gustave s'en plaignit à Fiedler, médecin de Boris, et que Fiedler le calomnia auprès du Tsar. (Voyez Dalin, chap. XV, §. 23). — Dans

l'année 1614, il y avait encore dans les archives un rouleau qui contenait la description du séjour de Gustave à Ouglitche, mais ce rouleau a été perdu depuis, ou brûlé. — Margeret dit que Gustave pouvait avoir eu à Ouglitche, un revenu de quatre mille roubles.

(37) *V.* la Chronique de Bär qui enterra Gustave lui-même, non dans le couvent de Dmitri-Solounsky, comme il le dit, mais peut-être tout près. — La Chronique de Pétréjus, 276.

(38) *V.* Affaires de Pologne, n°. 24.

(39) *V.* Affaires de Pologne, n°. 25, f. 147. — Sur Vladislaff, n°. 24, f. 178.

(40) *V.* Dans les Archives, la lettre du maréchal-de-camp Axel Rining, du 13 novembre 1599, au voïévode de Koporié, le prince Svénigorodsky, ainsi que les lettres du duc Charles à Boris, du 14 juillet 1598, et des 8 et 10 janvier 1599, en langue russe, avec la signature de Charles en latin.

(41) *V.* Dans les Archives du collége des Affaires étrangères, le Mémorial de l'ambassadeur suédois Hendrikson.

(42) Dans nos livres du Rosrède, de l'année 1601, le titre de Roi est déjà donné au duc de Suède, dont lui-même ne se servit qu'en l'année 1604.

(43) *V.* dans le Magasin historique de Buching, tome VII, 317—319, les nouvelles tirées des archives Danoises.

(44) *V.* Les papiers de l'ambassadeur Rgefsky, sur le baptême des Lapons. Tome VII de cet ouvrage.

(45) *V.* Mallet, histoire du Dannemarck, livre X, année 1601.

(46) Cette convention nous est connue par la lettre de Jean, duc de Slesvig au roi Christian.

(47) *V*. Annales de Nikon. — Buching, p. 264, le voyage en Moscovie.

(48) *V*. Voyage en Moscovie, p. 268.

(49) *V*. Notices sur les Tsars de la Moscovie, dans les Mémoires Russes, I, 174. — Voyage en Moscovie, p. 270. — M. Schlegel dit, dans la vie de Christian, p. 314, que la promesse de mariage eut lieu le même jour; mais les fiançailles n'eurent pas lieu, et le Prince quitta le palais sans voir Xénie.

(50) *V*. Voyage en Moscovie, p. 270.

(51) *V*. Livres des Degrés de Latoukhin.

(52) *V*. Livres du Rosrède. — Margeret.

(53) *V*. Voyage en Moscovie, p. 272. Suivant un exemplaire du livre du Rosrède, Jean mourut le 29 octobre à trois heures de la nuit; et suivant un autre du même livre, le 27 octobre à deux heures de la nuit; l'inscription sépulcrale dit : *Septima hora vespertina*.

(54) *V*. Annales de Nikon.

(55) *V*. Affaires de Crimée, du 7 novembre 1602. — Le Tsarévitche et toute la cour portèrent le deuil.

(56) *V*. Chronique de Bär.

(57) *V*. Vie de Christian, par Schlegel, 315. — Et chronique de Bär.

(58) *V*. Dans le Magasin historique de Buching, VII, 321, les notices tirées des archives de Copenhague.

(59) *V*. Affaires de l'Autriche.

(60) *V*. tome X de cet ouvrage.

(61) *V*. le rapport de Vlassieff.

(62) *V*. Affaires de Crimée de ce temps.

(63) *V*. Affaires de la Géorgie, 1604. — Bär, dit dans sa chronique Moscovienne, que Boris envoya à l'Empereur, des zibelines et des renards noirs pour quelques milliers de roubles, et qu'il lui promit dix mille soldats comme troupes auxiliaires. — Relation de Schiel dans la collection de Wichmann. — La lettre latine de Rodolphe, du 31 mai 1600, qui se trouve dans nos archives.

(64) *V*. Schiel et Kakuss. — Lettres de Rodolphe de 1600 et 1602.

(65) *V*. Affaires de l'Angleterre, en 1600.

(66) *V*. Id. de l'Autriche, en 1604. — Livre du Rosrède.

(67) *V*. Dans les archives, les documens relatifs à l'arrivée des ambassadeurs de la Géorgie.

(68) *V*. tome X de cet ouvrage.

(69) *V*. Dans les archives, les actes de l'Archimandrite Cyrille, ambassadeur d'Alexandre, dans l'année 1603.

(70) Nachtchokin mourut avant d'arriver à Moscou, et Léontieff fut mis en prison. Ils étaient fâchés contre Alexandre, parce qu'il les avait mal reçus et leur avait fait des présens de trop peu de valeur.

(71) Toutes les particularités suivantes sont tirées des rapports de Tatistcheff.

(72) *V*. tome X de cet ouvrage.

(73) *V*. sur Tamir, tome III de cet ouvrage.

(74) La forteresse de Tersk fut bâtie près de l'embouchure du Terek.

(75) *V*. Livres des Degrès de Latoukhin, dans lequel

ce qui est rapporté sur les événemens les plus mémorables, se trouve parfaitement d'accord avec ce qu'en dit Tatistcheff. — Annales de Nikon.

(76) Tatistcheff retourna à Moscou le 5 novembre 1605, où le faux Dmitri régnait déjà.

(77) *V.* Dans les Archives, les actes sur le congé du voyageur anglais, Francis Cherry, en décembre 1598.

(78) *V.* Rapport de Grégoire Mikoulin.

(79) Lee arriva à la fin de 1600, et partit en avril 1601 ; il avait une très-bonne opinion de Boris. (*V.* dans les archives les documens relatifs à l'ambassade de Lee). — La Reine écrivit encore plusieurs autres lettres à Boris, par Merik et par d'autres négocians anglais.

(80) Jacques I[er]. avait déjà, avant son avénement au trône, de très-bonnes dispositions pour Boris, comme Mikoulin le prouve dans ses rapports.

(81) *V.* Sur les présens du Roi, dans les Archives les documens relatifs à l'ambassade de Smith.

Milton dit dans son histoire de la Moscovie, que Boris envoya à Smith, après lui avoir donné son audience de congé, trois cents plats de poisson, (c'était pendant le Carême) d'une grandeur énorme et d'une qualité parfaite.

(82) *V.* Chronique anséatique, III, p. 122. — La collection de Müller, V, p. 164. — Dans nos archives, les papiers sur l'arrivée des envoyés de Lubeck et d'autres villes maritimes.

(83) *V.* Annales de Nikon, VIII, 48. — Livre du Ros-

rède. — Dans les archives la lettre de Rodolphe à Boris, du 2 mai 1601.

(84) En 1600, Boris envoya un certain Bérendt-Hepper. à Florence ; il partit d'Arkhangel et se rendit par mer en Hollande. Arrivé auprès du duc de Toscane, il lui dit que le Tsar désirait avoir des médecins et des artisans habiles.

(85) Dans les Aff. de la cour d'Autriche, 1604, on trouve : « Du moment, disent les Boyards, que notre « Souverain monta sur le trône, il n'entretint aucune « correspondance avec le Sultan, et il ne vint également « aucun envoyé de ce dernier auprès du Tsar ». Par conséquent Pétréjus et le pasteur Bär disent à tort, qu'en 1602, il y eût un ambassadeur du Sultan à Moscou, avec des présens et des protestations d'amitié ; mais que le Tsar le congédia avec déshonneur, refusa les présens, et envoya au Sultan au lieu de fourrures, une peau de cochon avec un sac de drap d'or plein d'ordures. Le spirituel Boris n'était pas capable de se permettre de pareilles choses.

(86) *V.* Annales de Nikon, VIII, 40.

(87) *V.* Dans les archives, les affaires des Nogais, en 1601—1604.

Les Nogais étaient déjà divisés en trois hordes sous le régne de Vassili ; la dénomination *Chidak*, est sans doute la même que *Cheiduk*, dont on fait mention dans les papiers des Nogais de 1604 ; et le prince que Herberstein nomme Koschoume, n'est-il pas Kazi?

(88) *V.* Collection des actes de l'Empire, II, 153.

(89) *V.* Tome X de cet ouvrage.

(90) *V*. L'oukase du Tsar Vassili-Schouisky, de 1607. — La note 349 dans le tome X de cet ouvrage. — Le Soudebnik de Tatistcheff, p. 241.

(91) *V*. Soudebnik de Tatistcheff, p. 222. — Histoire de Palitzin, p. 9.

(92) *V*. Soudebnik de Tatistcheff, p. 224.

(93) *V*. Tome VI de cet ouvrage, et tome IX.

(94) Fletcher dit, p. 44, que le Tsar avait dans chaque grande ville, un Cabak (cabaret), où l'on vendait de l'eau-de-vie, appelée par les Russes vin russe; de l'hydromel, de la bière, etc.

(95) *V*. Bär, dans sa Chronique de Moscovie. — Nos Chronographes. — Abraham Palitzin dans son histoire.

(96) *V*. dans les Archives du Collège des Affaires étrangères, la lettre de Thobias Loncius à Boris, datée de Hambourg, le 24 janvier 1601. Vers la fin de sa lettre, il demande un sauf-conduit et de l'argent pour son voyage; il parle aussi de Bekmann qui fut envoyé de Moscou à Lubeck pour chercher des médecins, etc.

(97) *V*. Bär, dans sa Chronique. — Pétréjus, 271. — Lettre du voïévode d'Arkhangel au Tsar, du 1er. août 1602. — Dans les Archives du Coll. des Affaires étrangères, les papiers de Lubeck et de l'Angleterre de ces années.

(98) *V*. Rapport de Mikoulin, f. 40.

(99) *V*. Bär dans sa Chronique. — Ces Livoniens exilés, demeurèrent quelque temps dans le couvent de Petchersk, près Pskof, d'où Boris les fit venir à Moscou. Ils furent divisés en quatre classes : la 1re. fut formée par les nobles de la première classe, dont chacun recevait un cadeau de

cinquante roubles, un habit hongrois en drap d'or, une pièce de velours noir, quarante zibelines, huit cents tchetvertes de terre, cent paysans, et annuellement cinquante roubles en argent. Un gentilhomme de la 2me. classe recevait un cadeau de trente roubles, un habit en drap d'argent, quarante zibelines, cinq cents tchetvertes de terre. cinquante paysans, et annuellement trente roubles en argent. De la 3me. classe, un cadeau de vingt roubles, une pièce de velours et une de drap écarlate, quarante zibelines, quatre cents tchetvertes de terre, trente paysans et annuellement vingt roubles. De la 4me. classe (composée en plus grande partie de serviteurs), un cadeau de quinze roubles, une pièce de damas, quarante zibelines, trois cents tchetvertes de terre, vingt paysans et annuellement quinze roubles.

(100) *V*. Tome X. — La chronique de Bar qui dit que les Allemands à Moscou, outre les vieux prêtres qui étaient au nombre des prisonniers livoniens, en avaient encore deux autres : Herman-Hubemann de Westphalie et Martin Bär, de Neustadt, (auteur de cette Chronique).

(101) *Constantini Fiedleri oratio luculenta in Borissum Godunowium.* Regiomonti, 1602.

(102) *V*. Milton, histoire de Moscovie, 53.

(103) *V*. Hessel-Gerard. — L'Atlas de Blaenwisch, tome I, et Gottfriede Archontol, connu sous le titre : *Tabula Russiæ ex autographo, quod delineandum curavit Fœdor, filius Tzaris Boris, desumpta, etc. etc.*

(104) Par exemple, la trève avec la Lithuanie fut

conclue par Boris, à cause de l'intervention du Tsarévitche. (Voyez plus haut).

(105) *V.* L'histoire de Palitzin, p. 7. — Margeret, p. 93. — Et *The Russian Impostor*, p. 13.

(106) *V.* Margeret, p. 111.

(107) *V.* Palitzin, p. 7.

(108) *V.* Les Chronographes.

(109) *V.* Annales de Nikon. — Liv. des Degrès de Latoukhin et liv. du Rosrède de l'année 1600.

(110) *V.* Chronique de Bär.

(111) *V.* Palitzin. — Annales de Nikon et liv. des Degrès de Latoukhin.

(112) Ivan Godounoff avait épousé Irène Romanova avant que ses parens tombassent en disgrâce, et c'est pour cela qu'elle ne fut pas exilée avec eux.

(113) *V.* dans les Archives du Coll. des Aff. étrang. les papiers sur l'exil de Romanoff. — Le couvent de Saint-Antoine fait partie de l'Eparchie d'Arkhangel. — Nos historiens ont long-temps discuté sur l'origine de l'épouse de Fédor Nikititche. Müller la croyait une princesse Sitsky et le prince Stcherbatoff, une princesse Schestounoff. — Mais elle n'était qu'une simple Schestoff, comme il est dit dans les papiers officiels concernant l'exil des Romanoff.

(114) *V.* le rapport de Bogdan Voyéikoff, daté du couvent de Saint-Antoine, le 25 novembre 1602.

(115) *V.* Dictionnaire géographique de l'empire Russe, à l'article Nirob.

(116) *V.* Les papiers sur l'exil des Romanoff et l'histoire de l'hiérarchie Russe, II, 647.

(117) *V.* Margeret, 94.

(118) *V.* Livr. du Rosrède, en 1600. — Liste des Boyards dans la bibliothèque Russe, XX, 78.

(119) *V.* Margeret, 109. — Annales de Morosoff, p. 117.

(120) *V.* Annales de Nikou, p. 41. — Palitzin, p. 8. — Liv. des Degrès de Latoukhin, et Liv. du Rosrède en 1601.

(121) *V.* Margeret, 108.

(122) *V.* Palitzin, 17.

(123) *V. Id.*, pag. 9. — Le manuscrit intitulé : Notices sur le méchant hérétique Grichka-Otrépieff, où il est dit qu'il fit un grand froid, le 28 juillet et non pas le 15 août, comme Palitzin le dit.

(124) *V.* Annales de Pskof. — Chronique de Bär. — Pétréjus. — Tom. X de cet Ouvrage.

(125) Suivant Pétréjus, trois gros d'Allemagne. — *V.* Bär. — Margeret dit : *à chacun un Moscof, qui est quelque sept deniers tournois... et les principales fêtes et dimanches, un denin, qui est le double.*

(126) Suivant Pétréjus, trente mille thalers.

(127) *V.* Chronique de Bär.

(128) *V.* Palitzin. — Bär. — Pétréjus.

(129) *V.* Précis de l'Histoire de Russie, 270. — Margeret, 107. — Aszentini dit : (*V.* tom. X de cet Ouvrage) que la famine causa en Russie une maladie affreuse, le *cholera morbus.*

(130) L'auteur du Précis de l'Histoire de Russie, dit, que Godounoff pilla lui-même les maisons des riches!... Probablement le Tsar avait donné l'ordre de s'emparer du blé chez ceux qui l'avaient caché.

(131) *V.* Bär et Pétréjus, 295.

(132) Suivant l'inscription qui se trouve sur la coupole de la tour d'Ivan Véléki, elle fut bâtie en 1600; par conséquent avant la famine.

(133) *V.* Annales de Nikon, 48.

(134) *V.* Bär et Pétréjus, 245. — Affaires Danoises de 1602, n°. 1. — Rapport du Voïévode d'Ivangorod, prince Rostofsky.

(135) *V.* Palitzin, 8. — Annales détaillées, III, 152.

(136) *V.* Palitzin, 12.

(137) Par exemple, suivant la loi de Iaroslaff le Grand, chaque homme libre devenait esclave s'il entrait au service d'un Seigneur, sans conclure une espèce de convention.

(138) *V.* Palitzin, 12.

(139) *V.* Livre des Degrès de Latoukhin. — Annales de Nikon, 53.

(140) Margeret, p. 111, parle de cinq cents conjurés.

(141) *V.* Palitzin.

(142) *V.* Bär. — Notices sur Grichka-Otrépieff. — Wagner. — Histoire de l'Empire Russe.

(143) Boris se hâta de porter lui-même à sa sœur au couvent, la nouvelle de la défaite de Koutchoum. — Les plus grands ennemis de Boris, les traîtres à leur patrie, vénéraient la mémoire d'Irène. (*V.* la Collection des actes du Gouvernement, II, 178).

(144) *V.* Affaires de Pologne, n°. 26, f. 72. — Collection des actes de l'Empire, 153. — Le manuscrit contemporain des Notices sur Boris et le Moine défroqué (appartenant à M. de Iermolaieff). — *Historia jana Karola*

Chodkiewicza, par Naruszewicz. — Les Chronographes. — Annales de Nikon. — Le manuscrit des *Relations de ce qui se passa à Moscou et sur le Moine défroqué.* — Livre des Degrès de Latoukhin. — Annales de Rostof. — Voilà les sources dont je me suis servi pour écrire l'histoire du faux Dmitri; mais j'ai suivi principalement les actes de l'Empire.

(145) *V.* Pétréjus, 285. — *The Russian Impostor*, 14. — Bär, appelle ce religieux, Otrépieff, parce qu'il croyait, suivant ce que les Polonais soutenaient, que le faux Dmitri, quoiqu'un fourbe, n'était pas Otrépieff. (*V.* plus bas).

(146) *V.* Tom. V, VI, IX et X de cet Ouvrage.

(147) *V.* Lettre du patriarche Job sur le faux Dmitri.— Relation sur ce qui se passa à Moscou, etc. — Les Chronographes.

(148) *V.* Niemcewicz *dzieie Pan Zygmunta*, III, liv. VI, p. 295. — Relation de ce qui se passa à Moscou, etc. — Annales de Nikon.

(149) *V.* le manuscrit contemporain sur Boris et le Moine défroqué, et les Annales de Morosoff, p. 96. — Margeret et Grévenbrouk sont aussi de l'opinion que le moine Otrépieff ne fut pas le faux Dmitri. — Gérard Grévenbrouk publia dans l'année 1609, à Cologne, son livre sur le faux Dmitri, sous le titre: *Tragœdia Moscovitica sive de vita et morte Demetrii.* L'auteur n'a jamais été en Russie.

(150) *V.* Relation de ce qui se passa à Moscou, etc. — La lettre du patriarche Job sur Dmitri.

(151) *V.* Les Chronographes et les dzieie Pan Zygmunta, III, de Niemcew., liv. VI, p. 238.— Le dernier s'en réfère à un manuscrit dont l'auteur est un Gentilhomme de la Samogitie, nommé Toviansky : j'en possède une copie.— Gastcha était un bourg appartenant aux seigneurs Gassky dans le district de Loutzk. L'endroit habité par A. Vischnévetsky, est nommé dans les chronographes Braguine et Bratschine, et dans le manuscrit Polonais. qui traite du faux Dmitri (*Rzeczy*, etc., *za Dimitra ;* voyez plus bas). — Braznia.

(152) *V.* les Chronographes. — Les illustres princes Vischnévetsky descendent de Koribout, fils d'Olgard et d'une Princesse Russe. — Tom. IV et tom. V de cet ouvrage.

(153) *V.* Wassemberg dans l'histoire de Vladislas, *Gesta Vladislaï,* IV, 25. — Loubensky, *op. posth.* 29, et Cilli dans Niemcew., VI, 244, 245. — Margeret, 168. — Les Chronographes. — Chronographie de Koubassoff, dans les mémoires Russes, I, 175.

(154) *V.* Annales de Nikon, 58. — Wassemberg, 14. — Dans la Chronographie détaillée, il est dit que Grichka, appela auprès de lui un Prêtre de la Communion latine ; et dans la Chronographie abrégée, on parle d'un Ecclésiastique de la religion grecque.

(155) *V.* Réponses de Mnichek sur les demandes de nos Boyards, dans la Collection des actes de l'Empire, II, 293.

(156) *V.* tom. VIII de notre Histoire.

(157) Niemcew., liv. VI, 239. — Bär. — Les Chro-

nographes. — Réponses de George Mnichek aux Boyards. — Affaires de Pologne, nº. 26, f. 106.

(158) *Alessandro Cilli* : *Historia di Moscovia*, dans Niemcewicz.

(159) Loubensky, *op. posth.*, 29. — Grévenbrouk, *tragæ. D. Moscovi*, 12, et l'Histoire de J.-A. de Thou, liv. CXXXV, p. 47.

(160) *Annuæ Litteræ societatis Jesus an.* 1604, p. 704, 705. Ces lettres imprimées en 1618, sont très-rares ; elles m'ont été communiquées de la ci-devant Bibliothèque des Jésuites de Polotzk. — *V.* encore Cilli dans Niemcew., VI, 244.

(161) *V.* Grévenbrouk, 12, 13. — Un Jésuite nommé Savitzky, enseigna la langue latine à Dmitri, mais il ne la possédait qu'imparfaitement. — Margeret.

(162) Niemcew., l. VI, 246. — Naruszewicz, *Historia J.-K. Chodkiewicza*, I, 237.

(163) *V.* Affaires de Pologne, nº. 26, f. 105. — Niemcevicz, VI, 248.

(164) *V.* Collection des actes de l'Empire, II, 160.

(165) *V.* Niemcew., VI, 248. — Naruszewicz, l. IV, 239.

(166) *V.* Les Chronographes. — Collection des actes de l'Empire, II, 216.

(167) *V.* Dans les Archives du Collège des Affaires Etrangères, les réponses des Ambassadeurs de Sigismond à Moscou, en 1608.

(168) *V.* Affaires de Pologne, nº. 26, f. 74. — Annales de Nikon.

(169) *V.* Réponses des Ambassadeurs de Sigismond.

(170) *V.* Niemcew., VI, 248. — Dans les réponses des Ambassadeurs de Sigismond, il est nommément question de deux Moines qui furent les serviteurs zélés de Dmitri. — Sur Léonide, *V.* plus haut dans les notes.

(171) *V.* Affaires de Pologne, n°. 26, f. 74.

(172) Bär dit que Godounoff ayant reçu de tous côtés des nouvelles du faux Dmitri, commença à douter si le vrai Dmitri avait été tué ou non. Il fit des recherches très-sérieuses et se convainquit à la fin que c'était réellement un Imposteur. Boris avait alors à son service quantité d'espions parmi les habitans de la petite Russie. On trouve dans les archives une lettre de remercîmens d'un bourgeois de ce pays, pour avoir obtenu une récompense pour des nouvelles sur l'Imposteur.

(173) *V.* Déclarations du traître Kroustchoff dans la collection des actes de l'Empire, II, 178.

(174) *V.* Déclarations de Kroustchoff dans la collection des actes de l'Empire, II, 174.

(175) *V.* Affaires de Pologne, n°. 26, f. 63 et 139.

(176) Des supplices eurent lieu, mais plus tard; *V.* les Chronographes.

(177) *V.* Affaires de Pologne, n°. 26, f. 64, 73 et 77. — Il est bien douteux que Boris eut écrit à Sigismond par Ogareff, comme le disent les Ambassadeurs Lithuaniens, dans leurs réponses aux Boyards de Moscou; que, si même l'Imposteur était réellement le fils d'Ivan, il n'aurait pas plus de droits sur la couronne, étant un fils illégitime de la sixième ou septième épouse.

(178) *V.* Naruszewicz, liv. IV, note 28.

(179) *V.* Affaires de Pologne, n°. 26, f. 79, 139.

(180) Wassemberg donne à l'Imposteur, dix mille hommes; Kobierjizky, quinze mille; Bär, huit mille; d'autres, cinq mille; et Peyerlé, onze cents cavaliers Lithuaniens, cinq cents hommes d'infanterie, et deux cents cosaques. Je me suis procuré le manuscrit de Peyerlé, qui était en Russie sous le faux Dmitri, dans la bibliothèque du comte Nicolas Roumantzoff; le titre est en allemand : *Description du voyage à Moscou, que nous avons entrepris de Cracovie, le* 19 *mars* 1606 ; *moi, Jean-George Peyerlé, d'Augsbourg, et les sieurs André Nathan et Mathieu-Bernard Marelichen, le jeune, et de ce que nous avons réellement entendu, vu et éprouvé, tout aussi en abrégé que possible, jusqu'à notre retour, le* 15 *décembre* 1608.

Les Jésuites qui se trouvaient auprès de l'Imposteur, s'appelaient Nicolas Tschernikofsky et André Lavitzky (*V.* Grévenbrouk, 14).

(181) Le 26 octobre du nouveau style (*V.* le Journal dans la collection des actes de l'Empire, II, 168. — Peyerlé).

(182) *V.* Livre du Rosrède.

(183) *V.* Les Chronographes.—Loubensky, *op. posth.*, 30.

(184) *V.* Affaires de Pologne, n°. 26, f. 94, 76.

(185) *V.* les réponses des Ambassadeurs Lithuaniens, en 1606. — Les Chronographes.

(186) *V.* Les Chronographes. — Le Journal dans la collection des actes de l'Empire, II, 167 et suiv.

(187) *V.* Peyerlé. — Pétréjus, 298. — Niemcew., liv. VI, 250.

(188) *V.* Peyerlé qui parait dire la vérité. — Les Chronographes, ne contiennent ici que des fables.

(189) *V.* Annales de Nikon, 61.—Pétréjus dit que Vassily Massalsky fut envoyé par le Tsar à l'armée avec quatre-vingt mille thalers, mais qu'il les livra à l'Imposteur, qui, en récompense alla à sa rencontre avec de la musique et le fit son Maréchal. Ce que notre Annaliste en dit est plus probable. Dans le journal il est dit qu'on reçut le 4 décembre (25 novembre de notre style), la nouvelle que les habitans de Rulsk et du district de Komarnitzk, s'étaient rendus. Le 10 décembre la nouvelle de la reddition de Koursk, et le 13 décembre celle de Kromy. — Grévenbrouk dit qu'Oskol, Volouïky, Voronège, Borissof, Bielgorod, Eletz et Livny, ne se rendirent au faux Dmitri, qu'après la malheureuse attaque des Voïévodes du Tsar sur Rulsk (*V.* plus bas). Mais nos Annalistes parlent de la trahison de toutes les villes à la fois, conformément aux circonstances et à la relation de Peyerlé.

(190) *V.* Grévenbrouk qui écrit au lieu de Grichka Otrépieff, Hinsko Otiopeion. — De Thou parle aussi de cette circonstance.

(191) *V.* Peyerlé.

(192) *V.* Niemcew., liv. IV, 253 et 254, où il est dit que le faux Dmitri rencontra les marchands avec l'argent sur la route de Tchernigof à Novgorod-Seversk.

(193) *V.* le Journal. — Peyerlé, fait aussi mention de la trêve.

(194) *V.* tom. X de cet ouvrage.

(195) *V.* La lettre du Patriarche Job à l'Archimandrite du couvent de Solévitchégodsk.

(196) Margeret, qui se trouva lui-même à l'armée de Boris, dit p. 114, qu'elle était composée de quarante à cinquante mille soldats. — D'autres, comme Kobiergizky, p. 59, Loubensky, p. 37, et Peyerlé, parlent de soixante mille. — Bär en fait monter le nombre à deux cent mille hommes.

(197) *V.* Widekind, *Historia Belli-sueco-Moscovitici decennalis*, chap. X, f. 20.

(198) *V.* Affaires de Pologne, n°. 26, f. 76. — Le Journal dans la Collection des actes de l'Empire, II, 171.

(199) *V.* Peyerlé. — Histoire de J.-A. de Thou, l. 135, p. 49.

(200) J'ai suivi Margeret, 113-114, dans sa relation du combat. — *V.* aussi Bär. — Les Chronographes. — Annales de Nikon. — Le Journal et Peyerlé, parle de quatre mille hommes tués. — Pétréjus ne parle que de deux mille.

(201) *V.* Pétréjus, 299. Il dit qu'un capitaine Suédois, Laurent Biougué, commandant six cents étrangers, s'était joint à Basmanoff.

(202) *V.* Margeret.

(203) *V.* Le Journal du 1er. janvier du nouveau style. — Peyerlé. — Loubensky, p. 31. — Naruscew., l. IV, 242.

(204) *V.* Peyerlé. — Pétréjus. — Affaires de Pologne, n°. 27, f. 92. — Le Journal dans la Collection des actes de l'Empire, II, 172. — Récit sur Grichka Otrépieff. — Annales de Rostof. — Annales de Nikon.

(205) *V*. Livres du Rosrède de 1605.—Dans les archives du collège des Affaires Etrangères, les papiers de Müller, nº. VI.

(206) C'est-à-dire cent mille roubles en argent actuel. Bär. — Annales de Nikon et autres.

(207) *V*. Annales de Nikon. — Livres du Rosrède et Margeret, 114-115.

(208) *V*. Margeret et Peyerlé.

(209) *V*. Bär. — Annales de Nikon. — Plusieurs livres du Rosrède.

(210) C'est-à-dire quatre cent mille roubles en argent actuel. *V*. Bär et les livres du Rosrède.

(211) *V*. Pétréjus, 302.

(212) *V*. Peyerlé. — Affaires de Pologne, nº. 27, f. 92.

(213) *V*. Margeret. — Bär et les Chronographes.

(214) *V*. Peyerlé. — Bär. — Chronique de Rostof.

(215) *V*. Annales de Nikon. — Les réponses des Ambassadeurs Lithuaniens. — Les Chronographes. — Margeret.

(216) Pétréjus appele Koréla un sorcier. En copiant cette nouvelle, l'auteur du *Précis de l'Histoire de Russie*, a fait de six cent, six mille. *V*. Nikon.

(217) *V*. Grévenbouk, 18, et de Thou, liv. 135, p. 50.

(218) *V*. Les Chronographes.

(219) *V*. La lettre du faux Dmitri à Mnichek, du 12 mai, dans Nem., II, p. 530. — Bär. — Loubensky, 31. — Chronique de Piassetzky, 265. — de Thou, liv. 135, p. 50. — Annales de Rostof. — Annales de Nikon et autres. — La lettre du patriarche Job dans la collection des actes

de l'Empire, II, 189. — Peyerlé dit que Boris mourut dans la salle dorée.

(220) *V.* Les Chronographes. — Chronique de Morosoff et beaucoup d'autres relations sur la mort de Boris. — Bär s'écrie : *O mala conscientia quam timida bestia !* — Margeret dit que Boris mourut d'un coup d'apoplexie. — Loubensky, *op. posth.* 32, accuse Pierre Basmanoff d'avoir été payé par l'Imposteur pour empoisonner Godounoff. — Bär dit encore de Boris, qu'il vécut comme un lion, régna comme un renard, et mourut comme un chien.

(221) *V.* La lettre du Métropolitain de Rostof à l'Archimandrite du couvent d'Oussolsk.

(222) *V.* La collection des Actes de l'Empire, II, 192-202.

(223) C'est-à-dire, qu'on prêta le serment à Fédor comme au successeur du trône et comme au Tsar. — *V.* La Chronique de Koubassoff dans les Mémoires Russes, I, 174.

(224) *V.* Margeret, 122. — La date dont il parle est du nouveau style. — Annales de Nikon, 65. — Chronographes. — Ce que dit Margeret mérite le plus de foi.

(225) *V.* *The Russian Impostor*, p. 61, et la Chronique de Piassetzky de 1605.

(226) *V.* dans la collection des Actes de l'Empire, II, 196; la lettre d'Otrépieff a Muichek, du 24 (14) mai.

(227) *V.* Niemcewicz, tom. II, 531. — Les lettres du faux Dmitri à Muichek, du 1.er mai. — Affaires de Pologne, n°. 27, f. 93. — Margeret, 113.

(228) *V.* Abraham Bachmétieff. — Niemcewicz, II, 529.

(229) *V.* Annales de Nikon, 65, et les réponses des Ambassadeurs Lithuaniens. — Margeret se trompe sans doute en disant que Soltikoff se trouvait parmi les Voïévodes fidèles.

(230) *V.* Peyerlé.

(231) *V.* Annales de Nikon et autres. — Les Chronographes et le manuscrit des Notices sur Grichka Otrépieff.

(232) *V.* Bär et Margeret. — Les notices portent la date du 9 mai. — Peyerlé. — Les notices sur Grichka Otrépieff semblent être plus exactes.

(233) *V.* Bär. — Peyerlé soutient que Rosen se joignit aux traîtres.

(234) *V.* Annales de Nikon, 66.

(235) Le faux Dmitri, dans sa lettre à Mnichek, du 1er. mai, signe encore comme Tsarévitche, et, dans celle du 14 mai, déjà comme Tsar. — *V.* Niemcewicz, II, 529.

(236) Il en avait avec lui jusqu'à mille, comme il est dit dans les réponses des ambassadeurs Lithuaniens. — *V.* aussi Pétréjus, 308. — Et dans la collection des actes de l'Empire, II, 196; la lettre d'Otrépieff à Mnichek

(237) *V.* La lettre d'Otrépieff dans la collection des actes de l'Empire, II, 196. — Margeret, 123. — Grévenbrouk, 23. — Bär. — Et les réponses des ambassad. Lithuaniens.

(238) *V.* Bär. — Pétréjus raconte la fable que le peuple de Moscou s'étant rassemblé sur la place des exécutions, avait envoyé une députation auprès de Schouisky, pour lui demander s'il avait réellement enterré à Ouglitche,

le fils d'Ivan ; que Schouisky répondit « que Dmitri « avait su se soustraire au dessein criminel de Boris, « que l'on avait assassiné à sa place le fils d'un prêtre, « et que le vrai Dmitri s'approchait de Moscou avec « une armée ». Les Ambassadeurs ne se seraient pas tus sur cette circonstance qui pouvait leur être utile, comme une preuve donnée par les Russes même pour croire au faux Dmitri. Ces ambassadeurs n'épargnaient pas Schouisky, malgré qu'Otrépieff fut déjà Tsar. Lors de la réunion du peuple, Schouisky se trouva au Kremlin avec le Patriarche et d'autres Boyards auprès du Tsar.

(239) *V.* Annales de Nikon. — Margeret, 124 et Bär.

(240) *V.* Les lettres du faux Dmitri aux Russes, du 11 juin. — La collection des Actes de l'Empire, 200.

(241) *V.* Job dans sa lettre au peuple, lors de l'avénement au trône de Schouisky. — Annales de Nikon, 68.

(242) *V.* Annales de Nikon. — Bär. — *The Russian Impostor.* — Chronique de Rostof.

(243) Pétréjus a vu de ses propres yeux les traces de l'assassinat sur leurs corps. — *V.* la Chronique, 314. — Notices sur Boris Godounoff et le Moine défroqué. — Bär. — Chronique de Morosoff.

(244) Ce fait est rapporté dans une des Chronographies, et avec plus de détails encore.

(245) *V.* Annales de Nikon. — Morosoff dit dans sa Chronique, que le cadavre de Godounoff fut maltraité; mais tous les autres récits n'en font pas mention.

(246) *V.* Les réponses des ambassadeurs Lithuaniens.

(247) *V.* plus haut sur la trahison des Voïévodes de

Kromy, les réponses des ambassadeurs Lithuaniens, et les Annales de Nikon, 68.

(248) *V.* Collection des Actes de l'Empire, II, 200—203.

(249) *V.* Dans *The Russian Impostor*, p. 78, la lettre du faux Dmitri à l'agent anglais Merik, datée de Toula, du 8 juillet, et la lettre de ce dernier au faux Dmitri dans les Archives des Affaires étrangères.

(250) *V.* Bär. — Annales de Nikon, 70. — Le manuscrit des Notices sur l'Imposteur. — Grévenbrouk, 24. — De Thou, CXXXV, 52 — *The Russian Impostor.* — Pétréjus, 314.

(251) *V.* Chronique des Révoltes. — Annales de Rostof et de Nikon. — Chronique de Morosoff. — Bär. — Pétréjus, 317.

(252) *V.* Collection des Actes de l'Empire, II, 206 et suiv. et la liste de nos anciens Dignitaires dans la bibliothèque Russe, XX, 77.

(253) *V.* L'Histoire de l'Hiérarchie Russe, I, 122.— Les Chronographes. — Livres du Rosrède, n°. 109. — La Collection des Actes de l'Empire, II, 250—261. — Müller, Collection de l'Histoire Russe, V, 275.

(254) *V.* Collection des Actes de l'Empire, II, 261. — Bär et Grévenbrouk.

(255) *V.* Dans le Guide des Lois Russes, I, 129, la loi des Boyards, du 1er février 7114 (1606).

(256) *V.* Légende de la vie et de la mort de Démétrius, écrite par un Négociant étranger, témoin oculaire de l'assassinat du faux Dmitri, et imprimée, en 1606, à

Amsterdam ; livre rare et intéressant. — Collection des Actes de l'Empire, II, 259—260. — Bär. — Pétréjus, 319. — Margeret, 142.

(257) *V.* Collection des Actes de l'Empire, II, 261.

(258) *V.* Annales de Rostof. — Nikon et autres annalistes. — Livres des Degrés de Latoukhin.

(259) *V.* La lettre de la tsarine religieuse Marpha, aux Voïévodes, dans la Collection des Actes de l'Empire, II, 307.

(260) *V.* Réponses des ambassadeurs Lithuaniens.

(261) *V.* Peyerlé. — Dans la Légende, la même date 28 du nouveau style ; mais c'est par erreur qu'elle est rapportée au mois de juin, au lieu de juillet.

(262) *V.* Réponses des ambassadeurs Lithuaniens. — La Légende, p. 4. — Bär. — Pétréjus, 318. — Margeret, 126.

(263) *V.* Collection des Actes de l'Empire, II, 307.

(264) *V.* Margeret, 126. » Finalement il se fit couronner le dernier de juillet (nouveau style), ce qui « se fit avec peu de cérémonie ».

(265) *V.* De Thou, CXXXV, 55, et Wassemberg: *Gesta Vladislaï*, IV. 19.

(266) *V.* Bär. — Pétréjus, 319.

(267) Jean Boutchinsky se rendit auprès de Dmitri dans le mois d'août 1605, comme envoyé de Mnichek. Un autre Boutchinsky se nomma Stanislaus. L'Imposteur avait encore un autre secrétaire polonais, Stanislaus Slonsky, qui alla avec Vlassieff à Cracovie.

(268) *V.* Margeret. — Bär. — Pétréjus, 220. — De Thou, CXXXV, 55.

(269) *V. Dyaryusz wesêla z Maryna*, écrit par Diamentovsky, dans Naruszew. — Histoire J.-K. Chodkiewicza, tom. I, p. 244 et 435, dans la note 54.

(270) Bär raconte que le faux Dmitri avait les meilleurs chiens anglais, pour la chasse aux ours; qu'une fois étant avec ses Boyards à Taïninskoé, il ordonna d'ôter la chaîne à un ours, monta sur lui et le tua sur-le-champ.

(271) *V.* La Légende, 8.

(272) *V.* Collection des actes de l'Empire, II, 261.

(273) *V. Rzeczy Polskich w Moskwie za Dymitra*, dans les extraits d'Albertrandi.

(274) *V.* De Thou, CXXXV, 52. Plus tard nous parlerons des ruines de ce palais de Boris. Le faux Dmitri le fit démolir comme l'habitation d'un sorcier. On assure que l'on a trouvé dans un souterrain une statue tenant une lampe allumée dans sa main, et entourée d'une grande quantité de poudre à tirer, par laquelle tout le Palais et le Kremlin auraient sauté, si l'on n'avait pas éteint la lampe et détruit la statue.

(275) *V. Rzeczy Polsk*, etc. — Niemcew., t. II, 578.

(276) *V.* Le manuscrit contemporain des notices sur Godounoff. — Les Chronographes. — Wagner, Histoire de l'Empire Russe, 129.

(277) *V.* Palitzin, 24. — Chronique de Morosoff. — Bär. — Pétréjus, 318. — D'après les Annales de Nikon, Xénie vécut avec le faux Dmitri, cinq mois. — Collection des actes de l'Empire, II, 243.

(278) *V.* Pétréjus, 370. — Les Chronographes et la Légende, où il est également dit que le faux Dmitri n'a jamais voulu visiter le couvent de Tchoudoff, de crainte que les religieux ne le reconnussent.

(279) *V.* Récit de se qui se passa à Moscou, etc. — Annales de Rostof. — Nikon. — Les Chronographes et Bär.

(280) Non pas le 25 juin, comme il est dit dans les Chronographies, ni même le 10 juillet, comme dans l'Histoire de De Thou; car les embûches de Schouisky ne se découvrirent qu'après le couronnement de l'Imposteur. *V.* Margeret.

(281) *V.* Récit de ce qui se passa à Moscou, etc. — Bär et Pétréjus. — Margeret, 127. — La Légende, 6. — Annales de Nikon, 72. — Palitzin, 21. Le prince Alexandre Schouisky, mourut en 1601.

(282) *V.* Palitzin, 21. — Dans la Légende, p. 25, il est dit, que le faux Dmitri étant né à Galitche, il y avait fait emprisonner sa mère avec son second mari et jusqu'à soixante de ses parens. — Remarquons ici un manque d'accord: Palitzin parle du témoignage de la mère, du frère et de l'oncle de l'Imposteur, du supplice de Fédor Kalachnik et de Tourguenieff; et *plus tard*, de l'exil de Schouïsky. — Le Livre des Degrés de Lantoukhin, et la Chronique de Morosoff le confirment, et le premier ajoute, que dès le premier jour de son avénement au trône, le faux Dmitri commença à être démasqué par ses parens; mais d'autres disent: (*V.* les Annales de Rostoff et de Nikon, 72.) que le prince Vassili Schouisky fut

condamné avant Tourguenieff. — Dans la Légende 6, il est dit : *on n'a depuis lors, après l'exil de Schouisky, entendu parler journellement d'autres choses que des trahisons et toutes de conspirations, de quoi se sont entre suivies tant de tortures, flagellations, disgrâces, relégations, confiscations... que c'estait un cas estrange de les ouyr.*

(283) *V.* Palitzin, 21. — Livres des Degrés de Lautoukhin. — La Chronique de Morosoff.

(284) *V.* Palitzin, 22. — Les Chronographes.

(285) En janvier 1606. *V.* Bär. — La Légende 7. — Pétréjus, 322. — Margeret, 128. — Palitzin, 23.

(286) *V.* la Légende 8, « Cependant que ce calme durait ».

(287) *V.* Collection des actes de l'Empire, II, 211, 221. — Les Affaires de Pologne de 1605, n°. 26. — Niemcew., II, 532 à 534. — Les Boyards dans leur réponse à Mnichek, le remercièrent très-poliment, au nom des Membres du Conseil et de toute la Noblesse de Moscou, des services importans qu'il avait rendus à l'Imposteur.

(288) *V.* Affaires de Pologne, n°. 26, f. 251, 269, et n°. 27, f. 99, 100.

(289) *V.* Collection des actes de l'Empire, II, 218.

(290) *V.* id., 223, 231, 249, 272. — Alexandre Rangoni resta à Moscou, depuis le mois de septembre, jusqu'au mois de novembre 1605. — Le faux Dmitri écrivit au Pape le 30 novembre ; une seconde fois au mois de décembre, et, dans le commencement de l'année 1606, il lui envoya le jésuite Lavitsky ; et le Pape écrivit à Marine,

le 3 décembre 1605, et en avril 1606, l'exhortant à contribuer de tout son pouvoir à l'introduction de la croyance latine en Russie, et encore deux lettres à l'Imposteur, du 11 février et du 10 avril 1606. (*V.* les extraits d'Albertrandi de la Bibliothèque du Vatican, f. 659-670. — Niemcew., t. II, 554. La dernière lettre n'est plus parvenue au faux Dmitri.

(291) *V.* la Légende 7.

(292) *V.* Collection des actes de l'Empire, II, 266.

(293) En août 1605. — *V.* la Collection des actes de l'Empire, II, 213.

(294) Voilà le titre du faux Dmitri en latin : *Nos serenissimus ac invictissimus Monarcha Demetrius Joannis, Dei gratia Cesar et Magnus Dux totius Russiæ, universorumque Tatariæ Regnorum atque aliorum plurimorum dominiorum, Monarchiæ Moscoviticæ subjectorum, Dominus et Rex.* — *V.* la Collection des actes de l'Empire, II, 221 et 224.

(295) Au secrétaire du faux Dmitri, Ian Boutchinsky en janvier 1606. — *V.* la Collection des actes de l'Empire, 259.

(296) *V.* Rzeczy Polskich.

(297) *V.* Niemcew., t. II, 534. — *Poselstwo ku Moskiew. Dmitra.*

(298) On dit (*V.* Grévenbrouk, 32, et Piasseczky, 223) que ces présens, avec ceux envoyés à Mnichek et à ses parens, étaient d'une valeur de deux cent mille ducats ! Plus tard, le secrétaire Boutchinsky remit à la fiancée une croix en diamans, avec le chiffre de Marine, d'un prix de douze mille florins, un collier en pierres précieuses, un

rosaire de grandes perles fines, plusieurs vases en or d'un grand poids, etc.

(299) *V. Rzeczy Polskich za Dimitra* etc. J'ai suivi ce témoin oculaire, eu égard aux dates.

(300) *V.* Collections des actes de l'Empire, II, 241.

(301) *V.* Narusew., *Histoire J.-K. Chodkiéwicza*, I, 245. — L'Envoyé Besobrasoff, arrivé à Cracovie après Vlassoff, disait comme on l'assure à Sapiéha et à Gossevsky, que les Moscovites étaient prêts à détrôner le faux Dmitri et à choisir pour Tsar le prince Vladislas. — Il est à savoir si cela est vrai. — Boutchinsky écrivit de Cracovie à l'Imposteur : « Kripounoff a dit qu'à Moscou on savait pour sûr qu'il (le faux Dmitri) n'était pas le vrai Tsar, et qu'il verrait ce qui lui arriverait bientôt. (*V.* Collection des actes de l'Empire, II, 263.)

(302) *V.* Id. — *Rzeczy Polsk. et Diaryusz Maryny* dans Niemcew., II, 556. — Mnichek quitta Cracovie pour aller à Sambor le 22, et Marine partit de Promnick le 21 janvier 1606.

(303) *V.* Chronique, de Morosoff.

(304) *V.* Palitzin. 24.

(305) *V.* Les Chronographes, et Notices sur le Moine défroqué.

(306) *V.* Peyerlé. — Collections des actes de l'Empire, II, 261. — Margeret, 129.

(307) *V.* Bär. — Pétréjus, 325. — On avait dit à l'Imposteur que les Russes avaient des couteaux sous leurs vêtemens.

(308) *V.* Palitzin, 24.

(309) *V.* Grévenbrouk, la Légende. — Bär.

(310) *V.* Bär qui prêchait lui-même au Kremlin, le 11 mai.

(311) *V.* Affaires de Pologne, n.° 26. f. 300, et n.° 27. f. 41. — Margeret, 132. — Palitzin, nomme le faux Tsarévitche, Pierre, esclave de Grégoire Iélaguin, chef des streletz de Sviajsk.

(312) *V.* La Légenge, 29.

(313) *V.* Bär. — Palitzin, 26.

(314) *V.* Niemcew, II, 579. — Kelch, 494.

(315) *V.* Palitzin, 26 — Affaires de la Crimée de ce tems.

(316) *V.* Collections des actes de l'Empire, II, 303.

(317) *V.* Bär. — Pétréjus. — De Thou. — Niemcew. et Naruszew.

(318) Cet événement se passa pendant le grand Carême. *V.* Collection des Actes de l'Empire, II, 297. — Egalement Bär et les Annales de Nikon, 74.—D'après la Chronique de Morosoff, sept hommes furent taillés en pièces.

(319) Palitzin, 25, et Margeret, 130. — Annales de Nikon, 73, et la Chronique de Solovetzk.

(320) *V.* Margeret, 130

(321) *V.* La Collection des Actes de l'Empire, II, 275, 277, 281, 282, 284, et Rzeczy-Pol, etc,

(322) *V.* Niemcew, II, 556. — Bär.

(323) *V.* D'après les Rzeczy, etc., le 26 d'avril.

(324) *V.* Id. — Bär, et d'après lui Pétréjus, dit que l'Imposteur voulant célébrer le Dimanche de Pâques

avec Marine, quitta secrètement la Capitale avec peu de suite, et la rejoignit à Mojaïsk, où il passa deux jours avec elle. — Le journal du voyage de Marine n'en fait pas mention.

(325) *V.* Le journal du voyage de Marine.

(326) Ordinairement on ne se servait point d'assiettes.

(327) *V.* Rzeczy-Polsk.

(328) Dans l'instruction donnée à Ian Boutchinsky, (*V.* la Collection des Actes de l'Empire, II, 229).

(329) Toutes les épouses des Grands-Ducs étaient de la religion grecque, même la fille de Vitoft. — Nous verrons que Marine céda à la volonté du faux Dmitri.

(330) *V.* Récit sur ce qui ce passa, etc.

(331) *V.* Bär. — Pétréjus, 328. — La Légende 9. — Margeret, 134. — Grévenbrouk. — De Thou. — Rzeczy-Polsk :

(332) *V.* Niemcew, II, 564. — La Légende, 9.

(333) Bär dit que cette maison de Godounoff était dans le Kremlin, près du Palais et de la maison du Patriarche.

(334) *V.* Palitzin, et le récit de ce qui se passa. etc. — Bär et Pétréjus.

(335) *V.* Journal des ambassadeurs de Sigismond.

(336) *V.* Annales de Nikon, 73. — Chronique de Rostof. — La Légende, 10.

(337) *V.* Rzeczy-Polskich et Niemcew., II, 565, où il est dit que l'on ne permit pas à Marine d'assister à la Messe latine, même le jour de Pâques : suivant

le nouveau style le jour de Pâques tombait, cette année, au 26 mars.

(338) *V*. La Légende, 28. — Rzeczy-Polskich. — Journal des ambassadeurs de Sigismond. — De Thou, 74.

(339) *V*. Dans les Rzeczy-Polskich, il est écrit cinq cent mille roubles, c'est probablement une faute.

(340) *V*. Affaires de Pologne, n°. 26, f. 112.

(341) *V*. Collection des Actes de l'Empire, II, 334.

(342) *V*. Naruszew., *Historia*, J. K. Chodk; I, 247 Rzeczy-Polskich.

(343) *V*. Collection des Actes de l'Empire, II, 289 et suiv. — Rzeczy-Polskich, et Journal des ambassadeurs Lithuaniens, où il est dit que le faux Dmitri après avoir consulté les Boyards sur le douaire de la Tsarine dans le cas de sa mort, avait arrêté, de leur consentement, de lui donner Novgorod et Pskof, on disait également que les plus distingués Dignitaires avaient prêté serment à Marine, même avant le couronnement,

(344) Ce trône en or, orné, d'après ce qu'on dit, de milliers de pierres précieuses, avait été envoyé par le Schah de Perse au Tsar Ivan. (*V*. Pétréjus, 339).

(345) Dans le Journal des ambassadeurs Lithuaniens, il est dit que les Russes prêtèrent en deux jours leur serment à Marine. — Vassenberg dit qu'il y avait avec elle, dans l'église de l'Assomption, son confesseur Savitzky et un autre jésuite Tchernik ou Tchernikovsky, qui la harangua en latin. (*V*. Niemcew., II, 280).

(346) *V*. *The Russian Impostor*, 99, et Pétréjus, 339.

(347) *V*. Collection des Actes de l'Empire, II, 293.

—Ils ne restèrent à table que jusqu'au troisième plat. L'on dit que l'Imposteur ne voulut pas suivre l'ancienne habitude russe, qui était établie pour célébrer la vertu des femmes, (*V.* Grévenbrouk, 36).

(348) Un des plus grands reproches à faire au faux Dmitri, était celui d'avoir fait couronner Marine sans qu'elle eût été baptisée auparavant. (*V.* Collection des Actes de l'Empire, II, 307).

(349) *V.* Journal des ambassadeurs Lithuaniens.

(350) *V.* Rzeczy-Polskich. — Dans la Légende il est dit : que l'Imposteur se leva ce jour-là avec sa jeune mariée très-tard.

(351) *V.* Journal des ambassadeurs Lithuaniens.

(352) *V.* Bär. — Pétréjus. — Journal des ambassadeurs Lithuaniens et Rzeczy-Polskich.

(353) *V.* La Légende, 13.

(354) *V.* Collection des Actes de l'Empire, II, 293. — Journal des ambassadeurs Lithuaniens et Rzcezy-Polskich.

(355) C'est-à-dire, l'épouse du prince Dmitri.

(356) *V.* Rzeczy-Polskich et Niemcew, II, 576.

(357) *V.* Journal des ambassadeurs Lithuaniens. — Rzeczy-Polskich, et la Légende, 9.

(358) *V.* Grévenbrouk, 38.

(359) *V.* Journal des ambassadeurs Lithuaniens.

(360) *V.* Récit de ce qui se passa, etc. — Journal des ambassadeurs Lithuaniens et Grévenbrouk, 38. — Et *The Russian Impostor*, 105.

(361) *V.* Bär. — Pétréjus, 340. — Récit de ce qui se

passa, etc. — Naruszew., *Hist. J. K. Chodkiew*: I, 247. — Kobierzicki, 67.

(362) *V.* Grévenbrouk, 49.

(363) *V.* Bär. — Pétréjus, 332. — Récit de ce qui se passa, etc. — Livres des Degrès de Latoukhin.

(364) *V.* Bär. — De Thou, CXXXV, 77. — *The Russian Impostor*, 101. — Grévenbrouk, 59. — Et Chronique de Piassezky.

(365) *V.* Pétréjus, 333. — Les Chronographes.

(366) *V.* Bär. — Collection des Actes de l'Empire, II, 309. — Récit de ce qui se passa, etc.

(367) *V.* D'après Piassezky, vingt mille.

(368) *V.* Bär. — Pétréjus, 341.

(369) *V.* Palitzin, 27. — Collection des Actes de l'Empire, II, 309. — Journal des ambassadeurs Lithuaniens. — Notices sur Boris et le Moine défroqué.

(370) *V.* Bär. — Rzeczy-Polskich.

(371) *V.* Id. D'autres disent que les conjurés avaient donné l'ordre aux gardes-du-corps, au nom du Tsar, de se rendre chez eux; mais un tel mensonge aurait été découvert sur-le-champ.

(372) *V.* La Légende, 15.

(373) Dans les Rzeczy-Polskich, il est dit que ces troupes étaient destinées pour la Crimée; mais elles se rassemblèrent alors à Eletz.

(374) *V.* Id. Journal des ambassadeurs Lithuaniens.

(375) *V.* Récit de ce qui se passa, etc.

(376) Bär dit, à trois heures du matin. — Margeret, à six heures. — La Légende, à sept heures. — Le récit

de ce qui se passa, etc. — Au commencement du jour et au lever du soleil; donc à trois heures et trente-huit minutes.

(377) *V.* La Légende, 16, et Récit de ce qui se passa, etc.

(378) *V.* Bär et Pétréjus, 342. — Dans la Légende 17, il est dit que le Tsar entendant le tumulte, sauta de son lit, passa sa robe-de-chambre et demanda ce que cela voulait dire. — Dans le Journal des ambassadeurs Lithuaniens, il est dit au contraire, que « le Tsar « sortit de très-bonne heure de sa chambre, et qu'en « apercevant Vlassieff et Volkonsky, qui avaient été « délégués auprès des Ambassadeurs, il leur demanda « ce qu'ils disaient de lui? Volkonsky, qui probablement « ne savait pas ce qui devait arriver, répondit au Tsar « et s'éloigna. Alors on sonna le tocsin... Le peuple « disait que les Lithuaniens allaient massacrer les Boyards, « et qu'il accourait pour les sauver, etc. — D'autres « disent que le peuple s'écria : Sauvons le Tsar et les « Boyards des mains des Lithuaniens ». (*V.* encore Peyerlé, les Rzeczy-Polskich et la Légende, 17). — Nous suivons Bär dans la relation des circonstances les plus remarquables.

(379) *V.* Bär. — Pétréjus.

(380) Dans la Légende il est dit : *au lieu que tous les jours il (le faux Dmitri), avait cent hallebardiers de garde, il ne s'y trouvèrent point trente, Voire pas un Capitaine.* — Margeret se trouva malade dans ce moment, comme il l'a dit à l'historien De Thou.

(381) Bär et Pétréjus. 344. — Dans le Journal des Ambassadeurs il est dit : « Basmanoff s'écria, en s'a- « dressant au Tsar, je meurs, pense à toi ». — Il se tenait entre les portes et se défendit. — Margeret raconte comme Bär, que Basmanoff périt dans le vestibule.

(382) *V.* Bär. — Peyerlé. — La Légende.

(383) *V.* Journal des ambassadeurs Lithuaniens.

(384) *V.* Annales de Nikon, 75. — Bär. — Pétréjus. — Peyerlé. — Le Journal des ambassadeurs Lithuaniens. — Livre des Degrès de Latoukhin. — Affaires de Pologne, n°. 26.

(385) *V.* Journal des ambassadeurs Lithuaniens. — Peyerlé. — Bär.

(386) *V.* Récit de ce qui se passa, etc.

(387) *V.* Bär et la Légende. — Journal des ambassadeurs Lithuaniens.

(388) *V.* Rzeczy-Polskich, où il n'est pas dit un seul mot de ce que la Tsarine s'était cachée sous la robe de sa dame d'honneur, et que les Boyards avaient outragé les nobles Polonaises, comme le dit Bär, et d'après lui Pétréjus.

(387) *V.* La Légende. — Bär. — *Litteræ annuæ*, *S. I*, ann. 1606, p. 921 et suiv. — Rzeczy-Polskich.

(390) Bär dit qu'il y eût deux mille cent trente-cinq Polonais de tués. — Margeret parle de mille sept cent cinq. — Les Rzeczy-Polskich en compte cinq cents. — Le Journal des ambassadeurs Lithuaniens jusqu'à mille. — Le Récit de ce qui se passa, etc., fait monter le nombre des tués jusqu'à deux mille soixante-deux, et des blessés

qui moururent plus tard, à mille trois cent sept, y ajoutant encore deux mille trois cent soixante-treize, qui, ayant été pillés et maltraités, furent jetés dans les rues comme morts; ce qui sans doute est exagéré.

(391) *V.* La Légende, 21—23. — Palitzin. — Margeret, 147.

(392) *V*, Strahlenberg. *Nord. und Ostl. Theil von Europa und Asia*, 200—202. — Et Wagner, Histoire de l'Empire Russe, 154.

(393) *V.* De Thou, CXXXV, 79. — *The Russian Impostor*, 116.

(394) *V.* Annales de Nikon, 75. — La Collection des Actes de l'Empire, II. — Bär. — Le Journal des ambassadeurs Lithuaniens.

(395) Le Patriarche Ignace n'osa pas paraître, sachant bien quel sort l'attendait.

(396) *V.* Bär. — Annales de Nikon, 75. — Margeret, 138. -- Livres des Dégrés de Latoukhin. — Journal des ambassadeurs Lithuaniens. — Peyerlé.

(397) Nous avons communiqué dans le texte l'extrait d'une relation détaillée de Toviensky, gentilhomme Polonais, sur le prétendu Dmitri. Ce manuscrit fut gardé dans la bibliothèque de Zalusky. (*V.* Niemcew., tom. II, 233), et imprimé dans la Biographie de Jan-Pierre Sapiéha, publiée en 1791, à Varsovie. — Le Moine défroqué fut reconnu comme fils d'Ivan par Margeret, Grévenbrouk, Peyerlé, et par l'auteur inconnu d'une relation sur Dmitri: *Narratio succincta de adversa et prospera fortuna Demetrii.* (Dans la Collection de Wichmann, I,

401), et par quelques Polonais; mais des historiens Polonais beaucoup plus dignes de foi, comme Piassezky, Lubiensky, Kobierzycky (le seul Vassenberg excepté), ont soupçonné et déclaré positivement que Dmitri était un Imposteur. — *V.* Müller, Collection de l'histoire Russe, V, 186. Le célèbre Zamoïsky nomme l'apparition du faux Dmitri une *Comédie de Térence*. Zolkiewsky, dans ses Commentaires, parle également avec mépris de l'Imposteur. (*V.* Niemcew., II, f. 300). Nous nous abstenons de citer les opinions des écrivains plus récens, comme Freyer, le nommé *Nestessouranoy* (ou Huysen) etc.

(398) *V.* Vassenberg dans ses *Gesta Vladislai*, IV, p. 14, dit que le prétendu Dmitri, après avoir passé sept ans dans une école des Jésuites et sachant parfaitement la langue latine, entra au service d'Adam Vichnevetzki. (*V.* Niemcew., II, 239).

(399) *V.* Tom. X de cet ouvrage.

(400) Dans l'ouvrage, *Narratio succincta, etc. in qua hominum litteratorum magna copia fuit*!!! Il est dit qu'Augustin ayant mis à la place de Dmitri le fils d'une certaine dame de distinction, nommée Estomen, se retira avec le Tsarévitche, dans un couvent, sur la mer Blanche, où il termina sa vie sous le froc.

(401) *V.* Grévenbrouk. — Annales de Nikon, VIII, 58, et Margeret, p. 153.

(402) *V.* Tom. X de cet ouvrage.

(403) *V.* Collection des Actes de l'Empire, II, et les Chronographes.

(404) *V.* Histoire de Tatistcheff, liv. IV, partie 13.

(405) *V.* Pétréjus, 373. — Naruszew., *Hist. J. K. Chodkiev* : I, 245,

(406) *V.* Réponses des Ambassadeurs de Sigismond. — Bär. — Pétréjus, 374.

(407) Le partial Margeret donne au prétendu Dmitri vingt-cinq ans ; de fait il ne pouvait pas en avoir même vingt-quatre.

(408) *V.* Bär. — Margeret, 158.

(409) *V.* Collection des Actes de l'Empire, II, 162, 228, 229.

(410) *V.* Margeret, 168.

(411) L'oncle du faux Dmitri, Smirnoi Otrépieff, assura au Roi de Suède, Charles IX, que cet Imposteur était réellement le fils de son frère Iakoff-Bogdan Otrépieff, un mauvais sujet, que même les austérités du cloître n'avaient pu corriger ; qu'il s'était enfui en Lithuanie ; qu'il y avait appris le métier de militaire, et que, séduit par de mauvais conseils, surtout par ceux d'un certain moine, il avait résolu de prendre le nom de Dmitri. Ce ne fut qu'après la mort de l'Imposteur que Smirnoi fit cette déclaration. (*V.* Pétréjus, 371).

FIN DES NOTES.

TABLE DES MATIÈRES

DU ONZIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

